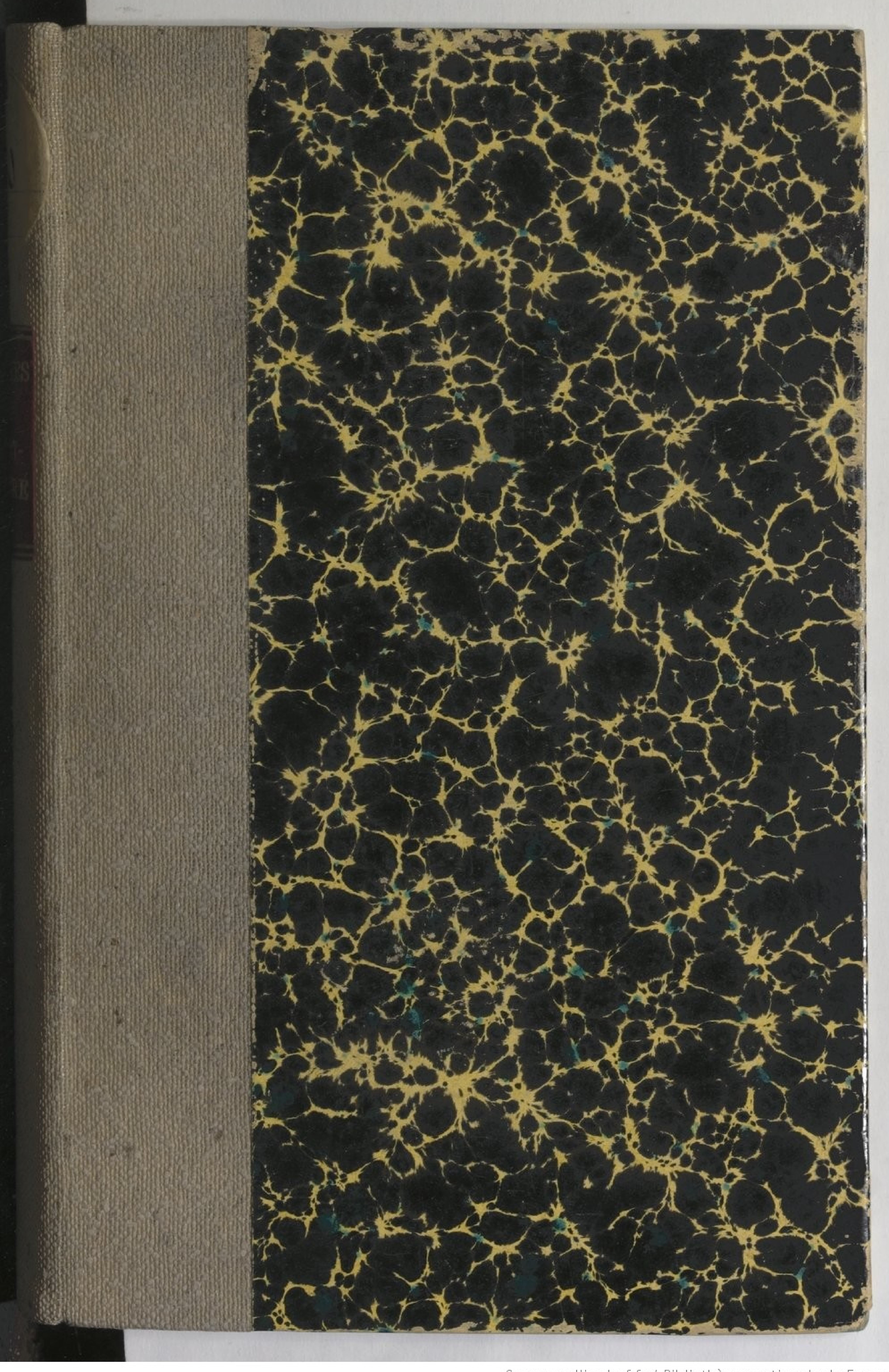
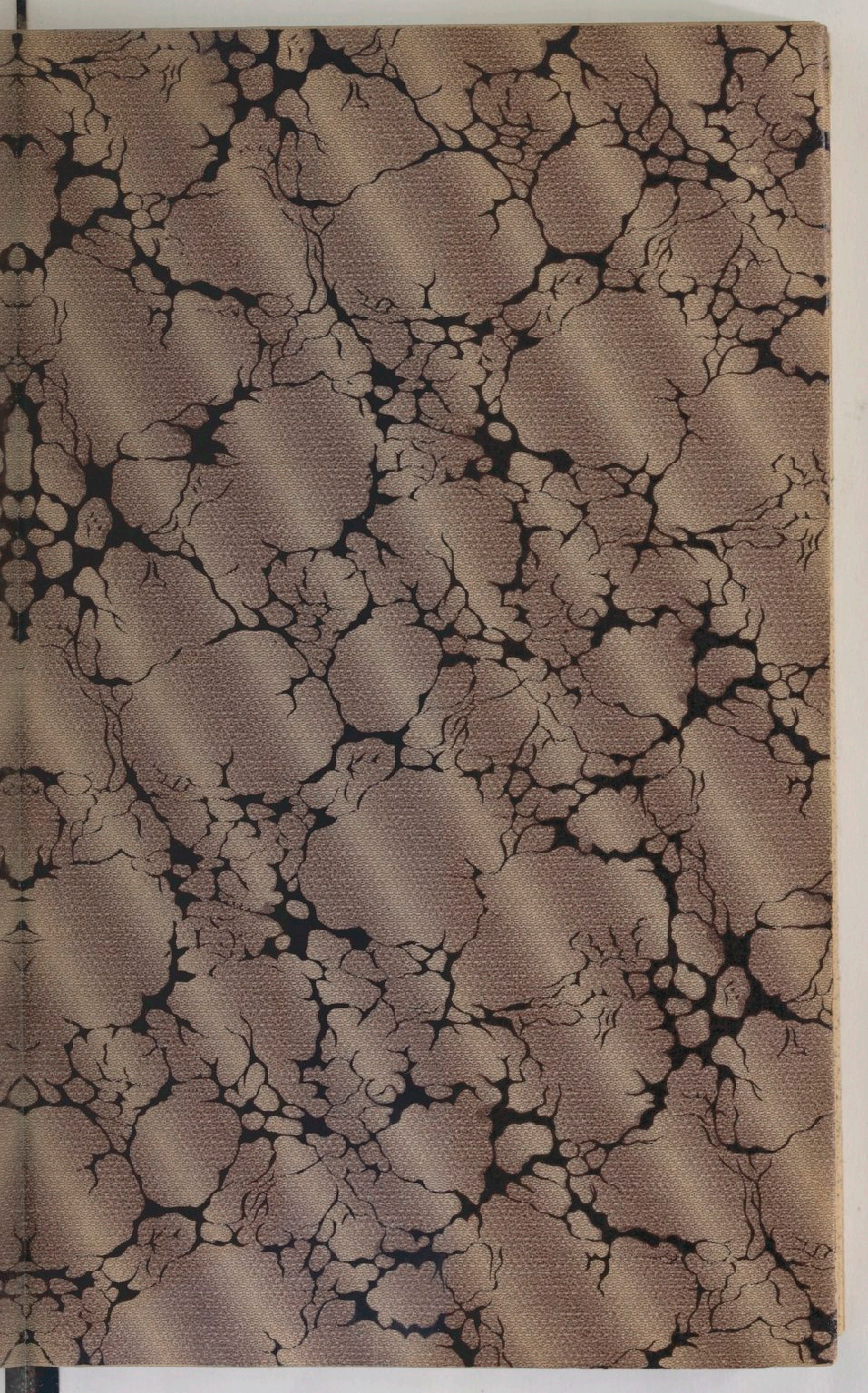


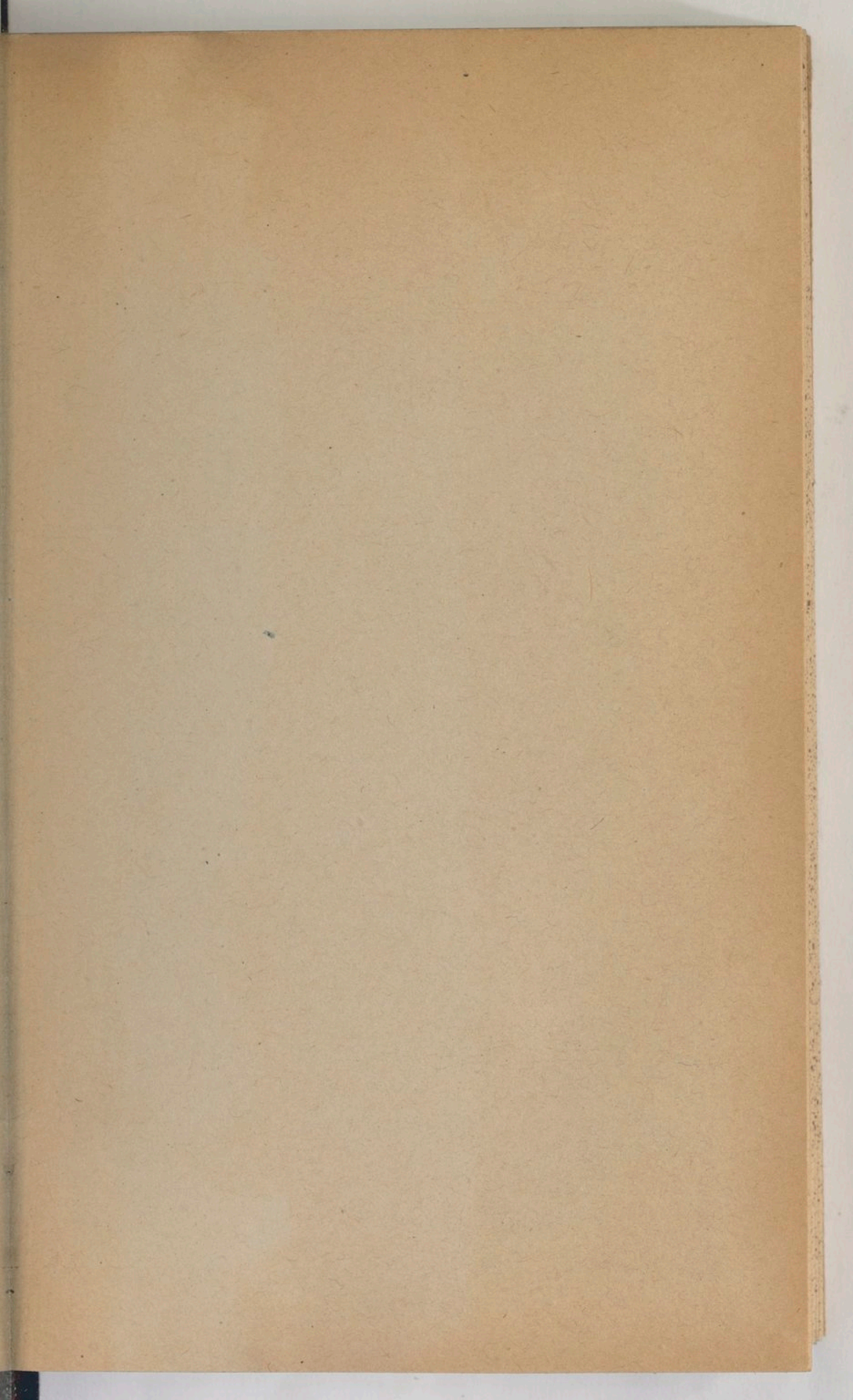
Mémoires de Robert-Macaire écrits par lui-même

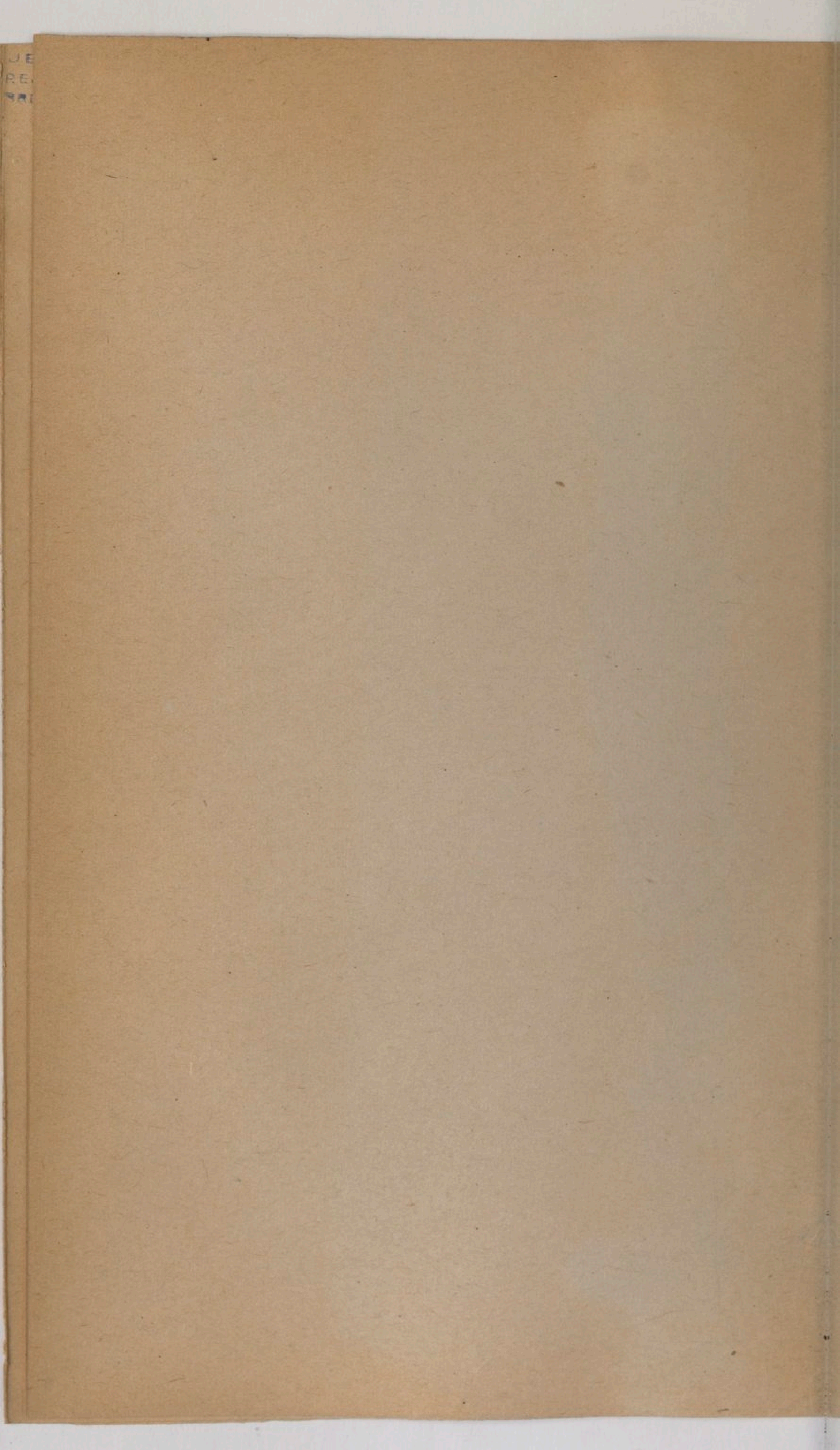












MÉMOIRES

DE

ROBERT-MACAIRE

Écrits par lui-même

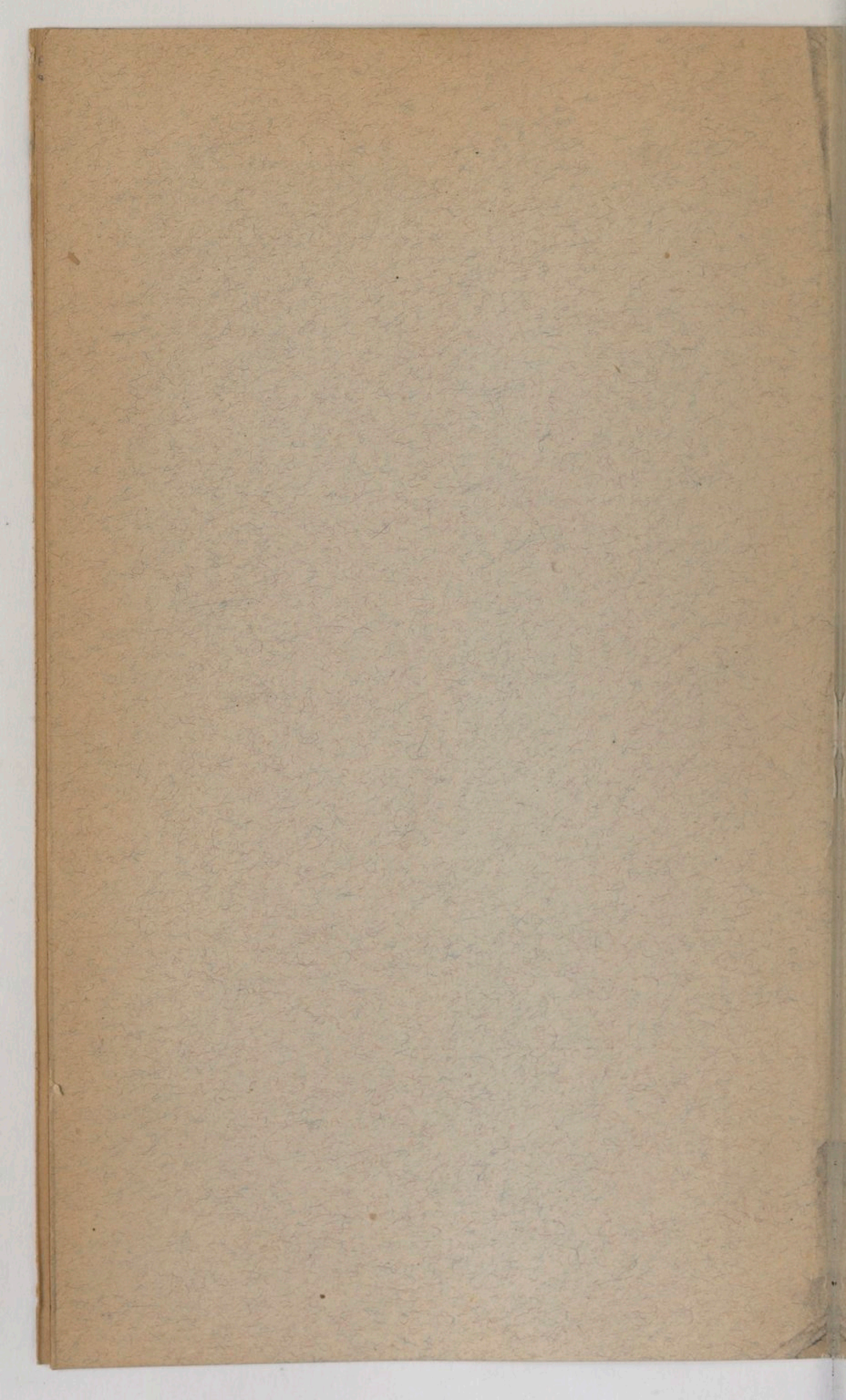


PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE | MAURICE DREYFOUS

7, RUE DU CROISSANT | FAUBOURG MONTMARTRE, 13

1882



MÉMOIRES

DE

ROBERT MACAIRE

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

MÉMOIRES

DE

ROBERT MACAIRE

ÉCRITS

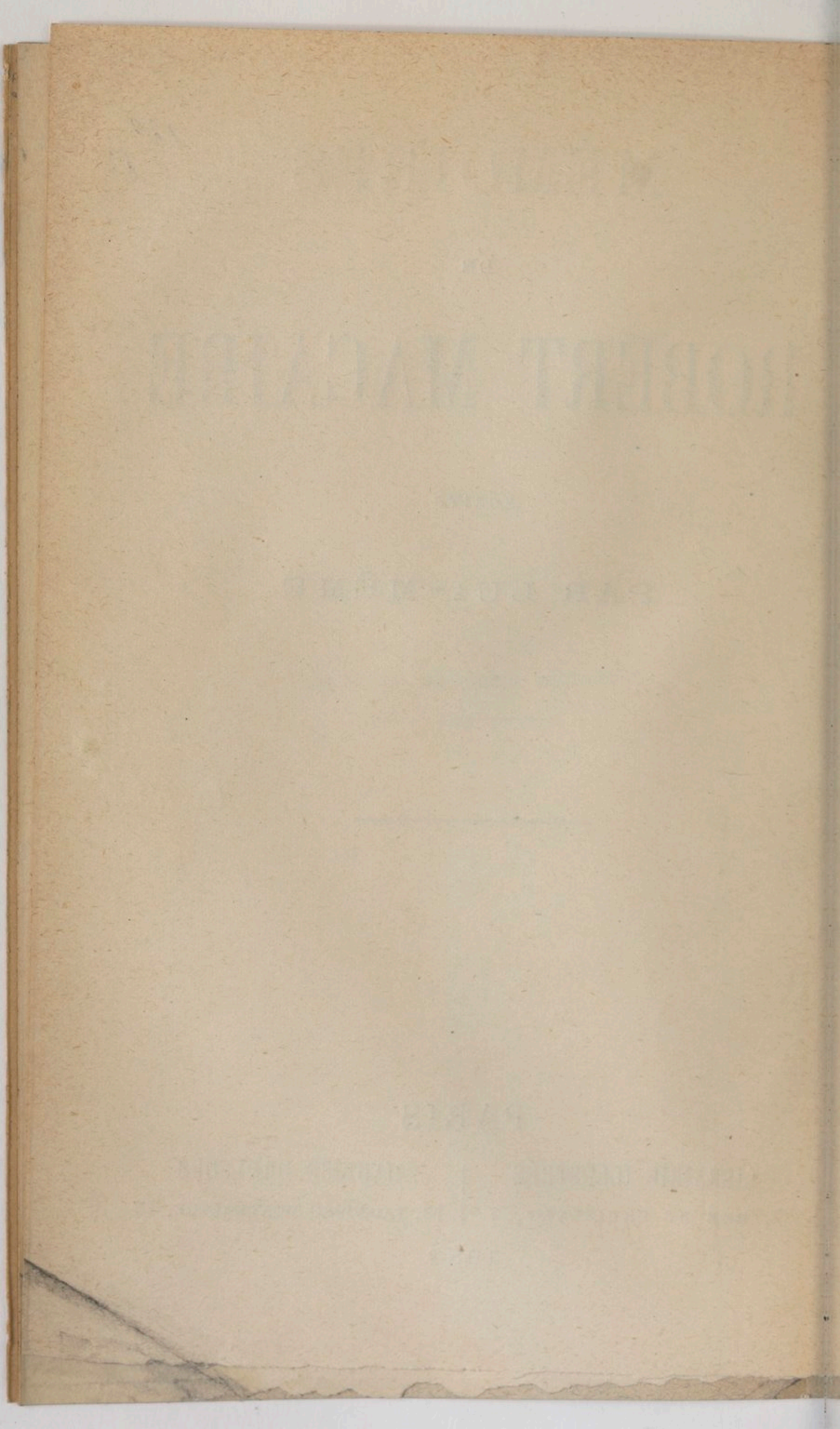
PAR LUI-MÊME



PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE | MAURICE DREYFOUS
7, RUE DU CROISSANT, 7 | 13, FAUBOURG MONTMARTRE, 13

1882



MÉMOIRES

DE

ROBERT MACAIRE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Dans une des plus modestes chambres d'un hôtel garni situé près du Palais-Royal, gisait, sur un lit de fort maigre apparence, un homme qu'une longue et grave maladie avait presque réduit à l'état de squelette ; cependant on pouvait voir encore qu'il avait été fortement constitué : son front ridé, large et proéminent, ses yeux noirs, dont le mal n'avait pu éteindre le feu, la mobilité des traits de son visage, tout en lui annonçait une intelligence peu commune.

On ne savait pas au juste qui était cet homme, connu seulement du maître de la maison sous le nom du chevalier de Macaire. Néanmoins on disait dans le quartier qu'il avait été l'un des grands de la terre ; on prétendait

qu'il avait possédé des millions; certaines gens assuraient l'avoir vu autrefois parcourir Paris dans un équipage resplendissant; d'autres disaient qu'il avait été ministre, ambassadeur; d'autres encore prétendaient que ce n'était autre chose qu'un agent de change ruiné; mais cette dernière opinion n'avait pas beaucoup de partisans. Qu'un agent de change ruine les gens, objectaient les fortes têtes du commérage, à la bonne heure; mais se ruiner lui-même, cela est impossible : le temps lui manquerait.

— Quoi qu'il en soit, disait M. Dumont, propriétaire de l'hôtel, personne ici n'a encore vu la couleur de son argent. Dans les premiers temps, il ne nous parlait que de ses terres, de ses châteaux; puis il nous parla de ses procès, qu'il devait toujours gagner la semaine suivante; puis enfin il s'avisa de tomber malade, et je crains bien que nous n'en soyons encore pour les frais d'enterrement, par-dessus le marché; car ce grand monsieur sec et blême, son ami intime, qui vient le voir, ne m'a pas l'air d'être beaucoup mieux dans ses affaires.

— Monsieur, dit en ce moment un jeune homme qui venait d'entrer, le malade du n° 25 vous demande.

— Ah! diable! s'il pouvait avoir reçu de l'argent.

Et voilà M. Dumont s'élançant dans l'escalier et franchissant les marches quatre à quatre, jusqu'au quatrième où était situé le n° 25. Il entre, s'approche du lit où gît le moribond.

— Hé bien! mon cher monsieur, comment cela va-t-il? Avons-nous enfin de bonnes nouvelles?

— Je vais vous en apprendre une qui ne vous affligera pas beaucoup, répondit le malade; c'est que je vais quitter votre maison.

— Ah! Ah!... est-ce que nous aurions gagné ces fameux procès?...

— Pas précisément; mais, en revanche, ma gastrite est sur le point de gagner le sien; je ne crois pas avoir vingt-quatre heures à vivre.

Le visage de M. Dumont s'allongea considérablement; il fut pendant plusieurs secondes sans pouvoir parler; puis il marmotta entre ses dents :

— Quand je disais que nous en serions encore pour les frais d'enterrement.

— En conséquence, continua le malade, je voulais vous prier de faire venir un notaire, afin que je fasse mon testament... cela n'est pas sans intérêt pour vous, monsieur Dumont.

Ces dernières paroles produisirent un merveilleux effet sur le maître de l'hôtel; son front se dérida; il balbutia quelques lieux communs de condoléance, et sortit précipitamment pour accomplir la mission dont il était chargé. Lorsqu'il revint, accompagné du notaire, un homme grand, pâle et maigre, était au chevet du malade.

— Tu es arrivé à temps, mon ami, disait ce dernier, pour être témoin de l'acte le plus important de ma vie; je vais faire mon testament.

L'autre fit un mouvement de surprise, dont le moribond ne parut pas s'apercevoir, et faisant tous ses efforts pour se tourner vers le notaire, prêt à écrire sous sa dictée, il dit :

« Je lègue mon âme à Dieu, et je le prie, en cas de
» métempsycose, de lui choisir un logement aussi solide
» que celui qu'elle va bientôt quitter cette lame de

» première trempe étant capable d'user plus d'un four-
» reau.

» Je donne mon crâne aux phrénologistes, persuadé
» que ces messieurs ne manqueront pas d'y trouver les
» protubérances de toutes les vertus positives et négatives.

» Intimement convaincu que notre code pénal est
» éminemment absurde, contraire à la liberté indivi-
» duelle et aux progrès de l'industrie, je lègue vingt
» mille francs à l'auteur du meilleur projet de réforme
» de cette œuvre inepte et attentatoire aux droits de
» l'homme.

» Je lègue à l'Académie des sciences une somme de
» trois mille francs, destinée à être donnée en prix à
» l'auteur du meilleur Mémoire sur cette question : *De
» l'influence de l'estomac sur la moralité des hommes en gé-
» néral, et les grandes destinées de quelques-uns*; c'est là
» une haute question de physiologie trop négligée jus-
» qu'ici. Les moralistes qui s'occupent tant du cœur de
» l'homme, ne s'occupent pas assez de son estomac; et,
» cependant, il est certain que les actions les plus
» grandes, comme les plus monstrueuses, sont dues
» bien plus à l'estomac qu'au cœur; donc, il serait bon,
» avant de vouloir réformer le monde, de savoir s'il est
» possible de réformer l'estomac.

» Les bureaux de charité étant une excellente insti-
» tution, destinée à engraisser quelques riches aux dé-
» pens d'un grand nombre de pauvres, je donne aux ad-
» ministrateurs de ces utiles établissements, je leur
» donne, dis-je, en toute propriété... le conseil de mar-
» cher sur mes traces avec un peu moins d'ardeur qu'ils
» ne le font.

» Quant aux pauvres, les biens de ce monde ne pou-
» vant que leur être funestes, accoutumés qu'ils sont à
» se passer de tout, je leur donne... ma bénédiction.

» Toi, Bertrand, mon vieil ami, toi, dont la fidélité et
» le désintéressement me sont bien connus, je te fais
» mon légataire universel et mon exécuteur testamen-
» taire. En conséquence, tu paieras mes dettes, et tu
» délivreras les legs que le monde avait le droit d'at-
» tendre de ma philanthropie.

» Quant à vous, monsieur le notaire, en témoignage de
» mon estime particulière, et de celle que je professe en
» général pour tout fonctionnaire public, je vous lègue
» l'honneur d'attacher votre nom au testament de *Ro-*
» *bert Macaire!!!* »

A ces mots, il se fit parmi les assistants une sorte de mouvement qu'il serait impossible de décrire : le maître de la maison fit un bond en arrière comme s'il eût marché sur un serpent; le médecin, qui était arrivé depuis quelques instants, se leva subitement pour contempler cet homme fameux, comme s'il eût dû trouver sur sa physionomie quelque chose de surnaturel; la plume avait échappé aux mains du notaire. Pour Bertrand (car cet homme sec et blême, dont il a été parlé plus haut, n'était autre que Bertrand lui-même), il se contenta de répondre tranquillement, et comme un homme façonné depuis longtemps à l'obéissance passive :

— Je payerai... Il faudra bien que je paie, puisque tu le veux. Cependant...

— Assez, Bertrand ! c'en est assez ! je dirai même que le *cependant* est de trop. Depuis quand, s'il vous plaît, les remontrances vous sont-elles permises?... Venez-vous

ici me donner le coup de pied de l'âne?... Bertrand, vous êtes un sot!...

— Dame! c'est possible; et puisque c'est ton avis...

— Homme pusillanime! je parle, et tu doutes!... Tiens donc, ajouta le moribond en lui présentant un rouleau de papiers qu'il venait de tirer de dessous son oreiller, voici de quoi payer mes dettes et les tiennes, et il t'en restera encore quelque chose.

— Des billets de banque?...

— Mieux que cela, Bertrand; c'est le manuscrit de mes Mémoires. Si l'on payait cela convenablement, tu serais millionnaire demain. Mais il faudra bien te tenir, car j'ai fait école, et ces diables d'éditeurs ne sont pas les gens qui ont le moins bien profité de mes leçons; ils sont forts, Bertrand, très forts; je t'en préviens... Cependant, si...

Ici la voix du malade faiblit, de telle sorte qu'il lui fut impossible de se faire entendre. Sur un signe du docteur tout le monde se retira.

Huit jours plus tard, l'exécuteur testamentaire avait rempli la moitié de son mandat : six copies des Mémoires de Robert Macaire avaient été vendues à des libraires différents, alors que le manuscrit original était déjà entre les mains des imprimeurs, et Bertrand avait disparu.

Cependant les créanciers de Robert Macaire n'ont pas perdu tout espoir; ils savent que ce personnage est accoutumé à revenir de loin, et ils attendent patiemment, ne pouvant faire mieux.

I

MES CONFESSIONS

Les biographes ont fait mille contes absurdes sur mon origine ; les uns m'ont fait roturier, les autres noble, ceux-ci m'ont donné un palais pour berceau ; ceux-là m'ont fait naître sur la paille humide d'un cachot. Enfin, l'on a dit et écrit là-dessus tout ce qu'il était possible de dire et d'écrire, excepté la vérité. Le fait est que j'appartiens à la plus puissante des aristocraties ; car il est bien reconnu maintenant que les commerçants sont les maîtres du monde, et je suis né dans une arrière-boutique.

C'est à l'ombre d'un comptoir que j'ai grandi !...

En 1780, année mémorable de mon entrée dans le monde, mon père, Jérôme Macaire, était un des estimables débitants de liquides, dont les boutiques garnissaient le port de Rouen, depuis la rue Grand-Pont, jusqu'à la rue du Bac. C'était un de ces petits industriels mettant un sou sur deux liards, en vue de l'avenir qu'ils choient

toujours aux dépens du présent, ne voulant pas comprendre que, de même que le passé, l'avenir n'est qu'un mot ; ne manquant pas d'adresse, toutefois ; aimant fort à se faire justice lui-même, pour n'avoir pas à la payer aux gens qui la rendent, et afin d'éviter le contact des gens à robe noire, qu'il haïssait d'instinct, et aussi à cause de certaines peccadilles touchant le droit de propriété, pour lequel le brave homme n'avait pas toujours eu tout le respect désirable.

Ma mère, brave Normande de Bolbec, renchérissait encore sur la lésinerie du bonhomme.

On conçoit maintenant que mon enfance ne fut pas brillante : point de friandises, point de jouets, jamais d'argent ! et avec cela un besoin incessant de mouvement, de nouveauté, de plaisir ; des désirs beaucoup plus ardents que mon âge ne le comportait, et rien pour les satisfaire. Aussi, comme à dix ans mon jeune cerveau fermentait ! Les privations m'avaient formé bien mieux que n'aurait pu le faire l'abondance de toutes choses ; mon esprit, fertile en expédients, se raidissait sans cesse contre la mauvaise fortune de mes jeunes années. J'étais déjà doué de cette volonté puissante qui m'a fait vaincre tant d'obstacles dans ma vie ; dans le cours de cette vie si agitée, si remplie, tant vantée par les uns, tant calomniée par les autres !

Un jour, à la foire de Saint-Romain (je n'avais pas encore dix ans), je venais d'admirer ces longues files de boutiques qui couvraient le Champ de Mars ; j'avais passé plusieurs heures en contemplation devant une foule de jouets dont la vue me faisait monter le sang au visage et m'arrachait des larmes : c'étaient des fusils de bois

rougi et de fer-blanc, d'admirables chevaux de carton, de superbes toupies d'Allemagne, puis d'énormes piles de pains d'épice, d'immenses corbeilles remplies de nourolles, de douyons, pâtisseries du pays que j'aimais tant!... Que sais-je! c'étaient pour moi les délices du monde entier réunies en ce lieu afin de me faire souffrir le supplice de Tantale. Le cœur me battait de manière à me briser la poitrine; j'avais des vertiges, et de grosses larmes, que je m'efforçais inutilement de retenir, roulaient sur mes joues, lorsque, tout à coup, une idée vint me traverser le cerveau.

Il y avait, dans l'arrière-boutique où couchaient mes excellents et très avares parents, une énorme armoire de noyer, meuble indispensable, et pièce capitale dans les petits ménages normands. C'était dans cette armoire que mon honoré père entassait ses épargnes ; plusieurs fois, le soir, après avoir compté sa recette, et alors qu'il me croyait endormi sur le banc du comptoir, j'avais vu le bonhomme, à travers la porte vitrée, déposer quelques écus dans l'un des tiroirs de ce meuble, tiroir qu'il refermait avec soin, et dont il gardait la clef dans les profondeurs de l'une des poches de son immense gilet. Quant à la clef principale, celle qui ouvrait l'un des deux grands battants de l'armoire, c'était dans les poches de ma mère qu'elle faisait élection de domicile, et mon père ne manquait jamais de la lui remettre. Or, les poches de ma mère et le gilet de mon père gisaient fraternellement, pendant la nuit, sur le grand fauteuil de paille placé au pied de la couche nuptiale.

Notre maison, comme presque toutes celles du port, à cette époque, était fort petite et n'avait qu'un étage au-

dessus du rez-de-chaussée; et c'était dans l'unique pièce dont se composait cet étage, où l'on arrivait par un escalier donnant dans l'arrière-boutique, c'était, dis-je, dans cette pièce que je couchais. Je pensai donc qu'il ne serait pas difficile, pendant la nuit, de prendre ces deux clefs, d'ouvrir le bienheureux tiroir, et de mettre la main sur quelques écus. Je me disais que mon père, ajoutant chaque jour quelques écus à ceux de la veille, et n'en sachant pas probablement le compte bien au juste, cela passerait inaperçu. Et que de bonnes choses il y avait pour moi dans un écu de six francs!

Je trouvai le reste du jour horriblement long; il me semblait que la nuit ne viendrait jamais. Enfin, dix heures sonnèrent à notre horloge de bois : c'était le signal ordinaire de la retraite. Mon père ferma la boutique, et l'on m'envoya coucher.

Comment peindre la situation d'esprit où je me trouvai pendant deux heures? Je me suis vu mille fois, depuis, dans des situations terribles, extraordinaires ; souvent ma vie n'a tenu qu'à un fil que le moindre souffle pouvait briser; j'ai touché cent fois au moment de saisir des richesses immenses, et j'ai souvent possédé plusieurs millions : certes, il y a bien des émotions dans tout cela; eh bien! jamais je n'ai éprouvé une anxiété aussi vive, un tremblement convulsif pareil à celui qui agitait tout mon corps. Je m'étais mis au lit en attendant qu'il se fût écoulé un espace de temps suffisant pour que je pusse croire mes honorables parents entièrement livrés aux douceurs du sommeil. Quant à moi, j'étais bien sûr de ne pas m'endormir; mais j'espérais que le repos calmerait un peu l'agitation extraordinaire à laquelle j'étais en

proie : il n'en fut rien. Lorsqu'une heure du matin sonna à la *Vieille Tour*, j'étais encore dans le même état. Cependant l'heure de mettre mon projet à exécution était arrivée; je me jette hors du lit, et je descends, pieds nus, retenant mon haleine, et n'avançant un pied que lorsque l'autre est bien affermi. J'arrive ainsi au rez-de-chaussée : là, le silence de la nuit n'est troublé que par les ronflements de mon père, circonstance qui, loin de m'être défavorable, semble devoir aider à l'exécution de mon projet. Mes deux pieds ayant touché le sol froid de l'arrière-boutique, je fais une halte afin de m'orienter, car le moindre choc de mon corps contre un meuble pouvait me perdre ou me mettre du moins dans une position très fâcheuse, en même temps qu'il m'eût privé du fruit de toutes les peines que je m'étais données jusqu'alors pour mener l'exécution à bonne fin. Tout est calme; mon père continue à ronfler : c'est vers le point d'où part ce bruit que je m'avance, comme, en campagne, un corps égaré marche au canon. Je suis bien près du lit, car j'entends la respiration de ma mère qui alterne avec le ronflement du bonhomme; je dois toucher au but. En effet, ma main étendue avec précaution, rencontre le grand fauteuil de paille, elle pénètre comme instinctivement, dans l'une des vastes poches de basin qui, depuis longues années, ceignent les reins de ce véritable modèle des bonnes ménagères... Je tiens la clef principale ! Mon autre main plonge presque en même temps dans la poche droite du justaucorps de l'honorable Jérôme Macaire. Les deux clefs sont à moi ! Mais il ne faut pas encore crier victoire : les plus grandes difficultés ne sont pas vaincues. J'arrive à l'armoire, la clef en a fait

jouer la serrure, et mon père continue à ronfler ; le tiroir, le bienheureux tiroir s'ouvre sans plus de difficulté. Mais quelque précaution que j'aie prise, je n'ai pu empêcher qu'une pile d'écus ne s'écroulât sur la menue monnaie... mon père ne ronfle plus... pourtant il ne dit rien : le silence le plus profond règne autour de moi. Immobile comme une statue, la main droite sur le trésor, tandis que, de l'autre, je cherche à comprimer les battements de mon cœur, devenus tellement violents que je commence à craindre qu'ils ne me trahissent, j'attends un moment favorable. Une heure s'écoule, et les ronflements ne se sont pas fait entendre de nouveau. Je ne puis attendre davantage ; ma main s'ouvre, je saisis autant d'écus qu'elle en peut contenir. Le tiroir glisse pour se refermer ; mais, ô terreur ! une autre pile d'écus, deux fois ébranlée, s'écroule comme la première, et à ce son argentin succède un *qui va là?* qui faillit m'anéantir : j'aurais voulu être dans les entrailles de la terre.

— Qui va là ? répéta mon père.

L'excès du danger ranime mes forces, en même temps qu'il ravive mon imagination. A peine une seconde interpellation est-elle prononcée, que, sans hésiter, je m'élance dans l'escalier : arriver dans ma chambre, ouvrir la fenêtre, briser un carreau, jeter mes écus sous mon traversin, tout cela fut fait en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Je me mis alors à crier au voleur de toute la force de mes poumons.

Mon père me suivait de près : il arrive.

— Où est-il ? Où est-il le voleur ? s'écrie-t-il.

— Ah ! mon Dieu, il doit être bien loin s'il ne s'est pas

cassé les jambes en tombant sur le pavé, car il a sauté par la fenêtre.

Jérôme avance, regarde sur le quai... personne. Ma mère arrive à son tour, invoquant tous les saints du paradis.

— Tu ne l'as donc pas vu entrer? me dit mon père.

— Je ne me suis éveillé qu'au moment où il grimpait sur l'appui de la fenêtre pour s'élancer dehors.

— Ah ! bonne Sainte Vierge ! exclamait ma mère, je savais bien qu'il nous arriverait malheur; j'avais rêvé de potence... Mais tu dors donc comme une marmotte, Robert ? Le scélérat a cassé un carreau, et tu ne l'as pas entendu ?... Mais aussi, Jérôme, c'est ta faute; il y a plus d'un an que j'ai dit qu'il fallait faire mettre un volet à cette fenêtre.

— Taisez-vous, femme !... Voilà bien les femelles : elles ne savent que crier, et elles ont toujours deviné le mal quand il est arrivé... Mordieu ! allumez une chandelle, que l'on sache à quoi s'en tenir.

Ma mère descendit pour obéir, nous la suivîmes, mon père et moi.

— L'armoire ouverte ! s'écria Jérôme.

— Ah ! grande Sainte Notre-Dame de Bon-Secours ! fit ma mère en tombant à genoux ; du pauvre argent si bien gagné !

Je regardais mon père : ses traits étaient bouleversés. Il s'avança vers l'armoire de l'air d'un patient que l'on mène au supplice.

— Ce sont nos clefs, dit-il, nos propres clefs !... Il paraît que le brigand connaissait les êtres de la maison.

A ces mots, tous ses muscles se contractèrent si horri-

blement, il parut être en proie à une douleur tellement violente, que j'éprouvai une espèce de repentir ; mais lorsqu'il eut ouvert le tiroir, la crise sembla se calmer.

— Le coquin a pris sans compter, dit-il, mais il n'a pas eu le temps d'emplir ses poches.

Il se mit alors à compter son trésor, et trouva qu'il n'y manquait que huit écus de six francs ; ainsi j'étais possesseur de deux louis, chose que j'avais ignorée jusque-là ; car, comme le disait mon honoré père, j'avais pris sans compter. Deux louis, quelle fortune !

— Va te coucher, Robert, me dit ma mère qui s'était relevée ; heureusement il ne fait pas froid, et le jour va bientôt venir ; on fera mettre le carreau demain...

— Ça fera quarante-huit livres dix sous, interrompit mon père ; que de pots de cidre il faudra vendre pour rattraper ça !

Je me hâtai d'obéir, et j'allai, bien joyeux, me remettre au lit. Mais, malgré les fatigues, les émotions de cette nuit, il me fut impossible de dormir un seul instant ; mon imagination s'exaltait à la pensée du beau jour qui allait luire pour moi ; je me repaissais mentalement de toutes les choses délicieuses que je devais posséder dans quelques heures, et j'attendais, avec l'impatience la plus vive, l'heure à laquelle je me levais ordinairement.

Il vint enfin, ce moment tant désiré !

Je suis habillé, j'ai fait mes prières en famille, la boutique est ouverte. Une heure après, mon déjeuner est préparé : c'est, comme d'habitude, un morceau de pain revêtu d'une légère couche de beurre salé ; je m'en empare bien vite, et me voilà parti pour l'école, en apparence, mais, en réalité, pour la foire Saint-Romain, où

j'allais me dédommager si amplement de toutes les privations que j'avais endurées.

Quelque chose me manquait cependant : c'était de pouvoir communiquer à quelqu'un le plaisir que j'éprouvais ; je sentais que le partage devait le rendre plus vif.

Comme si mon bonheur eût dû être complet ce jour-là, j'avais à peine fait le tiers du chemin, lorsque je rencontrai mon camarade d'école, Bertrand, qui faisait route en grignotant tristement son pain sec. Il ne me fut pas difficile de le décider à m'accompagner, et Dieu sait quels yeux il ouvrit à l'aspect de mon petit trésor, que je lui montrai.

— Huit gros écus ! s'écria-t-il, où as-tu donc trouvé tant d'argent ?

— Je te dirai ça une autre fois ; ne parle de rien, et nous allons partager : quatre à toi, quatre à moi. Jette ton pain sec, nous allons joliment déjeuner.

Je ne ferai pas l'énumération de toutes les délicieuses choses qui trouvèrent place dans nos estomacs ; un de mes écus y passa. Nous n'avions jamais bu de vin ; Bertrand voulut savoir quel goût cela avait, et nous voilà hardiment attablés dans une auberge, humectant avec du bordeaux les innombrables petits gâteaux que nous avions engloutis. Hélas ! ce fut ce qui nous perdit ; j'avais conservé ma raison, mais Bertrand pouvait à peine se soutenir lorsqu'il rentra chez lui ; en le déshabillant, on trouva ses poches garnies de pain d'épice, de bonbons, et, pour comble de malheur, on y trouva en outre trois écus de six francs et les débris du quatrième.

On voulut savoir d'où venait tout cela, et le malheureux prononça mon nom !

Aussitôt, visite du père Bertrand à Jérôme Macaire : explications, exclamations; j'entendis l'orage gronder de ma chambre où je m'étais retiré tout d'abord.

— Ah ! le bandit ! Ah ! le coquin ! criait mon père ; il faut que je lui casse bras et jambes ! Être si rusé à cet âge-là ! Ah ! vaurien, je te conduirai moi-même à la potence !... Robert ! Robert ! viens ici, pendard !

Je crois l'avoir déjà dit, l'excès du danger, loin de me troubler l'esprit, produit sur moi un effet tout contraire, ma pensée devient plus prompte, mes idées plus nettes. J'entrevis sur-le-champ qu'il ne me servirait à rien de nier; mais je compris en même temps que le résultat serait le même, soit que j'eusse dépensé toute la somme, soit que j'en rendisse une partie ; en conséquence je me hâtai de glisser dans mes bas les trois écus qui me restaient ; puis, la tête baissée, l'air contrit et les larmes aux yeux, je descendis lentement.

La correction fut d'abord vigoureuse : maître Jérôme, armé d'un bâton, tomba sur moi à bras raccourci, et il m'eût bien certainement cassé les membres, si on l'avait laissé faire; mais ma mère et le père Bertrand, voyant son état d'exaspération, se jetèrent au-devant de lui et parvinrent à le désarmer. Alors, on me fouille, on m'accable de questions ; je soutiens hardiment qu'il ne me reste rien de l'argent dont je m'étais emparé.

— Tu sortiras d'ici, coquin ! criait mon père, je ne veux pas de voleur dans ma maison.

— Quand vous voudrez, mon cher père, répondis-je d'un air résolu, et fasse le ciel que ce soit aujourd'hui plutôt que demain ; du pain sec et des coups de bâton

ne sont pas choses si regrettables ; quoi qu'il arrive, je ne perdrai pas au change.

— Ah ! Sainte Vierge Marie ! s'écria ma mère, est-il bien possible que je t'entende parler comme ça, Robert ?

— Ah ! bandit, c'est ainsi que tu le prends. Eh bien ! suis-moi à l'instant ; mon ami Gerbois, capitaine de la *Belle-Thérèse*, te mettra à la raison à coups de garcette : dès ce soir, tu coucheras à son bord, et, dans trois jours, tu partiras pour Saint-Domingue. Allons vite, qu'on lui fasse son paquet : trois chemises et un bonnet de laine. Dépêchons !...

Ma mère pleurait à chaudes larmes en faisant ce somptueux trousseau. Quant à moi, j'avais séché mes pleurs ; j'entrevoyais un immense avenir se déroulant devant moi ; j'allais changer de vie, voir du pays, et je sauvais mes trois écus de six francs ! Loin de me plaindre, j'aurais remercié la Providence si j'eusse pensé qu'elle fût pour quelque chose dans tout cela.

II

FUITE

Vingt-quatre heures avaient suffi pour me dégoûter de la marine en général, et, en particulier, du métier de mousse, auquel mon honoré père m'avait si libéralement destiné. Ce n'était pas que les travaux de cette profession me fussent pénibles; j'étais agile comme un écureuil, et je nageais comme un poisson; mais le biscuit, les coups de corde qu'on me distribuait avec un peu trop de générosité, et, par-dessus tout, l'idée d'être pendant des mois entiers emprisonné dans cette prison flottante qu'on appelle brick, tout cela me parut peu attrayant d'abord, puis horrible et insupportable.

Ainsi que je viens de le dire, vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis mon arrivée à bord de la *Belle-Thérèse*. Le jour allait finir; appuyé sur les bastingages du navire amarré vers le milieu du quai, je regardais tristement les passants, lorsque, tout à coup, j'aperçus Ber-

trand qui, à demi caché par les caisses de savon empilées près de là, me faisait signe de venir le joindre. D'un seul bond j'arrive sur le quai.

— Comment! capon! m'écriai-je en abordant Bertrand, tu m'as trahi pour me récompenser de ce que j'avais fait pour toi!...

— Ne te fâche pas, Robert... Tiens, je crois que si je n'étais pas parvenu à te revoir, j'en serais mort de chagrin... Ce n'est pas ma faute, vois-tu : ce vin m'avait rendu bête comme une oie, et j'ai parlé sans savoir ce que je disais.

— Et avec tout cela, me voilà mousse à bord de la *Belle-Thérèse.*

— Oui; mais tu es à terre pour le moment, et il n'y a personne, sur le pont, qui puisse nous voir.

Ces paroles furent pour moi un trait de lumière; ma résolution fut prise aussitôt.

— Bertrand! m'écriai-je; veux-tu me suivre?... nous irons à Paris... Dieu merci! je n'ai pas été aussi bête que toi, et j'ai sauvé mes trois écus... Partons.

Bertrand hésita; mais j'exerçais déjà un tel empire sur lui, qu'il lui fut impossible de résister.

Nous voilà donc arpentant le quai, passant hardiment devant la boutique de mon père, et montant la côte de Bon-Secours. Nous marchâmes ainsi pendant deux heures, sans faire la moindre halte, et presque sans nous parler. Cependant la nuit était devenue très sombre; nous apercevions à une certaine distance dans les terres, quelques lumières, et nous résolûmes de nous diriger de ce côté, pensant avec raison que la grande route était beaucoup moins sûre pour nous que les chemins de traverse. Ar-

rivés au prochain village, nous soupâmes gaiement dans le premier cabaret borgne que nous rencontrâmes. Les maîtres de la maison furent d'abord surpris que des enfants de notre âge voyageassent seuls : six francs que je jetai sur la table levèrent tous les scrupules, et la nuit se passa très bien.

Le lendemain, nous nous remîmes en route ; mais nous marchâmes avec beaucoup moins d'ardeur que la veille ; avant midi, nous avions déjà déjeuné trois fois ; à six heures du soir, nous avions fait quatre lieues, et deux de mes trois écus étaient dépensés. Mais nous étions si heureux ; l'air de la liberté nous semblait si bon, et nous mangions de si grand appétit, qu'il nous était à peu près impossible de penser à autre chose.

Le troisième jour fut en tout semblable au second, avec cette différence pourtant que, vers le soir, il ne me restait pas un sou, et nous étions encore à vingt lieues de Paris !... Bertrand se mit à pleurer. Quant à moi, je songeai au plus pressé, qui était de trouver un gîte, et, grâce à quelque bon gros mensonge débité hardiment, j'obtins d'un fermier, pour moi et mon ami, la faveur de passer la nuit dans une grange, sur de la paille fraîche.

— Qu'allons-nous devenir ? dit Bertrand quand il fit jour.

— J'y ai pensé, répondis-je : nous ne devons pas être éloignés d'un village appelé Doudeauville, dont mon oncle, le frère de ma mère, est le curé. Nous allons nous faire enseigner le chemin de ce village, et nous y rendre.

— Et que va-t-il nous dire, ton oncle ?

— Je n'en sais rien ; mais je suis sûr qu'il nous don-

nera à déjeuner, et je commence à avoir trop faim pour m'occuper d'autre chose.

Bertrand avait l'air bien piteux ; il tremblait et pleurait en sortant de la grange ; je ne pouvais parvenir à le rassurer. Ce brave garçon était alors ce qu'il a toujours été, fidèle, dévoué ; mais peureux comme un lièvre.

Je ne m'étais pas trompé ; le village de Doudeauville n'était qu'à une lieue de la ferme où nous avions passé la nuit, et c'était bien mon oncle, l'abbé Bouvard, qui en était le curé. Après une heure de marche, nous arrivâmes au presbytère.

— Que vas-tu dire à ton oncle? me demanda Bertrand.

— Ma foi, je lui dirai la vérité, seulement je mettrai des pièces de douze sous à la place des écus de six francs et j'augmenterai un peu la dose de coups de bâton que mon père m'a administrés.

Enfin, nous voici chez le bon curé, que j'avais vu une fois chez mon père, et qui me reconnut parfaitement. Ce brave homme répondit par une verte semonce au récit que je lui fis de notre escapade ; je l'avais prévu, et cela ne m'affligea guère.

— Allons, Marie, dit-il en s'adressant à sa gouvernante, après la péroraison du discours dont il nous avait gratifiés, donnez à déjeuner à ces deux polissons : nous verrons ensuite ce que nous en ferons.

La bonne Marie ne se le fit pas répéter ; nous fûmes servis en un clin d'œil, et une jolie petite fille de mon âge, à peu près, se mit à table avec nous. C'était la nièce de la gouvernante. Tant que dura le repas, cette charmante enfant ne cessa de s'occuper de moi : elle mettait

sur mon assiette les plus belles poires, les plus grosses grappes de raisin, et elle me disait bien bas :

— Nous irons jouer dans le jardin, n'est-ce pas?... Comment vous nommez-vous?

— Robert.

— Et moi je m'appelle Augustine.

— Et mon camarade se nomme Bertrand.

— Oh! ça m'est égal, je ne l'aime pas; il a l'air trop sournois.

Lorsque nous eûmes déjeuné, mon oncle m'adressa plusieurs questions auxquelles je répondis tant bien que mal; puis il me fit lire, écrire, et parut assez content de ce que je savais.

— On pourrait faire quelque chose de toi, me dit-il; mais ta mère, ma bonne sœur, ne peut pas te surveiller convenablement, et le séjour d'une grande ville n'est pas ce qu'il te faut. En conséquence, je vais écrire à ton père afin qu'il consente à te laisser passer quelques années ici; j'aurai soin de toi et je ferai ton éducation.

Vingt-quatre heures plus tôt, cet arrangement n'eût certainement pas été de mon goût; mais j'étais alors dans une disposition d'esprit tout à fait favorable aux projets de mon oncle; et puis, tandis que ce brave homme parlait, j'aperçus Augustine qui souriait, et dont les beaux yeux noirs semblaient me dire : « Quel bonheur! nous ne nous quitterons pas! » Je remerciai donc mon bon oncle; je lui promis d'être toujours docile, respectueux, et de travailler de toutes mes forces pour mériter ses bontés. J'étais de bien bonne foi en faisant ces promesses, et je me trouvais si heureux, que j'avais

complètement oublié ce pauvre Bertrand qui pleurait dans un coin.

— Ne te désole pas, mon garçon, lui dit le curé ; j'ai aussi pensé à toi ; je te renverrai à tes parents par le coche qui passe, après-demain, à un quart de lieue d'ici ; mais auparavant je leur écrirai par la poste, et je suis sûr qu'ils te recevront bien.

Mais cette assurance ne pouvait consoler mon pauvre ami.

Il s'approcha de moi :

— Tu m'abandonnes donc, Robert? me dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Dame ! que veux-tu que je fasse? ne vaut-il pas mieux s'arranger de cette manière que d'aller mourir de faim sur la grande route?

— Ah!... oui... mais c'est toujours bien dur de se quitter comme ça... Et puis tu as toujours de si bonnes idées, toi, que nous aurions peut-être pu nous tirer d'affaire autrement, si tu l'avais voulu.

Bertrand avait raison ; j'étais en ce moment un mauvais ami ; mais la vue d'Augustine me subjugnait ; il n'y avait que trois ou quatre heures que nous étions au presbytère, et ce lieu me semblait un véritable paradis terrestre où j'allais vivre de la vie des élus. Il fallut donc que le pauvre garçon montât tout seul dans le coche, quand l'heure fut venue. Nous nous embrassâmes en pleurant, mais une caresse d'Augustine eut bientôt séché mes larmes.

III

DÉSIR DE FILLE. — LA VIERGE ET LE FAISEUR DE MIRACLES

Mon oncle m'enseignait le latin, et j'apprenais avec une facilité qui ravissait cet excellent homme : il m'aimait comme si j'eusse été son fils ! la bonne Marie avait pour moi les soins d'une mère, et, déjà, Augustine et moi nous nous aimions assez tendrement pour nous trouver fort heureux de n'être pas frère et sœur.

Mon éducation religieuse n'était pas négligée ; car l'époque approchait où je devais faire ma première communion, en même temps qu'Augustine et une vingtaine d'autres enfants du village. Ce grand jour était ardemment désiré, surtout par Augustine ; elle devait avoir des souliers de satin une belle robe blanche, et de longues barbes de dentelles à son bonnet. Une chose la tourmentait pourtant : c'était la crainte de ne pouvoir obtenir que sa mère lui achetât une croix à la Jeannette,

parure très recherchée dans le pays, et après laquelle elle soupirait depuis longtemps.

— Toutes les autres filles en auront, me dit-elle ; je serais la seule à qui cela manquerait, et j'en mourrais de chagrin.

— Pauvre petite !... mais ta mère et mon oncle sont si bons ! ils ne te refuseront pas cela.

— Mais s'ils me le refusaient ?

— Eh bien ! alors cela me regarderait ; j'en ferais mon affaire... Ma chère Augustine, tu auras une croix à la Jeannette, je le jure sur ma tête !...

— Toi, mon Robert ? où donc trouverais-tu assez d'argent ?

— Je ne sais... qu'importe !... on ne sait pas ce qui peut arriver, ne parle de cela à personne, et sois tranquille.

Il n'en fallut pas davantage pour rendre la pauvre enfant bien joyeuse ; car ce n'était pas la première fois que je me donnais des airs de protecteur, et je lui avais toujours tenu parole.

Cependant le jour de la cérémonie approchait, et il paraissait plus difficile que jamais d'obtenir le bijou tant désiré ; la robe blanche, le bonnet et le reste avaient absorbé les économies de la bonne Marie ; de son côté, le curé avait fait argenter le crucifix et les chandeliers du maître-autel ; il s'était donné une étole neuve, un surplis de mousseline, et sa bourse était vide. Pour comble de malheur, le casuel ne donnait pas depuis quelque temps ; il semblait que les habitants de Doudeauville eussent renoncé à se marier, à mourir et à faire des enfants.

Augustine n'avait point d'inquiétude, car elle comptait sur moi ; mais il s'en fallait de quelque chose que je

partageasse la tranquillité qu'elle me devait. Que faire? à qui s'adresser?

— Il doit pourtant y avoir un moyen, me disais-je en me frappant le front; il ne s'agit que de le trouver.... Parbleu! je le tiens!

Je le tenais, en effet. Chaque soir, le vieux Paturin, qui cumulait les fonctions de sacristain, de sonneur et de palefrenier, car c'était à ses soins que, depuis quinze ans, était confié *Gris-Gris*, la monture ordinaire de mon oncle lorsqu'il était appelé à quelque distance du village; chaque soir, dis-je, Paturin venait remettre les clefs de l'église à Marie, qui les accrochait dans la cuisine; or, ma chambre était voisine de cette cuisine dont l'une des fenêtres donnait sur le jardin. Je saisis d'un coup d'œil tout le parti que je pouvais tirer de cette réunion de circonstances.

A minuit, les clefs étaient entre mes mains; j'avais sans peine escaladé le mur du jardin, et j'entrais résolument dans l'église. Je pénètre dans la sacristie, où je m'empare des autres clefs qui m'étaient nécessaires; puis, à la clarté d'un bout de cierge que j'ai allumé à la lampe du chœur, me voilà visitant le *tronc de la Vierge*, *le tronc des pauvres*, *le tronc pour l'entretien de l'église*, et mettant chacun d'eux à contribution; la Vierge était la plus riche, aussi fut-elle la plus maltraitée.

— Bonne Sainte Mère de Dieu, lui dis-je, vous avez été repeinte à neuf, il n'y a pas trois mois; vous avez un trousseau superbe, et votre poupon a des jaquettes de rechange; vous ne devez donc pas être bien fâchée que je fouille un peu à votre boursicot.

La Vierge ne répondit rien, et je lui pris tout, en rai-

son du proverbe : *Qui ne dit rien consent.* Quant aux pauvres, je partageai avec eux ; et comme l'église me parut très solide et passablement badigeonnée, je pensai qu'elle pourrait bien attendre à l'année suivante, et je ne lui laissai rien.

Deux heures après, toutes les portes avaient été refermées avec soin ; les clefs étaient à leur place ordinaire, et je galopais, sur *Gris-Gris*, sur la route du bourg voisin. Il faisait à peine jour quand j'arrivai à la porte de l'unique orfèvre du pays. Je frappe à coups redoublés ; le marchand met le nez à la fenêtre, puis il se décide à m'ouvrir, et, en quelques minutes, le marché est conclu.

Comme j'étais heureux en retournant au presbytère ! Comme je jouissais du bonheur qu'allait éprouver Augustine !... Sots, qui m'avez tant calomnié, étais-je donc né méchant ? Dans le cours de ma vie, j'ai toujours fait peu de cas du droit de propriété ; j'ai violé vos lois, et, en vérité, plus j'y pense, plus je suis persuadé que c'était bien là ce que j'avais de mieux à faire. J'en suis fâché pour vous ; mais le monde, ce que vous appelez la société, n'est qu'une société de fripons ; je nie l'honnête homme ; avec votre organisation sociale, l'honnête homme n'est pas possible. Vous voulez tout posséder, donc vous êtes tous plus ou moins fripons ; vous ne volez pas tous de la même manière, mais, tous, vous volez plus ou moins légalement : entre vous et moi, il n'y a pas, moralement, l'épaisseur d'un cheveu, et quand j'y regarde de près, je crois que je vaux mieux que vous.

Longtemps avant que personne fût réveillé au presbytère, Gris-Gris était à l'écurie, et j'étais dans ma cham-

bre ; là, j'écrivis, en déguisant mon écriture avec le plus grand soin, cette lettre :

« Monsieur le curé,

« Veuillez, je vous prie, remettre le bijou ci-inclus à » la fille de votre gouvernante, et permettez que je ne » me fasse point connaître, afin que ce léger bienfait ait » quelque prix. »

Je pliai cette épître dans laquelle je plaçai la précieuse croix ; puis je mis l'adresse ; et, dès que j'eus l'occasion de sortir, je revins tout de suite sur mes pas, et je présentai le paquet à mon oncle, qui l'ouvrit en présence d'Augustine et de sa mère. Dieu sait quelle fut la surprise de chacun, et la joie de ma jeune amie ; on pense bien aussi que les questions ne manquèrent pas de m'assaillir ; mais j'avais fait mon thème d'avance. Je répondis qu'un homme, arrivant à la porte du presbytère au moment où j'en sortais, m'avait remis ce paquet et avait aussitôt disparu. Mon oncle et la gouvernante n'avaient aucune raison pour douter de ma véracité ; ils se contentèrent de faire, sur cet événement, des conjectures à perte de vue. Mais Augustine ne s'en tint pas là.

— Comment as-tu donc fait, mon bon Robert ? me dit-elle lorsque nous fûmes seuls.

— Je me suis adressé à la Sainte Vierge, ma chère Augustine ; je l'ai priée de nous venir en aide et elle a écouté ma prière.

— Je ne comprends pas... C'est donc sur un miracle que tu comptais ?

— Et tu vois que je n'avais pas tort d'y compter, puisqu'il est opéré.

— Ah ! méchant, tu ne me dis pas toute la vérité.

— La vérité, mon cher petit ange, c'est que je me crois capable d'opérer des miracles pour te faire plaisir. Mais, je t'en prie, ne parlons plus de cela.

Pour toute réplique, ma gentille compagne jeta ses bras autour de mon cou et m'embrassa dix fois de suite ; j'ai fait, dans ma vie, bien des miracles de ce genre, qui ne m'ont pas été si bien payés. Quel heureux temps ! tout était pour moi joie, plaisir, bonheur ! Aussi, comme il a passé vite !

Cependant Augustine, forte de la protection d'un thaumaturge, était devenue quelque peu exigeante. Après la croix à la Jeannette, ç'avait été une épingle d'or, puis une robe d'indienne à la mode : tout cela lui était parvenu par la même voie. Enfin, elle me déclara un jour qu'elle mourait d'envie d'avoir des boucles d'oreilles. Que faire ? ma boîte à miracles était vide ; la Sainte Vierge n'avait plus le sou ; j'avais vendu les meilleures jaquettes de l'Enfant Jésus. Le temps s'écoulait ; le miracle ne se faisait point, et déjà, plusieurs fois, j'avais surpris Augustine pleurant en cachette. Je n'y tins plus. Un matin, jour de marché au bourg, j'enfourchai Gris-Gris ; deux heures après je revenais à pied : Gris-Gris était devenu la propriété d'un maquignon ; mais j'avais en poche les boucles d'oreilles d'Augustine, et le reste m'inquiétait peu.

Le présent arriva à son adresse par la même voie que ceux qui l'avait précédé ; mais tout ne fut pas joie au presbytère ce jour-là : à huit heures du matin, Paturin arrivait, tout effarouché, déclarer qu'il venait de trouver l'écurie ouverte et le cheval absent.

— Tu n'avais donc pas bien fermé la porte, lui dit mon oncle.

— A double tour, monsieur le curé ; ce qui n'empêche pas que je viens de la trouver toute grande ouverte, comme si l'on s'était servi de la véritable clef ; car la serrure est demeurée en bon état... Ah ! dame !... si je tenais le gueux qui a fait le coup !... Damné gas !... Paturin n'est pas devenu manchot, et il s'en apercevrait, dà !... Voler une si brave bête qu'a porté plus de trois cents fois le bon Dieu en croupe !... Foi d'homme, je serais capable de faire un malheur !

— Mon Dieu, dit mon brave et digne oncle en levant les yeux au ciel, mon Dieu, que votre volonté soit faite !.. Paturin, nous devenons vieux, mon ami, et il faut nous en réjouir ; car le monde marche depuis quelque temps dans une mauvaise voie, et le Seigneur semble vouloir appesantir sa main sur nous. J'ai ouï-dire que les choses vont mal à Paris : d'abord ces gens qui se sont mis en tête de faire la loi à tout le monde ont déclaré qu'ils ne voulaient plus de privilèges, et il n'y avait pas grand mal à cela ; mais les voici maintenant qui ne veulent plus de nobles ni de rois, et l'on assure que, bientôt, ils ne voudront plus ni Dieu, ni prêtres. Beaucoup d'ecclésiastiques ont déjà quitté la France, et, peut-être, serai-je forcé, moi-même, d'aller mourir sur une terre étrangère... En présence de si grandes calamités, je ne saurais m'affliger d'une faible perte, d'un petit malheur domestique qui n'atteint que moi. N'en parlons donc pas davantage, mon vieil ami. J'avoue que je regrette Gris-Gris, bon vieux serviteur, si intelligent, si dévoué ! Qu'en feront les misérables qui me l'ont enlevé ? Com-

ment le traiteront-ils ?... Pauvre Gris ! Il me semblait que nous devions mourir tous deux dans ce village où j'ai vécu de si longues années, dont tous les habitants nous aimaient, moi, à cause du peu de bien que j'ai fait, lui, à cause des services qu'il rendait à leur vieil ami... Et qui sait maintenant où nous irons mourir l'un et l'autre !

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du vieillard ; cela me fit mal ; mon cœur se serra, et, pour la première fois, je maudis la coquetterie des femmes. Mais ce ne fut qu'un nuage bientôt dissipé par un mot, une caresse d'Augustine : elle était si gentille, si douce, et nous nous aimions tant !

IV

COMMENT FINIT L'AMOUR

L'orage révolutionnaire grondait depuis plusieurs années, mais on ne s'en était presque pas aperçu au presbytère; le curé était trop aimé de ses ouailles pour qu'on voulût lui causer quelque chagrin. Ainsi le village s'était constitué en commune; on avait nommé des conseillers municipaux, le drapeau tricolore flottait sur le haut du clocher; mais l'église était toujours ouverte et le pasteur n'avait pas cessé d'y célébrer l'office divin. Seulement les paysans étaient devenus moins dévots; il n'était plus question de dîmes; de sorte que les revenus de la cure se trouvaient réduits à fort peu de chose; mais Marie était une excellente ménagère, et Augustine la secondait de son mieux. Quant à moi, mon oncle attendait que la tranquillité fût rétablie pour me mettre au séminaire, et, de mon côté, je faisais des vœux bien sincères pour que cela n'arrivât jamais.

J'avais près de quinze ans : Augustine avait six mois

de plus que moi. Nous ne nous quittions pas; mais on était si accoutumé à nous voir ensemble, que notre intimité n'éveillait les soupçons de personne, et, peut-être, ne nous rendions-nous pas, à nous-mêmes, un compte bien exact du sentiment que nous éprouvions l'un pour l'autre. De tout cela il arriva ce qui devait naturellement arriver, c'est-à-dire que nous finîmes par trouver trop courts les jours que nous passions ensemble, et que nous y ajoutâmes les nuits. Plusieurs mois s'écoulèrent encore. Quels furent à la fois notre douleur et notre effroi, lorsque Augustine, remarquant que son corset devenait chaque jour plus étroit, me fit part de cette découverte. La pauvre petite pleurait, sanglotait, se frappait le visage; j'essayai vainement de la consoler en lui disant qu'il pouvait s'écouler encore quelque temps sans que sa mère s'aperçût de son état, et que nous pourrions en profiter pour arranger tout cela; elle me déclara qu'elle était résolue à ne pas sortir de sa chambre.

— Eh bien! lui dis-je, nous nous marierons, et il n'y aura plus rien à dire.

— Ah! Robert! mon ange bien-aimé!...

Et voilà, comme de coutume, ses jolis bras arrondis sur mes épaules, son cœur contre mon cœur, et sa bouche sur la mienne. Pour l'empire du monde, je n'aurais pas reculé devant l'accomplissement de la promesse que je venais de faire. Je me rendis donc aussitôt près du pasteur.

— Mon cher oncle, lui dis-je, Augustine doit être ma femme; je viens vous prier de nous marier tout de suite.

Quand la foudre serait tombée aux pieds du bon curé,

elle ne lui eût pas causé un saisissement plus grand que celui qu'il éprouva en entendant ces paroles.

— As-tu perdu l'esprit, Robert? me répondit-il après quelques instants. Tu n'as pas quinze ans!... Allons, c'est un enfantillage...

— Non, mon cher oncle, cela est plus sérieux que vou ne le pensez... je ne sais comment vous dire cela; mais Augustine... je ne sais en vérité comment cela s'est fait... elle est... enfin, il faut qu'elle soit ma femme...

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le pasteur en levant les mains au ciel, il faut que je vous aie bien offensé puisque vous me punissez si cruellement!...

— Mais non, mon bon oncle, vous ne serez pas puni : nous vous aimerons toujours, nous serons toujours vos enfants... Je n'irai pas au séminaire, il est vrai; mais il n'y aura pas grand mal, puisqu'ils sont tous fermés...

—Laisse-moi seul, mon garçon; je ne me suis pas trompé, il y a du bon en toi; mais tu portes le germe de passions ardentes... Va, Robert, va, mon ami, j'ai besoin de me recueillir.

Et il ne se trompait pas, le digne homme! Oui, il y avait du bon en moi; et je puis le dire, maintenant que je me suis souillé au contact du monde; maintenant que cette horrible épidémie, l'égoïsme, m'a frappé au cœur... Hélas! il m'a fallu, depuis, apprendre à hurler avec les loups, et si j'ai hurlé plus fort que les autres, c'est que je valais mieux qu'eux; c'est que j'étais toujours supérieur à cette tourbe qui m'environnait.

Deux heures s'écoulèrent, pendant lesquelles, probablement, mon oncle et sa gouvernante se concertèrent; car au moment même où le digne pasteur m'appelait,

Marie parut conduisant sa nièce les yeux baissés et le visage baigné de larmes.

— Mes enfants, dit le pasteur, je ne vous ferai pas de reproches : reproches et remontrances viendraient trop tard; vous serez mariés cette nuit même, car, demain, peut-être, il ne serait plus temps de le vouloir ; demain je puis être obligé d'opter entre le serment à prêter à la constitution et l'exil. Paturin et mon vieil ami le notaire, seront vos témoins; nous tiendrons votre mariage secret, afin d'éviter le scandale qui pourrait en résulter, et, demain, Augustine partira pour Rouen, où elle restera chez un de ses parents, avec lequel je prendrai des arrangements jusqu'à ce que tu te sois fait un état, toi, Robert, et que quelques années t'aient permis d'acquérir l'expérience qui te manque.

— Nous séparer si tôt! mais c'est de la cruauté... De grâce, mon bon oncle...

— Il le faut, mon ami, ce n'est qu'à cette condition que je consens à votre union.

Augustine ne dit rien ; elle fondait en larmes. Il fallut bien se résigner. A minuit, nous étions mariés ; une heure après, chacun de nous était dans sa chambre, et Marie avait placé son lit près de celui de sa nièce. La mesure était un peu tardive, et il serait difficile de comprendre quels avantages la bonne femme pouvait en attendre ; mais Marie était entêtée et il me fut impossible de la faire changer de résolution à cet égard.

Cependant la révolution avait changé la face des affaires de ma famille ; Jérôme Macaire, voyant que les biens nationaux se vendaient la centième partie de leur valeur, s'était d'abord décidé à troquer les écus ren-

fermés dans son grand tiroir contre l'une des plus belles terres des environs de Rouen ; le château ne rapportant rien, il le fit abattre et vendit les matériaux dont il tira le double de ce que le domaine entier lui avait coûté. Le début était encourageant, et mon honoré père prit goût à la chose. Contre l'avis de ma mère, la boutique fut vendue.

— Jérôme, disait la bonne femme, tu as tort de faire fi du métier qui nous a nourris.

— Oui da! il y a longtemps que je l'aurais quitté si j'avais su en faire un meilleur. Faudrait-il pas servir à boire aux matelots du port avec trois ou quatre gros domaines dans les poches?

— Là, là, qui vivra verra ; j'ai dans l'idée que ça ne durera pas longtemps.

— Raison de plus pour se dépêcher d'en profiter.

— Eh! on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Mais, à voir la tournure que ça prend, le pis qui puisse nous arriver, c'est d'avoir bientôt vingt ou trente bonnes mille livres de rente.

— Tu as tort de te monter la tête là-dessus.

— Allons, femme, taisez-vous! Ecouter le caquet de ces femelles, c'est le moyen de ne rien faire qui vaille.

Ma mère n'avait pas tout à fait tort; ce n'était pas sans courir de grands risques que l'on achetait alors des biens nationaux dans cette province; plus d'une balle avait étendu de nouveaux propriétaires au milieu des propriétés si facilement acquises; et, dans certaines localités, les habitants s'opposaient ouvertement à la prise de possession; mais Jérôme Macaire n'était pas homme à se laisser intimider quand il s'agissait de gagner de

l'argent. Menaces et coups de fusil n'y purent rien; il achetait les châteaux pour les démolir, les bois pour les abattre, les églises pour en faire des magasins à fourrage; et il y allait de si grand cœur, ses capitaux se multipliaient avec une si prodigieuse rapidité, qu'en moins de deux ans, il se vit possesseur de plus d'un million.

Revenons au presbytère.

Il était dix heures du matin; nous étions mariés depuis minuit. Quelles tristes noces! Réunis tous quatre à table, nous déjeunions tristement; les préparatifs du départ d'Augustine étaient déjà faits, et, de temps en temps, la pauvre petite levait sur moi ses grands yeux noirs pleins de larmes. De mon côté, je roulais mille projets dans ma tête. Il me fallait un état, donc je ne pouvais pas rester au presbytère; j'allais jusqu'à un certain point devenir mon maître, et alors qui m'empêcherait de rejoindre Augustine? Je me sentais plein de force et de volonté : l'avenir était à moi.

En ce moment, on frappa à la porte extérieure; Marie courut l'ouvrir, et nous vîmes entrer un homme botté, éperonné, la cocarde au chapeau, ayant cet air important que donne à un pauvre diable une fortune inattendue : c'était mon père qui venait de mettre pied à terre. Le curé parut surpris, mais non contrarié de cette visite.

— Soyez le bien venu, mon cher frère, dit-il, vous arrivez fort à propos, car je me disposais à vous donner de mes nouvelles aujourd'hui même.

— Ah! ah! vous vous serez attiré quelque mauvaise affaire; mais pourquoi, diable, vouloir tenir boutique ouverte et cloche au vent quand le peuple souverain a be-

soin de gros sous et de canons?... Dites-moi un peu de quoi il retourne, et nous tâcherons d'arranger ça. Mais, si j'ai un conseil à vous donner, citoyen curé, c'est de marcher droit au vis-à-vis des affaires du gouvernement de la République une et indivisible.

A ces mots, le bon pasteur ouvrit de grands yeux et regarda attentivement mon père, comme pour s'assurer que c'était bien Jérôme Macaire, son beau-frère, qui lui tenait ce langage. Cependant, fort de sa conscience et de ses bonnes intentions, il ne voulut rien cacher à Jérôme, et il lui raconta naïvement comment il s'était trouvé dans la nécessité de m'unir à Augustine.

— Qu'est-ce que c'est que ces bamboches-là? s'écria le millionnaire de fraîche date. Eh bien ! Voilà du propre! Est-ce que vous vous imaginez que je suis un gas à avaler le goujon sans faire la grimace ? Un pigeon à me laisser plumer sans crier?... Savez-vous, citoyen curé, que j'en ai vu accrocher plus d'un à la lanterne, qui n'en avait pas tant fait? Bien m'en prend, à ce qu'il paraît, d'avoir le bras long, aujourd'hui.

— Monsieur... mon cher frère...

— Je ne suis pas votre frère... je ne suis pas monsieur... je suis le citoyen Jérôme-Brutus Macaire, propriétaire, et fournisseur des armées de la République... Ah ! vous vous avisez de marier les enfants sans la permission de leur père!... Heureusement, ce mariage-là est nul, et nous le ferons bien voir quand il en sera temps. En attendant, j'emmène Robert, dont je ne veux faire ni un cagot, ni le mari d'une péronnelle qui s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des enfants pour devenir la bru d'un fournisseur de la République.

Nous étions tous indignés de ce langage : le curé, pâle et tremblant, levait les mains au ciel; Marie, de désespoir, s'arrachait les cheveux; et, Augustine, fondant en larmes, se cachait le visage dans ses deux mains. Pour moi, la colère m'animait, je me sentais le visage brûlant; mais un mot de mon père nous détermina tous à lui obéir. S'apercevant de la disposition des esprits, il s'écria :

— Citoyen curé, je te préviens que, si je trouve ici la moindre opposition à mes volontés, tu seras, demain, dans les prisons du chef-lieu, où tu ne moisiras pas, et, qu'avant un mois, il ne restera pas pierre sur pierre de ta bicoque et de ton église.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! dit mon bon oncle.

Je m'approchai d'Augustine que je m'efforçai de consoler en lui promettant de la revoir bientôt; puis, me soumettant à la nécessité, je déclarai à mon père que j'étais prêt à le suivre. Dix minutes après, j'étais en croupe derrière lui, et, déjà, nous avions perdu de vue le clocher du village.

V

DEUX PAS EN AVANT

L'habitation de mon père se ressentait de son changement de fortune : il occupait une assez belle maison du faubourg Saint-Sever ; il avait deux servantes, trois chevaux et un cabriolet ; on faisait bonne chère tous les jours, et ma mère, à ce qu'il paraissait, s'était parfaitement accoutumée à ce genre de vie.

Je m'étais attendu à de graves reproches, sinon pendant le voyage, au moins lors de l'arrivée. Il n'en fut rien.

Le premier jour, on ne songea qu'à me bien traiter ; dès le lendemain, on fit venir le tailleur afin qu'il montât ma garde-robe beaucoup trop modeste en raison de la fortune de monsieur le fournisseur des armées de la République.

— Çà, Robert, me dit mon père après quelques jours de repos, j'espère que tu ne penses plus à cette amourette que ton oncle s'est avisé de prendre au sérieux, comme

un niais qu'il est?... Tu es savant, bien taillé, et, de plus, fils unique d'un gaillard qui ne se laisserait pas couper les oreilles pour trois cent mille écus. Quand on part de là, il me semble qu'on peut aller où l'on veut, et j'ai envie de te faire avocat pour commencer. Dans deux jours, nous partirons pour Paris où je te laisserai ; je t'y ferai cent louis de pension, afin que tu étudies vite et bien, et j'espère que tu nous feras honneur.

Faiblesse humaine ! il n'en fallut pas davantage pour m'éblouir, pour me faire oublier le village où j'avais été si heureux, mes premières amours qui m'avaient semblé devoir être éternelles. Vivre à Paris avec cent louis de pension, quand on a l'âme ardente, les passions vives, et que l'on est arrivé à quinze ans sans avoir rien possédé, comment résister à une tentation si grande? Ma résolution fut bientôt prise ; je remerciai mon père, je lui promis de faire tout ce qu'il voudrait, et je me proposai d'oublier Augustine, ce à quoi je parvins bien plus promptement que je ne l'avais imaginé.

Nous voici à Paris. Mon père fait admirablement les choses : ma garde-robe est complétée, six mois de ma pension me sont comptés d'avance ; je suis dans l'enchantement. Le citoyen Jérôme-Brutus Macaire n'était plus ce petit et ladre cabaretier du port de Rouen ; c'était un personnage important, faisant sonner sur le pavé de la capitale les éperons de ses bottes à l'écuyère, dînant à la table du ministre de la guerre, et donnant vingt mille francs d'épingles à la maîtresse de ce dernier, pour avoir le droit d'en voler trois cent mille sur les fournitures à faire à l'armée de Sambre-et-Meuse.

Si l'on se forme vite, à Paris, c'est surtout lorsqu'on

y arrive avec de l'argent, et les dispositions que j'apportais. Tandis que Jérôme-Brutus galopait vers l'armée de Sambre-et-Meuse, où il se rendait afin de s'assurer que les distributions s'y faisaient selon l'usage du temps, je faisais une foule de charmantes connaissances des deux sexes, et j'apprenais quantité de jolies choses, telles que la danse, l'escrime, le tir au pistolet, la prestidigitation, etc. Quant au droit, je m'en moquais comme de l'an quarante et j'étais bien résolu à ne point pâlir sur Cujas et Barthole.

Au nombre des bons amis que me valurent mon argent et l'excellent usage que j'en faisais, était un personnage qui demeurait dans la même maison que moi. Il disait être ancien officier et, bien qu'il eût l'air d'avoir fait toutes ses campagnes sur le pavé de Paris, il ne laissait pas de se plaindre amèrement de la parcimonie avec laquelle le gouvernement avait récompensé ses services ; il connaissait, au moins de nom, tous les généraux en activité, et il en parlait comme d'anciens camarades à l'avancement desquels il disait avoir puissamment contribué. Grâce à cette jactance, à l'aplomb imperturbable qu'il possédait, il était reçu partout ; il est vrai que la fureur du jeu était alors à son comble, et que le commandant Arnold (c'est ainsi qu'il se faisait appeler) jouait gros jeu et ne reculait devant aucune partie ; mais je ne tardai pas à remarquer qu'il ne perdait jamais que les moins importantes. Ce personnage m'avait pris en amitié tout d'abord ; mon air résolu lui plaisait. Il me présenta dans une foule de réunions, et ce fut lui qui me donna les premières leçons de prestidigitation.

J'étais bien jeune encore ; mais j'étais grand, formé ;

un duvet noir très prononcé couvrait déjà ma lèvre supérieure. Je ne manquais pas d'adresse; j'étais doué d'une dextérité peu commune, et le commandant, enchanté de la manière dont je profitais de ses leçons, ne cessait de me répéter que, bientôt, tous les chemins me seraient ouverts et que je pourrais tout ce que je voudrais.

— Toutefois mon jeune ami, me disait-il un jour, il ne faut rien brusquer ; mieux vaut atteindre le but que de le dépasser. Un homme capable use de sa supériorité et n'en abuse pas, et il arrive à la fin sans laisser voir les moyens qu'il emploie. Il ne vous manque rien, Robert, car vous joignez la force physique à la force morale. Et n'allez pas faire fi de cette force physique, mon jeune ami ; ne dites pas, comme cette tourbe d'avortons, que la force physique ne signifie rien. « On ne se donne pas une large poitrine, des membres de gladiateur, des muscles herculéens », disent ces fantômes d'hommes.

Vraiment non, on ne se donne pas cela ; mais se donne-t-on un esprit supérieur, une haute intelligence? Pas davantage. Il faut donc profiter de ces diverses facultés sans en être trop fier ; marcher d'un pas ferme sans trop se presser, mettre les préjugés sous le pied, et passer sur le ventre aux imbéciles qui s'avisent de faire obstacle aux volontés d'hommes capables. Je vous le répète, mon cher ami, au point où vous en êtes, vouloir, c'est pouvoir.

— Parbleu ! commandant, j'en suis enchanté. Ainsi il va me suffire de vouloir remplir ma bourse pour qu'elle cesse d'être vide, situation où elle se trouve depuis deux jours ; ce qui est vraiment intolérable.

Le commandant fronça le sourcil, et cela me parut ne s'accorder guère avec ce qu'il venait de me dire.

— Diable ! mon cher maître, repris-je, il paraît que vous avez horreur du vide.

— C'est que je sais, mon jeune ami, combien il est difficile de faire quelque chose avec rien... Mais remarquez, Robert, que je dis difficile, et non pas impossible... Ne vous reste-t-il absolument rien ?

— Je ne possède pas un louis ; mais mon père a si bien fait les choses jusqu'à présent, qu'il ne s'arrêtera pas, j'imagine, en si beau chemin, je me propose de lui écrire aujourd'hui même.

— Bien trouvé !... les livres de droit sont excessivement chers... vous suivez des cours particuliers, afin de vous pousser plus promptement... Vous êtes déjà fort avancé... etc., etc. A la première lecture, le papa fait la grimace ; à la seconde, la pilule lui semble moins amère, et, s'il arrive à la troisième, vous êtes sauvé.

J'écrivis donc au citoyen Jérôme-Brutus ; la réponse ne se fit pas longtemps attendre.

« — Doucement, doucement, Robert, me disait mon
» honoré père. Diable ! je veux bien faire un avocat, mais
» je ne veux pas me ruiner. Quand les affaires vont bien,
» je n'y regarde pas de si près ; mais, depuis que je suis
» au quartier général, on dirait que tous ces gueux-là
» s'entendent pour me couper bras et jambes ; les uns
» prétendent que je leur ai vendu des souliers de carton
» et des culottes de papier brouillard ; les autres crient
» qu'ils sont las de manger du cheval pour du bœuf ; et
» ce brutal de général en chef qui menace de me faire
» fusiller... Ce n'est pas tout. Le ministre m'écrit que :
» attendu les plaintes qui lui arrivent de toutes parts, il
» se trouve dans la nécessité de me rogner les ongles.

» Ainsi, pour peu que cela continue, nous serons obligés
» d'habiller ces animaux-là pour rien, et de les nourrir
» par-dessus le marché. Ce qui est certain, c'est que
» voici une campagne qui me coûtera cher. Heureuse-
» ment que je me suis associé avec l'ami Grandin, pour
» les *vivres-viande* de l'armée d'Italie, et j'espère que
» nous nous rattraperons sur les capucins. En attendant
» mon garçon, dépêche-toi de devenir avocat ; car alors
» tu vendras tes paroles, et c'est une marchandise sur
» laquelle on ne risque pas de perdre.

» Je t'envoie ci-joint un mandat de quatre cents francs
» sur l'ami Grandin ; mais je te conseille de ne pas y
» revenir avant le semestre échu. »

Cette espèce de péroraison me fit passer sur l'exorde ; je courus chez mon ami Arnold, à qui je fis voir le mandat.

— Que pensez-vous de cela, mon cher commandant ? lui dis-je.

Il jeta un seul coup d'œil sur le billet, et me répondit sans hésiter :

— Je pense, mon jeune ami, que le mot *quatre cents* commence la seconde ligne ; que la première n'est pas tout à fait remplie, et qu'il ne faut que neuf lettres pour que ce mandat vaille cent louis.

— Je comprends, mon cher maître ; mais la bouchée me paraît un peu forte !

— C'est que je ne vous prends pas pour une femmelette, Robert ! Quand il s'agit de faire preuve d'audace, il faut que cela en vaille la peine : les grands génies sont oseurs, et je crois que vous avez tout ce qu'il faut pour oser avec succès.

3.

— J'oserai donc, dis-je avec résolution.

J'écrivis donc, sans trembler, *deux mille*, puis j'ajoutai un 2 au *bon pour*, et, deux heures après, le respectable associé de mon père me comptait cent louis.

— Eh bien ! mon maître, dis-je au commandant en lui montrant la somme.

— Enfant ! n'étais-je pas sûr du succès?... Je vous présenterai ce soir chez madame Darnière, une veuve charmante dont le salon est ouvert à la jeunesse dorée. Vous jouerez, Robert, et vous perdrez cinquante francs, d'abord... Mettez ces cartes dans vos poches ; vous en userez lorsque vous me verrez porter la main à mon front, et je vous promets mille écus de bénéfice à la fin de la soirée.

Le premier pas était fait ; mais alors qu'il ne l'eût pas été, j'avoue que je n'eusse pas reculé : j'avais déjà pour les hommes un mépris instinctif trop prononcé pour qu'il ne se manifestât point. Alors même que les leçons du commandant m'eussent manqué, le sentiment de ma valeur m'entraînait ; mon mépris des hommes rejaillissait sur les choses, et je me disais que les lois et la morale, taillées à la hauteur de ces pygmées, ne devaient pas arrêter un gaillard de ma trempe.

Le soir vint. J'étais depuis une heure à une table de bouillotte, et, grâce au moyen de corriger la fortune, que le commandant m'avait enseigné, j'avais presque triplé mon argent, lorsqu'un des joueurs, qui perdait le plus, se leva tout à coup et s'écria en m'adressant la parole :

— Vous êtes un misérable ! Voilà deux fois que vous faites sauter la coupe !...

Le commandant pâlit, son visage se décomposa ; je

crus qu'il allait tomber. Quant à moi, je me levai gravement, et, tandis que d'une main je souffletais mon adversaire, de l'autre, je jetais les cartes dans le feu. On nous sépara. Rendez-vous fut assigné pour le lendemain et je sortis, emmenant avec moi le commandant qui semblait encore douter du témoignage de ses yeux.

— Robert, me dit-il quand nous fûmes dehors, je ne suis plus votre maître, c'est vous qui êtes le mien ; il est bien malheureux que vous n'ayez pas maintenant douze heures à vivre !

— Allons donc, mon vieil ami ! est-il possible que la peur vous trouble à ce point le cerveau?... que diable allez-vous me faire penser de mon courage?... est-ce que je ne mets pas une balle sur mouche, à vingt-cinq pas? est-ce que je n'ai pas toujours ce bon poignet que vous savez, et pour lequel une épée pèse moins qu'une plume?

— Je sais tout cela, mon pauvre ami, et cependant votre adversaire vous tuera : vous l'avez frappé ; il devra tirer le premier, et je l'ai vu cent fois moucher une chandelle, à vingt pas, avec ses pistolets.

— Ainsi, il n'y a pas de chance pour moi?

— Aucune.

— Alors je ne me battrai pas.

— Impossible, mon ami.

— Oh! oh! maître Arnold, il me semblait que nous avions mis le préjugé sous le pied.

— Sans doute, mon ami ; aussi, pour mon compte, vous approuverais-je fort de ne pas jeter votre vie comme un sot ; mais il s'agit de ce qu'on pensera de vous dans le monde, et non de ce que j'en penserai moi-même si

vous refusez de vous battre, vous ne pourrez désormais vous présenter nulle part; on vous montrera au doigt; tous les lâches vous insulteront pour se consoler de n'avoir pas de cœur. Vous aurez cinquante affaires au lieu d'une, et vous ne rétablirez pas votre réputation.

— Ainsi, commandant, il faut que je me fasse tuer ou que je pourrisse dans l'obscurité? Vous croyez qu'il n'est pas possible de sortir de cette alternative?

— Il n'y a pas de terme moyen.

— Alors, commandant, vous aviez raison tout à l'heure; vous n'êtes plus mon maître, et je puis devenir le vôtre, car, bien certainement, je sortirai de là autrement que vous ne l'imaginez. Qui veut la fin, veut les moyens, et tous les moyens sont bons quand ils conduisent au but; c'est vous qui m'avez enseigné cela, et puisque j'ai adopté ce principe, je ne reculerai pas devant ses conséquences. Bonsoir, maître Arnold, je vais dormir pour me rafraîchir le sang. Je ne mourrai pas demain, et je retournerai chez madame Darnière quand il me plaira.

Nous rentrâmes à l'hôtel, et le commandant me quitta en hochant la tête avec un certain air d'incrédulité peu propre à me rassurer si j'avais ressenti de la crainte; mais, depuis quelques heures, il me semblait que j'avais grandi de deux pieds en caressant, de la main, l'or qui remplissait mes poches. Je sentais augmenter ma confiance en moi-même, et, bien que je n'eusse rien imaginé pour sortir convenablement de l'espèce de mauvais pas où je me trouvais, je n'en fus pas moins bercé toute la nuit par les songes les plus riants.

VI

SERVICE D'AMI

Je dormais encore, lorsque, au point du jour, on frappa à ma porte. J'ouvris en me frottant les yeux.

— Que diable voulez-vous à cette heure ? dis-je à un jeune homme qui entrait pendant que je me remettais au lit.

— Comment, Robert, tu ne me reconnais pas?

— Eh ! c'est toi, mon pauvre Bertrand ? Que viens-tu donc faire à Paris ?

— Oh ! il y a longtemps que j'y suis. Tu te souviens, sans doute du jour où ton oncle, le curé, me fit monter dans le coche pour retourner à Rouen ; j'avais le cœur bien gros, et je ne fis pas d'abord attention aux gens qui étaient près de moi. Mais, bientôt, une douleur que je ressentis au côté, vint faire diversion à mon chagrin, et je m'aperçus qu'elle m'était causée par la double sacoche en cuir qui ceignait les reins de mon voisin, espèce de gros fermier qui dormait comme une mar-

motte. Cette masse inerte, suivant les mouvements de la voiture, menaçait à chaque instant de m'écraser ; mais c'était surtout cette diablesse de sacoche qui me faisait un mal horrible.

Dame! Robert, tu sens bien que lorsqu'on souffre, il est permis de chercher à se soulager. Je tirai donc tout doucement mon couteau de ma poche, et je fis à la ceinture de cuir une incision assez large pour livrer passage à mes doigts ; au bout d'un quart d'heure, mon voisin me faisait beaucoup moins souffrir, et j'avais une trentaine d'écus dans mon mouchoir. Le soir, tout le monde mit pied à terre pour monter la côte de Fleury; je profitai de l'occasion pour gagner au large , et je passai le reste de la nuit dans un fossé; puis, au point du jour, je me rapprochai de la route afin de prendre place dans la diligence de Paris, au conducteur de laquelle je fis une histoire dont il voulut bien se contenter, moyennant un pourboire honnête.

— Oh ! oh! messire Bertrand, voilà un début qui promet. Peste ! mon garçon, je ne t'aurais pas cru de cette force, toi qui ne savais que trembler et pleurer.

— Eh ! eh ! Robert, la peur a son prix; n'en disons pas de mal, je lui ai dû quelquefois de bonnes inspirations.

— Si elle t'a enrichi, je te permets la reconnaissance.

— Enrichi, non, car je suis pauvre comme Job ; mais j'ai eu de bons moments. Arrivé à Paris, je me logeai dans un taudis où l'on me vola la moitié de mon argent ; je mangeai le reste avec la valetaille des environs, et quand je n'eus plus le sou, je devins le jockey d'une espèce de marquis de contrebande qui me céda à une

danseuse. Il y a deux ans, j'étais le valet de chambre de la déesse Raison.

En dernier lieu j'entrai au service d'un médecin célèbre, dont la femme avait une passion toute particulière pour l'étude de l'anatomie. Je montrai du goût pour la science ; la dame me prit en amitié ; mais voilà qu'à la quatrième leçon, le docteur, que nous croyions à l'extrémité de Paris, tombe comme une bombe dans la chambre à coucher où nous expérimentions. Je suis sur le pavé depuis ce temps-là.

Hier, en passant devant cet hôtel, j'ai cru te reconnaître au moment où tu montais en voiture, et me voici.

— Et que veux-tu faire maintenant ?

— Dame ! je sais servir à table, panser un cheval, conduire un cabriolet.

— Ah ! Bertrand, Bertrand !... tu me fais de la peine, ma parole d'honneur. Quelle bassesse de sentiments !... Voyons, Bertrand, voulez-vous être mon ami ?

— Je serai tout ce que tu voudras ; ce n'est pas moi qui t'ai abandonné.

A ces mots, Bertrand essuya les larmes qui venaient de tomber sur ses joues.

— C'est que tu sens bien, mon garçon, que je ne puis pas être l'ami d'un laquais, et je ne vois pas pourquoi tu n'abandonnerais pas cette abjecte profession.

— Mon Dieu ! je ne demande pas mieux.

— Pourquoi ne serais-tu pas riche ? pourquoi, au lieu de servir des imbéciles, ne serais-tu pas servi par eux ?

— Voilà précisément ce que je me suis dit cent fois, et à tout ce *pourquoi*, je n'ai pas trouvé un *parce que* sa-

tisfaisant, sinon les gendarmes, la prison, et tout ce qui s'ensuit.

— La peur, toujours la peur !.... Ecoute, nous deviendrons riches, nous mènerons joyeuse vie, et je me charge de tout. Cela te convient-il ?

— Et il n'y aura pas de gendarmes ?

— Que le diable t'emporte !

— C'est que, vois-tu, c'est plus fort que moi ; il y a antipathie ; le gendarme est ma bête noire, et c'est bien naturel. Sans gendarmes la vie serait si bonne, elle coulerait si doucement !... Je crois que ces animaux-là ont été créés tout exprès pour métamorphoser le paradis terrestre en enfer.

— Bah ! est-ce qu'il n'y a pas des pièges pour toutes les méchantes bêtes ?

— Ne t'y fie pas, Robert, le gendarme a la vie dure.

— Eh bien ! que t'importe, puisque je me charge de tout... Je ne mets à notre association qu'une seule condition : c'est que tu m'obéiras aveuglément.

— Je te le promets.

— Tu me le jures ?

— Devant Dieu et devant les hommes !

A peine Bertrand eut-il prononcé ces dernières paroles, qu'une idée me traversa subitement le cerveau.

— Parbleu ! m'écriai-je en m'élançant hors du lit, c'est mon bon génie qui t'envoie à moi ce matin... Tu sais conduire un cabriolet, dis-tu ?

— Parfaitement.

— Vite, vite, nous n'avons pas un moment à perdre ; courons chez un loueur de voitures.

Je fus habillé en un clin d'œil, et j'entraînai Bertrand.

Un quart d'heure après, nous arrêtions, avec un cabriolet, à dix pas de la porte de mon adversaire.

— Ecoute, Bertrand, tu vois bien cette porte cochère, la seconde à gauche ?

— Je la vois.

— D'ici à une heure, un jeune homme sortira de cette maison : c'est un grand brun... D'ailleurs, je te le montrerai. Dès qu'il paraîtra, je mettrai pied à terre ; tu le suivras au pas d'abord ; puis, quand il aura assez d'avance, tu partiras au galop, et tu lui passeras sur le corps... A midi, je t'attendrai chez moi pour déjeuner.

— Diable, mais si j'allais le tuer ?

— Si tu me rends ce service-là, je te compte cinquante louis au dessert.

— Mais on m'arrêtera.

— Ce n'est pas probable : la rue est large, et pendant que l'on s'occupera du blessé, tu seras déjà loin. D'ailleurs, l'excuse est toute prête : ton cheval s'est emporté; il a pris le mors aux dents...

— Tu es donc l'héritier de cet homme-là !... Alors, il vaudrait mieux...

— Oh ! oh ! notre ami, vous avez la mémoire courte : c'est de l'obéissance que je vous demande, Bertrand, et non des conseils.

Le pauvre garçon ne répliqua point ; la soumission était chez lui une vertu innée, et cela était fort heureux pour moi qui avait de la volonté pour deux.

Nous n'attendîmes pas longtemps; le terrible champion qui devait me mettre une balle dans la tête parut bientôt, et à peine eut-il fait vingt pas que le cheval le renversait, et qu'une des roues du cabriolet lui cassait

les jambes. Tandis que l'on secourait le blessé, et que Bertrand disparaissait avec la rapidité de l'éclair, je m'acheminais tranquillement vers le lieu du rendez-vous, où l'un des amis de mon adversaire vint m'apprendre l'accident qui était survenu à ce dernier.

On se fit de part et d'autre force civilités ; on témoigna toutes sortes de regrets de ne pouvoir se brûler la cervelle à jour fixe ; puis, chacun se retira, et je retournai chez moi, où Bertrand m'attendait.

— Commandant, dis-je à Arnold que je rencontrai dans l'escalier, je déjeune avec un ancien ami, voulez-vous être des nôtres ?

— Vous ici, à cette heure, Robert ! Vous n'êtes donc pas allé à la porte Maillot?

— J'en viens, mon cher maître.

— C'est incroyable !... Et Saint-Géraud ?

— On vient de le porter dans son lit, et dans le cas où vous voudriez le charger de quelque commission pour l'autre monde, je crois que vous feriez bien de vous hâter.

Le déjeuner fut long et joyeux. J'éludai adroitement les questions du commandant qui voulait absolument savoir comment les choses s'étaient passées sur le terrain ; et, ce jour même je changeai d'hôtel afin de n'être plus en contact avec cet homme qui, maintenant, me faisait pitié : il me rappelait la fable du corbeau qui se croit l'égal de l'aigle. Et puis, que pouvais-je attendre de lui, désormais ? Cela est de l'ingratitude, de l'égoïsme, dira-t-on. Eh ! vraiment oui, ce n'est cela que parce que ce que l'on nomme égoïsme, ingratitude, constitue la nature de l'homme : tout le reste n'est qu'hypocrisie, chimère

ou faiblesse. Ce n'est pas là la morale évangélique, c'est la morale de Robert Macaire, et ce n'est pas ma faute, à moi, si l'amour de soi est inné dans le cœur de l'homme.

Grâce à la puissance de l'exemple, Bertrand se forma comme par enchantement; il oublia sans effort les mœurs de l'antichambre, prit les manières convenables au nouveau rôle qu'il devait jouer, et il lui suffit de très peu de temps pour acquérir tous les talents nécessaires pour me seconder, et, même, pour voler de ses propres ailes. Quel heureux temps ! la fortune nous souriait sans cesse ; il est vrai que nous étions toujours prêts à la corriger quand elle s'avisait de nous tourner le dos. Table excellente, femmes divines, fêtes, plaisirs de toute espèce, enfin rien ne nous manquait de ce qui constitue les délices de ce monde.

— Eh bien ! mon ami, disais-je un jour à Bertrand, je t'ai promis joyeuse vie, et tu vois que je tiens parole. J'espère que tu es content ?

— Trop content, Robert ; il me semble que nous sommes trop heureux pour que cela puisse durer.

— Que le diable emporte le poltron ?... Au moins tu ne crains pas les gendarmes maintenant ?

— Au contraire, mon ami, je les crains plus que jamais quand je songe à tout ce qu'ils pourraient me faire perdre.

— Bertrand, vous êtes bête comme une oie !...

— Dame ! ça n'est pas ma faute... J'ai des pressentiments : on n'est pas maître de ça.

— Tais-toi, butor, et fais monter du champagne.

C'était toujours, en pareil cas, *l'ultima ratio*, et Bertrand ne répliquait pas.

VII

PROJETS DE FORTUNE. — PIÉTÉ FILIALE

L'homme n'est heureux qu'autant qu'il désire ; la possession amène la satiété, l'ennui, le spleen, la mort ; l'homme comblé de biens est bien plus près du suicide que celui auquel la misère impose les plus dures privations. « Tu es bien heureux d'avoir faim », disait un grand seigneur à un mendiant qui lui demandait l'aumône ; les sots trouvent ce mot atroce, moi je ne le trouve que juste : le mendiant avait cinq sens, et le grand seigneur n'en avait plus ; à l'un l'avenir pouvait apporter mille jouissances ; à l'autre, il ne pouvait apporter qu'ennui et dégoût.

Ce que je dis ici, je le pensais à dix-sept ans ; il est vrai qu'alors j'avais bien joui de la vie. Déjà, depuis plus d'un an, Bertrand et moi connaissions toutes les joies de monde ; nous étions saturés de voluptés, nos sens s'émoussaient. Bertrand devenait moins poltron à mesure que je me sentais moins d'audace et de résolution ; la so-

ciété nous conduisait au même point par des chemins opposés. Il est vrai que la fortune nous traitait en véritables enfants gâtés : on eût dit qu'elle semait tout exprès des dupes sous nos pas. Mais c'était toujours le même manège ; c'était chaque jour quelques cartes à escamoter : une main légère à promener dans quelques poches afin de remplacer l'or sottement dissipé la veille ; tout cela était d'une monotonie désespérante : il y avait de quoi donner des nausées.

Nous en étions là, lorsque j'appris que mon respectable père avait disparu après avoir réalisé ce qui lui restait de fortune. Jérôme-Brutus n'avait pas été plus heureux à l'armée d'Italie qu'à celle de Sambre-et-Meuse ; ses souliers de carton avaient été fort mal reçus par le jeune général qui commençait alors son immortalité ; et, sur l'avis de Bonaparte, le ministre refusa de payer les fournitures et fit arrêter le fournisseur. Jérôme comprit alors qu'il n'avait qu'un parti à prendre ; il sentit qu'il fallait agir promptement, sans hésitation ; en conséquence il acheta bien vite sa liberté, moyennant cent mille francs, car tout se vendait alors comme aujourd'hui ; puis il fit argent des propriétés qui lui restaient, et il partit, laissant un passif de cinq cent mille francs, et un actif de zéro.

Tout cela s'était fait sans que j'en susse rien, par la raison toute simple que je n'avais pas jugé à propos de donner de mes nouvelles à Jérôme-Brutus depuis la métamorphose du mandat qu'il m'avait si généreusement envoyé. Je n'appris ces événements que par hasard.

— Parbleu ! me dis-je, mon respectable père raisonne mieux que moi ; il veut posséder afin d'être fort ; la fortune

est bien certainement la plus grande puissance du monde, et ce n'est pas être riche que de n'avoir à dissiper chaque jour que le produit de la veille, quel qu'en soit le chiffre.

Cette journée suffit pour me rendre toute mon énergie.

— Bertrand ! m'écriai-je, nous vivons comme des sots !

— Tu crois, Robert? alors il faut convenir qu'il y a des sots qui ne vivent pas trop mal.

— Mais, mon ami, nous ne possédons rien.

— C'est-à-dire peu de chose, une dizaine de mille francs pour le moment, et puis des talents qui font que, lorsqu'il n'y en a plus, il y en a encore.

— A la bonne heure ; mais tout cela ne me suffit plus ; il me faut de la puissance ; j'ai soif de pouvoir, de domination. Je veux me régénérer, et toi ?...

— Mon Dieu, je ne demande pas mieux ; est-ce que je n'ai pas l'habitude de vouloir tout ce que tu veux?... Pourtant, il y a un proverbe qui dit : « A moitié bien, il faut s'y tenir. »

— Ton proverbe n'a pas le sens commun, et, d'ailleurs, je trouve que nous sommes excessivement mal.

— Eh bien ! régénérons-nous. Mais, avant tout, fais-moi le plaisir de me dire comment on s'y prend pour cela. C'est que, vois-tu, je n'ai pas étudié, moi, et il y a une foule de choses que je ne comprends pas à demi-mot.

— D'abord, Bertrand, je me donnerai la satisfaction de te demander pourquoi nous n'avons pas un hôtel, des châteaux, des terres, des vassaux, et une foule d'autres choses qu'il serait trop long d'énumérer, et que nous ne connaissons que de nom.

— Tu me demandes cela?

— Oui.

— A moi, Bertrand?

— Parbleu! ce n'est pas au Grand-Turc que je m'adresse.

— Et que diable veux-tu que je te dise? C'est qu'apparemment ces choses-là ne se trouvent pas sous le pied d'un cheval, et qu'il serait fort difficile de les faire sortir d'un jeu de cartes....

— Ne sommes-nous pas des hommes supérieurs?

— Je ne dis pas le contraire; il est certain que nous sommes passablement supérieurs.

— Eh bien! alors nous avons le droit incontestable de nous moquer des imbéciles.

— Et c'est un droit dont nous n'usons pas trop mal, il me semble.

— Nous n'en usons pas comme nous devrions le faire, puisque nous ne sommes que de misérables prolétaires... Voyons, Bertrand, ne serait-il pas très agréable d'entendre dire autour de soi : — Quel est donc ce monsieur, ce beau brun qui vient de passer dans sa calèche avec un si bel attelage? — C'est M. de Robert Macaire, un des plus riches propriétaires de France. — Et cet autre grand sec qui l'accompagne toujours? — C'est M. de Bertrand, son ami intime. — Diable! mais ce sont des gens comme il faut, des messieurs de fort bon air... Eh! eh! je donnerais bien volontiers ma fille en mariage à l'un d'eux... et une foule d'autres choses capables de flatter l'amour-propre de personnes aussi distinguées que nous le sommes... Décidément, je veux un hôtel, des terres, des chevaux, tout le diable et son train... Et toi, Bertrand?

— Tu sais bien que je ne suis pas difficile, moi; des châ-

teaux, des hôtels, tout cela me va comme à toi; j'aimerais mieux me condamner à être millionnaire toute ma vie, que de te contrarier pendant cinq minutes. La chose me plaît dès qu'elle te convient ; il ne s'agit plus que de savoir où il se trouve une quantité d'espèces suffisantes, et de chercher les moyens de mettre la main dessus... Cent ou deux cent mille francs de rente ! ça me paraît assez difficile à escamoter; il ne s'agit plus ici de faire sauter la coupe ou de mettre les as dans sa manche pour les en faire sortir en temps utile.

— Il ne s'agit, pour toi, que de bien suivre les instructions que je donnerai... Bertrand, tu as l'honneur de connaître mon respectable père?... Je t'ai dit la belle fortune qu'il avait acquise à la sueur de son front?... Eh bien! mon ami, mon père est ruiné, proscrit... obligé de chercher un asile sur la terre étrangère... Ah! cela me brise le cœur!

— Quel malheur! un homme qui pourrait nous être si utile... après sa mort!... Tiens, Robert, j'en ai les larmes aux yeux...

— Eh! bien! cet homme qui a rendu tant de services à sa patrie, c'est le gouvernement qui l'a dépouillé ; la fortune de Jérôme Macaire est passée presque tout entière dans le Trésor national... Mais la piété filiale est la vertu des grandes âmes, Bertrand! J'ai juré de venger l'auteur de mes jours. Ce qui est entré dans le Trésor national par la force physique en sortira par la force morale : le gouvernement a des baïonnettes qui lui tiennent lieu d'esprit, eh bien! il faut que nous ayions assez d'esprit pour vaincre les baïonnettes.

— Je commence à comprendre; c'est dans le Trésor

national que nous trouverons les châteaux, les hôtels, les chevaux, les...

— La vie, Bertrand, la vie large et belle comme je la comprends maintenant, c'est à cette source que nous la puiserons.

— Puisons, mon ami, puisons ! ordonne, commande, dispose de mon individu... Je ne puis répondre de ne pas trembler ; mais je te promets d'agir comme si je n'avais pas peur ; nous vaincrons les baïonnettes !...

— J'aime ce noble enthousiasme, Bertrand. Écoute. Non seulement mon plan est dressé, mais il y a un commencement d'exécution, et notre juste cause semble être favorisée par le hasard. Le caissier principal se nomme N... ; il est de Dijon, où réside toute sa famille, et où l'une de ses nièces vient de se marier ; le sous-caissier est cloué dans son lit par une délicieuse fluxion de poitrine qui nous permet de ne pas nous occuper de lui ; le garçon de bureau est un Picard des environs d'Amiens, qu'il est bon de connaître particulièrement. Il y a bien encore quelques employés placés dans une petite pièce voisine de la caisse, mais, à quatre heures précises, ils s'envolent comme des hirondelles, et ils auront disparu quand le moment d'agir sera venu... Suis bien mon raisonnement.

— Je suis tout oreilles.

— Demain, nous quittons Paris, nous partons, moi pour Dijon, toi pour Amiens. Nous prenons tous les renseignements nécessaires afin de pouvoir, au retour, nous présenter comme concitoyens, moi à l'un, toi à l'autre, et le reste ne sera pas difficile. Tandis que tu entraîneras le garçon de bureau au cabaret, que je ferai au caissier

des discours à perte de vue, quatre heures sonneront, les employés prendront leur volée, et... le reste me regarde; seulement tu t'arrangeras de manière à me voir sortir et me rejoindre promptement, car il est probable que je porterai en ce moment une charge assez lourde, et nous aurons besoin d'avoir le pied léger.

— Et où irons-nous?

— Mon ami, avec un viatique comme celui qui garnira nos poches, on va où l'on veut.

— Oui, pourvu qu'il n'y ait pas de gendarmes là où l'on veut aller, et, malheureusement, il y a de ces animaux-là partout.

— Bertrand, voilà de ces propos pour lesquels je professe un souverain mépris. Ne saurez-vous donc jamais vous mettre à la hauteur des circonstances?

— Allons, ne te fâche pas. Tiens, voici qui est résolu : le gendarme me fait pitié... je le regarde comme peu, infiniment peu... d'autant plus que c'est un être sans délicatesse... incapable de comprendre la piété filiale d'un fils unique comme toi... D'ailleurs, qu'est-ce qu'un gendarme? Un traîneur de sabre, une mécanique à menottes et à poucettes, une espèce de sauvage qui n'arrivera jamais à la hauteur de la civilisation moderne... nous aurons des passeports, n'est-ce pas?

— J'en aurai dix pour un, si je le veux, avant la fin du jour.

— Alors, je suis à tes ordres.

Le lendemain, nous sortions de Paris, Bertrand par le nord, moi par le midi, et tous deux sous les meilleures dispositions où puissent se trouver des prolétaires tourmentés du démon de l'aristocratie.

VIII

UNE VISITE AU TRÉSOR NATIONAL. — LE MORT ET LE VIVANT

Huit jours plus tard, je rentrais dans la capitale pourvu de tous les renseignements désirables; Bertrand était arrivé la veille, et il m'attendait avec impatience.

— Encore vingt-quatre heures, mon ami, lui dis-je, et nous recueillerons le fruit de nos travaux. Peux-tu répondre du Picard?

— J'en ferai tout ce que je voudrai, j'ai des lettres pour lui. Et toi?

— Moi, je suis le neveu du caissier, le mari de sa nièce, marié depuis un mois, et qu'il n'a jamais vu. Reposons-nous donc, dormons bien afin d'être frais et dispos au moment de mettre la main à l'œuvre.

Nous passâmes une partie de la journée du lendemain à faire nos préparatifs : je me munis d'un poignard, de deux pistolets de poche; Bertrand en fit autant, bien que

cela fût à peu près inutile pour le rôle qui lui était destiné, et, un peu avant quatre heures, nous arrivâmes à la porte du Trésor. Bertrand entra le premier, pénétra sans peine jusqu'au garçon de bureau, lui parla de sa famille, lui remit les lettres dont il était chargé, et finit par le décider à l'accompagner chez le marchand de vin, afin de causer un peu plus amplement du pays en vidant une bouteille. Au moment où ils allaient sortir du bureau, je me présentai à mon tour, et demandai à parler à M. N...

— Votre nom ? me demanda le garçon qui s'apprêtait à suivre Bertrand.

— Annoncez M. de Meilleran, de Dijon.

A peine le caissier eut-il entendu ce nom, qu'il sortit de son cabinet et vint à moi les bras ouverts.

— Soyez le bien venu, mon cher neveu, s'écria-t-il; vraiment je ne m'attendais pas au plaisir de faire si tôt votre connaissance !

Nous nous embrassâmes avec toute l'effusion de cœur imaginable; puis il me fit entrer dans son cabinet, et nous commençâmes à causer de la famille. Grâce à l'excellente mémoire dont je suis doué, je parlai avec assurance, sans balbutier, sans hésiter, et je prenais l'initiative sur une foule de particularités, mais, en même temps, je regardais avec soin autour de moi. De la pièce où nous étions, on entrait dans une espèce de cabinet grillé qui, d'un autre côté, donnait sur une sortie de couloir; mais il n'y avait, de ce côté, d'autre issue que deux petits guichets destinés à livrer passage à l'argent. Dans une pièce voisine étaient plusieurs employés; mais quatre heures ayant sonné, je les entendis sortir, comme

je l'avais prévu, et je me trouvai seul avec mon oncle prétendu, qui, déjà lui-même, parlait de m'emmener dîner cher lui.

— Restez ! lui dis-je en le retenant fortement par le bras au moment où il allait se lever, nous avons des comptes à régler avant que de sortir d'ici.

Il me regarda avec effroi ; son visage changea de couleur.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il ; que me voulez-vous ?... Suis-je à la merci d'un assassin ?...

— Silence !!

— Michel ! Michel !... au secours !

— Un mot de plus et vous êtes mort.

Et tandis que de la main gauche je le tenais cloué sur son fauteuil, de l'autre, je lui présentais le canon de mon pistolet.

— Vos clefs ! vos clefs ! repris-je en armant le pistolet.

Il eut à peine la force de m'indiquer l'endroit où ellee étaient déposées, et il s'évanouit.

— Voilà qui simplifie singulièrement l'opération, me dis-je en m'élançant vers la caisse ; je n'aurais pas pris tant de peine si j'avais su avoir si bon marché de ce pauvre homme.

Ce ne fut pas sans mal que je parvins à faire jouer les serrures, car malgré la tournure toute favorable que prenait mon expédition, je ne laissais pas que d'être un peu troublé. Enfin, je touche aux espèces ; déjà plusieurs rouleaux d'or sont dans mes poches lorsqu'une crise nerveuse arrache tout à coup le caissier de l'état de torpeur dans lequel il se trouvait, et des gémissements pro-

longés s'échappent de sa poitrine. Le sentiment du danger que je cours double la rapidité de mes mouvements; j'allais mettre la main sur un immense portefeuille qui devait contenir des valeurs considérables, lorsque des pas précipités se font entendre dans le corridor. Je cours aussitôt vers la porte; mais elle s'ouvre avant que j'y sois arrivé, et un homme paraît comme pour me disputer le passage; je recule alors de deux pas, et d'un bras dont bien des gens ont depuis éprouvé la vigueur, je lance au milieu de la poitrine de cet homme un sac d'argent que je tenais à la main.

Le malencontreux visiteur tombe à la renverse en jetant des cris perçants. J'ai su, depuis, que c'était le concierge qui, en faisant sa ronde après quatre heures, avait été attiré par les gémissements du caissier.

L'opération était manquée, car je n'avais encore pu mettre dans mes poches que quelque milliers de francs; mais au moins rien ne semblait plus s'opposer à ma retraite, lorsque, au moment où je me disposais à mettre le pied dans la cour, j'aperçus une douzaine de soldats qui sortaient précipitamment du corps de garde. Les cris du concierge avaient été entendus. Aussitôt, je fais volte-face, je me jette dans le premier escalier que je vois, et, en un clin d'œil, je gagne les gouttières.

Blotti entre deux cheminées, non seulement j'entendais tout le bruit qui se faisait autour de moi, la rumeur qui partait de la rue, le cliquetis des armes, le bruit des portes que l'on fermait, mais je pouvais même voir quelques-unes des sentinelles que l'on plaçait à toutes les issues.

La position était critique. Que faire? Comment sortir

de là? J'avais, il est vrai, un poignard, des pistolets; je pouvais jeter par terre les trois ou quatre premières personnes qui me barreraient le passage, mais cela était insuffisant; seul contre tous, la victoire était impossible.

Heureusement, le jour allait finir, et il n'était pas probable que l'on entreprît, la nuit, une excursion sur les toits; j'avais donc le temps de réfléchir et de chercher un expédient, ce qui, toutefois, ne paraissait pas facile à trouver dans cette circonstance.

Au bout d'une heure, je me trouvai capable d'examiner ma situation avec tout le sang-froid convenable.

— Si l'on m'arrêtait, pensai-je, le mal ne serait pas sans remède; il n'est pas impossible de sortir de prison autrement que par la porte, et tout ce qui n'est pas humainement impossible, je me sens capable de l'entreprendre; mais c'est un pis-aller auquel il sera toujours temps d'avoir recours; tâchons de trouver mieux..... Avant une heure, il fera noir comme dans un four, et je ne pourrai plus m'orienter : risquons quelque chose.

Audaces fortuna juvat, telle doit être la devise d'un homme comme moi.

Là dessus, je me levai doucement, et, me traînant sur les mains et sur les genoux, je m'avançai sur le toit, au risque de faire une culbute de cinquante pieds, et d'écraser, en tombant, quelqu'un des animaux qui, l'arme au bras, espéraient me couper la retraite. J'arrivai ainsi jusqu'à la maison voisine, et là, il fallut doubler d'audace car il s'en fallait de la hauteur d'un homme que le faîte de cette maison fût de niveau avec le plan incliné que je venais de parcourir : j'hésitai, mais pendant quelques secondes seulement. Je compris bien vite qu'en franchis-

sant ce pas périlleux, je mettrais une grande distance entre moi et les gens qui me cherchaient, et il n'en fallut pas davantage pour me déterminer. Me cramponnant de toute la force de mes poignets à l'édifice que j'allais quitter, je me suspendis, pour ainsi dire, au-dessus de l'abîme ; de la pointe des pieds, seulement, je touchais les ardoises de la maison voisine. J'avoue que ce fut un moment terrible, car la distance ne m'avait pas d'abord paru si grande ; or, je ne pouvais plus rétrograder, et il y avait à parier cent contre un qu'en me laissant tomber, j'arriverais presque sans transition sur le pavé de la rue.

Oh ! qu'ils me font pitié ces fanfarons qui vont partout clamant qu'ils ne craignent pas la mort !... Misérables avortons ! Vous mentez ! Vous mentez à autrui et à votre conscience ; le sentiment de la conservation est dans tous les cœurs. Je n'hésite pas à l'avouer, moi qui tant de fois ai vu la mort de près, j'eus peur ! Oui, je le confesse ici, cet homme audacieux qui a rempli l'Europe du bruit de son nom, Robert Macaire a ressenti les angoisses de la peur. Mes doigts se contractaient sur l'extrémité saillante des tuiles auxquelles je me tenais suspendu ; mais bien que mes forces se trouvassent doublées, je sentais bien qu'il me serait impossible de rester encore dix secondes dans cette situation. Enfin, je lâchai prise, et il me sembla que je me lançais dans l'éternité. Mon corps glisse sur les ardoises... le choc du pavé va faire jaillir ma cervelle de son enveloppe osseuse ... mais non ! un obstacle m'arrête tout à coup, et je me trouve à califourchon sur la lucarne d'une mansarde. Cette position était sans doute moins périlleuse que l'autre, malheureusement je

ne pouvais la conserver sans courir le risque d'être aperçu. Je tâchai donc d'arriver jusqu'à la fenêtre de la mansarde, et j'y parvins sans trop de difficulté... Oh! bonheur, elle était ouverte! D'un bond je m'élançai au milieu d'un galetas éclairé par une chandelle placée sur une mauvaise table. Je m'attendais bien à quelque algarade de la part des habitants de ce chétif logis, et je comptais, pour me les rendre promptement favorables sur plusieurs sortes d'arguments qui garnissaient mes poches, savoir : de l'or, d'abord, et des pistolets ensuite.

A ma grande surprise, je ne trouvai personne, mais j'avais à peine eu le temps de regarder autour de moi, qu'une clef fit résonner la serrure de la porte; je me jetai promptement sous le lit, et je vis entrer deux vieilles femmes.

— C'que c'est que d'nous pourtant, dit l'une d'elles en entrant; dire que c'te pauv' mère Galibois était encore sur ses jambes hier au soir!

— Ah! dame! nous sommes tous mortels, m'ame Flochard; mais c'est tout de même une fière corvée que de rouler comme ça une créature du bon Dieu en manière de carotte de tabac!

— Allons! un peu de courage; ça sera bientôt fait, allez! ça me connaît, moi! j'en ai tant emballé comme ça!...

Je sus bien vite à quoi m'en tenir. Il était clair que la maîtresse du logis où je me trouvais était tout fraîchement passée de vie à trépas, et qu'il s'agissait de l'ensevelir.

Ce fut effectivement à cette opération que procédèrent

les deux vieilles, tout en commérant et clabaudant sur les us et coutumes de la défunte.

Cette opération terminée, elles délibérèrent sur la question de savoir si l'on passerait la nuit près de la morte, et cette question ayant été, à ma grande satisfaction, résolue négativement, les deux vieilles se retirèrent; je pus alors quitter ma retraite où je me trouvais fort mal à l'aise.

— Voilà qui ne tourne pas trop mal, me dis-je; mais il s'en faut pourtant de quelque chose que je sois hors d'affaire. Voyons d'abord ce qui se passe autour de nous.

Je commençai par éteindre la chandelle que les vieilles avaient laissée tout allumée dans l'âtre; puis je mis la tête à la fenêtre pour voir ce qui se passait dans la rue.

Grâce aux réverbères, et malgré le bruit des voitures qui se croisaient incessamment, j'aperçus distinctement des soldats se promenant, l'arme au bras, et gardant avec soin toutes les issues des maisons voisines, et j'entendis les *qui vive* répétés des fréquentes patrouilles qui battaient le pavé à mon intention. Je ne pouvais donc tenter de sortir de cette maison; car, d'une part, n'en connaissant pas les êtres, je courais risque d'éveiller les soupçons de ceux de ses habitants qui me rencontreraient; et, en supposant que j'échappasse à ce danger, je ne pouvais mettre le pied dans la rue sans donner tête baissée dans le piège qui m'y était tendu. Pour comble, mon voyage sur les toits, et les événements qui l'avaient précédé, m'avaient horriblement fatigué, le sommeil m'accablait, et je sentais l'impossibilité d'y résister longtemps.

— Après tout, me dis-je, je n'ai rien à craindre ici jusqu'au point du jour : dormons donc jusqu'à demain, et qui vivra verra.

Là-dessus, je m'arrangeai le moins mal possible dans un vieux fauteuil vermoulu, et je ne tardai pas à goûter le sommeil réparateur dont j'avais un si grand besoin. Toutefois, je ne dirai pas que je dormis là comme dans mon lit; j'avais laissé la fenêtre ouverte, et le plus léger mouvement, un *qui vive*, le pas d'une patrouille, le maniement des armes d'une sentinelle qu'on relevait, le moindre bruit, enfin, me réveillait en sursaut ; je prêtais une oreille attentive, puis, après quelques minutes, je me rendormais de nouveau pour me réveiller encore de la même manière.

Au point du jour j'étais debout; et, afin de réchauffer mes membres engourdis, je me promenais de long en large en songeant au parti que je devais prendre, lorsqu'il me sembla entendre quelque bruit au-dessus de l'endroit où je me trouvais. Or, au-dessus de cette pièce, il n'y avait que le toit. Je m'approche avec précaution de la fenêtre, je me retranche derrière un vieux rideau, blanc jadis, et jauni par le temps, et, une main sur mes pistolets, l'autre sur mon poignard, je demeure immobile et attentif. Bientôt, j'entends distinctement des paroles venant du dehors, mais très près de moi.

— Quand je te dis que nous sommes sur la voie... Tiens, des tuiles écornées, des ardoises détachées ; le brigand a passé par là.

— Hé bien! alors il a du toupet, le camarade ; il y a de quoi dégringoler cent fois pour une ; ce n'est pas moi qui prendrai ce chemin-là.

— Et la gratification promise?

— Parbleu ; elle me fera une belle jambe, la gratification, quand je me serai cassé les reins !

— Alors, va me chercher une corde, et je tenterai l'aventure pour nous deux ; j'ai dans l'idée que le voleur n'est pas loin.

Ma position, comme on le voit, devenait de plus en plus périlleuse. Je délibérais sur le parti à prendre, lorsque j'entendis de nouveau le bruit d'une clef introduite dans la serrure de la porte. D'un bond, je me jette sous le lit ; la porte s'ouvre... c'est un homme qui apporte la bière destinée à la défunte.

— Allons ! dit-il en jetant le cercueil sur le carreau, encore une corvée pour moi tout seul ! Est-il bien possible qu'un compagnon soit comme ça sur sa bouche ! six tournées de blanc, c'était bien honnête... Bah ! le voilà au rouge, à présent... Il a payé pour moi, c'est vrai, mais je vas faire la besogne tout seul, ça n'est pas régalant. Voyons, ma vieille, à nous deux...

Là-dessus, mon gaillard saisit à bras le corps le cadavre placé sur le lit, et l'étend dans le cercueil, puis il ajuste les deux planches supérieures et il s'écrie :

— Que le diable emporte cet ivrogne d'Antoine ! c'est lui qui a les clous dans sa poche ; il faut que j'aille le chercher maintenant.

Il sortit, et je quittai encore une fois ma retraite. Mes regards s'arrêtèrent alors sur la bière qui était à mes pieds ; je remarquai d'abord sa longueur peu ordinaire ; puis cette remarque me fit imaginer un expédient pour sortir sain et sauf de cette maison ; le moyen était bi-

zarre, hardi, mais je n'avais pas le choix, et c'est surtout dans ces circonstances qu'il faut savoir oser.

Je pris donc le cadavre de la vieille, je l'enlevai du cercueil où il venait d'être placé, et je le poussai sous le lit; puis, m'enveloppant tant bien que mal dans un drap, je pris la place et parvins à rajuster les planches qui devaient être clouées dans quelques instants. La prison était étroite ; mais, j'avais mon poignard à la main, et je m'étais arrangé de façon à pouvoir l'introduire entre deux planches pour me livrer passage quand il serait temps.

Tout cela était à peine terminé lorsque l'homme revint achever sa besogne, et le bruit des coups de marteau annonça au voisinage que la bonne vieille avait revêtu son dernier habit.

Que cette journée me parut longue ! Ce fut un siècle de tortures. Je ne respirais qu'avec peine à travers les jointures des planches ; j'éprouvais des douleurs atroces dans mes membres contractés; des crampes horribles m'obligeaient à des efforts surhumains pour retenir des cris sans cesse près de m'échapper.

Cependant j'étais hors de la chambre ; au plus grand volume d'air que je recevais, je jugeai que l'on venait d'exposer la prétendue morte sur le seuil de la porte cochère, et je repris courage. Enfin, je me sentis hisser dans le corbillard; la pluie tombait par torrents, et il n'était pas probable que, par un temps si mauvais, quelqu'un s'avisât d'accompagner la pauvre vieille à sa dernière demeure.

— Je suis sauvé ! me dis-je lorsque je sentis le char mortuaire se mettre en marche.

Profitant du bruit qui se faisait dans les rues populeuses où nous passâmes d'abord, je fis jouer la lame de mon poignard; l'une des planches se détacha après quelques efforts, une seconde céda immédiatement, et je commençai à me trouver soulagé. Toutefois, il me fallut encore prendre patience jusque sur les boulevards extérieurs.

Le jour allait finir, lorsque nous y arrivâmes; le temps était sombre, la pluie tombait toujours et le boulevard était absolument désert. Autant que mon rayon visuel pouvait s'étendre, je n'apercevais que les arbres aux feuilles jaunies; moi seul, le cocher et les chevaux, animions cette solitude, toutes choses que je pouvais facilement observer maintenant, car j'avais relevé sans façon l'un des coins du drap mortuaire.

Je me glissai donc hors du corbillard, sans m'inquiéter du cocher qui me tournait le dos. En un tour de main je fus débarrassé du drap qui m'enveloppait, et cinq minutes après, j'arpentais rapidement les rues de la capitale.

Une chose m'inquiétait encore assez vivement : je ne savais pas ce que Bertrand était devenu; je craignais qu'il n'eût pas réussi à se débarrasser du garçon de bureau. Sa poltronnerie m'effrayait, et je n'osais me rendre à notre domicile. Fort heureusement, au moment où je mettais le pied dans la rue où nous habitions depuis plusieurs mois, je fus accosté par un homme enveloppé dans un large manteau; il s'arrêta, jeta les yeux sur moi... C'était Bertrand!

— Ah! mon cher Robert, me dit-il, que nous l'avons échappé belle!

— Poltron! je te reconnais là. Quel danger as-tu donc couru?

— Tu ne sais donc pas quel vacarme tout cela a fait? Au premier bruit, mon Picard est sorti pour savoir de quoi il s'agissait; je l'ai suivi à distance, et j'ai bien fait, car, de la porte cochère voisine sous laquelle je m'étais réfugié, je l'ai vu revenir au cabaret, accompagné de quatre soldats, l'arme au bras. Enfin, j'ai passé toute la nuit dans les environs du Trésor, espérant toujours apprendre quelque chose de nouveau sur ton compte; puis, ce matin, je suis rentré chez nous, j'ai fait argent de tout, et me voici lesté de manière à faire le tour de la France si cela peut t'être agréable.

— Et tu as conservé nos passeports?

— Les voici; il y en a huit, ce qui équivaut à cent, avec les talents que tu possèdes.

— Bertrand, je suis content de toi!... Tu as raison, mon ami; quitter Paris est ce que nous avons de mieux à faire pour le moment... Nous irons à Lyon; les grandes villes offrent toujours des ressources, et, pour ne pas éveiller les soupçons, nous voyagerons en artistes. Ainsi, nous nous rendrons d'abord à Auxerre.

— Va pour Auxerre. Quand partons-nous?

— Ce soir, si nous trouvons de la place dans la voiture publique.

Deux heures après, et alors que toute la police de Paris était sur pied à notre intention, nous roulions paisiblement vers la Bourgogne.

IX

VOYAGE D'AGRÉMENT. — UNE SÉANCE DE PRESTIDIGITATION

Nous arrivâmes à Auxerre sans encombre ; mais au moment où nous entrions à l'hôtel, nous aperçûmes deux gendarmes qui doublèrent le pas et entrèrent presque aussitôt que nous. Voilà mon trembleur de Bertrand qui se trouble, pâlit ; ce n'était pas le moyen d'éviter ce qu'il redoutait ; mais ce garçon-là est ainsi organisé, c'est en tremblant qu'il fait tout, même les actions qui demandent le plus d'audace et de résolution.

Son air embarrassé attira naturellement l'attention des gendarmes qui s'approchèrent de lui et lui demandèrent qui il était.

— Dis donc, Robert, fit-il en se tournant vers moi, ces messieurs demandent....

— Eh bien ! mon ami, interrompis-je vivement, si ces messieurs désirent quelque chose de nous, il faut les satisfaire... Messieurs, nous sommes deux artistes dra-

matiques qui faisons un petit voyage d'agrément et de santé dans les départements méridionaux.

— Alors, vous devez avoir des passeports ?

— Des... ah ! je comprends ; vous désirez jeter un coup d'œil sur... de peur que...

— C'est que nous avons reçu hier, de Paris, des ordres sévères relativement à deux coquins...

— Des coquins de Paris ?

— Des scélérats qui ont tenté et exécuté en partie, au Trésor national, le vol le plus audacieux...

— Voyez-vous, les brigands ! s'écria Bertrand, voler le Trésor national !

— Mon ami, ce n'est pas notre affaire, et fais-moi l'amitié de présenter ton passeport à ces messieurs.

— Que je présente mes....

— Ton passeport, imbécile !

Bertrand ouvrit alors son portefeuille ; mais il lui prit tout à coup un tel redoublement de frayeur, et il se mit à trembler si fort, que le portefeuille lui tomba des mains, et les quatre passeports différents dont il était muni volèrent sur le carreau.

— Oh ! oh ! dit l'un des gendarmes en les ramassant promptement, il paraît que c'est une denrée dont vous avez bonne provision.

— Je sais ce que c'est, dis-je aussitôt en affectant le plus grand calme, ce sont les papiers de quelques-uns de nos amis ; ils les ont oubliés à Paris, et nous nous sommes chargés de les leur remettre.

— C'est possible, répliqua le gendarme ; mais vous me paraissez suspects, et...

— Ah ! par exemple ! Dis-donc, Bertrand, ces messieurs nous croient suspects.

— Que c'est bête d'avoir des idées comme ça ! Puisqu'on vous dit *artistes dramatiques*, tout ce qu'il y a de plus dramatiques, s'écria Bertrand en continuant à trembler.

— Cela est si vrai, repris-je, que, si vous le désirez, nous vous donnerons un échantillon de nos talents. N'est-il pas vrai, mon ami ?...

— Certainement... je... serais enchanté de donner à ces messieurs un échantillon de nos petits talents.

— Messieurs, mon honorable ami est un père noble fort distingué, je vous prie de le croire ; quant à moi, tous les genres me sont bons. Vous chanterai-je *les Visitandines ?* cela fait fureur en ce moment...

> Dans cette maison, à quinze ans,
> Je n'étais que pensionnaire ;
> Un jeune abbé des plus charmants...
> Tra la, la, la !...

Daignez m'épargner le reste.

A moins que vous ne préfériez le récit de Théramène, car c'est surtout dans la tragédie que j'excelle...

> A peine nous sortions des portes de Trézènes
> La main sur ses chevaux laisser flotter...

— Ta, ta, ta, mes gaillards, on ne montre pas aux vieux singes à faire la grimace. Vous allez nous suivre chez M. le commissaire.

— Eh ! messieurs, que ne disiez-vous cela tout de suite ?... Parbleu ! nous serons enchantés d'avoir l'hon-

neur de connaître M. le commissaire. N'est-il pas vrai, Bertrand, que nous serons...

— A parler franchement, répondit Bertrand, j'ai beaucoup d'estime pour les fonctionnaires publics, en général, et pour M. le commissaire, en particulier, mais... j'aimerais autant...

— Oui, oui, interrompis-je, voyant que la peur allait lui faire dire quelque sottise, je te vois venir, gourmand, tu aimerais autant commencer par dîner, n'est-ce pas? Eh bien! je ne demande pas mieux, et si ces messieurs veulent nous faire l'honneur d'accepter un petit dîner d'ami...

La proposition eut l'air d'être assez agréable à l'un des deux sbires ; mais l'autre, vieilli dans le métier, ne voulut rien entendre, et il fallut se résoudre à aller sur-le-champ chez le commissaire.

— Brûlons-leur la politesse au premier coin de rue, me dit tout bas Bertrand.

— Garde-t'en bien! et laisse-moi faire.

— Tu es trop hardi, tu ne doutes de rien, ça te jouera un mauvais tour.

— Animal! n'est-ce pas ta poltronnerie qui a fait jusqu'à présent tout le mal? Tais-toi, obéis, ou je t'abandonne.

Nous arrivâmes bientôt chez le magistrat.

La maison où il demeurait était d'assez chétive apparence, et l'intérieur annonçait presque l'indigence, ce qui ne me surprit pas, car la République une et indivisible payait assez mal ses serviteurs, quand elle les payait.

— Rassure-toi, dis-je bas à Bertrand, nous avons de quoi acheter et payer trois commissaires comme celui-ci.

Nous entrâmes dans une pièce que l'on appelait le cabinet, où nous trouvâmes le magistrat assis dans un fauteuil de paille, devant une table vermoulue tenant lieu de bureau ; c'était un homme de cinquante ans, assez mal peigné, vêtu d'un habit noir crasseux dont il eût été facile de compter les cordes. L'un des gendarmes exposa l'affaire, et le magistrat bourguignon se disposa à nous interroger, mais je l'interrompis au premier mot.

— Monsieur, lui dis-je, je n'ai qu'un mot à dire pour me faire connaître de vous ; mais c'est à vous seul que je dois le confier.

Il ordonna alors aux gendarmes de se retirer dans la pièce voisine, et de se tenir près de la porte pour éviter toute surprise.

— Monsieur, repris-je, vous voyez en nous des hommes malheureux, innocents, et victimes d'une persécution infiniment trop prolongée.

— Hum ! Hum ! murmura le magistrat en faisant la grimace. Après ?

— C'est pourquoi, vu la situation présente des choses, et les sentiments philanthropiques bien connus des magistrats, en général, et des commissaires de police, en particulier... Suivez bien mon raisonnement, je vous prie.

— Abrégez, abrégez !

— Respectable magistrat, je sais combien vos instants sont précieux, et, pourtant, comment reconnaît-on vos services ? Je parie, monsieur le commissaire, que vous n'avez pas plus de douze cents francs d'appointements.

— Que vous importe ?

— Monsieur, il importe à tout homme de bien que justice soit faite à chacun, et j'espère que, en raison de cela, vous nous permettrez de vous offrir une légère indemnité, et de continuer immédiatement notre voyage.

En finissant de parler, je tirai de ma poche quelques pièces d'or que je déposai devant lui.

Mais le compère avait du métier.

— Oh ! oh! dit-il, tentative de corruption.

— Allons, mon cher monsieur, doublons la dose, et qu'il n'en soit plus question.

— Dix louis ! pour qui me prenez-vous donc ? Je vais appeler les gendarmes, faire mon procès-verbal.

— Eh bien ? mettons-en vingt, et que tout soit dit.

— Non, messieurs, non... un fonctionnaire public recevoir?... Je sais bien que les temps sont durs, et je ne suis pas éloigné de vous croire de très honnêtes gens ; mais vingt louis... Ah ! si c'était vingt louis chacun, on pourrait peut-être s'entendre.

Ce n'était pas le cas de marchander : je me hâtai de compter la somme; les gendarmes furent congédiés, et l'honnête commissaire nous souhaita un heureux voyage.

Nous partîmes le soir même pour Mâcon. Bertrand était désolé de la perte que nous venions de faire; il se promettait bien d'avoir plus de sang-froid, d'aplomb, à l'avenir ; mais tout en lui sachant gré de ses bonnes intentions, je ne comptais pas sur un changement qui me paraissait impossible. Toutefois Bertrand n'était pas un camarade à dédaigner : son air de bonhomie inspirait la confiance, et son dévouement était complet.

— Console-toi, mon ami, lui dis-je; c'est un petit échec que nous ne tarderons pas à réparer, et j'ai dans

l'idée que nous nous dédommagerons amplement à Mâcon de la perte que nous avons faite à Auxerre : je veux que les Bourguignons sachent à quoi s'en tenir sur mes talents.

— Mais s'il y avait encore là quelque brigand de commissaire ?...

— Eh bien ! tant mieux ; il nous rendra une partie de ce que l'autre nous a pris.

Il était tard lorsque nous arrivâmes à Mâcon, et, me sentant horriblement fatigué, tant au physique qu'au moral, je résolus de prendre quelques jours de repos avant d'aviser aux moyens de réparer l'échec qu'avaient subi nos finances.

Nous menions joyeuse vie à l'hôtel où nous étions descendus ; j'avais eu soin de faire briller de l'or dès le premier jour, et cela, joint à certains avantages que je n'aurai pas la fatuité d'énumérer, nous valut tout d'abord l'estime de la maîtresse de la maison, veuve déjà quelque peu sur le retour ; mais dont les yeux noirs et la désinvolture annonçaient clairement qu'elle n'avait pas renoncé aux joies de ce monde. Je m'aperçus que Bertrand faisait de rapides progrès dans les affections de la dame ; quant à moi j'avais jeté les yeux sur la nièce de cette sensible hôtesse, charmante enfant qui, à dix-sept ans, avait déjà vécu ; mais qui était bonne, douce, indulgente et aimante comme presque toutes les jeunes filles qui n'en sont plus à leur premier amour. Car si une jolie fille ingénue est quelque chose de charmant, celle qui a cessé de l'être a bien aussi son prix ; le genre de mérite n'est pas le même ; mais je ne sais pas si, à tout prendre, je ne préférerais la seconde à la première.

Dîners fins, promenades, rendez-vous, aidaient à faire passer le temps; les jours étaient charmants, les nuits délicieuses, et trois semaines s'écoulèrent sans que nous ayons pensé à autre chose qu'au plaisir.

— Eh bien ! mon ami, dis-je un jour à Bertrand, ne trouves-tu pas que cette vie-là vaut bien celle que nous menions à Paris ?

— J'avoue que la Providence se comporte assez bien depuis quelque temps; mais je dois convenir que la progression décroissante de nos capitaux commence à m'inquiéter.

— Rassure-toi, j'ai pensé à cela.

— Tu as trouvé une affaire?

— Mon Dieu ! j'en trouverais cent si cela était nécessaire. Tu sais que nous avons parlé souvent à ces dames de mes talents en physique amusante et en prestidigitation; je leur ai même donné quelques petits échantillons qui les ont transportées d'admiration. Dans leur enthousiasme, elles en ont parlé à qui a voulu les entendre, cela s'est grossi en passant de bouche en bouche, et j'ai l'avantage d'être, maintenant, aux yeux des honnêtes habitants de la bonne ville de Mâcon, l'homme le plus extraordinaire, le plus savant physicien des quatre parties du monde.

— C'est flatteur; mais je ne vois pas encore d'argent là dedans.

— Patience donc! les merveilles que ces dames ont racontées, ont donné à plusieurs grands personnages le désir de faire notre connaissance; le maire se dispose à nous faire une invitation; M. le préfet voudrait nous avoir à sa prochaine soirée; je me décide pour ce dernier,

chez lequel se trouvera tout ce qu'il y a de gens riches et brillants dans la ville. Comprends-tu les conséquences?

— J'entrevois la chose confusément ; mais l'argent me semble encore hors de portée.

— Bon, bon! Au reste je n'ai pas besoin que tu comprennes ; il suffira que tu agisses quand il en sera temps. Dès demain, je vais me présenter chez M. le préfet, afin d'étudier les localités.

En effet, je fus reçu, le lendemain, par le premier magistrat de cette ville que je n'étais pas d'humeur à quitter les mains vides.

Après quelques instants d'une conversation assez insignifiante, il fut question de mes talents ; M. le préfet vanta fort le bonheur des personnes privilégiées devant lesquelles j'avais bien voulu opérer de véritables prodiges.

— Cela, monsieur, répondis-je modestement, n'est pas, à beaucoup près, aussi merveilleux qu'on le prétend, et la réputation de sorcier n'a rien qui me flatte ; cependant, puisque des personnes recommandables me font l'honneur de penser qu'elles éprouveraient quelque plaisir à être témoins de certaines expériences, je m'estimerais très heureux si l'occasion se présentait de leur donner cette satisfaction.

— Quoi! vous seriez assez bon?... D'honneur! je n'aurais pas osé vous en prier; mais puisque vous venez au-devant de nos vœux, je vous annoncerai qu'il ne tiendrait qu'à vous d'être en quelque sorte l'âme de la fête que je donne dans deux jours... Tenez, voyez, je ferai dresser un estrade là, au fond du salon, devant ces deux fenêtres qui donnent sur le jardin ; un rideau divisera en deux cette espèce de théâtre, afin que vous puissiez passer

derrière pour les préparations qui ne doivent pas être vues des spectateurs... Du reste, vous n'avez qu'à ordonner, faire disposer les choses comme vous l'entendrez; je serai trop heureux que vous me permettiez de vous donner carte blanche.

Je ne pouvais avoir rien à refuser à un homme de si bonne composition; les choses furent faites comme il le désirait.

Vint enfin la soirée tant attendue. Bertrand et moi y parûmes comme invités, et dans une tenue qui justifiait, jusqu'à un certain point, la haute opinion que l'on avait de nous.

Nous fûmes parfaitement accueillis; on ne parlait autour de nous que de M. *de* Macaire et de M. *de* Bertrand, car déjà on jouait à l'aristocratie dans ces salons de démocrates provinciaux. Dieu sait quel murmure de joie se fit entendre lorsque le maître de la maison annonça que j'allais faire quelques-unes de ces prodigieuses expériences dont on parlait par toute la ville.

Me voilà en scène, où j'ai tout préparé. Je prélude par mes tours de cartes les plus remarquables; puis, c'est un verre d'eau que je jette en l'air et qui retombe en pluie de feuilles de roses; puis encore dix autres expériences, de même force, imprimées depuis cinquante ans dans la *Physique amusante de Guyot*, et qui ne laissaient pas de faire l'admiration d'une foule de gens, tant il est vrai que

Les sots, depuis Adam, sont en majorité,

et que nous vivons dans le siècle des lumières.

— Ce sont là des tours d'écoliers, dis-je ensuite; mais

nous allons passer à quelque chose de plus digne des véritables amateurs de cette science dont l'étude fut toujours mon plus agréable passe-temps. Cette expérience, que j'appellerai *la Macédoine* de bijoux, est vraiment la plus surprenante que je puisse exécuter devant l'honorable assemblée qui veut bien donner un moment d'attention à ces futilités... Voyons, messieurs, qui me donne une montre?... deux montres... trois montres... autant de montres qu'il se pourra... Des bourses, des bracelets, des colliers, des tabatières... Donnez, donnez! toujours; plus il y en aura, plus cela sera drôle... Des bourses maintenant... Ah! la bourse de M. le préfet... Elle contient?

— Vingt louis et quelque menue monnaie.

— Très bien... Je la mets avec celle de M. le maire... j'y joins celle de M. le président... et puis celle de M. le juge de paix... Bien, bien... encore... toujours... ne craignez pas que je m'embrouille; il y en aurait vingt fois plus, que cela ne m'embarrasserait pas le moins du monde.

L'amour-propre s'était bien vite mis de la partie, et c'était bien là le cas de dire qu'il eût fallu n'avoir pas une montre dans son gousset et une bourse dans sa poche, pour se refuser le plaisir de grossir la macédoine dont on espérait des merveilles. En un clin d'œil, je déposai sur une petite table un monceau de bourses et de bijoux de toute espèce.

— Mesdames et messieurs, dis-je ensuite, un escamoteur vulgaire, voire même le fameux Préjean, l'illustre Camus ou le savant Olivier, ces gens, dis-je, feraient semblant de mettre tout cela dans un mortier et le

jetteraient dans leur gibecière ; veuillez remarquer que je n'ai point de gibecière, et que tout ce que vous avez bien voulu me confier est là, déposé sur cette petite table recouverte d'un tapis vert. Maintenant, je prends successivement, de la main droite, les quatre coins du tapis ; je les réunis dans la main gauche, et j'enlève le tout à hauteur de ceinture d'homme ; puis, de l'autre main, je prends un flambeau, comme cela !... Maintenant, mesdames et messieurs, veuillez me prêter toute votre attention, car, dans quelques secondes, le tour sera fait, et je jouis d'avance de la surprise que je vous prépare. Regardez bien !

Alors, tenant toujours le paquet d'une main, et le flambeau de l'autre, je passai gravement derrière le rideau. En un clin d'œil la lumière fut éteinte, et je m'élançai dans le jardin. Dix minutes après, j'étais hors de la ville et je rejoignais Bertrand qui, d'après les instructions que je lui avais données, m'attendait dans un lieu écarté.

— La prise est grasse, lui dis-je, hâtons-nous d'en dissimuler une partie dans nos valises, et mettons le reste dans nos poches... Mais que diable caches-tu donc sous ton bras ? Dieu me pardonne, c'est un panier d'argenterie !... Ah ! Bertrand, cela n'est pas bien... Voler des couverts, de misérables couverts...

— Dame ! mon ami, l'occasion... en passant devant le buffet...

— Voler des couverts !... sont-ils bien d'argent au moins ?

— Tous contrôlés.

— De l'argent au plus bas titre !... Quelle indélicatesse !

Est-ce ainsi que vous reconnaissez l'accueil distingué que l'on vous a fait dans cette maison ? Il n'y avait donc pas de vermeil sur ce buffet ? Bertrand, je vous l'ai déjà dit, vous n'avez pas les sentiments élevés qui conviennent à l'ami d'un grand homme.

— Qu'est-ce que tu me chantes donc, toi avec tes sentiments ? Est-ce que c'est en faisant du sentiment que tu as mis le grappin sur le butin que tu apportes ?

— Mais, butor ! est-ce de l'argenterie cela ? Sont-ce là de misérables couverts à cent écus la douzaine ?... C'est un coup de main exécuté proprement, au moins ; le génie y est pour quelque chose.

— Mon Dieu, je sais bien que tu as plus d'esprit que moi, et c'est fort heureux ; car si j'en avais autant que toi, nous ne pourrions pas vivre ensemble.

Je sentis que Bertrand avait raison, et j'en convins ; puis, notre butin étant emballé tant bien que mal, nous nous éloignâmes à toutes jambes à travers champs. Au point du jour, nous arrivâmes dans un village où il nous fut facile d'acheter deux costumes complets de maquignons, deux chevaux en harmonie avec cette nouvelle toilette ; puis nous nous dirigeâmes fort tranquillement vers Lyon, où nous fîmes notre entrée quatre jours après, sans que personne se fût avisé de nous demander qui nous étions ; ce qui, du reste, ne nous eût pas embarrassés, grâce aux excellents papiers dont nous étions munis, et que nous devions à mes talents calligraphiques.

X

OPÉRATIONS COMMERCIALES

— Bertrand, dis-je, après huit jours de repos, il faut que nous fassions quelque chose : l'oisiveté est la mère de tous les vices ; et puis, à ne rien faire, on se perd la main, et il ne faut pas oublier que nous n'avons que cela pour vivre.

— Eh bien ! travaillons ; je ne demande pas mieux.

— Je suis charmé de te voir dans ces sentiments ; car l'homme qui ne fait rien, qui ne produit pas, qui n'est pas utile à son pays, cet homme est un membre inutile qu'il faut retrancher du corps social. C'est pourquoi j'ai l'intention de me lancer dans le commerce. Que penses-tu de cela ?

— Mais je me sens assez bien disposé en faveur du commerce.

— Si tu veux, nous fondons une maison colossale au capital social de un million cinq cent mille francs...

— Est-ce que tu bats la campagne? nous n'avons pas la vingtième partie de cette somme.

— Et quand nous l'aurions, imbécile, est-ce que tu crois que j'irais courir les chances de la perdre? Je dis capital social un million cinq cent mille francs... représenté par... fais bien attention à cela... représenté par notre signature sociale; notre caisse sera toujours ouverte pour recevoir, et notre plume sera sans cesse en mouvement pour payer. Nous faisons des acquisitions mmenses, et nous écoulons avec une rapidité prodigieuse en vendant à vingt-cinq pour cent au-dessous du cours.

— C'est un singulier moyen pour réaliser des bénéfices.

— Bertrand, tu me fais l'effet d'être singulièrement arriéré sur le chapitre des opérations commerciales! Suis bien mon raisonnement : Nous achetons un objet cent francs, nous le vendons soixante-quinze; on nous paye et nous ne payons pas; combien nous reste-t-il? C'est une simple soustraction : qui de soixante-quinze paye zéro, reste soixante-quinze; donc, en vendant à vingt-cinq pour cent au-dessous du cours, nous réalisons un bénéfice net de soixante-quinze pour cent : cela est clair comme le jour.

— Oui, mais, malheureusement, cela ne pourra pas durer longtemps.

— C'est ce qu'on ne peut prévoir, mon ami; on doit, on ne paye pas; on est poursuivi, condamné, et c'est alors que le commerce se montre avec tous ses avantages : on a un actif, un passif; on jette tout cela sur le papier, on groupe des chiffres : profits et pertes, créances à recouvrer, opérations entamées, cela s'appelle

un bilan. Or, au moyen d'un bilan, on prouve toujours que l'on possède plus qu'on ne doit ; en conséquence, on offre dix pour cent aux créanciers, on demande cinq ans pour payer, et l'on recommence jusqu'à ce que la prospérité toujours croissante des affaires rende nécessaire le dépôt d'un nouveau bilan.

— Et cela ne finit pas par les galères ?

— Jamais, quand on a l'avantage d'être négociant.

— Mais alors c'est une mine d'or que tu as trouvée là !

— Oui, c'est quelque chose comme cela ; il ne s'agit que de l'exploiter avec méthode, et c'est à quoi nous allons procéder dès demain.

En effet, l'acte fut passé le lendemain. Je louai, sur la place Bellecour, d'immenses magasins, sous la raison sociale Durand, Bernard et Cie ; puis je fis imprimer une immense quantité de prospectus qui promettaient des merveilles, et, huit jours après, nos magasins se trouvèrent remplis d'une quantité considérable de marchandises de toute espèce.

Un grand nombre de fabricants nous firent des offres de service ; nous achetions à terme tant que l'on voulait ; au comptant, jamais ; et comme nous n'ouvrions de crédit à personne, l'argent ne tarda pas à pleuvoir dans notre caisse avec une abondance qui arrachait à Bertrand des larmes de joie.

Vinrent nos premières échéances, et nous payâmes en faisant escompter, par un agent dévoué, cinquante mille francs de notre signature à Paris, Marseille et Bordeaux.

Dès lors, notre crédit devint véritablement colossal : Nous avions en caisse près d'un demi-million, et des marchandises nous étaient expédiées de tous côtés.

Cela durait depuis plus d'un an, lorsqu'enfin l'énorme quantité de papier que nous avions en circulation fit naître des craintes; quelques bruits circulèrent à la Bourse; les banquiers refusèrent notre signature; je jugeai que c'était le commencement de la fin.

— Mon ami, dis-je à Bertrand, c'est maintenant qu'il s'agit de se montrer fort! Faisons tête à l'orage qui s'élève...

— Ma foi, Robert, je t'avoue que j'aimerais mieux lui tourner les talons; nous avons chacun cent mille écus tant en or qu'en bons billets de banque; qui pourrait nous empêcher de faire, en Suisse ou en Italie, un petit voyage incognito?

— Trembleur! Pourquoi nous exposer à être poursuivis, quand il ne tient qu'à nous de nous retirer honorablement comme de braves et honnêtes faillis qui, par égard pour leurs créanciers, veulent bien se contenter de soixante mille francs de rente? Est-ce que cela ne se voit pas tous les jours?

— A la bonne heure; mais comment prouver des pertes? où sont nos créances à recouvrer? Tout cela n'est-il pas nécessaire pour faire un bilan présentable?

— Très nécessaire, mais facile à improviser. Par exemple, nous mettons aux pertes : — Concurrence soutenue dans l'intérêt des fabricants français... *Tant.* Disparition d'un employé chargé de valeurs pour la somme de..., etc., etc. Aux recouvrements à faire, j'écris : « Doit la maison Jeangina à Seringapatan... Doit Chou-Chanli, mandarin de 1re classe à Pékin..., etc., etc. » J'en écrirais comme cela pendant quarante-huit heures.

— Et tu penses que les syndics seront assez niais...

— Mon ami, le syndic est une marchandise comme une autre ; il s'agit, pour n'avoir pas à s'en plaindre, de savoir y mettre le prix ; j'achète donc les syndics, je les paye comptant, sans escompte ; dès lors, c'est mon bien, ma denrée, j'en fais ce que je veux, et personne n'a le droit d'y trouver à redire.

Il n'y avait rien à répliquer à cela ; en conséquence Bertrand se tut. Le bilan fut dressé et déposé, et trois jours après nous avions un sauf-conduit. Malheureusement, quelques-uns de nos créanciers, deux ou trois de ces misérables roquets qui font plus de bruit qu'ils ne sont gros, s'avisèrent de porter plainte en banqueroute frauduleuse ; la justice eut la vilenie de prendre la chose au sérieux, et nous fûmes arrêtés, munis de toute notre fortune.

Bertrand était au désespoir ; j'eus toutes les peines imaginables à le consoler ; mais enfin j'y parvins. Pour moi qui, de bonne heure, m'étais préparé à toutes les vicissitudes de cette vie aventureuse, je considérais cet événement comme une chose tout à fait ordinaire, et qui se trouvait, pour nous, au premier rang des probabilités.

— Je te le disais bien, Robert, me répétait sans cesse le pauvre garçon, je te le disais bien que tu étais trop hardi, et que ça nous porterait malheur. Il ne faut jamais tenter Dieu, comme disait ma mère.

— Ta mère disait cela ? Eh ! nigaud, ta mère a-t-elle jamais eu un demi-million dans ses poches ?

— Non ; mais elle tricotait si paisiblement tandis que mon père poussait le rabot en sifflant ! Quand je pense à cela, j'ai presque regret de n'être pas resté honnête homme.

— Bertrand, voilà des propos malsonnants que je vous interdis formellement.

— Ah! tu ne veux pas que j'aie du chagrin, des regrets, quand je me vois à deux pas du bagne!...

— Et moi, suis-je sur un lit de roses? Allons, mon ami, calme-toi; nous nous tirerons de là mieux que tu ne l'imagines.

— Mon Dieu! je ne t'en veux pas, puisque tu croyais faire pour le mieux; mais on n'est pas maître des réflexions qui se présentent... Tu crois donc que nous serons acquittés?

— Mieux que cela : j'espère que nous ne serons pas jugés; prends patience, et compte sur les ressources de mon imagination, qui, jusqu'à présent, ne m'ont pas fait faute.

Toutefois, malgré le peu de prise que la crainte avait sur moi, et bien que je ne ressentisse pas le moindre désir de changer de manière de vivre, j'avoue que les paroles de Bertrand me remuaient quelque peu les entrailles, lorsqu'il regrettait naïvement la maison paternelle. Cela changeait la direction de mes pensées. Je me rappelais involontairement, non pas la maison de mon père, que je n'avais aucune raison de regretter, mais le presbytère de Doudeauville, où s'étaient écoulées celles de mes années qui devaient être les plus belles de ma vie. Que faisait maintenant mon bon oncle Bouvard, auquel je n'avais pas une seule fois donné de mes nouvelles? Et mon Augustine, si douce, si gentille, si aimante, qu'était-elle devenue?... Je devais être père... père! ce mot me faisait tressaillir, moi accoutumé à me jouer de toutes les choses qui imposent au vulgaire.

Mais ma raison, mon insouciance de l'avenir, repre-

naient bientôt le dessus. — Allons donc, Robert, me disais-je, que signifie cette sensiblerie? Cela est-il digne d'un homme fort, d'un philosophe, d'un réformateur?... Le père Bouvard s'inquiète bien de toi, vraiment! les pieds sur les chenets, peut-être en ce moment s'endort-il paisiblement dans son grand fauteuil en lisant son bréviaire, tandis que la bonne Marie lui bassine son lit ou lui prépare son lait de poule. Quant à Augustine, elle est jeune, jolie, coquette... Pauvre sot! il y a longtemps qu'elle ne pense plus à toi... Et mon enfant? Eh bien! c'est un être de plus dans le monde, une goutte d'eau de plus dans un fleuve, un grain de sable ajouté aux sables de la mer... Après tout, je ne pouvais passer ma vie dans ce presbytère, ni être éternellement amoureux de cette petite fille; les événements marchent comme ils doivent marcher; les choses sont ce qu'elles doivent être. Je veux vivre, moi, et ce n'est pas vivre que de se tenir dans un coin comme une huître dans sa coquille; je veux être riche, puissant; mais ce n'est pas par les chemins battus qu'un homme comme moi doit arriver à la fortune; il faut des périls à mon courage, un chemin rude à mon pied fort; il me faut des obstacles à briser, des puissances à vaincre, et ce n'est pas trop pour moi que d'avoir à soutenir une guerre de tous les instants contre cet amas de turpitudes et d'absurdités qu'on appelle l'ordre social.

C'est ainsi que je me retrempais, et cette philosophie me soutenait contre les ennuis de la captivité.

XI

L'ÉVASION

Fort heureusement j'avais réussi à sauver deux billets de banque et quelques louis, ce qui nous permettait de nous faire traiter convenablement dans la prison ; car tout se vend là comme ailleurs ; il n'y a de différence que dans le prix et la qualité des choses ; ainsi là, on paye le droit de faire quelques pas de plus qu'un autre, de respirer un volume d'air plus grand ; on achète le sourire d'un guichetier, la bienveillance d'un porte-clef. La loi permet tout cela, car la loi est très morale, et les législateurs pensent qu'il faut que tout le monde vive, même les guichetiers. J'avoue que pour moi, je n'en vois pas la nécessité ; mais, hélas ! je ne suis pas législateur !

Nous avions, Bertrand et moi, chacun une chambre assez propre, et nous vivions passablement tandis que se faisait l'instruction de notre affaire. Cela, comme toujours, marchait fort lentement; mais nous ne songions

pas à nous en plaindre, car, ainsi que je l'ai dit, ce n'était pas par un acquittement que nous espérions recouvrer notre liberté. J'avais déjà fait dix projets d'évasion ; mais l'exécution en était si difficile, et cela présentait si peu de chances de succès, que je les avais successivement abandonnés.

— Mon ami, dis-je à Bertrand, un jour qu'on devait nous conduire chez le juge d'instruction, nous ne pouvons sortir de là qu'en frappant un grand coup.

— Eh bien ! parle ; est-ce que je ne suis pas habitué à faire tout ce que tu veux ?

— Tiens, voici deux excellents couteaux que j'ai parfaitement aiguisés, cette nuit, sur ma cruche de grès.

— Des couteaux !... Oui... je... je comprends ; mais si, pour éviter les galères, nous allions nous faire couper la tête ?

— Vas-tu commencer à trembler ?

— Allons, je t'écoute ; vas jusqu'au bout..

— Ça ne sera pas long. Il n'y a, dans le cabinet du juge d'instruction, que lui et son greffier : à toi l'un, à moi l'autre ; la main sûre et prompte. Trois pas à gauche, les fenêtres donnent sur une petite cour que j'ai examinée lors de notre interrogatoire, douze pieds d'élévation, à peu près, un petit mur à escalader, et nous sommes sauvés.

— Et si les gendarmes qui se tiennent à la porte allaient entendre ?...

— Que le diable emporte le poltron ! un manche à balai habillé en gendarme le ferait entrer dans un trou de souris.

— Je t'avouerai que le moyen me semble un tant soit peu violent.

— Oui, je crois en effet que cela est au-dessus de tes forces ; n'en parlons plus.

— Tâche de trouver autre chose.

— Et que veux-tu que je trouve avec des portes si bien ferrées, des barreaux gros comme le bras, des murailles épaisses de dix pieds, et une infinité d'autres agréments qui embellissent notre séjour actuel ?

— Nous avons encore du temps devant nous pour y penser.

— Eh bien ! n'en parlons plus ; j'y penserai.

Je comprenais, en effet, que ce serait jouer trop gros jeu que d'aborder une aussi audacieuse entreprise, secondé seulement par un homme dont la main tremblante pouvait laisser échapper l'arme au moment de frapper, et je renonçai encore à ce projet ; mais presque aussitôt j'en conçus un autre à l'exécution duquel je travaillai dès le lendemain.

— Puisque l'énergie lui manque pour nous sauver tous deux, me dis-je, je me sauverai seul : *Primo mihi*, c'est la loi naturelle, la seule raisonnable.

Le lendemain, je feignis d'être gravement indisposé, et je fis appeler un médecin ; je me plaignis surtout d'une insomnie qui me fatiguait horriblement et rendait insupportables les douleurs que je ressentais.

L'honnête docteur écrivit une ordonnance, et je vis, avec une grande satisfaction, qu'entre autres drogues, il prescrivait un grain d'opium en pilule.

Comme je ne demandais rien que la bourse à la main, et que je payais généreusement les moindres services

qu'on me rendait, j'eus bientôt à ma disposition tout ce que portait l'ordonnance ; l'opium, je le gardai soigneusement, et je jetai le reste. Le traitement de ma prétendue maladie continua sur ce pied-là pendant huit jours. Le docteur ne comprenait rien au mal dont je me plaignais ; mais il m'eût plutôt fait avaler toute l'officine du pharmacien que de lâcher prise avant de m'avoir guéri ou enterré ; or, comme cela me coûtait beaucoup d'argent et commençait à me sembler fort ennuyeux, et que, d'ailleurs, j'avais alors une quantité suffisante de substance narcotique, je me hâtai d'éprouver un mieux sensible, et je partis de là pour me rétablir comme par enchantement.

Personne ne soupçonnait la ruse, pas même Bertrand qui m'avait cru malade de la meilleure foi du monde, et à qui ma guérison causa un plaisir bien vif, car d'elle seule il espérait son salut.

— Robert, me disait-il chaque jour, tu croyais que nous ne serions pas jugés, et cependant le temps passe, les choses marchent, et la chambre d'accusation vient de nous renvoyer devant la cour d'assises.

— Que veux-tu que j'y fasse ?

— Je n'en sais rien ; mais tu as l'esprit si inventif, toi !

— Oui, mais vois-tu, Bertrand, ce que l'esprit conçoit, il faut des bras pour l'exécuter.

— Ah ! Robert, ce n'est pas généreux de me faire ce reproche : si nous avions fait ce que tu proposais, peut-être serions-nous mieux, mais peut-être aussi serions-nous pis... d'ailleurs tu avais promis de trouver autre chose.

— Et je n'ai rien trouvé, pourtant ; c'est que l'esprit s'émousse ou s'use vite sous les verrous. Au reste, qu'im-

porte que nous soyons condamnés, pourvu que le jugement ne s'exécute pas? Quelques jours de captivité de plus ou de moins ne sont rien.

— Ma confiance en toi est telle que, tant que nous ne serons pas séparés, je croirai n'avoir rien à craindre.

Ces dernières paroles de Bertrand produisirent sur moi un effet que je ne saurais décrire; ce ne fut ni scrupules, ni remords que je ressentis : remords et scrupules sont viandes creuses à l'usage des imbéciles et des poltrons ; mais ce fut quelque chose de semblable à un sentiment de pitié, de compassion; car cet homme qui m'était dévoué, qui n'espérait qu'en moi, je me disposais à l'abandonner ; mais ce ne fut qu'un léger nuage qui se dissipa promptement, car c'était plus que jamais le cas de sacrifier le sentiment à la raison.

Cependant le jour fixé pour notre jugement approchait.

Bertrand était triste, sombre, mais il ne se plaignait point.

Deux avocats s'étaient chargés de notre défense. Ils venaient nous voir fréquemment, et nous nous réunissions souvent tous quatre pour concerter la défense; mais indépendamment de ces conférences générales, mon défenseur venait souvent me voir seul, car c'était un homme de quelque talent; il avait vieilli sous le harnais, s'était fait une sorte de réputation à laquelle il tenait beaucoup, et notre affaire devant avoir du retentissement, il ne négligeait rien pour obtenir un succès que je n'espérais pas, mais sur lequel il comptait, malgré la gravité des charges.

Enfin, nous arrivâmes au jour qui précédait celui où

nous devions comparaître devant le jury. C'était vers la fin de juillet ; il faisait une chaleur accablante.

Vers quatre heures de l'après-midi, j'envoyai au Palais dire à mon avocat que j'avais des choses de la plus haute importance à lui communiquer, et que je le priais de me venir voir en toute hâte.

Dix minutes après, je le vis arriver tout en sueur : il s'était si fort empressé de se rendre à mon invitation, qu'il n'avait pas pris le temps de quitter sa robe.

— Ah ! monsieur, m'écriai-je, que je vous suis reconnaissant de tant de zèle !... Permettez qu'avant tout je fasse apporter des rafraîchissements.

— Parlons de votre affaire.

— Je n'en ferai certainement rien avant que vous ayez consenti à vous rafraîchir.

Enfin je fis tant que, moitié parce qu'il en avait besoin, moitié à cause de mon importunité, l'excellent homme consentit à ce que je lui fisse préparer de la limonade.

Je la commandai donc, puis, sous prétexte de stimuler la lenteur des gardiens, je courus la chercher moi-même au guichet. Là, je pris les deux carafes de limonade que l'on venait d'apporter du café voisin, et, dans le trajet du guichet à ma chambre, je fis dissoudre et je mêlai au contenu de ces deux carafes les deux tiers de l'opium que je possédais.

L'avocat but avec tant d'avidité un premier verre de cette préparation, qu'il ne s'aperçut pas de l'amertume que la substance narcotique avait dû donner au liquide ; je le pressai d'en boire un second verre, qu'il avala comme le premier ; mais cette fois, il fit la grimace en posant le verre sur la table.

— Cela n'est pas bien bon, lui dis-je aussitôt. Que voulez-vous? on ne peut avoir rien de potable ici... j'espère avoir l'honneur de vous traiter un peu moins mal chez moi ; car, maintenant, je ne doute plus du succès.

Comme je finissais de parler, je m'aperçus, avec une joie inexprimable, que les yeux de l'avocat se troublaient; ses prunelles avaient cet aspect vitré que donne la mort. Je savais bien qu'il ne mourrait pas, et la chose, d'ailleurs, m'importait peu ; mais je le voyais arriver à ce sommeil léthargique dont j'attendais ma délivrance, et j'osais à peine respirer, tant je redoutais de voir se briser cette dernière et si fragile planche de salut.

Pendant quelques secondes encore il essaye de parler, sa paupière appesantie se soulève avec effort, mais il ne prononce que des mots sans suite ; ses yeux entr'ouverts ne voient plus ; enfin ses bras sont pendants, sa tête tombe sur sa poitrine. Il s'agissait maintenant de le dépouiller de sa robe, ce qui ne présentait pas de grandes difficultés, grâce à l'ampleur de ce vêtement.

L'opération terminée, je passe un bras sous les épaules du dormeur, un autre sous ses cuisses, je l'enlève doucement et je le pose sur mon lit.

J'eus bientôt revêtu le costume dont je venais de m'emparer si heureusement; mais il n'était pas temps de tenter la sortie, car il faisait encore grand jour, et les risques eussent été trop grands de passer à cette heure sous les yeux exercés des guichetiers. Je me plaçai donc près du lit, contemplant avec anxiété mon avocat qui semblait encore plus profondément endormi.

Je ne connaissais pas au juste la puissance de la dose que je lui avais administrée, et je craignais qu'il ne s'é-

veillât avant la fin du jour ; mais dans ce cas, ma résolution était prise. Je tenais dans ma main l'un de ces bons couteaux dont Bertrand avait refusé de faire l'instrument de notre délivrance, et, en cas de réveil inopportun, mon bras était prêt à frapper...

Je vois d'ici frémir le lecteur. Eh ! n'étais-je pas en état de légitime défense contre la société tout entière? Que de prétendus grands hommes ont sacrifié leurs plus chers amis à leur sûreté, à leur réputation, à leurs caprices mêmes ! Dira-t-on que, par leur élévation, ils étaient placés au-dessus de l'humanité?

Eh bien ! de ma propre autorité, je me place à côté d'eux, si ce n'est plus haut. Que me manquait-il donc pour que je n'eusse pas raison de penser ainsi ? N'avais-je pas autant et plus de courage que tant de héros morts dans leur lit après avoir fait tuer des myriades de soldats ? Etais-je deshérité de génie? N'avais-je pas cette puissance de volonté qui fait entreprendre et exécuter les choses réputées impossibles ? Niez donc les grands hommes, la différence des capacités, ou reconnaissez que j'étais dans les mêmes conditions que les supériorités qui font votre admiration.

Je me tenais donc prêt à frapper ; mais je me hâte de le dire, ma résolution ne fut pas mise à cette terrible épreuve.

Une heure et demie s'écoula sans que le dormeur fît le moindre mouvement. Le jour commençait à baisser ; encore quelques instants, et l'on allait allumer les lanternes de la prison : le moment de partir était donc venu. Je sortis de ma chambre et m'avançai vers le guichet en disant d'une voix assez haute, et que je dé-

guisais en tenant mon mouchoir devant ma bouche :

— Soyez tranquille, je réponds du succès... vous serez infailliblement acquitté.

La première porte me fut ouverte ; je traversai hardiment le guichet en feignant de m'essuyer le visage ; la dernière porte s'ouvre... Je suis libre !

XII

CONQUÊTES

A peine avais-je fait quelques pas dans la rue, qu'une vieille servante m'aborda en disant :

— Ah ! mon Dieu ! monsieur, ce grand coquin en avait donc bien gros sur la conscience, qu'il a été si long à vous débiter son chapelet ?... Madame est arrivée de Saint-Etienne à six heures, et elle vient de se mettre au lit car elle était bien fatiguée ; mais, avant de se coucher, elle m'a ordonné de venir voir ce qui vous retenait si longtemps au Palais. Je vous cherchais depuis longtemps lorsqu'un monsieur de vos amis m'a dit que vous étiez à la prison, et...

— Bien ! bien ! interrompis-je brusquement, en tenant toujours mon mouchoir sur mon visage.

La vieille se tut et continua de marcher à côté de moi. Je la donnais de grand cœur à tous les diables ; car sa persistance rendait ma position de plus en plus critique. Je pouvais la quitter brusquement au premier

coin de rue, et j'en eus un moment l'intention, mais cela n'était pas sans danger ; la vieille serait surprise ; ma fuite pourrait lui donner des soupçons ; et, si elle s'avisait de crier, j'étais perdu, car il y avait beaucoup de monde dans les rues, et ma robe d'avocat eût nui à la rapidité de ma course.

— Parbleu ! me dis-je, qu'aurai-je à craindre chez mon estimable avocat, où je ne trouverai probablement qu'une jolie femme endormie ?

C'est qu'en effet ce personnage, quoique déjà un peu sur le retour, avait épousé nouvellement une jeune et jolie personne. En me rappelant cette circonstance, une idée folle se présenta à mon esprit. Je me dis qu'une jolie femme ne pouvait avoir d'amour pour un barbon qui passait la moitié de sa vie à écrire de lourds et longs plaidoyers, et l'autre moitié à les débiter. Il fallait de l'audace pour tenter l'aventure à laquelle je songeais, et ce fut ce qui me décida à l'entreprendre. Et que pouvais-je désirer de mieux, après une si longue abstinence, qu'une bonne fortune assaisonnée d'un peu de danger ? D'ailleurs il était probable qu'en s'apercevant de mon évasion, on retiendrait l'avocat en prison, car il devait être naturellement soupçonné tout d'abord de s'être prêté au stratagème qui m'avait fait ouvrir les portes. C'est une chose résolue, puisqu'il doit passer la nuit à ma place, je la passerai à la sienne.

Nous arrivons. La vieille se retire dans la cuisine ; je traverse hardiment deux pièces, et j'entre dans une chambre à coucher qu'éclaire une seule bougie placée sur la cheminée : les rideaux de l'alcôve sont entr'ouverts ; la jeune femme dort.

En un clin d'œil, j'ai quitté mes vêtements ; la bougie est éteinte, et je me glisse, en frémissant de plaisir, près de la jolie dormeuse qui, peu d'instants après, se réveillait dans mes bras.

Quelle délicieuse nuit ! Plus de vingt-cinq ans se sont écoulés depuis, et aujourd'hui encore, en écrivant ces lignes, je sens battre mon cœur avec plus de force, mon sang circuler avec plus de rapidité que de coutume... Mais aussi quelle femme ! quelles formes divines ! quel délicieux abandon !... La tâche devint rude, toutefois, car aux douces paroles qui m'étaient adressées, je ne pouvais répondre que par des caresses, ce qui rendait la conversation excessivement fatigante ; mais enfin au plaisir succéda un sommeil réparateur dont nous avions tous deux le plus grand besoin.

Il faisait grand jour lorsque je me réveillai ; ma charmante compagne dormait toujours, et, tout en songeant aux précautions à prendre pour sortir de cette maison, j'admirais, le coude appuyé sur l'oreiller, ce joli visage qu'animaient les roses du plaisir, ces lèvres vermeilles qu'un sourire de bonheur semblait entr'ouvrir, et ces longs cils noirs qui faisaient deviner de si beaux yeux !... Je m'inclinais doucement pour prendre un dernier baiser, quand, tout à coup ma jolie compagne ouvrit les yeux ; un cri prêt à s'échapper de sa bouche fut aussitôt retenu par un baiser.

— Au nom de Dieu ! lui dis-je à demi-voix, calmez-vous, songez à vous-même... Quant à moi, je payerais volontiers de ma vie le bonheur que je vous dois ; mais c'est de vous qu'il s'agit, de vous que j'aime, de vous qui êtes mon ange sauveur. Mon Dieu !...

— Mais, qui êtes-vous donc? Comment se fait-il?... Non, cela n'est pas vrai... cela est impossible... je rêve...

— Oh! non, ce n'est pas un rêve; c'est pour moi une délicieuse réalité... Ecoutez! ma liberté, mon avenir, ma vie, sont entre vos mains; vous pouvez, d'un mot me faire jeter dans un cachot, me faire traîner au bagne, jeter ma tête au bourreau... Eh bien! ce mot si vous le dites, je ne m'en plaindrai pas; car ce n'est pas trop d'une éternité de souffrances pour compenser cette félicité de quelques heures... Maintenant, voici qui je suis.

Je fis alors une espèce de confession dans laquelle la fiction se trouvait si heureusement mélangée à quelques vérités, que l'effet en fut supérieur à tout ce que je pouvais raisonnablement en attendre.

— Oui, oui, Robert! s'écria la jeune femme transportée; c'est le ciel qui t'a envoyé à moi; c'est Dieu qui veut que je t'appartienne... Que sa volonté soit faite!... Je suis à toi, et c'est avec bonheur que je me donne!

Et ce fut-elle, cette fois, qui se jeta dans mes bras. Oh! le renonce à peindre les délices de ces instants si courts! Il n'y a pas de langue pour exprimer cela : nous n'appartenions plus à la terre. Mais avec quelle rapidité nous retombâmes du ciel sur cette terre misérable!

Un léger bruit suffit pour nous ramener dans ce monde désenchanté. D'un bond, je m'élançai hors du lit; je saisis mes vêtements et la robe que j'avais déposés sur un fauteuil, et je me jetai dans la ruelle. Cela fut exécuté en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire; et presque aussitôt la porte s'ouvrit... C'était le mari!

— On voit bien, monsieur, dit la jeune femme avec cet à-propos, cet esprit du moment que les femmes pos-

sèdent à un si haut degré, on voit bien que vous ne m'attendiez pas si tôt.

— Ah ! ma chère Lucie, tu ne sais pas... L'aventure la plus singulière, la plus incroyable...

— Ce que je sais, monsieur, c'est que vous tenteriez inutilement de me cacher vos désordres à l'aide de quelque conte ridicule ; je vous préviens que je ne suis pas disposée à prendre le change.

— Mais, ma bonne amie, il ne s'agit pas d'une conte... Il y a des témoins, et je viens de déposer ma plainte au parquet.

— C'en est assez, vous dis-je ! J'admire votre audace : à votre âge, fréquenter de mauvais lieux, passer la nuit hors de chez soi, être pris, pour ainsi dire, en flagrant délit, et venir se présenter, le front levé, devant une femme que l'on a épousée par cupidité, et que l'on trompe lâchement et sans pudeur, à la face du ciel !... Songez-y monsieur, c'est une singulière règle de conduite que vous tracez là !

— Oh ! c'est trop fort !... Je vous en supplie, ma bonne amie, écoutez-moi un instant...

— Je vous répète que je ne veux rien entendre.

— Les apparences sont sans doute contre moi ; mais quand vous saurez... lorsque je vous aurez démontré jusqu'à l'évidence que...

— Avez-vous juré de me pousser à bout ? Voulez-vous me forcer à quitter la place, monsieur ?

— Allons, allons, mignonne, ne te fâche pas : tu ne veux pas me croire maintenant, eh bien! soit ; dans quelques heures, tu seras bien forcée de reconnaître

ton erreur, et tu seras fâchée de m'avoir cru coupable.

En parlant ainsi, l'honnête mari fit mine de vouloir se déshabiller ; mais ce n'était pas le compte de la jeune femme.

— J'espère, monsieur, s'écria-t-elle, que vous n'avez pas la prétention d'entrer dans mon lit en sortant des bras de quelque sale courtisane !... C'est une souillure que je ne souffrirai pas !... Si vous faites un pas, si vous osez me salir de votre contact, je quitte cette maison à l'instant même, je me réfugie chez mon père, et nous plaiderons immédiatement en séparation.

— C'est assez d'extravagances, Lucie, restez au lit ; je passe dans mon cabinet où je vais revoir mon plaidoyer de ce jour ; car il n'est pas impossible que je sois obligé de défendre ce drôle de banqueroutier, bien qu'il ait eu le temps, depuis hier, de se mettre en sûreté.

En parlant ainsi mon estimable avocat tourna les talons et sortit. Lucie se hâta de pousser le verrou, et nous pûmes, en toute sécurité, délibérer sur le parti que nous devions prendre.

Nous tînmes conseil pendant longtemps, car les interruptions étaient fréquentes. Enfin, la vieille servante fut éloignée, sous je ne sais quel prétexte, et, grâce à la robe de M. Bellard, que sa jolie petite femme mit à ma disposition, je me trouvai déguisé de manière à pouvoir sortir et traverser la ville sans crainte d'être connu.

Il fallait partir, je quittai mon ardente maîtresse, non sans échanger plus d'un long et délicieux baiser, et sans faire le serment de nous revoir chaque jour.

Quelques heures plus tard, je louai un petit pavillon

meublé, situé au milieu d'un beau jardin, à un quart de lieue de la ville ; et, le soir même, j'appris que nous étions condamnés, Bertrand et moi, à dix ans de travaux forcés. C'était, comme on le voit, une journée assez bien remplie.

XIII

RAPT. — BON CHIEN CHASSE DE RACE

Mes jours passaient rapides et doux, car je vivais d'une vie nouvelle ; c'est qu'en effet, j'aimais pour la première fois de ma vie, et peut-être concevra-t-on ce que pouvait être l'amour, l'amour vrai, avec une organisation comme la mienne. Je voyais Lucie tous les jours, quelquefois chez elle, où, grâce aux déguisements que je m'étais procurés, je pouvais me rendre sans danger ; mais plus souvent chez moi, où elle venait passer de délicieux instants. J'étais heureux ; aussi ne pensais-je ni au passé ni à l'avenir; toute mon énergie s'exhalait en chauds soupirs, en douces extases, et je ne songeais même pas à ce pauvre Bertrand, qu'il m'eût été peut-être possible de sauver. C'est que l'amour, arrivé à un certain degré d'exaltation, est un sentiment exclusif; il s'empare du cœur tout entier, et n'y laisse de place pour rien autre chose.

Cependant, mes finances se trouvèrent, au bout de

quelques mois, dans une situation déplorable. Mon dernier billet était changé ; il ne me restait que quelques louis, et, depuis que j'étais amoureux, je ne faisais rien pour corriger la fortune.

— Robert, me dit un jour Lucie, qui arrivait chez moi toute radieuse, mon mari est parti ce matin pour Saint-Etienne ; nous pouvons passer trois jours ensemble, trois jours sans contrainte !...

Puis, après quelques moments de silence, elle reprit :

— Et pourquoi ne passerions-nous pas ainsi le reste de notre vie ?

— Ma Lucie, ce serait là un bonheur si grand que je n'ose y penser... Mais, serait-il possible, mon ange, que tu songeasses à partager l'avenir qui m'est réservé ?

— Je ne songe à rien, Robert, car je t'aime plus que ma vie, et je ne conçois pas de peines qui puissent compenser le bonheur d'être à toi... Le veux-tu? dis, le veux-tu ?

— Je le voudrais... mais la fortune m'a, depuis six mois, si horriblement traité...

— Nous serons donc heureux, mon bien-aimé ! Ma dot est intacte ; elle est à ma disposition ; vingt mille francs. Mon mari attendait une occasion favorable pour les placer; il est même parti ce matin avec l'intention d'acheter, à Saint-Etienne, une propriété dont on lui a parlé... J'ai la clef du secrétaire... Oh ! je t'en conjure, dis-moi que tu le veux... Cet argent est bien à moi ; c'est avec l'intention de me rendre heureuse que mon père en a fait le sacrifice... Heureuse !... et puis-je l'être maintenant sans toi ?...

— Mais il faudrait fuir, nous réfugier hors des atteintes de M. Bellard...

— Ne suis-je pas disposée à te suivre jusqu'aux extrémités de la terre?... Robert, je ne te demande qu'une heure... moins d'une heure...

Elle se jeta dans mes bras, appuya ses lèvres sur les miennes, puis, rayonnante de joie, elle sortit.

— L'intrigue se complique singulièrement, me dis-je alors ; mais je ne vois au fond de tout cela que du plaisir et de l'argent, et je suis d'humeur à me contenter, pour le moment, de la moitié de ces choses... Où irons-nous? à Paris, parbleu ! N'est-il pas plus facile de se cacher là que partout ailleurs? Je suis bien changé depuis que j'ai quitté la capitale, et il ne me faudra pas de grands efforts pour éviter les reconnaissances désagréables.

Lucie revint bientôt ; elle bondit de joie en apprenant que nous allions à Paris, et elle s'empressa de me remettre les vingt mille francs qu'elle apportait. Elle s'était munie, en même temps, et autant par coquetterie que par surcroît de précaution, de tous les bijoux qui lui appartenaient.

— Allons, pensai-je, la roue tourne, et voici les beaux jours qui reviennent.

— Quand partons-nous, ma chère âme? dit la charmante femme.

— Demain, ma chère Lucie. Nous n'aurons pas trop de temps, d'ici là, pour faire nos préparatifs. D'abord, il te faut des habits d'homme ; tu passeras pour mon frère, et j'ai conservé un vieux passeport que je vais arranger en conséquence.

J'ai déjà dit que je possédais un talent calligraphique

assez remarquable ; j'en avais fait l'essai en métamorphosant, autrefois, en un mandat de cent louis le mandat de quatre cents francs que mon honoré père m'avait envoyé du quartier-général de Sambre-et-Meuse, et je m'étais tellement perfectionné, depuis, qu'il m'était facile d'imiter, non seulement toutes sortes d'écritures, mais les signatures les plus bizarres et les estampilles les plus compliquées.

J'ai dû, dans ma vie, de grands succès à ce talent, il m'a tiré de bien des mauvais pas ; et, peut-être, eût-il suffi pour me faire arriver à une position brillante et m'y maintenir, s'il ne m'avait pas fallu, avant tout, une vie agitée et aventureuse.

Le soir même, Lucie avait les vêtements d'homme, que j'avais jugés nécessaires ; le passeport était en règle, et, le lendemain matin, nous prîmes place dans la diligence de Paris, sous le nom des frères Rémond, voyageurs de commerce.

Le voyage fut ce que sont tous les voyages que l'on fait dans ces lourdes machines, c'est-à-dire lent et monotone ; mais enfin, nous arrivâmes sans accident, Lucie plus aimante et plus joyeuse que jamais, et moi presque aussi amoureux que le premier jour, ce qui mérite d'être remarqué.

Je louai et fis meubler, dans le faubourg Saint-Germain, un appartement commode ; nous prîmes pour tout domestique une bonne grosse servante fraîchement débarquée, et la vie la plus douce commença pour nous. Nous visitâmes les théâtres, les curiosités ; puis, je devins casanier ; je me pris à aimer le coin du feu... je me rouillais, enfin !...

— Diable ! me dis-je un jour que je réfléchissais sur ce changement, ai-je donc déjà dépensé toute la dose d'énergie dont j'étais doué ? Ne suis-je plus qu'un tourtereau bon à roucouler près d'une femme ou à dormir les pieds sur les chenets ? C'est sans doute très innocent, très patriarcal ; mais où cela me mènera-t-il ? Vingt mille francs avec une jolie femme qui en dépense six cents chaque mois chez sa modiste, ne peuvent pas durer longtemps, et je crois que nous sommes déjà plus qu'à moitié chemin.

Secouons donc cette paresse, et n'attendons pas que l'arsenal soit vide pour le ravitailler. Commençons par quelques opérations faciles, afin de nous refaire la main ; mais commençons de suite.

Cette résolution était déjà un acte de vigueur. Dès le lendemain, je commençai une série de visites dans les hôtels garnis où je ne connaissais personne. J'étais habillé ave élégance ; de jolies bagues ornaient mes doigts : les chaînes en or de deux montres me tombaient sur les cuisses, ce qui était du meilleur goût à cette époque. J'entrais hardiment, de grand matin, dans un hôtel, sans parler au portier ; je montais l'escalier ; et comme les provinciaux ont assez l'habitude de laisser la clef sur la porte de leur chambre, j'entrais dans la première qui me présentait cette facilité, en tournant la clef le plus doucement possible, et en marchant sur la pointe des pieds. Alors, je mettais la main sur une bourse, une montre, déposées sur la table de nuit ; je jetais un coup d'œil dans le secrétaire quand cela se pouvait, et je me retirais fort tranquillement. Si le provincial était éveillé, j'en étais quitte pour lui faire des excuses...

— Pardon, monsieur, disais-je, je crois que je me suis trompé de numéro. — Et je passais à une autre.

On ne saurais croire quel butin immense je fis en peu de temps, par un procédé si simple, que l'on nomme maintenant *faire le bonjour*, et qui n'est plus employé que par les industriels de bas étage. Je l'abandonnai dès que je m'aperçus que j'avais des imitateurs, car c'est aux esprits supérieurs qu'il appartient d'ouvrir de nouvelles voies ; mais ce ne fut qu'à la suite de l'aventure que je vais raconter.

J'entre un matin dans l'*Hôtel des Ambassadeurs,* rue Saint-Honoré. Point de clef aux portes du premier étage, pas davantage à celles du second. Je suis plus heureux au troisième : une porte s'ouvre docilement au premier tour de clef que je donne ; j'entre avec les précautions ordinaires, et j'avais déjà pris une bourse déposée sur la table de nuit, lorsque le personnage, que je supposais endormi, écarte brusquement les rideaux et me saisit au collet en s'écriant :

— Halte-là ! maître Robert !

Cette voix me cause un trouble extraordinaire ; je regarde... c'était mon père !... c'était sur la bourse de Jérôme-Brutus que je venais de mettre la main !... Je me remis promptement.

— Ma foi, mon très cher père, dis-je, vous le voyez, bon chien chasse de race.

— Qu'est-ce à dire, mon gaillard ? sais-tu bien que je pourrais te faire serrer les pouces ?

— Oh ! défaites-vous donc de ces idées là ; entre père et fils, les soustractions ne constituent ni crimes ni délits ; la loi est précise.

— Ah! diable! il paraît que le drôle a un peu plus étudié que je ne croyais. Allons! voilà qui me raccommode avec toi. Attends un instant, et nous irons déjeuner ensemble.

Je ne me fis pas prier, car la rencontre était singulière, et j'étais curieux de savoir par quel concours de circonstances le respectable auteur de mes jours se trouvait maintenant à Paris. Nous allâmes au Palais-Royal; et, tout en déjeunant dans un cabinet fermé, la conversation s'anima.

— Mon garçon, me disait Jérôme, tu marches sur un chemin qui pourrait te mener bien loin, et je te conseille, en ami, de changer de route le plus tôt possible.

— Que voulez-vous, mon cher père, on ne trouve pas tous les jours des forêts à couper, des châteaux à abattre, et des armées dont les soldats se contentent de souliers de carton.

— Vraiment, je le sais bien! Il m'en a coûté assez cher pour avoir cru que cela pouvait durer toujours.

— Cela ne vous a pas empêché de sauver quelque chose du naufrage, car je sais que vous n'avez pas disparu les mains vides.

— Oui da! fallait-il laisser manger mon dernier sou à ces enragés? J'ai sagement profité de la paix d'Amiens pour filer en Angleterre, où ta mère est morte et où le magot grossit.

— Et que faites-vous maintenant?

Ici, Jérôme Brutus se redressa, prit un air capable, et dit en se caressant le menton :

— Mon cher fils, je fais de la diplomatie.

— Comment, diable! seriez-vous devenu ambassadeur?

— Pas encore ; mais ça pourra venir ; je suis sur le chemin... Je rends de petits services aux gouvernements.

— Prenez garde, mon très honoré père, ce sont là de très mauvais coucheurs qui pourront bien tirer à eux toute la couverture et vous laisser nu.

— Oh ! sacredieu ! je les en défie !

— Ce ne sont donc pas des services d'argent que vous leur rendez ?

— Au contraire ; c'est toujours d'argent qu'il s'agit entre nous.

— Alors, je ne comprends pas votre sécurité.

— Je t'expliquerai cela quand on aura apporté le dessert.

Cependant, je ne pouvais me lasser d'admirer le changement qui s'était opéré dans le costume, le langage et les manières de mon père : c'était presque un homme du monde, maintenant ; il avait de l'aisance, des formes, et il faisait très bien les choses.

Le déjeuner fut confortable ; Jérôme Brutus le commanda sans embarras, sans élever la voix ; il demanda du champagne, et après s'être recueilli quelques instants, il dit :

— Robert, quand on se décide à suivre la route sur laquelle nous marchons, il faut aller vite, car on n'est pas sûr d'aller longtemps ; tu t'amuses à ramasser des épingles, et, sur ce pied-là, il y aurait plus de profit à être honnête homme.

— A vous entendre, mon cher père, on dirait qu'il n'y a qu'à se baisser pour ramasser des millions.

— C'est bien un peu là aussi ce que je veux dire. Crois-tu, par exemple, que, s'il ne s'était agi pour moi

que de grossir mon pécule de quelques milliers de francs, j'aurais couru le risque de me faire coffrer en remettant le pied sur le continent? Non, parbleu! je serais encore bien tranquillement à Londres, faisant valoir légalement mes capitaux, et vivant sans souci du présent et sans crainte de l'avenir.

— Ainsi, ce ne sont pas seulement des milliers de francs que vous vaudra la mission dont vous vous êtes chargé?

— Non, pardieu! mon garçon; j'espère bien, avant un an, ajouter un joli petit million à ce que j'ai déjà, et il ne tiendra qu'à toi, Robert, de marcher du même pas.

— J'espère que je n'ai pas besoin de vous dire que j'accepte avec reconnaissance : parlez, je vous en prie; je ne manque ni de tête ni de cœur, et tout cela est à votre service.

— Écoute donc, mon garçon. J'étais à Londres depuis près d'un an, lorsqu'un jour, un homme, que je ne connais pas, se présenta chez moi, et me demanda un entretien particulier.

— C'est bien à M. Jérôme Macaire que je parle? me dit-il après s'être assuré que nous étions seuls.

Ce début n'était pas de nature à me rassurer.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, répondis-je en balbutiant.

— Bon, bon, nous savons que ce n'est pas votre nom ici; passons outre. Je suis envoyé de haut lieu. Des personnages puissants ont jeté les yeux sur vous pour remplir une mission difficile, périlleuse même, mais au moyen de laquelle vous rendrez service au gouvernement, tout en faisant une fortune considérable.

— Je vous écoute, milord.

— Et vous promettez d'accepter?

— Mais il faudrait au moins savoir...

— Je vais faire cesser toute hésitation. On sait qui vous êtes; nous connaissons votre vie passée, la source de votre petite fortune, et si le gouvernement avait pris au sérieux le traité de paix d'Amiens, peut-être eût-il accordé votre extradition qui était sollicitée; mais ce traité n'était qu'une mauvaise plaisanterie, et l'on sait d'ailleurs que la vieille Angleterre est la terre de la liberté. En conséquence, vous avez à choisir entre une soumission complète aux ordres des hommes puissants dont je suis le mandataire, et un petit séjour forcé d'une dizaine d'années à Botany-Bay.

— Et de quoi pourrait-on m'accuser, milord? Comment me condamnerait-on à la déportation?

— Croyez-vous qu'un acte d'accusation soit difficile à dresser, et que la conscience de douze jurés soit une marchandise si chère?... Maintenant, vous acceptez, j'en suis sûr; et, d'ailleurs, je crois que la menace est de trop; écoutez donc. Les finances de la France deviennent florissantes, et c'est une calamité pour nous; nous lui avons autrefois expédié des cargaisons d'assignats contrefaits; mais elle s'est avisée, depuis, de faire banqueroute pour rétablir ses affaires, et cela lui a réussi.

Eh bien! ce que nous avons fait pour ses assignats, nous voulons le faire pour ses billets de banque; on vous en remettra une quantité immense, dont l'exécution est si parfaite, que l'émission en sera facile, et une embarcation légère vous jettera sur les côtes de Normandie avec ce viatique; vous garderez moitié du produit, et

vous remettrez l'autre moitié contre une nouvelle livraison de ces précieux chiffons.

Tout bien examiné, l'affaire me parut bonne : j'acceptai, et, quinze jours après, je parcourais la France, réalisant en belles et bonnes espèces les produits de l'industrie anglaise, dont j'avais ample provision.

— Mon très cher père, je suis forcé de convenir que c'est là un coup de maître.

— Attends donc, je ne suis qu'à moitié de l'histoire. En arrivant à Paris, je m'avisai de penser au moyen de réparer le mal que je faisais à mon pays, et je me dis qu'il ne devait pas être plus difficile de fabriquer des banck-notes à Paris, qu'il ne l'était de faire des billets de banque à Londres ; la seule difficulté qu'il y eût était de trouver un artiste à la fois capable et discret ; mais il n'y a pas de difficulté bien sérieuse pour un homme dont les poches étaient garnies d'aussi bons arguments. L'artiste fut trouvé ; vingt-cinq mille livres sterling de ses productions circulent maintenant dans les trois royaumes unis, et je n'en suis qu'à mon second voyage. Cela, j'espère, vaut mieux que de couper une bourse ou escamoter une montre.

— J'en conviens, mais il n'est pas défendu de peloter en attendant partie. Vienne l'occasion d'opérer, ainsi que vous, sur une grande échelle, et vous verrez que bon sang ne peut mentir, comme dit le proverbe.

— Eh bien ! mon garçon, j'en veux essayer ; à deux, les choses iront plus vite et mieux : je t'associe à l'entreprise.

Pas n'est besoin de dire que j'acceptai avec empressement. Nous retournâmes à l'*Hôtel des Ambassadeurs* :

l'honorable auteur de mes jours me remit un paquet des produits de l'industrie anglaise, ainsi qu'il appelait cela, et il m'en montra quelques échantillons. L'imitation était si parfaite, que je n'hésitai pas à en présenter sur-le-champ, à la Banque elle-même, où pareille somme en espèces me fut comptée sans difficulté.

En trois jours, je me débarrassai de ma pacotille. Je courus alors chez mon père, afin de faire nos comptes et de renouveler ma provision ; mais on me dit que, depuis vingt-quatre heures, il n'avait pas paru à l'hôtel. J'y retournai huit jours de suite sans plus de succès.

Cette disparition me donna des inquiétudes ; je craignis une catastrophe, et je cessai de me présenter à l'*Hôtel des Ambassadeurs*. Longtemps après, j'appris que, serré de près par la police de Paris, qui avait quelque soupçon de l'honorable industrie à laquelle il se livrait, l'adroit Jérôme était parvenu à la dépister et à retourner en Angleterre ; mais que, moins heureux à Londres, il y avait été arrêté en flagrant délit.

J'ignorai longtemps les suites de l'aventure.

XIV

LE BIEN DES PAUVRES

Le succès que je venais d'obtenir m'avait fait prendre goût à la chose, et je regrettai vivement que cela tournât si court ; mais il fallut bien m'en consoler. Mes finances étaient sensiblement améliorées, et j'étais un peu moins amoureux, non que Lucie fût moins jolie, moins tendre, moins aimable ; mais la passion qu'elle m'avait inspirée avait fait son temps, et je me trouvais ainsi dans les conditions les plus favorables pour m'occuper de la fortune.

— Que ferai-je ? me dis-je un matin en me levant. Parbleu ! il y a tant de gens qui s'enrichissent en s'occupant des affaires d'autrui, que cela ne doit pas être bien difficile, et quoique les sentiers battus ne me conviennent guère, je veux en essayer. C'est décidé, je me fais philanthrope ; nous verrons comment ça tournera. D'abord, il s'agit de me faire une réputation de charité bien solide,

cela me coûtera quelque chose ; mais c'est le cas de semer pour récolter.

Cette résolution étant prise, je commençai par faire une visite au maire du onzième arrondissement, dans lequel j'avais mon domicile.

— Monsieur, lui dis-je, l'hiver commence et semble devoir être bien rigoureux; c'est le moment où les citoyens aisés doivent retrancher quelque chose de leur superflu, afin que les pauvres ne manquent pas du nécessaire.

— Monsieur, ce sont là d'honorables sentiments parfaitement exprimés.

— C'est un si grand plaisir de faire un peu de bien, que cela est une compensation plus que suffisante des futilités dont on se prive pour y parvenir... Vos pauvres sont bien nombreux sans doute, monsieur le maire ?

— Beaucoup trop, et ils augmentent tous les jours. Malheureusement nos ressources ne suivent pas la même progression.

— Permettez donc que je vous remette ces trois mille francs pour adoucir leurs souffrances.

En parlant ainsi, je présentai au magistrat stupéfait mille écus en rouleaux de pièces d'or.

Il serait difficile de se faire une juste idée de la surprise de ce brave homme. Il prit l'or, ouvrit la bouche, et fit d'inutiles efforts pour exprimer ce qu'il éprouvait ; ce ne fut qu'après s'être remis un peu, qu'il lui fut possible d'articuler quelques phrases.

— Ah ! monsieur... je... je me tiens pour bien honoré de compter au nombre de mes administrés un homme d'un aussi beau caractère... J'espère que vous voudrez

bien me permettre d'aller vous remercier au nom de ces malheureux dont vous soulagez si noblement la misère.

— Ce sera bien de l'honneur pour moi de vous recevoir, monsieur le maire ; mais nous laisserons, s'il vous plaît, les remerciements de côté..... Voici ma carte : veuillez ne pas me ménager toutes les fois qu'il s'agira de venir en aide aux pauvres, et permettez que je vous demande le secret.

Je savais bien que c'était là le moyen le plus sûr pour que l'on sût promptement, dans toute l'étendue de l'arrondissement, que M. Rémond avait déposé entre les mains de M. le maire une somme considérable pour les indigents. Un secret est un fardeau si lourd, que, bien peu de personnes sont capables de le porter. Cela arriva comme je l'avais prévu ; et en passant de bouche en bouche, le chiffre de mon aumône grossit d'une manière si prodigieuse que, trois jours après, on parlait de vingt mille francs. La *Gazette de France*, qui enregistra cette nouvelle, porta naturellement les vingt mille à quarante, et *le Journal de Paris*, qui la répéta, crut devoir y ajouter quelque chose. Huit jours plus tard, j'avais une réputation de philanthrope parfaitement bien établie. Il ne fut question, pendant un mois, que de M. et de madame Rémond qui devaient nécessairement posséder une fortune colossale. Lucie était dans l'enchantement ; car nous fûmes, dès lors, invités à toutes les réunions brillantes, et la jolie femme commençait à avoir besoin de distractions, ce que je lui pardonnais de tout mon cœur.

Tout cela était bel et bien, mais j'attendais quelque chose de mieux. Vers le mois de décembre, l'hiver, selon mes prévisions, se montrant très rigoureux, il fut ques-

tion d'organiser un nouveau bureau de charité, et le maire s'empressa de m'en offrir l'administration avec le titre de président.

Je débutai dans mes fonctions, par faire, avec l'autorisation de l'autorité municipale, une quête dans l'arrondissement ; c'est-à-dire que j'accompagnai, dans cette expédition, Lucie, à laquelle j'avais fait donner le titre de dame de charité, et qui était enchantée de trouver cette nouvelle occasion de faire admirer, dans les salons d'une partie du noble faubourg, sa gentillesse et ses parures nouvelles ; car, pour elle, la toilette était toujours la grande affaire.

La recette fut considérable ; ma réputation de philanthrope était un stimulant qui agissait même sur les plus égoïstes et les plus avares ; la quête dura cinq jours et produisit quinze mille francs.

— Maintenant, dis-je à Lucie après avoir achevé nos visites, il s'agit d'établir nos comptes et de faire la balance.

— Quels comptes veux-tu donc faire, mon ami ? Nous avons reçu quinze mille francs pour les pauvres ; eh bien ! il faut leur distribuer cette somme, et tout sera fini.

— Ma chère amie, permettez-moi de vous dire que vous entendez fort mal la question financière, relativement à la philanthropie. Je suis philanthrope, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! qu'est-ce qu'un philanthrope ? C'est un homme qui se dévoue pour servir l'humanité ; mais, lui-même, ne fait-il pas partie de l'humanité ? D'où il serait absurde qu'en s'occupant des intérêts d'autrui, il négligeât les siens. Ainsi comptons :

« Frais de toilette pour madame Rémond, y compris le rouge végétal, les gants glacés, les bas de soie et autres

choses non moins importantes... Cela vaut bien cent louis?... Je crois que nous ne les écorchons pas. Cent louis au dernier mot, ci. . . . . 2,400 fr.

» Cinq vacations à madame Rémond à 100 fr. l'une, ci. . . . . 500 fr.

» Même nombre de vacations pour le président du bureau de charité, dont le temps est d'autant plus précieux qu'il appartient tout entier aux malheureux. 1,000 fr.

» Une culotte de casimir déchirée en faisant les révérences d'usage... le casimir étant hors de prix aujourd'hui. . . . . 150 fr.

» Pour quatre nuits sans sommeil, passées par ledit président à réfléchir sur les avantages et les inconvénients du paupérisme en France, question du plus haut intérêt pour les indigents, chaque nuit équivalant à deux jours. . . . . 1,600 fr.

» Trois mille francs avancés aux pauvres par le président, avec les intérêts que nous porterons à cinquante pour cent vu la rareté du numéraire. . . 4,500 fr.

» Bagatelles, faux-frais, épingles, rafraîchissements pour la quêteuse et son cavalier. . . . . 2,000 fr.

» Fatigue, mauvaise digestion, courbature, d'après estimation du médecin. . . . . 1,000 fr.

» Pilules, tisanes, potions pour guérir les susdites. . . . . 500 fr.

» Frais d'éloquence, phrases pathétiques, compliments, mots spirituels. . . . . 800 fr.

» Larmes, soupirs, exclamations, employés comme stimulants au près des récalcitrants . .. 45 f. 25.

Total. . . 14,996 f. 25 c.

» A déduire quinze mille francs; il nous reste donc trois francs soixante-quinze centimes à verser dans la caisse des pauvres, ce que je vais faire à l'instant même.

» Tu le vois, ma chère amie, ajoutai-je, il ne s'agit que d'avoir de l'ordre, de l'économie, et une grande régularité dans les écritures, pour se maintenir dans une position convenable. »

— Mais, Robert, dépouiller les pauvres!

— Pauvres?... Pardieu! raison de plus; il ne faut pas que ces gens-là contractent de mauvaises habitudes, qu'ils s'accoutument à la mollesse... Et d'ailleurs de quoi pourraient-ils se plaindre? Est-ce que je n'administre pas gratis? Est-ce que je ne rends pas un bon et fidèle compte des fonds confiés à ma délicatesse, à mon désintéressement?

Lucie ne me parut pas bien convaincue de l'excellence de mes raisonnements, et je commençai à m'apercevoir qu'il me serait difficile de faire quelque chose de cette femme.

— Ma belle amie, pensai-je, vous m'avez tout l'air d'être en chemin pour réintégrer le domicile conjugal, et, en vérité, je ne m'en plains pas, car je commence à m'apercevoir que rien n'est plus fatigant que d'avoir toujours sous les yeux les mêmes personnes et les mêmes choses. Toutefois, ma charmante, comme cela peut encore aller jusqu'au printemps, et que je suis trop bien élevé pour chasser comme une servante la femme que j'ai honorée de ma couche, nous allons mettre à profit le carnaval.

Cette saison eût pu, en effet, être très productive, car la philantrophie m'avait suggéré l'idée de donner au profit

des pauvres quelques-uns de ces bals, si forts en vogue maintenant, où les riches dansent sous le prétexte de donner du pain aux indigents, et dont le résultat ressemble toujours à celui de ma première quête dans le onzième arrondissement; par malheur, le sort en avait autrement ordonné.

Nous étions au mois de février; j'étais assez mécontent de moi, comme cela arrive quand le temps est triste et l'esprit inactif; j'étais même assez peu satisfait de la philantrophie, dont les produits ne me semblaient pas être en rapport avec les peines qu'elle donne et les ennuis dont est nécessairement abreuvé le malheureux qui se fait philanthrope pour être quelque chose. Il faisait à peine jour; Lucie et moi étions encore au lit, lorsqu'on sonna violemment à la porte extérieure.

En un clin d'œil, je fus sur pied, et je m'élançai sur mes armes toujours placées près de moi, car je venais d'avoir le pressentiment subit qu'on en voulait à ma liberté; mais déjà il était trop tard; la servante avait ouvert la porte, et dix gendarmes, escortant un commissaire de police, se précipitèrent dans notre chambre à coucher.

J'en pouvais tuer deux; mais à quoi cela m'eût-il servi? Or, dans toutes les circonstances de ma vie, même les plus graves, les plus inopinées, je n'ai jamais agi sans tenir compte des conséquences qui pouvaient résulter de ma conduite.

— Je pourrais me défendre, dis-je à ces hommes en leur montrant le pistolet que je tenais d'une main, et mon poignard qui brillait dans l'autre, je le pourrais!... et ce n'est pas le courage qui me manque, vous le savez

sans doute ; cependant je consens à me rendre, à la condition que tout se passera sans bruit, sans esclandre.

— Robert ! Robert ! je ne te quitterai pas ! s'écria Lucie en se jetant entre moi et les sbires.

En ce moment, un nouveau personnage, qui se tenait dans une pièce voisine, bondit au milieu de nous.

— J'en étais sûr ! dit-il rouge de colère ; j'aurais parié qu'ils étaient ensemble ! Ah ! mon drôle, ce n'était pas assez de me voler ma robe, il vous fallait encore ma femme et sa dot ! une dot que je gardais comme la prunelle de mes yeux... vingt mille francs, messieurs, vingt bons mille francs, en billets de banque tout neufs !... C'est une atrocité !

On devine que j'avais affaire à mon avocat de Lyon, au mari de Lucie. La pauvre petite femme était plus morte que vive ; ne sachant quelle contenance tenir dans ce terrible moment ; elle prit le parti de se trouver mal, et j'en fus enchanté pour elle et pour moi ; car cela simplifiait un peu la situation et rendait le dénouement à la fois plus prompt et plus facile.

Tandis que son mari s'occupait d'elle, que le commissaire verbalisait et remplissait toutes les formalités que nécessitait la circonstance, je fus conduit en prison. Deux jours après, je partis pour Lyon, accompagné d'une escorte formidable, et si bien garrotté, que toute tentative d'évasion eût été inutile. Pour comble de malheur, on s'était emparé de tout l'argent qui s'était trouvé chez moi, et je n'avais pu conserver que le peu qui garnissait ma bourse ; tout cela était fort triste.

— Allons, me dis-je, c'est le cas de se raidir contre la mauvaise fortune, et de la prendre corps à corps pour

la vaincre ; il y a encore bien loin d'ici à Toulon, et, dans tous les cas, j'y retrouverai Bertrand qui aura eu le temps de prendre langue dans le pays. Tout n'est donc pas perdu ; ce n'est qu'un orage qui passera, car tout passe sur cette terre.

Ce fut dans ces sentiments dignes d'un homme fort, d'un véritable philosophe, que je fis péniblement la longue route qui sépare les deux plus grandes villes du royaume. Cette philosophie ne m'abandonnera jamais. Qu'on me montre un homme vertueux qui puisse en dire autant !...

XV

LA JUSTICE ET LES JUGES

Me voilà donc réintégré dans cette horrible et diabolique prison, aux lourdes portes si solidement ferrées, aux murailles si épaisses et si élevées, et, pour comble, je suis là, livré sans défense à la haine, à la vengeance des guichetiers qui ne me pardonnent pas de leur avoir échappé et accumulent les précautions, par conséquent les tortures, pour m'ôter tout espoir de recouvrer de nouveau ma liberté sans la permission de la justice.

Je fus mis dans un cachot où le jour ne pénétrait qu'à travers de triples barreaux qu'aucune force humaine n'eût été capable d'ébranler; trente livres de fer étaient rivées sur mes jambes, et une chaîne, solidement scellée dans le mur, me retenait par le milieu du corps.

Il est un fait que bien des gens ignorent, qui paraît incroyable au temps où nous vivons, que bien des personnes traiteront de fable, mais qui n'en est pas moins une déplorable vérité : C'est que les prisonniers, cou-

pables ou non, prévenus ou condamnés, appartiennent corps et âme aux gens préposés à leur garde; c'est que ces derniers ont, par le fait, droit de vie et de mort sur les malheureux qu'ils considèrent comme une pâture jetée à leur férocité. A la vérité, ils ne les poignardent pas ; ils ne les tuent ni par le fer ni par le feu ; mais ils peuvent jeter un homme plein de force et de santé sur le sol humide d'un cachot ; l'enchaîner là, de manière à lui rendre tout mouvement impossible, et l'y laisser pourrir!... Oui, pourrir ; ce n'est pas une métaphore : J'ai vu, de mes yeux vu, des infortunés dont le corps, par suite d'un séjour prolongé dans ces tombeaux, était couvert d'ulcères, et dont les chairs se putréfiaient... et ils étaient pleins de vie quand on les avait mis là !... Oh! nous sommes de grands réformateurs ! Nous avons fait de belles choses depuis un demi-siècle !... Et qu'y avait-il de pis que cela, s'il vous plaît, sous cet ancien régime que vous avez essayé de détruire en le noyant dans le sang?

Je souffrais horriblement, et pas une voix amie pour me consoler! Pas une oreille pour entendre le récit de mes maux! Pas une main généreuse pour les soulager! Eh! misérables niais, qu'est-ce donc que cette société que vous nous vantez sans cesse?... Qu'est-ce autre chose qu'un troupeau de cannibales?... Vraiment, je crois l'avoir traitée comme elle le mérite, et peut-être ferais-je pis si j'en étais à recommencer.

Les jours s'écoulèrent bien lentement ; le temps, qui a des ailes pour le plaisir, semble immobile pour la souffrance.

Enfin, le jour du jugement arriva, et, pour la première

fois de ma vie, je comparus en cour d'assises... Et voyez comme tout est mensonge et fourberie dans la distribution de cette justice tant vantée : j'étais enchaîné en prison où l'on avait tant d'autres moyens de s'assurer de ma personne ; mais je comparus sans fers devant mes juges. C'est que le public était là ; c'est qu'il fallait le tromper, lui mentir, et avoir l'air de se conformer au texte de la loi qui dit que tout accusé est réputé innocent.

Les débats s'ouvrirent ; les jurés étaient là, pensant peu ou ne pensant point ; mais fort contrariés d'être dérangés de leurs occupations habituelles par la nécessité d'envoyer aux galères un homme qui avait essayé de faire fortune autrement qu'en vendant à faux poids ou à fausse mesure ; puis, c'était le président m'enveloppant dans une série de questions captieuses, afin de parvenir à donner à mes réponses un sens contraire de celui qu'elles avaient ; puis enfin, c'était le ministère public, qui ne veut pas qu'on l'appelle accusateur, et qui se croit dans l'obligation de trouver des coupables partout.

J'étais coupable aux yeux de la société ; je devais être condamné, cela est incontestable ; mais que l'on place un innocent dans la position où j'étais, et ce sera miracle si les bagnes ne s'ouvrent pas pour le recevoir.

J'avais dédaigné de prendre un avocat ; mais la loi veut qu'un accusé soit défendu quand même. En conséquence, dès que les débats furent clos et que le ministère public eut fait bien de l'indignation à froid, en vue de gagner honnêtement le salaire octroyé à tout homme faisant métier de jeter des têtes au bourreau ; quand, dis-je, toutes ces belles et nobles choses furent ter-

minées, un grand niais d'avocat stagiaire qui venait d'essuyer les bancs de l'école de droit et que, d'office, on avait chargé de ma défense, ce puissant orateur se leva, et essaya de prouver, en s'enferrant dans une longue suite de syllogismes, que Robert Macaire n'était autre chose ici-bas que la vertu personnifiée.

Oh ! mon Dieu ! que ce monde est hideux ! quelle agglomération de turpitudes ! quelle ignoble comédie !... Vertu, vertu !... Savez-vous où elle se trouve, la vertu ? Non, vous ne le savez pas ; eh bien ! je vais vous le dire, moi : c'est au bagne que vous pourrez la rencontrer... Là, une lâcheté, une indiscrétion ne se pardonnent pas ; c'est là qu'on trouve le courage, la résignation, la charité ; c'est là que l'on sait souffrir et mépriser la vie. Je blasphème, dites-vous ? Non, je fais justice. Laissez passer la justice du galérien !... Je reviens à mon procès.

Imposant bien vite silence au stupide avocat que m'avait choisi la loyauté de la Cour, je pris la parole en ces termes :

« Messieurs les jurés, c'est à propos d'opérations
» commerciales que je suis traduit devant vous. Vous
» êtes tous commerçants ; tous, ou presque tous, vous
» avez été froissés par la concurrence que je vous ai
» faite : vous êtes mes ennemis nés, et c'est vous qui al-
» lez me juger ! N'êtes-vous pas effrayés de la responsa-
» bilité que vous assumez sur vos têtes ? C'est sans
» crainte que vous allez prononcer sur mon sort ; mais
» sera-ce sans haine ? Songez-y : on vous livre votre
» ennemi pieds et poings liés, à vous, libres et forts.
» Vous êtes douze, et il est seul ! Et c'est dans cette

» position qu'on nous ouvre la barrière afin que nous
» combattions en champ clos... On voudrait que je me
» défendisse ; et pourquoi ? Pour se repaître de mon
» agonie ?... Cet espoir sera trompé. Vous pourrez men-
» tir à votre conscience, je ne mentirai pas à la mienne ;
» j'avouerai hautement que j'ai volé, car j'ai fait le
» commerce, et le commerce, d'autres l'ont dit avant
» moi, n'est autre chose que le vol organisé. J'ai volé il
» y a un an, comme vous avez volé hier, comme vous
» volerez demain. Il n'y a qu'une différence entre nous ;
» mais il faut reconnaître qu'elle est immense : c'est que
» j'avoue et que vous niez ; c'est que si j'ai voulu voler,
» je ne veux pas mentir, et que vous volez et mentez
» avec une égale sécurité.

» Et maintenant, messieurs les jurés, montrez-vous
» forts et braves en vous réunissant pour accabler un
» adversaire qui dédaigne de vous crier merci ; égorgez-le
» froidement, pour lui apprendre ce que vaut la toile et
» le drap.

» Mais la vie de l'homme dure plus d'un jour, mes-
» sieurs ; il pourra se faire que le bagne ne dévore pas
» entièrement la pâture que vous allez lui jeter ; et qui
» sait si quelque jour la puissance ne changera pas de
» bannière ?... J'ai dit, messieurs ; ma défense ne pou-
» vait ni ne devait se composer d'autres arguments.
» Prononcez-donc, et hâtez-vous ; car il ne s'agit que
» de la vie d'un homme, et votre dîner refroidit. »

Cette courte allocution produisit sur l'auditoire un effet extraordinaire ; les femmes pleuraient, les hommes s'agitaient, et de longs et bruyants murmures empê-

chèrent pendant quelques instants le président de faire son résumé.

Profitant de cette rumeur, une jeune femme s'avança près du banc des accusés et jeta à mes pieds quelque chose que je parvins à ramasser sans que les gendarmes s'aperçussent du mouvement que je fis.

Un quart d'heure après, les jurés entrèrent dans la salle de leurs délibérations ; ils en sortirent au bout de dix minutes, et le chef du jury, sans pâlir, sans balbutier, dit à haute voix :

« Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et » devant les hommes, la réponse, du jury, à l'unanimité, » sur toutes les questions, est : *oui*, *l'accusé est coupable.*»

De retour dans ma prison, j'examinai l'objet qui m'avait été jeté. C'était un étui long comme le petit doigt, et moitié moins gros. Je l'ouvris avec anxiété. Il contenait deux petites limes anglaises, d'une finesse extrême, et un billet grand comme l'ongle, avec ces mots : « Amour, courage et persévérance. »

Je reconnus l'écriture de Lucie ; de Lucie à qui je devais tout, dont je m'étais si vite fatigué et qui, peut-être, souffrait maintenant à cause de moi !... Oh ! oui, il faut bien le reconnaître, les femmes valent mieux que nous, et c'est à elles qu'il sera beaucoup pardonné, car elles seules savent aimer.

Ce ne fut pas sans peine que je parvins à soustraire à tous les regards l'instrument de délivrance que la bonne Lucie avait réussi à me faire parvenir ; mais, dans le lieu où je me trouvais, et avec les précautions que prenaient mes gardiens, il me fut impossible d'en faire usage.

J'espérais être plus heureux pendant mon transfert à Toulon ; mais ce collier de fer, si solidement rivé avant le départ, et la surveillance active exercée sur les condamnés composant la chaîne, me parurent bientôt des obstacles insurmontables ; d'ailleurs, j'avais été l'objet d'une recommandation spéciale, tous les yeux étaient fixés sur moi, et je sentis qu'en voulant hâter ma délivrance, je courais le risque de la rendre impossible un peu plus tard.

Il me fallut donc avaler le calice jusqu'à la lie, et j'arrivai enfin au bagne, où le plaisir que j'éprouvai en retrouvant Bertrand vint adoucir les tortures physiques et morales qui mettaient, depuis quelque temps, mon courage à l'épreuve.

XVI

TORTURES — RETOUR DE FORTUNE

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis que j'avais quitté Bertrand dans la prison de Lyon ; je m'attendais donc à le retrouver résigné, la résignation étant une qualité assez commune chez les êtres faibles ; il n'en était rien : le pauvre garçon vivait, pour ainsi dire, de souvenir. Il mettait sans cesse le présent en comparaison avec le passé, de sorte que ses regrets, loin de s'éteindre ou de s'amoindrir, acquéraient chaque jour plus de vivacité.

— Dix ans ! me répétait-il chaque fois que nous pouvions causer sans témoins, ce qui était assez rare ; passer dix ans ici ! Oh ! c'est impossible, je mourrai avant d'avoir fait la moitié de mon temps !...

— Allons donc, mon garçon, lui disais-je, du courage !... Est-ce que ce langage-là est digne d'un homme qui s'est fait réformateur ?

— Et c'est bien là ce qui me fâche, Robert. Si, au lieu de

venir à Paris d'abord, et de faire le réformateur ensuite, j'étais resté chez mon père à pousser le rabot, je ne serais pas ici... je serais marié, j'aurais une femme qui m'aimerait, des enfants, un bon lit, mon pot-au-feu deux fois par semaine ; enfin je serais un bon bourgeois du quartier Martainville, à Rouen.

— Mon cher ami, je suis fâché d'être obligé de te le dire ; mais tu m'as tout l'air de vouloir te placer au premier rang dans l'immense régiment des ganaches... Mais tu as raison, sacredieu ! quand on n'a qu'un cœur de poule dans la poitrine, quand on n'est fait que pour ramper, il ne faut pas s'associer avec qui a des ailes...

— Ah ! voilà que tu t'emportes !

— Eh ! oui, je m'emporte, car il n'est pas possible d'entendre de sang-froid cet éternel refrain.

— Tu te trouves donc bien ici, toi ?

— Je m'y trouve horriblement mal, et j'en suis enchanté ; car cela centuplera le plaisir que j'éprouverai quand j'en serai sorti. Il faut souffrir pour jouir. N'est-ce rien que d'avoir pu, pendant cinq ou six ans, jeter l'or par les fenêtres ? N'est-ce rien que d'avoir dormi sur un million ?

— Je ne dis pas ; mais maintenant nous dormons sur une galette de filasse ; nous ne possédons pas un écu, et cela doit durer dix ans ! dix années entières !

— Imbécile ! penses-tu que je sois d'une pâte à passer dix ans dans le même lieu ?... Dix ans ! mais je ne voudrais pas faire une pareille séance même dans le paradis.

— Ah ! c'est une autre paire de manches ; il est possible que tu parviennes à t'en tirer, toi, quoique ce soit

fort difficile, surtout lorqu'on y est arrivé, comme nous, avec certaines recommandations.

— Nous y parviendrons ensemble, Bertrand, à condition toutefois que tu me feras grâce, désormais, de tes jérémiades : elles ont le double inconvénient d'être fort ennuyeuses et de ne servir absolument à rien.

— Tu as donc trouvé un moyen ?

— J'en ai trouvé dix.

— Et tu ne m'abandonneras pas ?

— Je t'en donne ma parole d'honneur !

Ce dialogue avait lieu dans la corderie de l'arsenal, alors qu'après avoir rangé une énorme quantité de cables, nous prenions le repos d'usage. Nous étions seuls, assis sur une balle de chanvre.

— Mon ami, ajoutai-je en montrant à Bertrand le petit étui que j'étais parvenu jusque là à soustraire à tous les regards ; mon ami, voici l'instrument de notre délivrance.

Le visage de Bertrand s'anima ; je crois qu'en ce moment il était vraiment capable de quelque résolution.

— Est-ce pour aujourd'hui ? me demanda-t-il en respirant à peine.

— Il est trop tard : dans cinq minutes nous allons reprendre le travail ; demain si l'occasion se présente.

Mais, hélas ! ce lendemain vint et s'écoula sans qu'il nous fût possible d'échanger un mot ; puis, que de jours se succédèrent ensuite et s'écoulèrent de la même manière ! Il semblait que l'on nous eût devinés, et que nous devinssions à chaque instant l'objet d'une plus active surveillance. Cette vie était quelque chose de si horrible pour moi que, vingt fois, je fus sur le point de tenter

l'évasion sans aucune chance de succès, et seulement en vue de rompre la monotonie qui était le supplice le plus terrible que l'on pût m'infliger; mais, chaque jour, l'espérance d'un lendemain plus favorable me retenait.

Plus de deux ans se passèrent ainsi. Deux ans ! un siècle de souffrance ! Enfin, un jour, je pris la résolution de tenter ma délivrance seul, puisqu'il paraissait impossible que je pusse me concerter avec Bertrand. A tout hasard, je sciai mes fers de façon à n'avoir plus que quelques coups de lime à donner lorsque je voudrais m'en débarrasser ; mais, soit que le bruit produit par ce travail fait la nuit eût été entendu, soit que le hasard ait été l'unique cause d'un surcroît de précautions, auquel je ne pouvais m'attendre, les fers furent visités, lors du départ pour le travail, avec plus de soin que de coutume. et le sergent chargé de cette visite ayant donné un coup de canne sur les miens, ils tombèrent aussitôt.

Cette malheureuse tentative ne servit donc qu'à rendre ma captivité plus insupportable; car je fus mis aussitôt à la double chaîne : c'est-à-dire qu'il me fallut rester désormais attaché à mon banc. Je n'allais plus au travail avec les autres.

Je passerai rapidement sur cette époque ; ce sont cinq années à retrancher de ma vie, cinq années d'un ennui mille fois plus insupportable que les plus violentes tortures, car souffrir c'est sentir ; sentir c'est vivre, et je ne souffrais plus ; j'étais arrivé à un état d'atonie, d'engourdissement, de marasme pis que la mort.

Une circonstance qui, en apparence, ne devait avoir aucune influence sur ma situation, vint pourtant la modifier.

Le commissaire du bagne venait d'être changé et, pour de misérables esclaves, c'est toujours chose de quelque importance qu'un changement de maître. J'entendis donc autour de moi parler de cet événement ; puis on ne tarda pas à nous annoncer officiellement que notre nouveau seigneur et maître se disposait à visiter ses domaines.

Alors il fallut parer cette horrible prison, mettre, pour ainsi dire, le bagne en habits de fête, faire du mensonge, enfin ; car le mensonge se trouve partout.

Vint le jour de cette visite.

M. le commissaire traversa les salles, escorté d'officiers, de gardes-chiourmes, et de quelques personnages qu'il avait bien voulu admettre comme spectateurs ; car ne visite pas qui veut cet enfer créé par les hommes, et cela fait toujours passer une heure ou deux aux honnêtes citadins qui manquent de distractions.

Lorsque ce cortège entra dans la salle ou j'étais, je me levai du banc où j'avais déjà passé tant de jours assis, immobile et muet ; et mon regard, terne et stupide comme celui d'un crétin, se tourna vers cet être privilégié auquel le gouvernement venait de donner droit de vie et de mort sur plusieurs centaines d'individus. Il me semblait, dans l'état de décrépitude morale où je me trouvais, que ce dût être là quelque envoyé du ciel, une sorte de créature tenant le milieu entre la divinité et l'espèce humaine.

Que l'on juge donc de la commotion que je dus ressentir, de la révolution qui dut s'opérer en moi, quand je reconnus, dans ce personnage, Arnold, ce brave commandant qui m'avait donné les premières leçons de pres-

tidigitations, qui m'avait enseigné à corriger la fortune, et que j'avais autrefois écrasé de ma supériorité !

L'effet fut tel, que je recouvrai tout d'un coup une grande partie de cette énergie qui semblait éteinte, et lorsque le cortège ne fut plus qu'à deux ou trois pas de mon banc, je m'écriai d'une voix pleine et sonore :

— Le numéro 207 (car, au bagne, les hommes ne sont plus des hommes, ce ne sont plus que des abstractions, des chiffres), le numéro 207 supplie humblement monsieur le commissaire de vouloir bien lui accorder une audience de quelques secondes.

Cela était hardi. Deux ou trois adjudants s'avancèrent vers moi, la canne levée ; mais Arnold venait de me reconnaître. Nous échangeâmes un signe d'intelligence, et il ordonna aux adjudants de passer outre.

Dès ce moment, la vie me revint, ma poitrine s'élargit, mon cœur battit comme autrefois, et mon sang circula avec une rapidité inaccoutumée... C'est que l'espace s'agrandissait devant moi ; c'est que je venais d'entrevoir la liberté ! Avec quelle impatience j'attendis la soirée de de ce jour ! Puis, comme la journée du lendemain me parut longue ! C'est que tout ce temps s'écoula sans que M. le commissaire me donnât de ses nouvelles.

Vers la fin du jour, cependant, un adjudant vint à moi, et me dit, d'un ton presque humain, que je pourrais, non seulement aller désormais à la fatigue (au travail), mais que j'étais autorisé à choisir mon camarade de chaîne.

On devine que mon choix fut bientôt fait. Je désignai Bertrand, et nous fûmes accouplés immédiatement.

Le pauvre garçon était presque fou de joie : il eût volontiers baisé la chaîne qui l'attachait à moi.

— Oh ! Robert, nous ne mourrons donc pas ici? me dit-il.

— Ma foi ! mon garçon, voilà une question que je te pardonne; car, il y a vingt-quatre heures, j'aurais donné tout mon avenir pour un quart d'heure de joie; il y avait si longtemps que nous étions embourbés, que je n'espérais plus sortir de l'ornière ; mais enfin la fortune semble vouloir faire un tour de roue.

— Comment cela s'est-il fait?

— Parbleu ! comme tout se fait en ce monde : par hasard. Ce qu'il y a de très heureux dans cette affaire, c'est que j'ai toujours conservé le petit étui qui doit être notre sauveur. Pour le moment, il s'agit de bien voir autour de nous, et de prendre conseil des circonstances, sans nous laisser éblouir par les apparences. J'ai dans l'idée qu'il nous viendra bientôt des nouvelles d'un personnage qui ne désire pas moins ardemment que nous de nous voir hors d'ici, et qui n'a qu'un mot à dire pour que cela soit.

— Tu as donc fait une demande en grâce?

— Ce serait là un excellent moyen pour ne rien obtenir.

— Alors, je ne comprends pas...

— Eh ! qu'ai-je besoin que tu comprennes? La journée de demain ne se passera certainement pas sans nous apprendre quelque chose de nouveau sur ce point; ainsi tu peux dormir tranquille. Mais, plutôt, je te conseille de ne pas dormir du tout, afin de jouer de la lime : en voici une, je garde l'autre...

— Et la visite?

— On ne la fera pas pour nous, ou bien on la fera mal,

ce qui est absolument la même chose, et il importe d'être prêt à tout événement?

Nous passâmes donc encore cette nuit sans sommeil; mais elle fut douce néanmoins, et ne nous parut pas longue.

Lorsque l'heure du travail sonna, nos préparatifs étaient terminés. Je fus bien surpris, alors, de n'entendre parler en aucune manière du commissaire. Cependant, j'étais sûr qu'il m'avait reconnu : le signe d'intelligence qu'il m'avait fait le prouvait assez, et, s'il en eût été autrement, à quoi eût-il été possible d'attribuer la faveur qui venait de m'être accordée sans que je l'eusse sollicitée ?

En réfléchissant sur ce point, je me dis qu'il était tout simple qu'Arnold agît avec circonspection, et je me repentis presque de m'être tant hâté de scier cet exécrable anneau que le moindre choc pouvait rompre de nouveau. Je ne tardai pas à me rassurer.

En arrivant à l'arsenal, le même adjudant qui, la veille, m'avait réuni à Bertrand, nous assigna à tous deux un travail particulier dans un endroit où nous nous trouvâmes bientôt seuls.

— Voilà qui est bien surprenant, dit Bertrand; est-ce que tu as acheté cet homme-là ?

— Ne sais-tu pas que je suis sans argent?

— C'est qu'en vérité, quand il serait d'accord avec nous, il ne ferait pas mieux les choses. Voici un mur qui n'a pas dix pieds de haut, et quand il en aurait vingt, je ne demanderais pas vingt minutes pour passer de l'autre côté, grâce à cette grande vergue qui semble avoir été dressée tout exprès dans l'angle.

— Et qui te dit qu'on ne l'y a pas mise exprès?... Allons, c'est assez parlé; à bas la manille, et partons.

Nos fers tombèrent à l'instant même. Je montai le premier; Bertrand me suivait de près, et, déjà je touchais au sommet de la muraille, lorsque quatre coups de feu se firent entendre à la fois, et nous tombâmes l'un sur l'autre.

Bertrand eut plus à souffrir que moi de cette chute, car il se trouvait dessous; mais il n'avait été atteint que d'une balle, et j'avais reçu les trois autres dans le corps. L'une m'était entrée dans la poitrine en pénétrant par le dos près l'épaule droite; la seconde s'était logée dans ma cuisse gauche, et la troisième m'avait cassé le bras du même côté. Toutefois, je ne perdis pas la tête, et comprenant tout de suite que je venais de donner dans un piège, je recommandai à Bertrand de ne pas bouger.

— Ces coquins-là ne demanderaient pas mieux que de trouver un prétexte pour nous achever, lui dis-je, ne fais pas un mouvement jusqu'à ce que l'on vienne nous relever.

Au même instant, j'aperçus quatre gardes-chiourmes qui accouraient sur nous. Un cantinier et quelques autres personnes arrivèrent en même temps, et cette circonstance nous sauva.

— Leur affaire est faite, dit l'un des quatre assassins.

— Pas tout à fait, répondit le cantinier en me soulevant; celui-ci n'est pas mort, et l'autre n'a qu'une jambe cassée.

— Qu'on les porte à l'hôpital, dit un sergent; tous ces brigands-là ont la vie dix fois plus dure que d'honnêtes gens.

Nous fûmes, en effet, transportés à l'hôpital ; mais on ne put nous enchaîner dans nos lits, selon l'usage, à cause des blessures et des contusions qui nous avaient fait enfler les jambes, et qui, d'ailleurs, nous mettaient pour longtemps dans l'impossibilité d'en faire usage. Comme nous étions placés tout près l'un de l'autre, nous pûmes, dès que la douleur nous le permit, nous entretenir à demi-voix sans crainte d'être entendus.

— Ah! Robert, me dit Bertrand, nous voici bien loin du but où tu croyais toucher ce soir!

— Oui, mon ami, oui, plains-toi et blâme-moi, car j'ai donné dans le piège comme une mâchoire de première classe. Quand je pense que moi, Macaire, je me suis laissé jouer par un niais, un imbécile qui se croit du génie parce qu'il sait faire sauter la coupe et glisser un jeu de cartes dans sa manche, en vérité, quand je pense à cela, je regrette de n'avoir pas été tué sur le coup.

— Je ne suis pas de cet avis, moi, forçat debout vaut mieux qu'empereur enterré ; peut-être, au moins, pourrons-nous prendre notre revanche, quoique à vrai dire je ne sache pas trop de qui nous avons à nous plaindre.

— Mais je le sais, moi ; et, fort heureusement, j'ai conservé notre petit étui... Oui, oui, Bertrand, tu as raison, nous prendrons notre revanche ; car, quoique notre corps soit bien malade, je sens que mon esprit est sorti sain et sauf de cette léthargie qui semblait devoir l'anéantir.

Trois jours s'écoulèrent pendant lesquels je souffris horriblement, car il fallut extraire les balles que ces coquins de gardes-chiourmes m'avaient logées dans le corps, et ce fut une besogne longue et difficile pour les chétifs esculapes auxquels était confié le soin de nous guérir.

Dans la matinée du quatrième jour, je ne fus pas médiocrement surpris de voir s'approcher de mon lit M. le commissaire qui faisait, incognito, une visite à l'hôpital.

— Robert, me dit-il à voix basse, vous avez bien mal reconnu les bontés que j'avais eues et que je voulais avoir pour vous.

— Oh! vraiment, monsieur le commissaire, je suis tout confus de m'être montré si ingrat; vous m'avez fait mettre trois balles dans le corps, et je n'ai pas crié, en les recevant : *vive monsieur le commissaire !*... Quand on joue si gros jeu, mon cher maître, il faut être sûr de gagner la partie, et vous n'avez encore que la première manche.

— Vous avez tort de m'imputer votre malheur; j'avais fait tout ce qui m'avait été possible pour l'adoucir ; plus tard, j'aurais pu vous porter sur le tableau des grâces...

— Oui, je comprends ; dans deux ou trois ans, vous vous seriez occupé de moi utilement... Et qu'est-ce que deux ou trois ans de galères de plus ou de moins?...

— Vous vous oubliez, Robert! on n'échappe jamais aux conséquences de sa conduite, et votre présence au bagne est une nouvelle preuve de cette vérité.

— Sur ce pied-là, monsieur Arnold, j'aurais dû vous y trouver, dès mon arrivée, dans une situation bien différente de celle que vous y occupez. Ne vous souvient-il plus de ces honnêtes leçons que j'ai reçues d'un brave commandant qui s'était ligué avec les rois de cœur et de carreau pour faire une guerre fructueuse aux pigeons des tables d'hôte?

— Encore une fois, Robert, vous vous oubliez. J'ai eu

une jeunesse longue et orageuse, à la vérité ; mais la place que j'occupe n'est pourtant qu'une faible récompense des services que j'ai été assez heureux de pouvoir rendre à mon pays.

— Assez, mon cher monsieur, assez ! Robert Macaire est bien malade ; mais il n'est pas encore tombé en enfance.

— Écoutez-moi, mon ami, ce langage devrait m'offenser ; mais je veux bien avoir égard à votre position. En outre, j'avoue qu'il me serait très désagréable que nos anciennes relations fussent connues ici. Je vous offre donc la paix à des conditions tout à fait favorables pour vous ; vous vous tairez, et, pour prix de votre silence, ma protection couvrira toutes les fautes que vous avez commises ici, y compris votre dernière tentative d'évasion...

— C'est-à-dire que vous me pardonnez d'avoir bien voulu tendre la gorge au couteau ?...

— Eh bien ! est-ce la guerre que voulez ?

— Commençons par guérir nos blessés, commandant ; puis, s'il y a lieu, nous reprendrons les négociations.

Comme on le voit, je jouais serré. Le commissaire se retira furieux ; mais cela ne m'épouvantait nullement ; j'étais, pour le moment, à l'abri de sa colère, et je savais bien qu'il serait toujours temps d'accepter ses propositions.

— Mais c'est le commissaire qui vient de causer avec toi, me dit Bertrand, lorsque le vieux coquin fut parti

— Lui-même ; tu vois que nous sommes bien avec les autorités.

— Si ce personnage te protège, nous sommes sauvés !

— Tu crois?... Eh bien! sais-tu ce que nous vaut sa protection? C'est elle qui nous a envoyés à l'hôpital, lestés de quatre coups de fusil.

— Je ne comprends rien à tout cela, Robert; tu as donc des secrets pour moi?

— Assez, bavard! ne vois-tu pas que ces charitables sœurs, qui rôdent par ici, meurent d'envie d'entendre ce que nous disons?

Et, en effet, je remarquais, depuis un quart d'heure, que, deux des sœurs qui se trouvaient dans notre salle, jetaient souvent les yeux sur nous, l'une d'elles, particulièrement, dont je ne pouvais voir le visage que très imparfaitement, tant elle était singulièrement embéguinée. Cette dernière, dis-je, que je n'avais pas vue les jours précédents, s'était approchée à plusieurs reprises de mon lit : enfin, saisissant le moment où sa compagne était sortie, elle s'élança vers moi, saisit une de mes mains et la posa sur son cœur en me disant :

— Oh! Robert, est-il possible que tu ne m'aies pas reconnue?... Pauvre ami!... Dans quel état je te retrouve!...

— Est-ce bien vous, Lucie?... Cela est-il possible?... Mais non, c'est la fièvre qui trouble mon cerveau...

C'est qu'en effet, je ne pouvais en croire le témoignage de mes sens. Lucie sœur de charité! Lucie à l'hôpital! Cette charmante femme venant se jeter dans les bras du galérien! Cela me semblait prodigieux, incroyable.

— Oui, oui, c'est moi, ta Lucie, qui te parle... Est-ce qu'il m'est possible de vivre sans toi?... Est-ce que je puis être où tu n'es pas?... Aussi, comme j'ai souffert depuis notre malheureuse séparation!... La mort de mon

mari m'ayant rendue libre, je suis venue ici pour te voir, ou, tout au moins, pour respirer le même air que toi.

— Bonne Lucie ! Ange adoré, ce dévouement me fait oublier tous mes maux.

— Ne m'interromps point. Arrivée à Toulon, j'eus bientôt reconnu qu'il n'y avait qu'un moyen de nous rapprocher. Avec l'habit que je porte, on pénètre partout ; je n'ai pas hésité à le prendre : je me suis faite sœur de charité, et me voici. Maintenant, hâte-toi de guérir ; je veillerai sur toi...

Un infirmier, qui se dirigeait de notre côté, empêcha Lucie d'en dire davantage. Elle eut l'air de me faire prendre une potion, puis elle s'éloigna.

— Allons, me dis-je, il paraît que la fortune commence à se lasser de me tourner le dos. Parbleu ! mignonne, il était temps ; mais puisque vous me faites beau visage, je ne vous tiendrai pas rigueur : vos faveurs, ma belle, me feront bien vite oublier votre mauvaise humeur.

XVII

LA REVANCHE

Trois mois s'étaient écoulés ; nous étions en pleine convalescence, et la vie nous semblait douce, grâce aux soins de la bonne Lucie, chaque jour plus ingénieuse à nous faire oublier nos maux.

Bertrand était entièrement guéri, et je me trouvais assez fort pour tenter d'accomplir l'œuvre de notre délivrance ; mais il fallait dissimuler et feindre de ne pouvoir marcher, afin d'attendre qu'une occasion favorable se présentât.

— J'ai tout préparé pour ce soir, me dit un jour Lucie ; tenez-vous prêts à endosser un costume pareil au mien, lorsque vous verrez s'éteindre les lanternes de cette salle.

— Mais il sera bien tard ?

— Au contraire, elles s'éteindront de très bonne heure, car j'ai substitué de l'eau à la plus grande quantité d'huile... Assez ; il ne faut pas que l'on me voie, d'ici là, venir de ce côté.

Cette fois, j'attendis avec calme le moment d'agir. Je savais bien que nous ne pourrions pas sortir par la porte, et, quoique bien guéri, je sentais que ce serait une rude besogne pour mes forces, à peine renaissantes, que de descendre par la fenêtre d'un premier étage fort élevé, sans autre secours que nos draps attachés l'un au bout de l'autre; néanmoins, j'étais plein de confiance; j'avais un pressentiment de succès qui dissimulait à mes yeux les difficultés qu'il nous faudrait bientôt vaincre.

Bertrand, lui, se trouvait tout à fait dans son état normal, c'est-à-dire qu'il tremblait de toutes ses forces. Blessé beaucoup moins grièvement que moi, sa convalescence était bien plus avancée que la mienne; par conséquent la fuite lui était beaucoup plus facile ; mais il a toujours fallu que cet homme tremblât pour être capable de quelque chose. Je ne fus donc pas ému de la frayeur qu'il manifestait, et je passai le reste de la journée à élaborer le projet que j'avais formé de ne pas quitter Toulon sans donner de mes nouvelles au commissaire Arnold. Je voulais, en outre, prendre ma revanche du mauvais tour qu'il nous avait joué.

La nuit vint. Les deux lampes qui éclairaient notre salle furent allumées comme de coutume ; mais, bientôt, leur lumière faiblit, et elles ne tardèrent pas à s'éteindre entièrement.

Nous nous jetâmes aussitôt hors du lit, et j'entendis au même instant le frôlement d'une robe et le cliquetis du rosaire agité par une marche précipitée. C'était Lucie!

— Viens, que je t'habille, mon Robert, me dit-elle.

Je me laissai faire de la meilleure grâce du monde ; puis ce fut le tour de Bertrand, qu'il fallut vêtir de tout

point : car, bien que la peur n'ôtât rien à la lucidité de ses idées, le pauvre garçon eût été aussi embarrassé que moi pour s'affubler à tâtons d'un uniforme complet de sœur de charité.

La métamorphose est opérée ; nos draps sont solidement attachés à une barre de lit placée par nous en travers de la fenêtre.

— Adieu ! adieu ! Robert, me dit Lucie en se jetant dans mes bras ; il faut nous séparer, et je me trouve si bien près de toi !... nous serons bientôt réunis, je l'espère. Tâche de te rendre à Grenoble ; j'y serai probablement avant toi, car rien ne m'empêchera de prendre place dans les voitures publiques. Tu m'y trouveras donc à l'*Hôtel de France* ; de là, en vingt-quatre heures, nous pouvons franchir la frontière... J'ai mis dans tes poches tout ce dont je puis disposer. Allons, encore adieu, ou, plutôt, au revoir !

Nous échangeâmes un long baiser, puis je m'élançai résolument vers le chemin périlleux qu'il me fallait suivre ; et, grâce peut-être à l'exaltation où m'avait mis le dévouement de cette tendre amie, mes pieds atteignirent le pavé en un clin d'œil et sans le moindre accident. Il en fut de même de Bertrand qui se trouva dans la rue presque en même temps que moi.

— De quel côté allons-nous ? me dit-il.

— Qu'importe ! éloignons-nous promptement, nous nous orienterons ensuite.

— Il est neuf heures, et les passants pourront bien trouver extraordinaire de voir deux religieuses courir la pretentaine par le temps qu'il fait.

— Ne vas-tu pas te plaindre d'un peu de pluie ?... Cela

me plaît, au contraire, car je brûle; et puis, les rues sont désertes... Avance donc!...

— Dame! cet animal de jupon s'embarrasse dans mes jambes à chaque pas que je fais.

— Eh bien! trousse tes jupes et mets-les sous ton bras.

Après avoir marché pendant un quart d'heure, nous nous trouvâmes dans un lieu écarté et tout à fait désert. Je fouillai dans mes poches, et j'y trouvai une bourse qui me parut assez bien garnie; mais cela ne me rassura pas autant que l'eût fait un bon poignard ou une paire de pistolets. L'heure était trop avancée pour qu'il nous fût possible de sortir de la ville; et, affublés comme nous l'étions, nous ne pouvions prolonger notre promenade nocturne sans courir les plus grands dangers.

— Mon cher ami, dis-je à Bertrand, une visite à M. le commissaire du bagne est, maintenant, ce que nous avons de mieux à faire.

— Es-tu fou? Ce serait bien la peine de risquer à se briser les os sur le pavé, pour aller, tout de suite, se jeter dans la gueule du loup!

— Mon ami, les loups ne se mangent pas : on a vu des rois épouser des bergères, je le veux bien; mais on n'a pas encore vu un commissaire avaler deux sœurs de charité, sans se donner la peine de les éplucher. Or, c'est comme de bonnes religieuses, d'honnêtes et saintes filles, que nous nous présenterons à cet estimable fonctionnaire : j'ai l'espoir qu'après être entrés chez lui avec des cotillons, nous en sortirons avec des culottes, et, peut-être même, avec quelque chose de mieux. Tu porteras la parole, toi, qui n'es pas connu. Ton visage aux pâles

couleurs, ta voix en fausset s'accordent merveilleusement avec ton costume. Tu pourras même trembler tant que cela te fera plaisir, attendu qu'il est permis à une sainte fille d'être quelque peu timorée en présence d'un gaillard qui ne croit ni à Dieu ni à diable.

Tu diras tout d'abord à ce vieux coquin que nous avons quelque chose de la dernière importance à lui communiquer, et, lorsque nous serons seuls avec lui... ne t'inquiète pas du reste; il nous payera les coups de fusil... et tout ce qui s'en est suivi.

— Mais, s'il allait nous reconnaître... nous faire arrêter?

— Au premier mot, au moindre geste équivoque, je lui tords le cou comme à un poulet.

— Ça nous avancera bien.

— Il paraît, mons Bertrand, que le repos, la mollesse, ont épaissi votre intelligence!... Veux-tu me suivre, oui ou non?

— Parbleu! je ne resterai pas seul dans cette ruelle qui a l'air d'un véritable coupe-gorge... Je parierais qu'il ne manque pas ici de coquins capables de dépouiller un pauvre diable... Ah çà! si cette vieille bête de commissaire avait l'air de s'apercevoir de quelque chose, ne va pas le manquer, au moins!

— Qu'est-ce à dire, Bertrand? Ne savez-vous pas que je me respecte trop pour faire souffrir un vieillard? Suis-je donc un cannibale, un homme sans entrailles? Non, grâce au ciel, je ne possède aucune de ces mauvaises qualités. Ainsi, rassure-toi, mon ami : ta sensibilité ne sera pas mise à une trop rude épreuve; s'il faut absolument expédier le vieux drôle pour l'éternité, on l'expé-

diera ; mais lestement, délicatement, et avec les égards que l'on se doit entre gens bien élevés.

Bertrand, tout à fait rassuré, n'hésita plus à me suivre ; et nous nous présentâmes hardiment chez le commissaire, où nous pénétrâmes sans difficulté, grâce à notre habit.

Un domestique répondit à Bertrand que M. Arnold était couché.

— Il faut le réveiller, mon ami, dit Bertrand en cachant une partie de son visage avec son mouchoir, comme s'il eût souffert d'une fluxion ; — ce qui contribuait également à déguiser sa voix, — il faut le réveiller sur le champ ; vous sentez bien que, pour que nous lui fassions visite à cette heure, il faut qu'il s'agisse de choses de la plus haute importance. Allez vite ; et ne perdez pas un instant.

Le domestique obéit, et, deux minutes après, nous fûmes introduits dans la chambre à coucher, où nous trouvâmes le commissaire en robe de chambre. Nous fîmes chacun une révérence le moins gauchement possible, et selon nos conventions, ce fut encore Bertrand qui porta la parole.

— Vous devez être bien surpris, monsieur, de recevoir si tard la visite de deux religieuses ; mais l'affaire qui nous amène ne pouvait être différée.

— Expliquez-vous, mes chères sœurs ; je vous écoute.

— Nous venions, monsieur, vous donner avis d'un danger qui vous menace.

— Qui me menace ?... Moi, personnellement ?...

— Personnellement. A l'instant même où j'ai l'honneur de vous parler, vous n'êtes pas en sûreté ici.

Pendant ce colloque, j'étais resté en arrière, et je venais de pousser adroitement le verrou de la porte.

— Cette bonne fille a raison, mon cher maître, dis-je en m'avançant brusquement et en le saisissant à la gorge de manière à l'empêcher de proférer le moindre cri; elle a raison, vous n'êtes pas en sûreté, car voici Robert Macaire qui vient prendre sa revanche.

Il essaya bien de se défendre ; mais je le renversai sur le lit, près duquel nous nous trouvions, et je le maintins de telle sorte qu'il lui fut également impossible de faire un mouvement et d'articuler un mot.

— Allons, vite, Bertrand, dis-je, garrotte-lui solidement les jambes avec ce foulard, pendant que je vais lui faire, avec cette serviette, un bâillon capable de le rendre sobre de paroles... Bien ! Maintenant, aide-moi à lui attacher les mains derrière le dos.

Tout cela fut promptement exécuté ; et, déjà, nous songions à mettre à contribution la garde-robe du commissaire, afin de changer de costume, quand nous entendîmes, sous les fenêtres, un bruit de pas lourds et mesurés. Presque au même instant, ces paroles frappèrent nos oreilles :

— *Halte ! front !*

Bertrand courut à la croisée, près de laquelle se balançait un réverbère.

— C'est la garde ! me dit-il avec terreur. On place des sentinelles à toutes les issues !...

— Raison de plus pour ne pas perdre la tête. Allons, aide-moi à porter cet animal dans le cabinet dont je vois la porte ouverte ; reste auprès de lui afin de le faire taire

s'il arrivait qu'il pût grogner ; quant à moi, j'attendrai ici, de pied ferme, l'ennemi qui nous menace.

— Peut-être ferions-nous mieux de chercher à éluder la consigne.

— Si ces gens-là sont à nos trousses, comme cela en a l'air, ils n'ignorent probablement pas le moyen que nous avons employé pour venir jusqu'ici, et notre costume de religieuse ne servirait qu'à nous perdre plus sûrement. Fais ce que je te dis, et laisse-moi la direction des opérations.

Le commissaire, convenablement ficelé, fut donc traîné dans un petit cabinet attenant à l'alcôve, où il demeura sous la garde de Bertrand.

Cela terminé, je m'empressai de tirer le verrou ; puis je me dépouillai de mon costume féminin que je jetai dans un coin, et je m'étendis fort tranquillement dans le lit, encore tout chaud, du très honorable M. Arnold.

J'y étais à peine, lorqu'on frappa à la porte.

— Entrez ! dis-je en rabattant presque sur mes yeux le bonnet de coton dont je m'étais coiffé.

La porte s'ouvrit, et, à la lueur d'une simple veilleuse qui brûlait sur la cheminée, assez loin de moi pour qu'il fût impossible de reconnaître mes traits à cette lueur incertaine, je vis entrer un adjudant qui, le dos de la main appuyé sur le front, et se tenant à distance respectueuse, me dit :

— Monsieur le commissaire, les numéros 207 et 215 se sont évadés de l'hôpital, ce soir.

— Ah ! ah ! fis-je en me soulevant un peu sur l'oreiller.

— Ils sont partis par une fenêtre, à l'aide de leurs draps de lit.

— Oh! oh!

— Il paraît qu'ils ont été protégés par quelque personne de l'intérieur.

— Ah! il paraît cela?

— On assure qu'ils étaient, tous deux, déguisés en sœurs de charité.

— Voyez-vous, les bandits!

— Mais, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'on prétend qu'ils ont osé se présenter chez vous à l'aide de ce déguisement. On les a vus entrer.

— En vérité?

— Monsieur le commissaire, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Et après?

— C'est tout, monsieur le commissaire.

— Et qu'a-t-on fait pour les retrouver?

— J'ai placé des sentinelles à toutes les issues de votre appartement.

— Eh bien! mon ami, faites-les doubler, et allez chercher du renfort; mais, avant de vous éloigner, donnez l'ordre positif de ne laisser sortir personne de chez moi, et assurez-vous de mes domestiques, que vous ferez mettre au corps de garde; je soupçonne ces drôles-là d'avoir certaines relations... Il faut avouer que ces brigands sont bien effrontés!

— Peut-être ont-ils pensé qu'on ne viendrait pas les chercher ici.

— Vous croyez qu'ils ont pensé cela?... Vraiment, vous êtes un habile homme de deviner ainsi les choses.

— Ah! monsieur le commissaire, l'habitude...

— Vous avez l'habitude d'être un habile homme? Mon

cher ami, je me vois dans la nécessité de vous dire que cela est très louable de votre part. Ne perdez jamais cette habitude-là, et vous ferez votre chemin... Ainsi, vous allez doubler les sentinelles, n'est-ce pas ?

— Tout de suite.

— Et personne ne sortira d'ici ?

— Je vous réponds que le premier qui tenterait de forcer la consigne serait embroché sans miséricorde.

— Voilà des coquins qui seront bien attrapés !... Allez, mon cher... Ah ! j'oubliais : prévenez vos hommes que M. le commissaire et son secrétaire sont exceptés de la consigne... Diable ! nous ferions de belle besogne si ces gaillards-là allaient m'empêcher de me rendre sur le lieu où a été commis le délit... Il faut que je voie, que j'interroge, que je donne des ordres... N'oubliez pas cela.

— Oh ! soyez tranquille là-dessus, monsieur le commissaire.

— Je vais me lever, et, dès que je serai parti, vous ferez perquisition partout.

— Oui, monsieur.

— Vous fouillerez dans tous les coins, depuis la cave jusqu'au grenier.

— Je n'y manquerai pas.

— Et quand vous tiendrez ces coquins-là, vous ne les ménagerez pas !...

— Vous pouvez, là-dessus, vous en rapporter à moi.

— C'est que j'ai une peur terrible qu'ils ne vous glissent entre les doigts.

— Que je leur voie seulement le bout du nez, et leur affaire sera bonne.

— Allons je m'en rapporte à vous ; ne perdez pas un instant.

Ce brave homme partit, enchanté de la confiance que lui témoignait M. le commissaire ; et, bon gré, mal gré, les domestiques d'Arnold furent emmenés sur-le-champ.

— Quelle peur tu m'as faite, dit Bertrand en sortant du cabinet où Arnold gisait ficelé et immobile comme une momie.

— Ah ! sacredieu ! fais-moi grâce de ton refrain ordinaire... Peur, peur ! On dirait, le diable m'emporte, que ce mot-là est gravé sur ta langue !

— Tu vas peut-être me dire encore qu'il n'y a pas de quoi s'effrayer ?... Comment ! Tu fais doubler les sentinelles ?...

— Bertrand, tu me fais pitié, dis-je en me jetant hors du lit, cela devient fatigant. Agis, et tais-toi ; sinon je te plante là. Voyons, débarrasse-toi vivement de cette casaque de béguine... Voici précisément les vêtements qu'Arnold a quittés pour se mettre au lit... habit noir, pantalon, etc.! C'est mon affaire... Ouvre cette armoire. Bon ! voici de quoi choisir, à toi cette redingote et le reste... Parbleu ! il est fort heureux que M. le commissaire ait deux chapeaux ! Je prends le meilleur, en ma qualité de premier rôle ; à toi l'autre.

Ce changement de costume s'opéra avec une célérité incroyable. Bertrand, à qui, je l'ai dit, la peur donnait d'excellentes idées, décrocha avec dextérité une montre très belle, mit sous son bras un rouleau de papiers qu'il trouva sur un fauteuil, ce qui lui donna une sorte de maintien tout à fait convenable, et nous sortîmes sans pousser plus loin nos investigations, car le temps était

pour nous, en ce moment, beaucoup plus précieux que l'or.

En mettant le pied dehors, je dis à haute voix aux sentinelles :

— Le commissaire et son secrétaire.

Quelques minutes après, nous étions déjà bien loin.

Le spectacle finissait comme nous passions devant le théâtre, et la foule s'écoulait assez bruyamment.

— Voici des gens bien heureux, dit Bertrand ; ils savent au moins où ils coucheront cette nuit, et ils souperont si cela leur plaît !...

— Eh bien ! mon ami, nous ferons comme eux.

— Où diable veux-tu que nous allions demander un gîte à l'heure qu'il est, et dépourvus que nous sommes de papiers, chose d'autant plus indispensable, que le bruit de notre évasion va mettre sur pied tous les limiers de la police? Je gagerais qu'avant le point du jour, tous les hôtels et les auberges auront été fouillés par cette race maudite.

— Ces gens-là feront leur métier, et nous allons faire le nôtre.

A ces mots, j'entraînai mon compagnon dans un café où je venais de voir entrer un groupe joyeux de jeunes gens. Nous prîmes place à une table voisine de celle qu'ils occupaient, et, en attendant mieux, je demandai quelques rafraîchissements dont nous avions grand besoin après une si rude besogne.

XVIII

UN MAIRE

Les jeunes gens près desquels nous nous étions placés étaient fort animés ; ils jouaient, riaient, buvaient du punch ; tous se trouvaient enfin dans les dispositions les plus favorables au projet que je méditais. A leur tenue, à la bonne grâce avec laquelle les perdants s'exécutaient, il était facile de reconnaître qu'ils appartenaient à de riches familles : ce fut d'après ces observations que je dressai mes batteries. L'important, pour nous, était de passer la nuit ailleurs que dans la rue ou dans une auberge, où, ainsi que Bertrand me l'avait judicieusement fait observer, nous eussions été probablement reconnus et arrêtés. Je constatai bien vite qu'il ne nous serait pas difficile d'atteindre ce but. Il ne me fallut pas de grands efforts de génie pour parvenir à me mêler à la conversation de mes voisins, que le punch rendait de plus en plus expansifs.

Quant à Bertrand, il s'en tenait prudemment aux mo-

nosyllabes, interjections, exclamations et autres menues broutilles qui ne compromettent jamais, par la raison infiniment simple qu'elles ne signifient rien.

J'acceptai un verre de punch ; j'en offris un bol : on voulut le jouer, et me voici les cartes à la main. Je perdis la partie, la revanche, la seconde revanche, etc. Il m'eût été aussi facile de gagner, mais je m'en serais bien gardé ; j'avais besoin de la bonne humeur de mes adversaires ; et rien n'était plus propre à l'entretenir que de flatter leur amour-propre aux dépens de ma bourse.

Déjà, depuis longtemps, l'établissement était fermé ; mais on ne met pas volontiers à la porte des gens qui consomment six bols de punch en trois heures et qui ne paraissent pas d'humeur à s'arrêter de si tôt.

Bertrand devint radieux quand il m'entendit offrir de jouer à souper, offre qui fut acceptée avec enthousiasme.

La cuisine du limonadier était assez mal pourvue; mais le régime auquel nous avions été soumis pendant si longtemps nous eût fait trouver délicieux le plus détestable repas. Aussi Dieu sait quelle fête nous fîmes aux débris d'un pâté escortés d'une copieuse omelette, et d'une salade arrosée de cette bonne huile d'Aix parfumée ! Nos joyeux compagnons étaient enchantés de la manière dont je faisais les choses, car je voulus perdre aussi le souper afin d'avoir le droit et le moyen de prolonger la séance.

Enfin, au point du jour, nous avions encore le verre à la main ; et lorsque le soleil parut à l'horizon, nous dormions, les uns sur la table, les autres dessous.

Il fallut pourtant bien songer à la retraite quand le patron de l'établissement fut parvenu à nous réveiller.

Le temps était superbe ; un beau soleil de printemps jetait dans l'atmosphère une douce et vivifiante chaleur : je pensais que la campagne devait être belle ; il y avait si longtemps que je ne l'avais vue !

— Messieurs, dis-je, il n'y a pas de bonne fête sans lendemain. Je demande qu'il me soit permis de vous offrir à déjeuner hors la ville, dans quelque endroit de votre choix.

— Accepté ! Accepté ! s'écria-t-on en chœur. Allons à la Croix-Verte !...

— Va pour la Croix-Verte, pourvu que nous y trouvions de quoi faire compensation au mauvais souper dont il a fallu nous contenter ici.

Nous voilà partis, bras dessus, bras dessous, comme de de véritables amis de collège ; et, grâce à cet entourage, nous sortîmes de la ville sans éveiller le moindre soupçon.

— Il me semble, me dit Bertrand dans un moment où il se trouvait seul près de moi, il me semble que nos jambes ne font guère de chemin, et que nos finances vont terriblement vite.

— Bast ! Il reste encore plus de vingt louis dans la bourse que cette bonne Lucie m'a donnée.

— Respectable béguine, va !... il n'y a que toi pour faire des connaissances comme ça.

— Cela prouve, Bertrand, que le mérite, de même que la vertu, est tôt ou tard récompensé.

— C'est possible, je ne m'y oppose pas ; et, pour peu que cela te fasse plaisir, j'avouerai que la vertu et le mérite sont de fort belles choses ; mais tu me permettras d'ajouter qu'en ce moment toutes les vertus du monde

ne peuvent valoir pour nous une bourse bien ronde, et, au train dont cela va, la tienne sera plate ce soir.

— Bertrand, je vois avec douleur que les préliminaires et les suites du souper troublent encore votre cerveau. Croyez-vous donc, mon cher, queje sois homme à faire des efforts de génie pour le roi de Prusse?... Hélas! il est donc vrai que les grands hommes ont bien rarement le bonheur d'être compris!

— Ma foi! c'est ta faute : tu ne parles que par sentences et paraboles, et, au lieu de t'expliquer clairement, tu me donnes des charades à deviner.

— La parabole, Bertrand!... la parabole est une figure divine employée par notre Sauveur pour enseigner aux hommes la sublime morale!... J'imagine, mon ami, que vous n'êtes pas assez abandonné de Dieu pour mépriser les choses saintes et sacrées?

— Ce que tu dis là, Robert, est peut-être très beau; mais c'est excessivement éventuel! Moi, je ne fais point tant de phrases; je te demande tout simplement comment tu donneras à déjeuner à six personnes sans diminuer notre pécule.

— Ne savez-vous pas, mon cher ami, que notre divin Rédempteur donna à dîner à quarante mille personnes avec cinq pains et trois poissons?

— Tu choisis joliment ton temps pour nous conter toutes ces calembredaines!... Et puis, si les choses tournent mal, tu diras que je ne te secondes pas... Tiens, Robert, ces choses-là me mettent d'une humeur de crocodile.

— Voyons, ne te fâche pas; c'est qu'aussi tu ne devinerais pas qu'il fait jour à midi. Nous allons déjeuner, c'est vrai; mais nous déjeunerons aux frais de qui il ap-

partiendra. L'important n'était-il pas de sortir de la ville? J'aurais, hier soir, donné tout ce dont nous pouvions disposer pour avoir la certitude d'arriver sans encombre au lieu où nous sommes maintenant. Que diable! mon ami, il faut savoir borner ses désirs.

Nous arrivâmes à la Croix-Verte et l'on se mit à table. Au moment où nous attaquions les hors-d'œuvre, deux coups de canon se firent entendre. C'était notre évasion que l'autorité annonçait ainsi aux habitants de la campagne afin qu'ils se tinssent sur leurs gardes et se missent à nos trousses pour gagner la prime accordée à ceux qui parviennent à saisir les malheureux qui se trouvent dans le cas où nous étions.

— Ah! mon Dieu! s'écria Bertrand en laissant tomber le verre qu'il portait à ses lèvres.

— Qu'as-tu donc, mon ami? dis-je en lui lançant un regard significatif.

— Ce sont deux coquins qui avaient sans doute besoin de prendre l'air, dit l'un de nos compagnons; mais ils n'iront pas loin sans trouver à qui parler.

— Vous croyez, fit Bertrand en balbutiant, vous croyez que ces deux... ces deux coquins... ces scélérats, ne parviendront pas...

— Messieurs, interrompis-je, vous voyez en mon honorable ami l'homme le plus extraordinaire qui se puisse trouver; dans l'occasion, il est brave comme César, c'est un véritable lion; mais, qu'il entende parler de forçats, et il tremble comme un niais de mélodrame. Cela vient d'une aventure tout à fait extraordinaire qui lui est arrivée, et que je vous conterai au dessert.

— Parlons donc d'autre chose, et vive la joie! fit un

autre. Voici un civet délicieux; comment trouvez-vous ce petit vin de Saint-Georges?...

Je faisais toujours bonne contenance et je m'efforçais de faire entendre à Bertrand qu'il devait m'imiter ; mais cela était au-dessus des forces du pauvre garçon qui, ne sachant plus où il en était, quitta la table et alla se mettre au balcon.

— Ecoute, Robert ! s'écria-t-il brusquement.

Je le regardai. Ses traits étaient bouleversés. En une seconde, je fus près de lui.

— Tu es donc déjà las de la liberté? lui dis-je à voix basse.

— C'est une maladie dont je serai bientôt guéri, me répondit-il, car voici deux gendarmes qui mettent pied à terre.

— Où sont-ils.

— Ils viennent d'entrer. Ne vois-tu pas leur chevaux?

— Eh bien! mon ami, puisqu'ils sont entrés par la porte, c'est le cas, pour nous, de sortir par la fenêtre.

Cette phrase était à peine achevée que déjà, je m'étais élancé par-dessus le balcon. Bertrand me suivit. J'enfourchai l'un des chevaux des gendarmes, il prit l'autre. Nous quittâmes la route, après avoir parcouru quelques lieues, pour nous jeter à travers champs, et, une demi-heure après, nous étions au milieu d'un petit bois, où nous mîmes pied à terre pour tenir conseil.

Bertrand pensait qu'il fallait continuer à nous éloigner sur les chevaux des gendarmes ; mais ce ne fut pas mon avis. Notre tenue et les harnais de nos montures formaient un contraste trop remarquable pour ne pas donner des soupçons aux paysans déjà prévenus par le canon.

— Nous sommes bien ici, dis-je, restons-y jusqu'à la fin du jour, et gare à qui s'aviserait de nous y venir chercher. Nous avons maintenant deux paires de pistolets chargés et capables de répondre convenablement aux questions indiscrètes.

Après avoir attaché les chevaux à un arbre, nous nous étendîmes sur l'herbe ; mais comme je sentais qu'il nous serait difficile de résister au sommeil, il fut convenu que chacun de nous dormirait à son tour, tandis que l'autre ferait sentinelle.

Jamais je ne m'étais endormi avec autant de plaisir. Le temps était superbe, la chaleur excessive ; le sommet des arbres formait sur nos têtes un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil ; un sybarite eût été ravi : qu'était-ce donc pour des malheureux qui, après de longues années passées dans les fers, venaient, depuis quelques heures seulement, de se soustraire au bâton des gardes-chiourmes ?

La nuit vint ; le vent fraîchit.

— Maintenant, dis-je, nous pouvons nous remettre en route en toute sécurité.

— Oui, jusqu'à ce qu'il plaise à quelques malotrus de nous demander nos papiers.

— Il est vrai que cela nous manque ; mais rien ne nous manquera dans une heure.

— Et où diable espères-tu trouver des passesports ?

— Parbleu ! chez les gens qui en vendent. N'y a-t-il pas un dépôt de cette sotte marchandise chez tous les maires des quarante mille communes de France ? J'aperçois d'ici les premières maisons d'un village ; dans cinq minutes, nous serons chez le maire de l'endroit.

— Et tu espères gagner cet homme avec de l'argent?

— Imbécile! est-ce que nous n'avons pas encore un plus grand besoin d'argent que de papiers?... Nous aurons des passeports au prix courant, deux francs l'un ; je ne prétends pas les payer un sou de plus. Dis comme moi, et ne t'occupe pas du reste.

Bertrand, selon son habitude, se résigna à l'obéissance passive, et nous entrâmes dans le village.

— Mon ami, dis-je au premier paysan que je rencontrai, obligez-nous de nous indiquer la demeure de M. le maire.

— Ah ! c'est chez Pierre Barnal que vous allez?

— Nous voulons parler au maire de la commune.

— Eh ! tron de Diou ! le maire, c'est Pierre Barnal, et Pierre Barnal, c'est le maire.

— Va donc pour Pierre Barnal ! Où demeure-t-il ?

— La deuxième maison à gauche ; marchez toujours, et la terre ne vous manquera pas.

D'après cette lumineuse indication, nous arrivâmes bientôt à une espèce de métairie où nous trouvâmes le premier magistrat de l'endroit fort occupé d'une partie de cartes avec deux ou trois fortes têtes de sa trempe.

— Ah ! monsieur le maire ! m'écriai-je, on voit bien que vous ignorez les dangers que les honnêtes gens courent dans votre commune !

— Il est incontestable, dit Bertrand, que les honnêtes gens comme nous courent les plus grands dangers dans la commune de monsieur le maire...

— Eh ! pétiots ! répondit Pierre Barnal qui ne paraissait pas disposé à quitter sa partie pour nos beaux yeux,

vous êtes en vie, et le loup ne mange pas de si gros morceaux sans boire.

— Il n'en est pas moins vrai, monsieur le maire, qu'à peu de distance d'ici nous avons été attaqués, dépouillés, assassinés...

— Abimés, bousculés, écharpés, monsieur le maire, ajouta Bertrand.

— J'en ai des bosses sur la tête...

— Et moi des contusions au tibia !... Monsieur le maire, vous est-il arrivé quelquefois de recevoir de grandissimes coups de pied dans les os des jambes ?

— Eh ! qu'est-cé qué mé chantent ces tron de Dious de péniteux !

— Enfin, monsieur le maire, voici le fait : nous passions tranquillement notre chemin comme de braves et honnêtes gens...

— Des gens très braves et excessivement honnêtes, interrompit Bertrand.

— Lorsque nous fûmes assaillis par deux hommes, ou plutôt deux bêtes féroces qui, malgré la défense héroïque que nous fîmes, parvinrent à nous enlever nos portefeuilles qui contenaient des valeurs considérables. Comme, quelques heures auparavant, nous avions entendu deux coups de canon annonçant une évation de forçats, il demeure à peu près certain que nous avons été les premières victimes de ces scélérats.

— Eh ! par Diou et par lé diablé ! qué voulez-vous qué jé fasse à cela ?

— Le voici, monsieur. Des affaires de la plus haute importance ne nous permettant point de retourner sur nos pas, nous venons vous prier de nous délivrer des passe-

ports en remplacement de ceux qui nous ont été volés sur le territoire de votre commune.

— Qué lé mistral coupe la figure dé ces bélîtres qui me font perdre la partie !

— Respectable magistrat, nous sommes tout disposés à vous indemniser de cette perte, pourvu que nous soyons expédiés sans retard ; car, fort heureusement, les voleurs n'ont pas fouillé dans toutes mes poches.

Ces dernières paroles donnèrent de la bonne humeur à notre magistrat en bonnet de laine, qui, d'ailleurs, fort disposé à se débarrasser de nous le plus promptement possible, quitta le jeu, tira d'une armoire une souche à passeports, et se mit en devoir d'en remplir deux.

— Voyons, mon ami, me dit-il, comment vous nommez-vous ?

— De Saint-Rémond.

— Votre profession ?

— Fabricant de socques articulés et de seringues à musique.

— Tron dé Diou ! qu'est-ce qué cela veut dire ? Est-ce qué vous vous moquez dé moi ?

— Que le ciel m'en préserve, monsieur le maire ; auriez-vous le malheur de ne pas de croire aux seringues à musique ?... J'en ai, tout récemment encore, fait un envoi considérable à l'empereur du Maroc, et j'ai l'honneur d'être breveté de tous les souverains du continent... Mon honorable ami, M. Jacques Strop, que j'ai l'avantage de vous présenter, pourra vous dire les merveilles opérées par ce délicieux instrument.

— Va pour les seringues, et que cela finisse... A l'autre Comment vous nommez-vous ?

— Jacques Strop.

— Êtes-vous aussi fabricant de seringues ?

— J'ai l'honneur d'être capitaliste, ex-pensionnaire du gouvernement.

Les passeports étant remplis, signés et détachés de la souche, je m'en emparai ; puis je jetai sur la table une pièce de cinq francs que M. le maire ramassa en faisant une grimace assez laide ; mais nous pouvions désormais nous moquer de sa mauvaise humeur, et nous nous remîmes en route, enchantés de ce nouveau succès, et pleins d'espérance pour l'avenir.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'AUBERGE DES ADRETS

Me voici arrivé à l'époque de ma vie que les écrivains ont le plus exploitée ; les auteurs dramatiques se sont, comme d'habitude, donné carrière sans s'inquiéter de la vérité historique, non plus que des invraisemblances choquantes qui fourmillent dans leur œuvre. J'ai entendu souvent des gens se demander à quoi l'on pouvait attribuer le succès prodigieux du drame qui révéla au monde mon nom et une partie de ma vie ; et, en vérité, je ne conçois pas qu'on puisse se faire une semblable question. N'est-ce pas quelque chose de remarquable et capable de réveiller les esprits engourdis par la civilisation, qu'un homme se posant seul en face de cette organisation sociale cariée jusqu'au cœur, et lui déclarant une guerre de tous les jours, de toutes les heures? qu'un

homme osant proclamer à la face du monde entier les plus terribles vérités, et jetant sans pitié de la boue au visage des hypocrites qui se parent du nom de philanthropes, et se font élever des statues payées par la sueur du pauvre ?... Robert Macaire a dit : « Tout, dans ce monde, est dérision, déception amère ; les hommes sont de véritables loups-cerviers qui veulent passer pour des moutons ; eh bien ! je me ferai plus loup qu'eux tous, et je leur arracherai cette toison d'emprunt, au moyen de laquelle les fripons imposent aux sots. » Il a dit cela, il l'a fait. Il a donné en lui un échantillon vrai de l'espèce humaine ; il a forcé ainsi les plus impudents jongleurs à se reconnaître ; il a forcé cette société pourrie à se moquer d'elle-même ou à en rougir ; et vous vous demandez encore d'où vient qu'un lambeau de la vie de cet homme, mis au théâtre, a obtenu un succès si éclatant et si durable ! Mais où trouvez-vous donc un principe dont les conséquences soient plus rigoureuses ?.. Je ne fais pas le modeste, moi, pas plus que je ne fais le faible ou le fort ; je me donne pour ce que je suis, afin que l'on me prenne pour ce que je vaux. Et, bien que les écrivains dramatiques aient noyé, en ce qui me regarde, quelques vérités en beaucoup d'erreurs, il ne laissait pas d'y avoir encore dans leur œuvre tous les éléments d'un succès extraordinaire ; la vérité est si rare que, sous ce rapport, on est toujours disposé à se contenter de peu.

Malgré tous les soins que nous prîmes et les papiers dont nous étions pourvus, ce ne fut pas sans encombre que nous arrivâmes à Grenoble. Vingt fois nous eûmes maille à partir avec les autorités, en général, et, en particulier, avec les gendarmes qui sont bien l'autorité la

plus redoutable des quatre-vingt-six départements. La poltronnerie de ce trembleur de Bertrand nous suscita mille avaries ; mais, fort heureusement, le sang-froid imperturbable dont je suis doué, et qui ne m'a jamais abandonné, parvint toujours à faire pencher la balance en notre faveur. Toutefois, j'avais jugé convenable d'abandonner la grande route, et nous ne couchions que dans des villages assez éloignés des villes pour que nous n'eussions pas à craindre quelques-unes de ces rencontres qui pouvaient être pour nous si désastreuses.

Ces diverses circonstances ne nous permettaient d'avancer que bien lentement ; nos espèces s'épuisaient, et nos vêtements commençaient à se ressentir terriblement de la longueur du voyage.

Nous arrivâmes enfin à Grenoble ; mais là, un désappointement cruel vint couronner les diverses tribulations qu'il nous avait fallu supporter : Lucie n'était pas arrivée. Pendant huit jours je me présentai chaque matin à l'*Hôtel de France*, et, toujours, inutilement. J'ai su plus tard, que cette excellente amie avait été arrêtée comme complice de notre évasion, et s'était trouvée ainsi dans l'impossibilité de nous donner de ses nouvelles.

— Que ferons-nous ici ? me disait Bertrand ; Grenoble est une ville qui ne nous offre pas la moindre ressource, et peut-être même notre séjour y a-t-il éveillé déjà les soupçons de l'autorité.

— Cela signifie, Bertrand, que tu te sens atteint d'un redoublement de frayeur.

— Dame ! quand je pense que, depuis huit jours nous devrions avoir passé la frontière !

— Et tu t'imagines probablement qu'une fois en

Piémont, tu n'auras qu'à ordonner pour te faire servir ?

— Je n'imagine rien, sinon qu'il n'y aura plus de gendarmes à nos trousses, et je passe volontiers condamnation sur tout le reste.

— Pauvre garçon, tu me fais l'effet d'être dans une profonde erreur, et j'en suis vraiment désolé. En fait de gendarmes, mon ami, le nom ne se trouve qu'en France; mais la chose pullule sur toute la surface du globe. Ce que l'on appelle gendarme, chez nous, se nomme carabinier en Italie, constable en Angleterre, etc., etc.

— Ah ! mon Dieu !... Ainsi nous ne sortirons des mains des gendarmes que pour tomber dans celles des carabiniers ?...

— Je ne dis pas cela; mais je ne veux pas que tu donnes dans ce travers qui fait que l'on se trouve toujours mal où l'on est, et que l'on espère être mieux ailleurs. Au reste, j'éprouve, ainsi que toi, le désir de passer la frontière le plus tôt possible, ne fût-ce que pour varier nos souffrances, comme les heureux de la terre pour varier leurs plaisirs.

C'était là, en effet, ce que nous avions de mieux à faire; mais l'exécution de ce projet était devenue bien difficile avec les faibles ressources qui nous restaient. Nous partîmes néanmoins, emportant, comme Bias, toute notre fortune avec nous, fortune si légère que, dès le second jour de marche, nous nous trouvâmes sans argent. Ce fut alors que nous arrivâmes à cette auberge des Adrets, si célèbre depuis.

— Enfin, dis-je, nous approchons de la frontière ; mais je suis accablé de fatigue et de besoin ; aussi, nous allons prendre quelque chose dans cette auberge.

— Je crois que nous ferions mieux de continuer à marcher, répondit Bertrand ; je n'ai pas encore vu ailleurs que sur cette route une aussi grande quantité de ces hirondelles de potence dont la vue suffit pour me donner le frisson.

— Ne sommes-nous pas pourvus d'excellents papiers ?

— Sans doute ; mais il me semble que ces animaux-là nous regardent, dans ce pays, avec plus d'attention qu'ailleurs.

— Je suis forcé de reconnaître que tu as raison, et j'avoue que je n'ai pu me défendre d'un certain mouvement, lorsque, à la dernière brigade, le sous-officier nous toisa à plusieurs reprises ; mais ce n'est pas là une raison suffisante pour se laisser mourir de faim : ainsi, entrons.

Comme, en définitive, ma volonté avait toujours force de loi, il fallut bien que Bertrand obéît, et nous entrâmes dans l'auberge où tout semblait disposé pour une fête.

— Ah çà ! lui dis-je, ne vas pas nous compromettre avec ton éternelle frayeur ; je te préviens que si tu fais quelque grosse balourdise, je te plante là pour reverdir, et je retourne sur mes pas... dans cette belle France, véritable paradis terrestre... O mon pays !...

— Oui, il faut bien le dire vite ! Beau chien de paradis, où l'on met aux galères d'estimables commerçants qui vendent leurs marchandises à vingt-cinq pour cent au-dessous du cours, dans la seule vue de soulager l'humanité souffrante et opprimée.

— Ce que tu dis là est parfait, mon ami ; nous sommes les victimes de la civilisation ; mais cela ne peut modifier les sentiments...

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

— Oh ! si tu te jettes dans le sentiment, nous ne sommes pas près d'en sortir.

— Alors, tais-toi, et allons nous mettre à table.

— J'aime mieux parler ; ça me donne de l'assurance.

Je frappai sur une table pour appeler quelqu'un ; mon compagnon en fit autant ; un garçon de l'auberge se présenta.

— Que désirent ces messieurs?

— Parbleu ! ce qu'on désire quand on a faim et soif. Qu'avez-vous à nous servir ?

— Faim et soif, reprit Bertrand... quand on est à jeun depuis trente-six heures...

— Imbécile ! dis-je à voix basse, en lui allongeant un coup de pied.

— Aïe !... que le diable t'emporte !

— Ne vas-tu pas te plaindre, dis-je bien haut pour avoir passé trente-six heures dans une excellente chaise de poste?

— A la bonne heure; mais ce n'est pas une raison pour me casser les jambes.

— C'est-à-dire, reprit le garçon, que vous voulez dîner.

— C'est quelque chose comme cela, mon ami. Qu'avez-vous à nous offrir?

— Ah ! dame ! il y a bien des choses.

— Tant mieux; nous choisirons.

— Ne vous faites pas de mal ! Il y a bien des choses, mais ce n'est pas pour vous...

— Insolent !...

— Tiens ! Vous n'êtes pas gênés, vous autres? faudrait peut-être renvoyer la noce pour vos beaux yeux.

— Ah ! il y a une noce?...

— Et un peu soignée, je vous en réponds. M. Charles, le fils de M. Dumont, notre bourgeois, qui épouse mademoiselle Clémentine Germeuil... C'est pour demain ; mais on signe le contrat aujourd'hui, et vous sentez bien qu'une opération comme ça ne se fait pas sans remuer les fourchettes et mettre les petits plats dans les grands.

— Ainsi, parce que le fils de votre maître se marie, il faut que les honnêtes voyageurs qui descendent ici meurent de faim ?

— Pardon ! excuse !... D'abord, vous ne descendez pas, puisque vous arrivez sur vos jambes ; ensuite vous ne mourrez pas de faim. Si vous aimez l'omelette au lard...

— Que penses-tu de l'omelette au lard, Bertrand?

— Ce que je pense de l'omelette au lard ?... Dame ! c'est selon... Il y a une quinzaine de jours, j'en pensais beaucoup de bien.

— Moi, je trouve que c'est commun comme des sabots, et que ça ne convient pas du tout à des gens distingués. ... Garçon, nous désirons autre chose.

— Eh bien ! je puis vous offrir un poulet rôti d'hier.

— D'hier !... sur mon honneur, ce drôle nous prend pour des mendiants !

— Que veux-tu, dit Bertrand, c'est peut-être notre habit de voyage qui l'induit en erreur... Apprenez, mon ami, que des gens comme nous ne demandent jamais rien !

— Rien pour rien, ajoutai-je ; mais nous tenons essentiellement aux procédés.

— Alors, c'est malheureux pour vous ; car ici, nous ne connaissons pas ces bêtes-là !

— Imbécile ! cela veut dire que nous tenons à être trai-

tés avec tous les égards que l'on doit à des gens comme il faut.

— Mon Dieu! ne vous fâchez pas. On vous traitera comme vous voudrez... pour votre argent, bien entendu... Allons, mettez-vous là; voici les amis qui arrivent, et il ne tiendra qu'à vous d'être de la fête, car pour ce qui est du violon, c'est bien le cas de dire que, lorsqu'il y en a pour quatre, il y en a pour six.

Nous prîmes place à une table, fort impatients d'en finir avec cette espèce de maître Jacques, et nous fîmes au maigre repas qu'il nous servit, beaucoup plus d'honneur qu'il n'en méritait.

Tout à coup, les garçons et les filles du village arrivèrent conduits par Charles, le futur époux.

— Est-ce que tu as encore faim ? me dit Bertrand, à qui l'arrivée de tant de monde avait fait faire une grimace que j'avais fort bien comprise.

— Mon ami, l'estomac est satisfait; mais...

— Mais, tu me diras le reste plus loin : partons.

— Pars tout seul, et vas au diable si tu veux; quant à moi, je veux obéir au proverbe qui dit : « Si tu es à moitié bien quelque part, restes-y, de peur d'être mal ailleurs. »

— Es-tu fou? Tu prétends faire élection de domicile dans cette auberge!

— Oui, au moins jusqu'à demain.

— Et comment payerons-nous la dépense?

— Oh! sacredieu! laisse-moi tranquille avec tes inquiétudes sur la lune de l'autre mois!... J'ai remarqué que rien ne porte malheur comme de se défier de la Providence... Et puis, mon ami, la danse est un exercice

prodigieusement salutaire... Cela donne de la grâce, de la force, de la souplesse... Allons, Bertrand, dansons !...

— Non, le cœur ne m'en dit pas... j'aimerais mieux valser.

— Ah ! tu te permets le calembour. Eh bien ! j'aime mieux ça... Je crois n'avoir pas dansé depuis la soirée que nous donna le préfet de Mâcon, et puisque l'occasion se présente...

Bertrand n'avait pas l'air de croire que je parlasse sérieusement, et j'avoue que la fantaisie était bizarre ; mais tout n'était-il pas bizarrerie dans notre vie ? Le fait est que les sons criards du violon villageois m'avaient mis de joyeuse humeur. Sans m'inquiéter du désordre de ma toilette, je courus me mêler aux danseurs, et, pendant un quart d'heure, je fis l'admiration de tous les assistants, y compris Bertrand qui me regardait et semblait douter du témoignage de ses yeux.

Cela ne paraissait pas devoir finir de si tôt, car les tables dressées dans la cour avaient été couvertes de verres et de bouteilles, et cette fête improvisée paraissait avoir au moins autant de charmes pour tous ces braves gens que pour moi, lorsqu'une femme, jeune encore, mais sur le visage de laquelle un voile de tristesse semblait jeté, sortit de l'auberge et vint se mêler aux groupes joyeux.

— Et moi aussi je veux danser aujourd'hui, dit-elle en souriant.

La voix de cette femme me causa une émotion extraordinaire. Je m'approchai d'elle ; j'examinai son visage. Qu'on juge de ma surprise, lorsque je reconnus Augustine, ma femme, que j'avais oubliée depuis si longtemps !

Je m'éloignai promptement de peur qu'elle ne me reconnût, ou bien que les assistants ne s'aperçussent de l'émotion que j'éprouvais, et j'allai réfléchir, à l'ombre des arbres qui s'élevaient au fond de la cour.

Par quel concours de circonstances Augustine se trouvait-elle si loin du lieu où je l'avais laissée ? Avait-elle passé dans cette maison les longues années qui s'étaient écoulées depuis notre séparation ? Et qu'était devenu l'enfant dont j'étais le père ? Depuis près de vingt ans, c'était la première fois que je pensais à ce fruit de mes premières amours, et je l'avoue sans hésiter, car on ne commande pas à la pensée.

Depuis un quart d'heure j'étais plongé dans de profondes réflexions ; j'avais lâché la bride à mon imagination, et Dieu sait quel chemin elle avait déjà fait, lorsque je fus tiré de ma rêverie par quelques paroles que le maître de l'auberge et le père de la future échangeaient assez près de là.

— Ah çà ! mon ami, disait M. Germeuil, saurai-je enfin ce que veut dire cet air mystérieux que vous avez, toi et ton fils ?

— Mon cher Germeuil, tu vas le savoir tout à l'heure, et tu comprendras alors les tourments qu'éprouve en ce moment mon pauvre Charles.

— Allons donc ! parleras-tu ?... Le diable m'emporte, quand vous auriez la conscience plus chargée que Cartouche et Mandrin, vous ne feriez pas plus de cérémonies...

Est-ce que, par hasard, tu serais ruiné ? Eh bien ! tant mieux !... j'ai assez de bien pour nous tous... Est-ce que ton fils ne serait pas sain de corps et d'esprit ?

— Grâce au ciel, mon cher ami, ce n'est rien de tout cela. Ecoute : tu crois que Charles est mon fils ? Il n'en est rien.

— Que dis-tu ?

— La vérité. Il y a dix-huit ans, j'étais à Grenoble où je venais de perdre presque en même temps ma femme et le fils qu'elle m'avait donné ; le désespoir dans le cœur, je quittai cette ville pour me rendre chez mes parents. Forcé de m'arrêter à moitié chemin, je demandai un gîte dans une auberge isolée, dont je trouvai les habitants tenant conseil sur ce qu'ils devaient faire d'une jeune femme à laquelle ils avaient donné l'hospitalité la veille, et qui venait de donner le jour à un enfant que la maîtresse de la maison tenait dans ses bras : cet enfant c'était Charles.

— Charles n'est pas ton fils ?

— Si, si, il l'est ; c'est un titre que je serai heureux de lui conserver, car il l'a mérité... Oh ! mon ami, quelle belle âme ! et quel grand cœur !... Si tu lui refusais ta fille, il mourrait de douleur ; et, cependant, c'est lui qui a voulu que je te dise la vérité.

— Et qu'est devenue la mère ?

— Bien que sans ressources, elle ne put consentir à se séparer de son fils ; je la pris à mon service dès qu'elle fut rétablie. Oh ! je fus bien inspiré, puisqu'après dix-huit ans de bons et loyaux services, du dévouement le plus absolu, la bonne Augustine ne se croit pas encore quitte envers moi.

— Et le père de cet enfant ?...

— Augustine le croit mort. Il l'avait abandonnée, et elle avait quitté la Normandie pour aller en Savoie, où

elle espérait être accueillie chez une parente, lorsqu'elle fut surprise en route par les douleurs de l'enfantement.

— C'est là tout ?

— Tout.

— Embrasse-moi, mon brave ami, et dépêchons-nous de faire le bonheur de ces enfants. Mon gendre est un honnête homme, que veux-tu que je demande de plus ?... Allons, sacrebleu ! qu'il ne soit plus question de cela... Clémentine ! arrive ici, ma fille... Ecoute, tu craignais de ne pas plaire à la famille de ton mari, n'est-ce pas ? Tu craignais que tous les membres de cette famille ne ressemblassent pas à ton Charles ?... Eh bien, rassure-toi ; Charles est le fils de la bonne Augustine, et il ne connaît d'autres parents que sa mère ; il n'est que le fils d'adoption de mon vieil ami, et ce dernier ne veut que votre bonheur à tous deux.

— Comment, Charles n'est pas...

— Eh bien ! Qu'est-ce ? cela l'empêchera-t-il d'être bon mari, de t'aimer de tout son cœur ?... Et l'aimerais-tu moins parce qu'il se trouve en position de t'aimer davantage ?

— O mon bon père, que je suis heureuse de vous entendre parler ainsi !

— A la bonne heure, donc, morbleu ! Va, maintenant, ma chère Clémentine, va rejoindre Charles et nos amis ; j'ai à causer avec Dumont.

La jeune fiancée se retira. En même temps, Bertrand, qui venait de m'apercevoir, s'approcha de moi. Je lui fis signe de se taire.

— Ce que j'ai à te dire est tout simple, reprit Germeuil;

il s'agit de la partie financière ; je serais bien aise de terminer cela tout de suite.

— Tout n'est-il pas convenu ? Dès demain, cette auberge et ses dépendances appartiendront à Charles.

— Et moi, je donne à ma fille douze mille francs que voici dans ce portefeuille... Je t'avoue que je ne suis pas tranquille en pensant combien facilement je pourrais perdre ces précieux chiffons.

En parlant ainsi, Germeuil avait ouvert son portefeuille et montrait à son ami les douze billets de banque qu'il contenait.

— As-tu entendu? dis-je à Bertrand, douze mille francs ; comme cela nous irait !

— Cela nous irait comme un bas de soie.

— Être frivole ! des bas de soie nous feraient une belle jambe avec notre toilette actuelle... Retire-toi, il ne faut pas que l'on nous voie ensemble... Et puis je cherche une idée, et c'est toujours quand je suis seul que j'en trouve de bonnes.

Bertrand s'éloigna, et, presque au même instant, Charles, le futur mari de Clémentine, vint prendre les ordres de son père adoptif. Il fut convenu qu'il partirait sur-le-champ pour aller chercher le notaire de Saint-Paul, à cinq lieues de là, et qu'il reviendrait le lendemain, de bonne heure, avec le garde-notes.

— Est-ce que vous partez ce soir, monsieur Charles? demanda le garçon d'auberge qui venait prendre les ordres de son maître.

— Je pars à l'instant... Tu sais que je destine la chambre du n° 13 à M. Germeuil ; Clémentine occupera la petite chambre bleue au fond du corridor... et, s'il te vient

des voyageurs, tu les logeras où tu voudras... Voici le trousseau des doubles clefs : tu ne pourras pas te tromper car elles sont numérotées.

J'avais écouté tout cela fort attentivement ; chaque mot de ce dialogue s'était gravé dans ma mémoire.

— Les douze mille francs sont à nous ! me dis-je tout à coup.

Et, tandis que Dumont retournait à l'auberge, et que Germeuil, qui s'était approché d'Augustine, la faisait causer, je m'empressai de rejoindre Bertrand.

— Mon cher ami, lui dis-je, je tiens les douze mille francs.

— Déjà ?... Bien vrai ?... ne vas pas t'amuser à me faire une fausse joie ; il n'y a rien qui trouble la digestion d'une manière plus désagréable... voyons les billets...

— Je te les montrerai dans quelques heures, quand tu m'auras aidé à mettre la main dessus. Écoute : Pierre a un trousseau de doubles clefs, et Germeuil loge au n° 13 ; comprends-tu ?

— Sans doute, je comprends que, si nous avions la clef... et si Germeuil ne se réveillait pas mal à propos... et si...

— Vas-tu débiter des âneries jusqu'à demain ? Il nous faut la clef, et nous l'aurons tout à l'heure si tu me secondes... Voici justement maître Pierre qui va à la cave.

En effet, le garçon s'était dirigé vers la porte de la cave qui donnait dans la cour, et déjà il avait mis la clef dans la serrure.

— Diable ! monsieur Pierre, m'écriai-je, il me semble que vous nous oubliez.

— Messieurs, je suis à vous tout à l'heure.

— Un mot, s'il vous plaît.

— Pierre laissa la clef dans la serrure et s'approcha de nous.

— Mon cher monsieur Pierre, voici mon ami qui désirerait... Dis donc à monsieur Pierre ce que tu désires ; est-ce que tu crois qu'on est obligé de te deviner, de te servir sans que tu te donnes la peine de commander?

— C'est juste, dit Bertrand qui comprit ce que je voulais faire ; c'est parfaitement juste!... C'est pourquoi je me permettrai de demander à monsieur Pierre... C'est-à-dire que monsieur me permettra de lui demander... Mais non, toute réflexion faite, je ne demanderai rien, car je m'aperçois que monsieur Pierre est très pressé... N'est-il pas vrai, monsieur Pierre, que vous êtes excessivement pressé ?

— Oh ! quant à ça, c'est vrai que la besogne ne me manque pas ! surtout aujourd'hui... à cause de la noce de demain...

— Mon Dieu, ne vous gênez pas, monsieur Pierre ; si nous pouvons vous être utiles à quelque chose ?... Entre honnêtes gens, on peut se donner un coup de main.

Pendant que Bertrand occupait ainsi ce garçon, je m'étais emparé de la clef du caveau ; je fis signe à Bertrand que l'opération était terminée, et il tourna le dos à Pierre, lequel, prenant au sérieux la proposition qui venait de lui être faite, répondit :

— Ça n'est pas de refus pour demain ; aujourd'hui, ça n'est pas la peine.

— Eh bien ! Quand vous voudrez.

Pierre retourna alors à la porte du caveau.

— Tiens, c'est drôle, dit-il, la clef n'y est plus !

— Qu'avez-vous donc, monsieur Pierre? lui dis-je fort tranquillement.

— C'est une clef que j'avais... que je croyais avoir mise dans la serrure.

— On vous a volé une clef? dit Bertrand.

— Oh! volé... je n'ai pas dit volé; d'abord, il n'y a pas de voleur ici.

— Mon cher monsieur Pierre, repris-je, que parlez-vous donc de voleur? Est-ce que par hasard votre auberge ne serait pas sûre?

— Diable! fit Bertrand, cela peut donner à penser... surtout quand on est porteur de valeurs considérables... Je crois, mon ami, que nous ferions sagement de chercher un gîte ailleurs.

— Allons donc, messieurs! s'écria Pierre, est-ce que vous avez l'intention de décrier l'auberge des Adrets, la meilleure auberge de dix lieues à la ronde?... Quand je vous dis que vous n'avez rien à craindre ici..... J'ai égaré la clef du caveau; eh bien! je vais aller chercher le trousseau des doubles clefs, et il n'en sera plus question.

Pierre rentra, puis il revint promptement, muni du trousseau en question. Il en détacha la clef du caveau, et posa le reste sur une table près de laquelle nous nous trouvions.

Bertrand, s'emparant alors de la chandelle, voulut absolument éclairer M. Pierre, et, tandis qu'ils descendaient, j'eus le temps de détacher du trousseau la clef n° 13, que je mis dans ma poche.

— Je la tiens! me dis-je à demi-voix...

— Qu'est-ce que vous tenez? demanda Pierre qui sortait du caveau.

— La clef, monsieur Pierre, la clef que vous cherchiez tout à l'heure, et qui était tombée au pied de cette table.

Et je lui présentai celle que j'avais prise sur la porte du caveau.

— Ah ! merci ! ça me fait grand plaisir... A propos ! J'oubliais le trousseau sur cette table... J'oublie tout, aujourd'hui.

— J'espère au moins, dit Bertrand, que vous n'oublierez pas de bassiner nos lits ?

— Oh ! soyez tranquilles !...

— Avec de la cassonade ?

— Farceur ! est-ce que vous voulez dormir dans le caramel ?

— Mon ami, c'est que cela empêche de faire de mauvais rêves.

— Ah ! si vous êtes suceptible de rêver, c'est différent. Je vous demande cinq minutes, et votre affaire est faite.

Quelques instants après, nous nous retirions dans notre chambre ; mais ce n'était pas pour nous y livrer aux douceurs du sommeil : nous avions alors bien autre chose à faire !

II

L'ASSASSINAT

Le jour commençait à poindre ; Bertrand et moi nous sortions de la chambre de Germeuil, et j'avais dans ma poche les douze billets de mille francs ; mais il faut bien le dire aussi, mes mains étaient ensanglantées.

— Ah ! malheureux ! dit Bertrand, nous sommes perdus !.

— Pourquoi cela ?

— Je te dis que nous sommes perdus !

— Bertrand, je te demande pourquoi tu dis cela ?

— Tu oses me demander ? n'as-tu pas poignardé cet homme respectable qui...

— Qui avait douze mille francs que voici... Parbleu ! tu es encore d'une excellente pâte ! est-ce que je pouvais empêcher cet imbécile-là de se réveiller en sursaut ?

— Il a eu tort, c'est vrai... Je conviens de ses torts... mais trois coups de poignard !...

— Bertrand, vous mentez ! il n'y en a que deux.

— Deux ou trois, qu'importe !

— Cela est fort important, Bertrand ! Cela prouve que vous avez des prédispositions au mensonge; or le mensonge est une chose éminemment immorale... et n'est-il pas déplorable de douter de la moralité de son ami ?...

— Ah ! Robert que tu es injuste ! me reprocher si cruellement une erreur, une simple erreur!...

— Erreur n'est pas compte, j'en conviens. N'en parlons plus.

— Je crois que nous ferions bien de quitter cette auberge pendant que tout le monde dort.

— Oui, ce serait un excellent moyen pour faire mettre tout le canton à nos trousses.

— Au moins si j'étais sûr que cette femme, dont la chambre est voisine de la nôtre, ne nous ait pas entendus.

— Sois donc tranquille; je suis sûr qu'elle dort comme une marmotte... je la connais.

— Tu connais cette femme ?

— Sans doute, puisque c'est la mienne.

— Ah ! mon Dieu ! si elle allait te reconnaître !

— Impossible ! il y a près de vingt ans que nous ne nous sommes vus.

Nous rentrâmes dans notre chambre pour y partager les douze mille francs ; mais à peine en avions-nous fermé la porte, que nous entendîmes au dehors un bruit de chevaux.

— Je parie que ce sont des gendarmes, dit Bertrand ; je les sens.

— Et quand cela serait, ne sommes-nous pas en règle ? Nos passeports ne sont-ils pas excellents ? tout ce qu'il y a de mieux en ce genre?...

— A la bonne heure ; mais l'homme du n° 13... le sang... les billets...

— Ah çà ! est-ce que tu t'imagines que je suis disposé à entendre ces balivernes-là pendant quarante-huit heures sans boire ni manger ? Tiens, voici ta part.

— Bien ! voilà une parole que je comprends... Maintenant, filons.

— Et la carte, qui la payera ?

— Je vais la payer tout de suite, si ça peut te faire plaisir.

— Commence d'abord par te remettre un peu ; car rien que ton air effrayé suffirait pour nous faire mettre la main au collet.

Bertrand s'assit ; je lui fis avaler deux grands verres d'eau, et déjà il commençait à trembler beaucoup moins fort, lorsqu'on frappa à coups redoublés à la porte de notre chambre.

— Qui frappe ainsi ? dis-je avec mauvaise humeur.

— C'est moi, messieurs... Je suis Pierre... vous savez...

— Et que diable nous voulez-vous si matin, monsieur Pierre ?

— Ah ! dame ! ça serait trop long à vous expliquer par le trou de la serrure... mais il y a tout de même un fier grabuge !... d'abord on a assassiné M. Germeuil.

— Je l'avais bien dit, fit Bertrand : nous sommes perdus !

— Diable ! répliquai-je, c'est fort désagréable pour ce monsieur-là, monsieur Pierre ; mais parce qu'il y a des morts chez vous, ça n'est pas une raison pour empêcher les vivants de dormir... Monsieur Pierre, puisque vous voici, vous allez nous faire le plaisir de nous donner la carte à payer.

— Ah! bien oui! c'est bien de ça qu'il s'agit pour le quart d'heure!...

— Et de quoi s'agit-il donc, s'il vous plaît?

— D'abord il y a en bas M. le brigadier Roger et deux braves gendarmes de ses amis, qui veulent avoir l'honneur de faire votre connaissance.

— J'en étais sûr! dit Bertrand ; je les avais sentis!

— Tais-toi donc, animal!...

Puis m'adressant au garçon d'auberge :

— Monsieur Pierre, nous sommes à vous tout à l'heure; faites-moi l'amitié de dire au respectable brigadier que nous ne demandons que cinq minutes pour être en état de lui présenter nos hommages respectueux.

Pierre descendit.

— Allons, dis-je à Bertrand, de l'aplomb; car, cette fois, il y va de la tête!

Ces paroles eurent plus d'effet que je n'en attendais; Bertrand devint tout à fait calme; alors nous descendîmes dans la cour de l'auberge, où nous trouvâmes les trois gendarmes : c'étaient précisément ceux qui nous avaient demandé nos passeports, la veille, à l'entrée de la forêt.

— Ah! ah! fis-je en apercevant le brigadier, il paraît que nous sommes en pays de connaissance... Que pouvons-nous donc faire pour votre service, monsieur le brigadier?

— Me représenter vos passeports, s'il vous plaît.

— Mais il me semble qu'hier déjà...

— C'est possible; mais il s'est passé bien des choses depuis hier.

— Oh! mon Dieu! me dit Bertrand, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!

— Ne te lance donc pas dans des digressions hors de saison, lui dis-je en lui allongeant un coup de pied dans les jambes pour lui faire sentir la force de l'observation: M. le brigadier te fait l'honneur de te demander ton passeport.

— Ouf!... Aïe !... je comprends... Il paraît que dans ce pays-ci il faut leur montrer cela deux fois par jour... c'est d'une monotonie fatigante, tu me feras le plaisir d'en convenir.

— C'est ton passeport qu'on te demande ; fais-nous râce de tes observations.

En parlant ainsi, je présentai le mien au brigadier, et Bertrand se décida enfin à en faire autant.

Roger, le brigadier, les examina attentivement; il confronta chacun de nous avec le signalement indiqué, et, comme le tout était rigoureusement exact, il nous remit ces papiers en nous déclarant qu'ils lui paraissaient excellents; mais il nous prévint néanmoins que nous ne pouvions sortir de cette maison avant que l'enquête fût terminée.

Je ne pus l'entendre sans me sentir vivement ému; mais je n'étais pas au bout: cette journée devait être celle des émotions, comme on va le voir. Peut-être mon récit, sur ce point, paraîtra-il fastidieux, car c'est surtout de cette époque de ma vie que les auteurs dramatiques se sont emparés; et quoiqu'ils aient bien souvent altéré la vérité, ce qui est très mal, il se trouve dans leur version un grand nombre de faits exacts. On comprend, toutefois, que je ne puis les passer sous silence ; car ce

sont des confessions que j'écris, et je ne veux pas avoir l'air de détourner le calice que j'ai pris l'engagement de boire jusqu'à la lie. Ce que les écrivains qui se sont occupés de moi en ont dit, je le dirai, et lorsque nos versions seront différentes, on peut être sûr que la vérité sera de mon côté.

Je me disposais à emmener Bertrand dans notre chambre; car les dernières paroles du brigadier lui avaient donné un redoublement de frayeur tel, qu'il n'en eût pas fallu davantage pour compromettre les plus honnêtes gens du monde; mais au moment où nous tournions les talons, nous nous trouvâmes pour ainsi dire environnés par Dumont, Charles et Augustine qui se désolaient et fondaient en larmes.

— O mon fils, mon cher fils! disait cette dernière, ne te laisse pas aller à ce sombre désespoir.

— Son fils !... dit Bertrand en tremblant de plus belle; il me paraît que cela se complique singulièrement! on serait tenté de croire que tu as donné rendez-vous ici à toute ta famille.

— Qui est-ce qui serait tenté de croire cela?

— Je ne dis pas que tu en sois capable; mais tu conviendras que les apparences...

— Je conviendrai que les apparences sont pour les sots comme toi.

— Ah! tu vas te fâcher! Eh bien! tu choisis joliment ton temps!...

— Madame a raison, monsieur Charles, dis-je sans m'inquiéter des observations de Bertrand, il ne faut pas vous désoler, car enfin vous êtes son fils ; elle est votre mère ; et puis vous avez probablement un père, cela me paraît rationnel.

— Ah! monsieur! s'écria Augustine, ne me parlez pas de cet homme! Il m'a lâchement abandonnée, moi qui l'aimais tant.

Ces paroles me firent un mal horrible; des larmes brûlantes roulèrent sous mes paupières, et comme mon mouchoir de poche était dans un état véritablement déplorable, je pris adroitement le foulard qui se trouvait dans la poche de mon fils.

— Qu'est-ce que tu fais donc? me dit Bertrand.

— Ah! mon ami, je donnerais dix foulards comme celui-ci pour avoir une mèche de ses cheveux!

— Voilà encore une de ces blagues qui abondent mal à propos sur les lèvres de ton individu... Et dans quel moment!

Tandis que cela se passait, un gendarme qui venait d'arriver avait remis une lettre au brigadier. Ce dernier en avait vivement brisé le cachet, et, dès les premières lignes, la surprise s'était peinte sur son visage. Avant d'être arrivé au bas de la page, il leva brusquement la tête, et dit en nous désignant, Bertrand et moi :

— Qu'on arrête ces deux hommes!

— Qu'est-ce à dire, monsieur Roger? m'écriai-je en me redressant ; parlez-vous sérieusement ?... Croyez-vous que nous soyons hommes à souffrir les vexations de l'autorité subalterne?

— Il vous faudra bien souffrir que cet ordre s'exécute. Ecoutez :

« Il est ordonné au brigadier Roger d'arrêter, partout » où il les trouvera, deux forçats échappés récemment du » bagne de Toulon... »

— Comprenez-vous maintenant ? dit le brigadier en interrompant sa lecture.

— Je commence à comprendre que cette mauvaise plaisanterie est infiniment trop prolongée, et je vous serai fort obligé, monsieur le brigadier, de vouloir bien nous faire grâce du reste... Allons, Bertrand, partons...

— Si vous faites mine de bouger, s'écria Roger, je vais donner l'ordre de vous mettre les menottes.

— Allons donc! allons donc! exclama Bertrand, est-ce que, entre honnêtes gens, il faut se fâcher pour si peu de chose ?... Je suis un honnête homme, tu es un honnête homme, monsieur le brigadier est un honnête homme... du moins je me plais à le croire; eh bien! cela suffit : partons, et qu'il ne soit plus question de rien.

— Doucement, s'il vous plaît ! messieurs les honnêtes gens : voici la fin de l'ordre :

« Ces deux bandits voyagent l'un sous le nom de Strop,
» l'autre sous celui de Rémond; mais le premier n'est
» autre que Jacques Bertrand, et l'autre Robert Macaire. »

— Robert Macaire ! s'écria Augustine.

Et elle tomba sans connaissance.

Profitant alors de l'empressement que chacun mit à la la secourir, je fis un signe à Bertrand et nous tentâmes de prendre le large ; mais les issues étaient gardées, et nous fûmes arrêtés à la porte par deux canons de carabine qui se trouvèrent tout à coup appuyés sur notre poitrine.

— Mon cher ami, dis-je, il paraît que nous sommes victimes d'une méprise ; il y a certainement quelque malentendu.

— Il est très bien entendu, au contraire, répondit un gendarme, que nous vous arrêtons, et que, si vous tentez de vous échapper, nous allons vous mettre du plomb dans la tête.

— Quelle mauvaise plaisanterie ! s'écria Bertrand... Prenez garde, messieurs ; vous ne savez pas à quoi vous vous exposez... Nous avons le bras long... Nous ferons notre plainte aux autorités supérieures... Je m'adresserai à la Chambre des députés... mon frère en parlera aux ministres... mon cousin l'ambassadeur en dira deux mots au roi...

— Calme-toi, mon ami, repris-je, ces messieurs ont trop d'esprit, de savoir-vivre, pour vouloir nous obliger à user de rigueur.

— Les effrontés ! dit un des sbires ; il paraît que les particuliers ne sont pas manchots sous le rapport du maniement de la langue... mais la gendarmerie royale n'est pas d'un acabit à donner dans la bosse, comme un conscrit auquel on fait accroire que les serpents à sonnettes se nourrissent ordinairement de tambours-majors, c'est pourquoi nous avons celui de vous empoigner au nom de la loi, sauf, par vous, à faire vos réclamations devant qui de droit.

— Mon ami, dis-je à Bertrand, tu le vois, il y a force majeure...

— A la bonne heure, dit le gendarme ; tâchez de le prendre du bon côté, et tournez par le flanc droit immédiatement, c'est votre plus court chemin.

On comprend facilement que nous dûmes nous rendre à cette invitation, appuyée qu'elle était par deux gaillards taillés en hercules, armés jusqu'aux dents, et qui, pour

le moment, nous tenaient au bout de deux carabines admirablement fourbies et paraissant incapables de manquer de respect à leur maître en leur ratant dans la main.

En ce moment le brigadier arriva près de nous ; il donna des ordres, et l'on s'empara de nous ; mais grâce aux réclamations que je ne cessais de faire, et aux plaintes de Bertrand qui parlait toujours de nous faire rendre justice par l'autorité supérieure, les gendarmes se comportèrent décemment. A vrai dire, cet événement ne m'inquiétait que médiocrement ; il me paraissait clair, en raison de la distance où nous étions de la ville la plus voisine, que l'on serait obligé de nous garder pendant vingt-quatre heures à l'auberge, et je me disais que nous serions bien malheureux si, pendant ce temps, nous ne trouvions à nous deux, quelque expédient pour recouvrer notre liberté.

Ces prévisions ne furent pas justifiées. Le brigadier, après s'être concerté avec l'aubergiste Dumont, nous fit conduire dans une petite cour située derrière les bâtiments, et je me réjouissais déjà de cette circonstance en remarquant que nous allions ainsi nous trouver à proximité de la forêt ; mais, contre mon attente, nous fûmes séparés ; et, tandis que l'on m'enfermait dans une espèce de grange dont l'unique fenêtre était garnie de forts barreaux, on conduisait Bertrand à l'étage supérieur, de sorte que tout moyen de nous concerter nous fut ainsi enlevé.

— Diable ! me dis-je, lorsque je fus seul, voici qui m'a tout à fait l'air de tourner au tragique, et cela n'entre pas du tout dans mes goûts. Je commence à croire que Ber-

trand avait raison, et que nous avons trop lanterné pour gagner au large; mais aussi qui aurait pu s'attendre à une pareille complication d'événements?... Un père, une mère un fils qui ne se connaissent pas, et qui ont l'air de tomber de la lune justement dans le même lieu pour se rencontrer!... En vérité, si l'on était superstitieux, il y aurait de quoi donner des inquiétudes... Ah!... la bonne plaisanterie! ces imbéciles de gendarmes qui ont négligé de nous fouiller!... Voici bien ma part : six mille francs intacts dans ma poche... Ils sont charmants, ma parole d'honneur! voilà un procédé qui me réconcilie avec eux!

Je ne sais pourquoi cette pensée chassa tout à coup de mon esprit les idées lugubres qui s'en étaient emparées. Il ne semblait pas, à la vérité, que ces six mille francs restés en ma possession pussent me servir à recouvrer ma liberté; mais cela suffit pour que je me sentisse plus à l'aise : l'espérance me revint, et je commençai à explorer avec soin l'espèce de cachot où l'on m'avait enfermé.

Cet examen n'était pas encore achevé, lorsqu'une clef grinça dans la serrure; la porte s'ouvrit, et j'aperçus Charles qui me faisait signe de sortir.

Je fus aussitôt près de lui.

— Écoutez, me dit-il, il se passe ici des choses bien étranges depuis vingt-quatre heures... Augustine...

— Est votre mère : je le sais.

— Ce que vous ne savez pas, c'est qu'elle est en proie, maintenant, au plus affreux délire. Tout à l'heure, pourtant, elle a eu un instant de calme, elle m'a reconnu. — Charles, m'a-t-elle dit, Charles, mon cher fils, va trouver cet homme qui se cache sous le nom de Rémond; dis-lui que je mourrai avec joie si ma mort peut le sauver... dis-

lui que je lui pardonne tous les maux que j'ai soufferts pour lui...

— Elle a dit cela?

— Ce sont ses propres paroles. Vous savez de quel horrible crime on vous accuse?

— Oh! oh! monsieur Charles, vous allez bien vite en besogne; on voit que vous n'êtes encore qu'un apprenti diplomate. Voyons, mon jeune ami, parlons à cœur ouvert. L'un des hommes que l'on accuse est le mari de votre mère, et ce mari c'est moi!

— Mon père!... Vous mon père?... non, non, non, c'est impossible!

— Maintenant, mon garçon, ne parlons pas si haut, et tâchons de ne pas avoir l'air de jouer la tragédie; car ce n'est pas pour cela que vos respectables parents vous ont créé et mis au monde.

— Grand Dieu! ayez pitié de moi!

— C'est de l'égoïsme, Charles; il faut dire ayez pitié *de nous*... Il paraît, mon ami, que ton éducation a été singulièrement négligée, et que la piété filiale n'est pas ton fort..... Mais pour le moment, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.....

— Ainsi donc, je retrouve mon père dans l'assassin de M. Germeuil.

— Charles, monsieur mon fils, vous vous oubliez singulièrement... Je veux bien me dévouer pour assurer votre bonheur!... cela n'est-il pas sublime?... et, cependant, ô fils dénaturé, comment reconnaissez-vous cet admirable dévouement?... En me saluant du titre d'assassin !

— Ne parlons plus de cela, et hâtez-vous de me faire vos conditions.

— Rien de plus simple. Il me faut d'abord la clef de cette porte qui donne sur la forêt, un cheval au pied du mur, un manteau, une paire de pistolets, et quelques comestibles pour me donner des forces avant de partir.

— Vous aurez bientôt tout cela; car, que vous soyez coupable ou non, je donnerais la moitié de ma vie pour vous soustraire à l'infamie; mais que ferons-nous de votre compagnon de voyage?

— Vous me ferez le plaisir de le laisser où il est; cet homme est le vrai coupable, ainsi que l'on pourra s'en assurer en le fouillant; car il a encore sur lui une grande partie de la somme volée. Il ne manquera pas de rejeter le crime sur moi, ou, du moins, de m'accuser de complicité, accusation que je ne pourrai combattre, car, alors, je serai probablement hors de France où je fais le serment de ne plus rentrer... Ingrate patrie !

— Assez! assez! je n'en veux pas entendre davantage. Avant une heure, vous aurez tout ce que vous demandez.

— Tu me le promets?

— Je vous le jure. Hâtez-vous de rentrer dans la grange, car le moindre soupçon pourrait empêcher l'exécution de notre projet.

Lecteur, vous le voyez, ce ne sont pas là des confessions pour rire ; je ne fais pas la petite bouche quand il s'agit de dire la vérité, quelque terrible qu'elle soit. Souffrez donc que je vous montre maintenant que ma conduite, dans cette circonstance, ne fut pas aussi méprisable qu'elle a pu vous paraître. D'abord, il faut reconnaître la vérité de cet axiome : *la nécessité est la loi suprême*. Si, donc, je n'avais pu me sauver qu'en sacrifiant Bertrand, je serais excusable de l'avoir fait : de deux

maux il faut choisir le moindre, et la perte d'un homme est certainement moindre que la perte de deux ; mais cet abandon, j'éprouve le besoin de le consigner ici, cet abandon n'était qu'apparent : en recouvrant ma liberté, je me trouvais dans la possibilité de travailler efficacement à la délivrance de mon ami, et je n'eusse certainement pas hésité, pour atteindre ce but, à faire usage du génie et de l'audace dont j'avais déjà donné tant de preuves. Cela est tellement palpable et s'accorde si bien avec mon caractère et mes antécédents, que je m'étonne d'être obligé de le dire. Aussi me serais-je tu sur ce point, si les auteurs dramatiques ne m'avaient horriblement calomnié, s'ils n'avaient impudemment trahi la vérité. Ces messieurs, trouvant convenable de resserrer leur action et de terminer par une catastrophe, ont fait de Robert Macaire un lâche qui abandonna son compagnon d'infortune ; de Bertrand une bête féroce qui assassine son ami ; et, là-dessus, la toile tombe pour la plus grande édification des spectateurs !... Il faut donc se hâter de le dire, tout cela est ridicule, horrible, et, qui plus est, tout cela est faux. Je ne voulais pas abandonner Bertrand, et ce dernier n'a jamais songé à me tuer ; mais, comme moi, il songeait à recouvrer sa liberté.

Or, tandis que je faisais mes conventions avec Charles, Bertrand, dont la présence de ce dernier avait interrompu les travaux, écoutait attentivement ce que nous disions. Il dut croire que j'avais effectivement l'intention de le sacrifier, et il n'en mit que plus d'ardeur dans le travail qu'il avait commencé pour s'ouvrir un passage. Vers la fin du jour, un barreau avait cédé à ses efforts, et il se disposait à franchir d'un saut les douze pieds qui le sé-

paraient du sol, lorsque Charles revint, muni d'un panier. Il ouvrit la porte de ma prison et m'appela à voix basse. Je me hâtai de sortir.

— Le cheval est prêt, me dit-il ; voici le reste de ce qui vous est nécessaire : partez vite !

Il s'éloigna aussitôt.

Je pris le panier qui contenait la clef, les pistolets, le manteau et les vivres que j'avais demandés ; et je me disposais à appeler Bertrand, afin de lui expliquer, au travers des barreaux, mes projets ultérieurs, lorsque, à ma grande surprise, il monta sur la fenêtre, s'élança dans l'espace, et vint tomber à mes pieds.

— Ingrat ! s'écria-t-il, tu allais m'abandonner !

— Bertrand, répondis-je, je te pardonne, car le malheur rend injuste.

— En vérité ! tu me fais une belle grâce !... N'est-ce pas moi qui ai à te pardonner ton infâme conduite ? Ne m'as-tu pas désigné comme le seul coupable ?...

— C'était pour ton bien, imbécile !

— Oui-dà ?... J'en suis fâché pour toi, mais tu ne me feras pas avaler celle-là.

— Messire Bertrand, faites-moi l'amitié de vous taire, sinon vous me mettrez dans la nécessité de vous faire avaler quelque chose d'infiniment plus difficile à digérer.

En parlant ainsi, je lui montrai les pistolets dont j'étais muni ; puis j'ajoutai :

— Tu vois bien, mon garçon, que, si j'avais l'intention de partir seul, cela me serait très facile ; reconnais donc que tu m'as offensé par d'injustes soupçons.

— Ah ! Robert, pardonne-moi !

— Cela suffit ; partons !

J'ouvris la porte dont la clef m'avait été remise ; j'enfourchai le cheval qui m'attendait à quelques pas de là ; Bertrand monta en croupe derrière moi, et nous nous enfonçâmes dans la forêt de toute la vitesse de notre monture.

III

RETOUR DE JEUNESSE

Nous marchâmes toute la nuit, et nous étions déjà bien loin de l'auberge lorsque le jour parut.

— Où allons-nous ? dit Bertrand.

— Que sais-je et qu'importe? pourvu que nous nous éloignions de cette maudite maison. .

— A la bonne heure; mais il n'est pas indifférent d'aller en avant ou en arrière. N'es-tu pas toujours dans l'intention de franchir la frontière ?

— Allons donc! Bertrand! quitter la France quand nous sommes en veine de bonheur ? alors que nous avons bon pied, bon œil, les poches bien garnies ? mon ami, ce serait faire acte de mauvais citoyen.

— C'est que voilà une dernière affaire qui n'est pas de nature à nous réconcilier avec l'autorité.

— Eh bien! si l'autorité ne se réconcilie pas avec nous, nous ne nous réconcilierons pas avec elle, et elle y perdra plus que nous.

— Et puis, il n'est pas probable que nous puissions aller loin, maintenant que nous sommes signalés à toutes les brigades, et que l'on sait à quoi s'en tenir sur nos passeports.

— C'est là un inconvénient auquel je me charge de remédier. Au premier bourg, nous entrons à l'auberge et nous déjeunons, car la fraîcheur de la nuit m'a donné un appétit d'enfer ; puis, tandis que tu iras chercher un fripier, je procéderai à la métamorphose des susdits passeports ; ensuite, nous vendrons le cheval que je dois à la tendresse de mon fils ; et, tout cela étant terminé, nous nous dirigerons tranquillement sur Lyon, d'où nous nous rendrons directement à Paris par la diligence. Car, tout bien considéré, Bertrand, Paris est le seul séjour qui convienne à des gens d'un certain mérite; Paris, patrie des arts et de l'industrie !... A Paris, d'abord, on est tout ce qu'on veut être, pourvu que l'on ait de l'argent, et des hommes de notre trempe n'en doivent jamais manquer dans cette ville.

— Conviens pourtant que la province nous a aussi procuré des moments bien agréables.

— La province a son prix, je ne dis pas le contraire ; on y trouve des gens d'une excellente pâte, j'en conviens, de ces hommes de la nature primitive dont on ferait, *ad libitum*, des bonnets carrés, des moulins à vent ou des fonctionnaires publics ; mais il n'en est pas moins vrai que Paris l'emporte de beaucoup... D'ailleurs, c'est décidé, nous allons à Paris.

Ces dernières paroles étaient suffisantes pour empêcher Bertrand d'insister, quelque envie qu'il en eût pu avoir. Il se dispensa donc de répliquer, et, bientôt, nous

aperçûmes les premières maisons d'un gros village dans lequel nous entrâmes au pas de notre monture, et avec l'air de maquignons voyageant à petites journées.

Ce ne fut pas sans trembler, selon sa coutume, que Bertrand mit pied à terre à la porte de la première hôtellerie que nous aperçûmes ; mais comme son estomac parlait en ce moment aussi haut que le mien, il vint se mettre à table sans se faire tirer l'oreille, et, à l'aide de quelques verres d'un vin généreux, je le montai au diapason convenable pour qu'il montrât l'aplomb nécessaire.

Les choses s'arrangèrent, au reste, le mieux du monde. Nous avions affaire à de bons paysans auxquels il nous eût été très facile de faire accroire que nous venions de la lune, si cela nous eût semblé nécessaire. Tout s'arrangea donc d'une façon parfaite : le cheval fut vendu ; nous achetâmes des habits quelque peu grossiers, mais en bon état ; puis, grâce au talent de calligraphe que l'on me connaît, je mis promptement nos passeports d'accord avec notre nouveau costume et la profession qu'il semblait indiquer.

Le lendemain, nous arrivâmes à Lyon. Bertrand, à qui, selon l'ordinaire, l'appétit venait en mangeant, avait grande envie de ne pas quitter cette ville sans donner de nouveau à ses honorables habitants quelque petit échantillon de son savoir-faire. Je m'opposai formellement à l'exécution de cette fantaisie. Nous avions demeuré trop longtemps à Lyon pour n'avoir pas à craindre de nous trouver en pays de connaissance au moment le moins opportun, et, en cas d'arrestation, il nous eût fallu renoncer à l'espérance de recouvrer jamais la liberté ; car

on sait que nous avions un compte à régler avec les guichetiers, geôliers, gardiens, porte-clefs, etc., des prisons de cette ville. Ces braves gens n'eussent pas manqué de nous tenir bien ferrés dans quelque cul de basse-fosse, d'où nous ne serions sortis que pour paraître sur le théâtre le plus stupide et le plus ignoble, l'échafaud!

— Mon cher ami, dis-je, fais-moi le plaisir de garder tous tes moyens pour en faire usage quand il en sera temps, c'est-à-dire lorsque nous serons à Paris, ce vaste labyrinthe où les imbéciles se perdent, et où les gens d'esprit se retrempent. Nous sommes, pour le moment, deux honnêtes marchands qui reviennent de la foire de Beaucaire et qui se rendent à Paris pour y faire de nouvelles acquisitions. Ne sortons pas de là, et partons demain.

— A la bonne heure! partons demain ; car, à te parler franchement, la main me démange en diable, et si nous passions encore quarante-huit heures ici, je ne répondrais de rien... C'est plus fort que moi, je ne m'habituerai jamais à la mollesse ; il faut absolument que je fasse quelque chose.

— Eh bien! va retenir deux places pour le prochain départ, et tu seras bientôt en mesure de rattraper le temps perdu.

Il fallut bien que le brave garçon en prît son parti ; mais ce ne fut pas sans peine, tellement son envie de gagner au moins les frais du voyage était grande. Quant à moi, je m'occupai de toute autre chose pendant les deux jours que nous passâmes dans cette ville. Depuis notre départ de Toulon, je n'avais pas cessé de penser à cette bonne Lucie qui avait si généreusement fait le sa-

crifice de sa liberté pour nous faire recouvrer la nôtre ; j'espérais qu'enfin elle aurait pu suivre nos traces ; je mis tout en œuvre pour avoir de ses nouvelles : mes démarches furent sans succès.

Enfin nous partîmes ; et, après avoir roulé pendant trois jours dans une lourde voiture, nous entrâmes à Paris.

Il serait difficile de se faire une idée de l'émotion que j'éprouvai en revoyant cette ville loin de laquelle j'avais passé de si longues et si pénibles années ! Non, toute sensibilité n'était pas éteinte en moi ; les tortures du bagne, les inquiétudes d'une vie errante, la nécessité de lutter sans cesse contre les hommes et leurs lois, tout cela avait oppressé mon cœur d'un poids terrible. Mais quelques jours de bonheur suffisaient pour le rendre accessible aux plus doux sentiments ; il me semblait que j'avais été vieillard, et que je redevenais jeune homme ; aussi recommençai-je à me livrer à tous les plaisirs de la jeunesse. J'eus des habits faits dans le dernier goût, des bijoux, des maîtresses ; toutes choses qu'on achète presque toujours bien cher, alors qu'il serait si facile de les avoir pour rien.

En vain Bertrand se donnait-il la peine de me faire de temps à autre quelques sages représentations, le *lendemain* était devenu pour moi une horrible chose à laquelle je ne pouvais me résoudre à penser.

— Décidément, Robert, me dit un jour mon fidèle compagnon, tu veux nous mettre sur la paille.

— Moi ! je veux cela ? Où diable as-tu pris cette billevesée ?

— Je n'ai rien pris, mon ami... je dirai plus : nous n'avons rien pris depuis fort longtemps, et c'est là justement

ce qui me désole ; car pour peu que les choses continuent sur le même pied encore pendant huit jours, nous n'aurons plus un louis à notre service.

— Nous aurons mieux que cela, Bertrand : nous aurons toujours à notre service les gens qui ont de l'argent... De l'argent ! mais tu sais bien qu'il nous suffit de savoir où il y en a pour n'en pas manquer.

— Je ne dis pas ; mais il me semble que nous nous rouillons ; oui, Robert, nous nous rouillons... moi, d'abord, j'ai besoin d'être stimulé, et, si au lieu d'être stimulé, il faut que je sois stimulant...

— Diable ! maître Bertrand, où avez-vous appris à raisonner de la sorte ?

— Robert, je ne sais pas si je raisonne ; mais je sais parfaitement bien que nous nous ruinons, et je trouve que c'est déshonorant !... Oui, sacredieu ! Robert, c'est déshonorant !

L'enthousiasme avec lequel Bertrand prononça ces dernières paroles me fit réfléchir ; je compris qu'il avait raison et que des gens de notre trempe ne devaient pas user leur vie en futilités.

— Allons, mon brave ami, lui dis-je, calme-toi, je conviens que tu as raison ; mais je ne suis pourtant pas aussi coupable que tu sembles le croire ; d'abord, j'ai encore cinquante louis dans ma bourse.

— Belle misère ! au train dont tu y vas, il y en a pour trois jours.

— C'est possible, mon garçon ; mais si, avant qu'ils soient épuisés, ces cinquante louis me mettaient dans la possibilité de verser cent mille francs dans la caisse commune ?...

— Alors, Robert, je m'humilierais, je te demanderais pardon, je me reconnaîtrais plus que jamais ton vassal, ton esclave... Cent mille francs !...

— Prosterne-toi donc, chétif ! J'ai pour maîtresse, en ce moment, une femme divine, une sylphide... quelque chose d'aérien, de vaporeux... Ah ! mon ami, tu ne sais pas ce que vaut une pareille femme !

— J'avoue que je l'ignore complètement, attendu que je n'ai jamais spéculé sur cet article ; mais que cela vaille cent mille francs, ça me paraît fort, et, dans tous les cas, il ne doit pas être très facile de réaliser.

— Réaliser quoi ?

— Ta sylphide de cent mille francs. Est-ce que ce n'est pas de cela qu'il s'agit ?

— Que le diable emporte le butor ! Que ne parles-tu de la mener au marché aux chevaux pour lui trouver un acquéreur ?... Cette femme est charmante, Bertrand : je l'aime et je la garde.

— Ma foi ! je n'y comprends plus rien. Tu as une valeur de cent mille francs, tu veux verser ces cent mille francs dans la caisse commune, et tu veux garder la valeur... c'est à ne pas s'y reconnaître.

— Ah ! Bertrand, Bertrand, tu deviens un crétin ! serais-tu donc dégénéré à ce point qu'il te parût préférable de tuer la poule aux œufs d'or que de la laisser pondre ?

— Oh ! si tu te lances dans l'apologue ou la parabole, nous ne sommes pas près d'en sortir, et, au bout du compte, je n'en serai guère plus avancé.

— Je vais donc m'expliquer clairement ; car j'ai besoin de ton concours, et il ne faut pas faire de bêtises. Ecoute-

moi donc avec attention. Adeline, ainsi que je te le disais, est une femme charmante, divine...

— Ah ! bien !... ce que tu appelles Adeline, c'est ta sylphide, et...

— Et *vice versa.*

— Comment dis-tu?

— Je dis et *vice versa.*

— Et tu appelles cela t'expliquer clairement? Alors je te prierai de me parler hébreu.

— Bertrand, il me paraît que tu abuses singulièrement de ton ignorance. Mais enfin puisque tu as le malheur de ne pas savoir le latin, je te parlerai français et je te dirai que cette femme charmante m'adore.

— Tu m'as déjà dit ça cinq ou six fois, ce qui fait que je commence à douter.

— Tant pis; car il faut que tu croies.

— Eh bien! je tâcherai de croire, si ça doit nous rapporter quelque chose, ce qui est douteux, attendu que la foi est chose ordinairement fort stérile.

— Ah! maître sot, tu t'avises de faire l'esprit fort!... Bertrand, je te préviens que tu commences à m'échauffer prodigieusement les oreilles. Ecoute et tais-toi.

— Je t'écoute de toutes mes forces.

— Je disais donc que la charmante femme m'adore, ce qui n'a rien d'extraordinaire; il y a longtemps que les femmes m'ont accoutumé à cela; mais ce n'est pas tout: la jeune personne est, à son tour, adorée...

— Bon, bon... elle t'adore, tu l'adores... tu vois bien que nous tournons dans un cercle vicieux; est-ce que tu as envie de me faire tourner? Allons, dis-le tout de suite, afin que l'on sache au moins à quoi s'en tenir.

— Mon excellent ami, je te préviens que je n'ai maintenant d'autre envie que celle de te casser les reins, et que je vais la satisfaire tout à l'heure si tu t'avises de m'interrompre à nouveau.

— Oh! je sais bien que si tu veux abuser de tes forces... Mais qu'est-ce que la force brutale?... qu'est-ce que cela prouve?... Si tu me tues d'un coup de poing, cela prouvera que tu as la force du lion; mais il te manquera la prudence du serpent, sans laquelle on n'arrive à rien.

— Pas mal! pas mal! Je te pardonne en faveur de la comparaison, et je reprends. La jeune personne est adorée par M. de la Houblonnière, Alsacien de naissance, et marquis de son métier, avec cent soixante mille francs de revenu. Docile à ma volonté, Adeline a bien accueilli le marquis, et m'a présenté à lui comme secrétaire de l'ambassadeur du roi de Perse. Maintenant, redouble d'attention : le secrétaire c'est moi; l'ambassadeur, ce sera toi...

— Moi, je suis l'ambassadeur du roi de Perse?

— Pourquoi non?

— Au fait, je ne vois pas pourquoi je ne serais pas ambassadeur; seulement il faudrait savoir à quoi cela nous servira.

— Nous y voici : le marquis en question meurt d'envie de devenir diplomate pour être quelque chose, et c'est pour commencer à se faire connaître qu'il est devenu amoureux d'Adeline. Cette charmante fille ayant vu tout d'abord à qui elle avait affaire, accueillit parfaitement M. de la Houblonnière; elle poussa même la bienveillance jusqu'à accepter une calèche charmante, et un service en

vermeil que je me propose de faire apporter chez moi dans quelques jours...

— Tu feras cela?

— Foi d'honnête homme! Je le ferai comme je le dis.

— Eh bien! fais-le, et je n'en demande pas davantage.

—Décidément, Bertrand, tu tombes dans le crétinisme : tu n'en veux pas davantage, dis-tu? mais j'en veux cent fois plus moi!... Je veux les charmes de la femme : je veux l'or du marquis, je veux... tout! jusqu'à l'impossible inclusivement!

— C'est trop!

— C'est comme cela... Mais c'est du marquis de la Houblonnière qu'il s'agit... Bertrand, je te le donne comme la meilleure pâte d'homme qui ait été créée et mise au monde depuis le commencement des siècles.

— Tu me le donnes, je l'accepte. Après?

— Après, Bertrand? Ne t'ai-je pas dit que M. le marquis de la Houblonnière meurt d'envie d'entrer dans la phalange diplomatique?

— Tu m'as dit cela.

— Eh bien! je me fais son patron, avec l'aide d'Adeline, bien entendu; je le décore du titre de sous-secrétaire d'ambassade du roi de Perse... Moyennant dix mille francs, tu le reçois en cette qualité; moyennant vingt mille francs, nous lui faisons envoyer des présents au roi de Perse pour cinquante mille francs, et Adeline lui fait donner pour vingt mille francs d'épingles, que je fais, en vingt-quatre heures, passer de son portefeuille dans le nôtre. Comment trouves-tu cela?

— Parfait, Robert; aussi, je me tais, je respecte tes plai-

sirs, et je suis et serai tout ce que tu voudras que je sois.

— Eh bien! je veux qu'à compter d'aujourd'hui, et jusqu'à nouvel ordre, tu sois ambassadeur persan. Emploie le reste de notre argent à monter ta garde-robe; fais tes malles, prends des domestiques, et je t'installe dans un des brillants hôtels de la rue de la Paix.

— Mais encore faudrait-il savoir ce que j'aurai à dire.

— Rien : ça n'est pas difficile.

— Alors je serai un ambassadeur muet?

— Quand je dis rien, ça n'est pas tout à fait exact : tu pourras dire des niaiseries tant que tu voudras, ce sont des ingrédients fort en usage en diplomatie; mais, quant aux choses graves, tu t'en abstiendras, de peur qu'il ne t'échappe de lourdes bêtises, car, encore que notre Alsacien soit de force à digérer tout ce qu'il nous plaira de lui faire avaler, il ne faut pourtant pas lui mettre les bouchées trop fortes dès le commencement. Fais donc ce que je te dis : achète force bijoux en similor; il te faut des bagues à tous les doigts, des pipes longues de six pieds, et un costume complet de sultan.

Bertrand se mit aussitôt à l'œuvre; et, de mon côté, je me rendis chez Adeline, car, au point où nous en étions, il fallait agir promptement, sous peine de n'avoir bientôt plus un louis à notre service et d'en être réduits aux expédients de la montre et du mouchoir, ce qui est vraiment déplorable pour des gens d'une certaine capacité.

— Ma belle amie, lui dis-je, tu es plus charmante que jamais, et je veux faire quelque chose pour toi.

— Vraiment?

— C'est une chose arrêtée... Comment gouvernes-tu ton marquis de province?

— Le pauvre homme est au désespoir; hier encore il me jurait que je le ferais sécher sur pied.

— Tu lui tiens donc toujours rigueur?

— La question est flatteuse.

— Oh! je t'en prie, ne querellons pas sur les mots... après tout, l'humanité est une vertu qui en vaut bien une autre.

— C'est-à-dire que vous me conseillez d'accepter les propositions de M. de la Houblonnière?

— Ce n'est pas ma faute si cet homme est plus riche que moi.

— Oh! pour l'amour de Dieu, Robert, ne touchons pas cette corde-là; rien n'effarouche l'amour comme les questions d'argent.

— Rassurez-vous, ma belle, mon amour est de taille à ne pas s'effaroucher pour si peu... Allons, mon enfant, parlons raison : le marquis est riche, et je me sens très disposé à lui rendre service. Cet excellent homme meurt d'envie d'être diplomate : je le fais ministre plénipotentiaire; il n'a pas de cordons : je le fais chevalier de l'ordre du Croissant, pacha à deux ou trois queues, et le tout ne lui coûtera que la bagatelle de cent mille francs, y compris vingt mille francs d'épingles que tu te feras donner en récompense du zèle avec lequel tu ne peux manquer de servir les intérêts d'un si respectable personnage. Voilà le projet; passons aux moyens d'exécution. Tu vas écrire au marquis et l'inviter à venir passer la soirée chez toi. Je reste, nous causons ; demain, je le présente à l'illustre Sidi-Mahmoud; dans quinze jours, je lui remets ses lettres de créance, et, le lendemain, il a une audience du roi.

— Quelle folie!

— Mais c'est au contraire une chose fort sérieuse. Croyez-vous, ma charmante, qu'il soit bien difficile à un homme comme moi de faire un ministre plénipotentiaire?

—Franchement, Robert, je t'ai toujours regardé comme un diplomate pour rire.

— Et vous avez eu tort, ma belle ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : voulez-vous m'accorder votre loyal concours pour l'accomplissement de l'œuvre en question?

— Je le ferais quand il ne s'agirait que de rire.

L'invitation fut faite à l'instant, et, en attendant l'heure fixée, je courus rejoindre Bertrand qui avait fidèlement exécuté mes ordres et qui, escorté de trois domestiques de louage et d'un bagage très confortable, fut par moi installé dans l'un des plus somptueux appartements d'un superbe hôtel.

Deux heures après cette installation, j'étais avec M. de la Houblonnière, dans le petit salon d'Adeline.

— En vérité, monsieur le marquis, lui dis-je, il est inconcevable qu'un homme de votre mérite ne soit pas à quelque haut emploi : c'est une injustice criante.

— Eh! eh! il y a longtemps que je me suis dit cela, monsieur ; mais l'intrigue... Et puis des ministres qui sortent de je ne sais où ; des gens de rien auxquels le vrai mérite fait peur.

— Il est bien certain que vous seriez un excellent ambassadeur...

— Vous croyez?... Parbleu! je suis bien aise que nous soyons du même avis...

— Avec les talents diplomatiques que vous possédez...

— Il est vrai que je suis assez ferré sur cet article-là.

— Il n'y a pas, dans les cinq parties du monde, un souverain qui ne se tînt pour très heureux de vous posséder.

— Naturellement, j'avoue que cela me fait cet effet-là.

— Quant à moi, dit Adeline, je ne puis regarder la boutonnière de votre habit sans être furieuse contre le gouvernement; un ruban rouge ferait si bien là ! moi je suis folle des rubans.

— Et ce n'est pas ma faute si je n'ai pas cette croix d'honneur qui vous plaît tant, car je n'ai cessé de la demander depuis la création de l'ordre... mais on aime mieux la jeter à la tête des soldats !...

— Eh bien ! monsieur le marquis, il se présente une belle occasion de prendre votre revanche : l'ambassade dont j'ai l'honneur d'être secrétaire va bientôt retourner en Perse ; mais le roi, notre auguste souverain, a résolu d'avoir à Paris un ministre plénipotentiaire, et je sais que l'illustre Sidi-Mahmoud a reçu mission de choisir en France un homme digne et capable de remplir ces hautes fonctions. Si donc il vous plaisait d'être ministre de Sa Majesté le roi de Perse près la Cour de France, et grand-cordon de l'ordre du Croissant, cela pourrait s'arranger très facilement.

— Ministre plénipotentiaire !

— Avec cent mille roupies de traitement.

— Vous dites des roupies ?

— Je dis cent mille roupies, monnaie de Perse, que l'on vous fera tenir en billets de banque.

— Mais, monsieur, je ne sais pas le persan.

— Raison de plus.

— Comment cela?

— C'est fort simple : vous sentez bien qu'on ne parle pas le persan aux Tuileries : et, pour la correspondance, vous avez vos interprètes ; il faut bien que ces gens-là gagnent l'argent qu'on leur donne.

— C'est juste, c'est parfaitement juste : il est clair que le roi de Perse ne les paye pas pour le roi de Prusse... s'imagine qu'il y a bien des solliciteurs sur les rangs?

— Cinq ou six cents ; mais il ne faut pas que cela vous effraye. L'illustre Sidi-Mahmoud a en moi la confiance la plus illimitée, et je veux m'en montrer digne en faisant tomber son choix sur un homme d'une aussi haute capacité. Ainsi, monsieur, je suis à vos ordres, et vous présenterai à l'ambassadeur quand vous le désirerez.

— Comment ! là, sérieusement, vous croyez que cela pourrait s'arranger ?

— Je suis certain que c'est une affaire conclue, si vous le voulez.

— Sur mon honneur ! monsieur, on doit se tenir pour bien heureux de rencontrer dans le monde des personnes de votre mérite.

— Mon mérite, monsieur le marquis, est le très humble serviteur du vôtre ; vous serez bien certainement un diplomate de première force ; madame, qui se connaît en hommes forts, est bien pénétrée de cette vérité.

— Comment ! belle dame, vous seriez pénétrée... mais c'est charmant cela... J'aurai l'ordre du Croissant, je l'aurai, ne fût-ce que pour vos beaux yeux.

— Oh ! monsieur le marquis, repris-je, madame vous connaît assez pour être persuadée que l'amitié d'un homme comme vous ne peut être stérile... Vous avez en elle une véritable amie, monsieur.

— Ne parlons donc pas de cela, dit Adeline ; ne vous avais-je pas dit que je désirais que M. le marquis ignorât la part que je pouvais avoir à sa nomination ?

— Cela est vrai ; mais je ne sais pas taire les belles actions quand il n'y a pas d'inconvénient à les publier.

— Comment ! belle dame, vous vouliez vous dérober à l'expression de ma reconnaissance ? mais c'est de la cruauté... Vous disiez donc, monsieur, que je pourrais être présenté à l'illustrissime Sidi-Mou...

— Sidi-Mahmoud, monsieur le marquis ; lequel vous recevra avec toute la distinction qui convient à un homme de votre qualité... Je pense, monsieur, que les usages orientaux n'ont pas le malheur de vous être complètement étrangers ?

— Ah ! les usages orientaux... oui, je comprends... c'est-à-dire le turban, le Coran, les odalisques... Moi, d'abord ; j'adore les odalisques... Il est vrai que j'en ai vu de charmantes... à l'Opéra.

— Je parle des usages diplomatiques... des préliminaires de présentations, c'est-à-dire des présents... Dans la diplomatie orientale, monsieur le marquis, les présents sont la base de toute chose. Avant de faire visite a un grand personnage, on lui envoie des présents, puis il vous en fait à son tour ; c'est un échange de bons procédés, et le premier qui donne est toujours le mieux traité ; c'est à qui se montrera le plus magnifique, et c'est également à cela qu'on reconnaît la véritable grandeur.

— Parfait ! parfait ! Cela est, parbleu ! fort bien imaginé... Ainsi, il s'agirait maintenant d'envoyer des présents à l'illustre Mahmoud...

— Sidi-Mahmoud, lequel vous rendra bien la monnaie

de votre pièce, je vous prie de le croire. Dernièrement encore, il a donné deux chevaux arabes en échange d'une paire de rasoirs, et six cachemires de l'Inde pour une paire de sandales.

— Le grand homme ! maintenant il n'y a plus qu'une seule chose qui m'embarrasse, c'est de savoir ce que je pourrais bien lui offrir...

— Oh ! mon Dieu ! une bagatelle : un service en vermeil, par exemple.

— Oh ! oh !...

— Quelques montres garnies de pierreries...

— Ah ! ah !...

— Deux ou trois tabatières enrichies de brillants...

— Diable !

— Le tout ne doit pas s'élever à plus de soixante mille francs.

— Soixante mille...

— Est-ce que cela vous gênerait ?... Alors n'en parlons plus...

— Oh ! je ne dis pas cela.

— Ce que j'en dis, moi, est tout simplement à cause de l'intérêt que je vous porte ; mais si vos moyens ne vous permettent pas....

— Au contraire, au contraire... Vous disiez soixante mille francs... D'ailleurs, il ne s'agit que d'un échange ... Et puis nous avons parlé d'un traitement de...

— Cent mille roupies ; ce n'est pas de la petite bière !

— Sans doute ; il est clair que les roupies ont bien leur prix... un prix quelconque.

— Et puis l'honneur d'être membre du corps diplomatique...

— Je comprends parfaitement que le corps diplomatique sera fort honoré...

— Sans compter le grand cordon de l'ordre du Croissant!

— Vous voulez dire en comptant le grand cordon ! J'y tiens essentiellement !... d'autant plus que la charmante Adeline en a dit son avis... Oh ! ma belle amie, il ne faut pas vous en défendre : vous aimez la diplomatie, et vous avez un faible pour les diplomates... mais , c'est bien naturel; et vous me permettrez, certainement, de vous offrir un témoignage de ma reconnaissance... Tout bien considéré, je ne vois pas ce qui pourrait nous empêcher de terminer promptement cette affaire.

— Comme je vous le disais, monsieur le marquis, je suis tout prêt à vous présenter; je veux faire plus; je veux moi-même remettre vos présents, afin d'en faire ressortir la délicatesse, le bon goût.

— Vous me rendrez là un service que je n'oublierai jamais. Demain matin, je ferai les emplettes nécessaires.

— Bravo! achetez cela le matin ; je les offre dans l'après-midi, et je vous présente le soir.

— Voilà qui est parler !

— Oh ! je ne suis pas homme à traîner les choses en longueur; il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, et passer tout de suite sur le corps à ces cinq ou six cents prétendants dont je vous ai parlé. Demain donc, à midi, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous... Mais vous sentez que la chose doit être tenue secrète jusqu'à sa conclusion... la moindre indiscrétion pourrait avoir de graves conséquences...

— Soyez donc tranquille! Je porte défi au plus adroit de m'en faire dire un mot.

— D'ailleurs, la discrétion est la première vertu d'un diplomate.

— A qui le dites-vous?... Mais permettez que je vous quitte. Dès ce soir je cours chez Corby, le célèbre orfèvre ; puis je vais chez Mellerio, bijoutier de la couronne... Je me fais montrer ce qu'il y a de mieux, et, demain, demain... je ne vous en dis pas davantage, de peur de me compromettre... Ah ! messieurs du corps diplomatique, vous vous avisez de regarder un homme comme moi par dessus l'épaule, au foyer de l'Opéra !... vous croyez qu'il n'y a de cordons que pour vous! que tous les secrets d'État sont fabriqués à votre intention ! Pardieu ! je vous ferai voir qui je suis et ce que je puis devenir !...

Et l'estimable marquis se retira enchanté des honneurs qui devaient si prochainement pleuvoir sur lui.

— Messire Robert, me dit Adeline lorsqu'il fut parti, vous m'avez tout l'air d'être en bon chemin pour plumer le pigeon ; mais prenez garde de le faire crier ; car alors je me verrais forcée de crier contre vous plus fort que lui, attendu que je ne suis pas d'humeur à me compromettre.

— Ma belle amie, je vous serai fort reconnaissant de vouloir bien me faire grâce de vos observations saugrenues, afin de ne pas me mettre dans la nécessité de vous donner une leçon de savoir-vivre. Je présenterai le marquis à l'ambassadeur, et ils s'arrangeront comme ils le voudront. Que vous importe, pourvu que vous soyez largement payée de vos peines?

— Il y a donc un ambassadeur?

— Certainement, qu'il y a un ambassadeur; d'ailleurs, s'il n'y en avait pas, on en ferait un... Ecoute, mon enfant, j'ai fait dans ma vie des choses bien plus difficiles, et suis capable d'en faire bien d'autres encore... Je veux que le marquis te donne vingt mille francs, et il te les donnera. Que cela te suffise jusqu'à nouvel ordre, ou je me fâche.

Pour toute réplique, Adeline me sauta au cou en riant comme une folle.

— A la bonne heure, lui dis-je; je commence à croire que je ferai quelque chose de toi.

Une heure plus tard, j'étais près de Bertrand qui commençait à être quelque peu fatigué du poids des grandeurs. Le pauvre garçon ne savait quelle contenance faire et enrageait de tout son cœur. Mais il me suffit de quelques mots pour lui rendre toute sa belle humeur. Bien que sa bourse fût vide, et que la mienne ne fût guère mieux garnie, nous soupâmes gaiement, pleins de confiance en la divine Providence qui a créé et mis au monde tant d'imbéciles, tout exprès pour rendre la vie douce aux gens d'esprit.

IV

PRÉSENTATION

Le lendemain, lorsque je me présentai chez le marquis, je le trouvai paré, pincé, fardé et, plus content de lui-même qu'un général qui vient de gagner une bataille.

— Tout est là, me dit-il en me montrant la porte de son cabinet, et j'espère que vous en serez satisfait, car je n'ai rien épargné ! Oh ! je ne suis pas de ces diplomates qui font les choses à demi, moi ! Vous verrez, quand je serai ministre plénipotentiaire, comme je vous mènerai tous ces gaillards-là !... Je vous réponds que le roi de Perse sera vigoureusement représenté à la cour de France... C'est que les soldats devenus grands seigneurs ne me font pas peur, et je jouerai par dessous la jambe tous ces comtes et barons d'hier... Mais, venez examiner les présents que je destine à l'ambassadeur.

Je me laissai conduire, et je vis que l'honnête marquis avait très bien fait les choses. Il s'était de tout point

conformé au programme que je lui avais tracé : service en vermeil, montres, etc., rien n'y manquait. Je lui en fis mon compliment sincère, et je me promis bien de ne pas sortir de chez lui les mains vides ; j'eus même besoin de faire un appel à ma raison pour ne pas trop brusquer les choses. Jusque-là tout s'était fait comme par enchantement; mais plus nous approchions du dénouement, plus je craignais de voir renverser ce brillant échafaudage.

— Vous pensez donc, me dit le marquis, que le grand Mahmoud sera content de moi ?

— Il en sera enchanté... et la charmante Adeline aussi, j'en ai la conviction.

— Quant à elle, je me réserve de lui offrir moi-même quelques jolies choses... quand j'aurai mon grand cordon; parce que vous sentez qu'un habile diplomate doit savoir profiter de toutes les circonstances... et la belle personne est folle des grands cordons... Or, du cordon à l'homme... vous sentez la conséquence... Ah ! ah ! ah ! ma charmante, vous serez prise dans vos propres filets... Hi ! hi ! hi !... C'est qu'elle est jolie comme un ange, cette petite Adeline !...

— Et c'est une femme qui vous est bien dévouée, monsieur le marquis.

— Vous croyez que la jolie personne...

— Je suis sûr que la victoire vous attend également de ce côté ; mais, en amour, il n'est pas toujours prudent de temporiser, et, tandis que vous avez la main heureuse... Ecoutez, je veux vous rendre un service d'ami ; au point où nous en sommes, je ne dois pas avoir de se-

crets pour vous : sachez donc qu'elle brûle du désir d
posséder votre portrait.

— Serait-il vrai?

— Elle m'en a même fait la confidence.

— Sur mon honneur, voilà bien la plus agréable nou
velle que l'on puisse m'apprendre... J'ai justement l
une miniature divine; la ressemblance est frappante
vous allez en juger vous-même.

En effet, mon homme prit dans un meuble une minia
ture qu'il me montra : la peinture pouvait bien avoir que
que mérite; mais le médaillon était d'une simplicité qu
ne répondait pas du tout à mes vues.

— Est-ce que vous ne trouvez pas cela bien?

— Charmant! charmant!... mais, entre nous, c'est u
peu nu...

— Ah! je comprends; parce que je me suis fait pein
dre sans cravate, n'est-ce pas?... c'est à cause de
formes, voyez-vous... Remarquez, je vous prie, le por
de cette tête... Cela est si frappant, que des gens qui n
m'avaient jamais vu, m'ont reconnu sur-le-champ..
Cela est nu, je le veux bien; mais cela est beau, on es
forcé d'en convenir. D'ailleurs, je ne suis là qu'en buste..

— Et ce buste est un chef-d'œuvre, monsieur le mar
quis... Mais je voulais parler de l'entourage... Pas u
brillant! pas une perle! et les femmes, vous le savez...

— Oui, oui, je comprends. Eh bien! je mettrai le por
trait dans une de ces jolies tabatières.

— Ah! marquis, une tabatière à une dame!... En
Perse, nous sommes plus galants que cela.

— Diable! mais alors les galanteries doivent coûte
bien cher dans ce pays-là?

— Savez-vous ce que ferait un Persan, un véritable Persan?

— Pas précisément... c'est-à-dire je m'en doute bien. Et d'abord les Persans sont excessivement galants.

— Eh bien! en Perse, monsieur le marquis, un homme de distinction comme vous, envelopperait le portrait dans une vingtaine de billets de la banque d'Ispahan, et l'enverrait ainsi à la dame de ses pensées.

— La banque d'Ispahan?... Ah! vous avez une banque d'Ispahan qui fabrique des billets pour envelopper des miniatures? mais c'est très ingénieux cela?... Malheureusement notre banque de France ne fabrique, elle, que des billets de mille et de cinq cents francs...

— Raison de plus! Les femmes font ici le plus grand cas de ces chiffons.

— Chiffons!... vous appelez cela des chiffons?... Eh! eh! vingt mille francs d'enveloppe!...

— Il ne faut pas oublier que cette jolie personne peut vous mener fort loin. Une jolie femme, monsieur le marquis, est le piédestal le plus solide pour un homme qui veut s'élever; et je connais tels personnages qui paieraient Adeline un million; cette femme-là vous ferait prince du sang, si elle se le mettait en tête... Quant à moi, je n'oublierai jamais que c'est à elle que je dois l'inestimable avantage d'avoir fait votre connaissance, et, dans cette circonstance, je serais bien volontiers votre interprète auprès de cette charmante personne.

— Oh! vous êtes d'une obligeance!... Vous disiez donc vingt chif... c'est à dire vingt billets de mille francs... J'écrirai ce soir à mon banquier, et demain...

— Demain, vous serez le plus heureux des hommes! vous possèderez un trésor.

— Dans la personne d'Adeline, je comprends; sans compter les cachemires, les chevaux arabes... Je suis assez partisan des chevaux arabes, et je ne serai pas trop fâché que vous en disiez un mot à l'ambassadeur.

— Je lui ai dit, et je suis disposé à lui dire de vous tout le bien imaginable... Mais ne perdons pas un instant : ma voiture m'attend, veuillez y faire porter les présents.

— Ainsi je serai présenté ce soir?

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

— Il y a pourtant quelque chose qui me tourmente un peu... Je vous avouerai franchement que le cérémonial ne m'est pas bien connu.

— Soyez tranquille. Est-ce que je ne serai pas près de vous? Je ne vous quitterai pas plus que votre ombre, et je vous guiderai jusqu'au dernier moment.

— Et puis j'ai, comme vous le savez, le malheur de ne pas savoir un seul mot de persan.

— Que cela ne vous inquiète pas; l'ambassadeur parle le français comme vous et moi; c'est l'un des hommes les plus instruits des quatre parties du monde.

— Mais c'est un personnage miraculeux que cet ambassadeur!

— Miraculeux! prodigieux! tout ce qu'il y a de plus extraordinaire... Le service est très bien dans cette caisse... Ce coffre de bois de cèdre est parfaitement choisi pour servir de retraite à ces jolies montres et à ces délicieuses tabatières...

En parlant ainsi, j'emballais assez lestement les présents destinés au grand homme de ma fabrique, et je sonnais pour appeler un laquais.

— Ne prenez donc pas cette peine, je vous en conjure, disait le marquis.

— Oh ! c'est que vous ne savez pas l'importance d'une minute en pareille circonstance : le grand Sidi-Mahmoud ne pardonnerait pas au plus puissant potentat de l'Europe de l'avoir fait attendre.

— Je comprends... c'est juste... c'est très juste... parce que la dignité... C'est absolument comme moi ; je veux toujours être à cheval sur ma dignité : en diplomatie, il n'y a que cela... François ! Picard !... portez tout cela dans la voiture de monsieur... Mon cher protecteur, je vais vous attendre bien impatiemment.

— Vous n'attendrez pas longtemps, soyez en sûr.

Une très jolie voiture de remise m'attendait dans la cour. Je ne fis qu'un bond du premier étage au marchepied, et j'ordonnai de brûler le pavé. Quelques minutes me suffirent pour arriver près de Bertrand.

— A la bonne heure ! dit-il lorsque j'eus étalé à ses yeux toutes les richesses que j'apportais, voilà qui me réconcilie avec ce métier d'ambassadeur qui me fait bayer aux corneilles depuis trente-six heures. Où donc as-tu mis la main là-dessus ?... Faut-il décamper ?

— Il faut te taire, m'écouter et m'obéir.

— Parle, parle... sacredié ! Il y a là dedans quelques pièces de vingt francs !... Robert, commande, ordonne, traite-moi comme un nègre, dis-moi des injures, appelle-moi épicier, fonctionnaire public, gendarme, tout ce que tu pourras inventer de pis, je te le permets, je te

le pardonne... car tu es grand, Robert!... tu es véritablement grand!...

— Va mettre ton costume de sultan.

— C'est que ce n'est pas du stras, au moins! et voici des plats qui ne craignent certainement pas la comparaison avec ce qu'il y a de mieux dans toutes les résidences impériales, royales, sénatoriales, etc., etc...

— Veux-tu me faire le plaisir d'aller mettre ton costume?

J'appuyai cette dernière invitation d'un si vigoureux coup de pied, à l'endroit qui fit naître l'usage des tabourets, à l'ambassadeur persan, qu'il ne jugea pas convenable de se le faire répéter; il passa dans sa chambre à coucher, où je le suivis, et sa toilette fut faite en un clin d'œil. Nous rentrâmes aussitôt au salon.

— Maintenant, lui dis-je, assieds-toi sur cette ottomane... Ça n'est pas ça... Croise tes jambes de manière à ce que tes cuisses soient appuyées sur les talons.

— Mais je vais avoir l'air d'un garçon tailleur!... Quelle humiliation!...

— Mon cher ami, c'est la pose qui convient à tes hautes fonctions... Prends cette longue pipe et fais-moi l'amitié de fumer.

— Quelle diable de fantaisie te prend là! tu sais bien que je ne puis souffrir la fumée.

— Ça ne me regarde pas, ni toi non plus : la pipe est de rigueur.

— Mais si je ne peux pas?...

— Décidément, je vois bien que j'ai tort de te prendre par la douceur... Pour la dernière fois, veux-tu me faire le plaisir de fumer?

— Tu veux donc absolument me faire faire des sottises ?... Eh bien ! ça m'est égal ; au fait, je dois t'obéir, et j'en ferai tant que cela te fera plaisir.

— Vas-tu bientôt te taire ?... Ecoute, et tâche de ne rien oublier de ce que je vais te dire : je vais, à l'instant, accompagné des deux muets de l'illustre Sidi-Mahmoud, me rendre chez le marquis de la Houblonnière, lequel a envoyé les présents que tu vois sur cette table, en vue de devenir, par ta protection, ministre plénipotentiaire du roi de Perse près la cour de France, et aussi quelque peu avec l'espoir de recevoir, de ton illustre personne, en échange de ces précieux objets, des chevaux arabes, des cachemires, quelques milliers de pierres précieuses, et autres bagatelles. Je t'amène cet homme incomparable ; je te le présente ; c'est-à-dire je l'amène et je le présente à l'illustre ambassadeur du roi de Perse, au sublime Sidi-Mahmoud... tâche de ne pas oublier que tu t'appelles Sidi-Mahmoud... Il s'incline, et tu ne bouges pas ; il s'incline de nouveau, et alors tu lui adresses la parole en style oriental : tu lui souhaites un océan de bonheur, une immensité de félicités, et une foule d'autres belles choses que la circonstance ne manquera pas de t'inspirer ; il se retire enchanté, et le premier acte est joué... Je dis le premier acte, parce que nous n'avons encore qu'une plume de l'aile de cet excellent pigeon, et qu'il serait indécent de s'en tenir là.

— Ça serait une bassesse, Robert !

— C'est mon avis... Maintenant, je n'ai plus qu'à dresser tes domestiques...

— Mais, mon ami, ils sont bêtes comme des oies, et n'entendent rien...

— C'est comme cela qu'il me les faut ; je veux qu'ils soient sourds et muets.

— Tant pis, alors, car ils ne sont ni l'un ni l'autre.

— Ils le deviendront ; tu vas voir.

Je sonnai, et les deux valets de l'ambassadeur parurent aussitôt.

— Écoutez-moi, vous autres ; vous êtes muets.

— Oh ! pardonnez-moi, monseigneur.

— Silence, je veux que vous soyez muets ; je vous paie pour cela... Vous allez m'accompagner, et le premier de vous qui s'avise de prononcer une syllabe, je lui casse les reins. J'espère que vous me comprenez ?

— Oh ! oui, monseigneur.

— Silence ! suivez-moi.

Je montai en voiture ; mes deux drôles grimpèrent derrière, et j'arrivai chez le marquis moins d'une heure après l'avoir quitté.

— Monsieur le marquis, lui dis-je, j'ai l'inappréciable honneur d'être envoyé près de vous par notre illustre ambassadeur qui m'a chargé de vous témoigner toute sa satisfaction, et de vous dire qu'il vous recevrait tout à l'heure avec le plus grand plaisir.

— Je suis à vos ordres, cher monsieur... aux ordres de monseigneur l'ambassadeur... Mon cher monsieur, je suis dans l'enchantement.

— Calmez-vous, je vous prie, et partons le plus promptement possible.

— Ah ! ah ! quels sont donc ces deux personnages qui se tiennent à la porte, droits et immobiles comme des cierges ?

— Monsieur le marquis, ce sont les muets de monseigneur...

— Des muets ?

— Autrement dit, des gens qui ne parlent pas ; d'après l'étiquette de la cour de Perse, l'envoi de ces deux muets est le plus grand témoignage d'estime que puisse vous donner l'illustre Mahmoud... Monsieur le marquis, ma voiture vous attend.

Je n'eus pas besoin de presser mon homme qui semblait avoir les pieds sur des charbons ardents ; son enthousiasme était tel, que, loin de chercher à l'exciter, je m'efforçai de le calmer un peu, car je craignais que Bertrand ne fût pas à la hauteur.

Nous arrivons ; on met pied à terre ; les muets marchent devant moi, et je fais mettre le marquis à ma droite.

— J'espère que vous ne me quitterez pas, me dit-il.

— Quelques secondes seulement, pour vous annoncer.

J'entre, et je trouve Bertrand, faisant, sur son ottomane, des contorsions de possédé.

— Quelle diable de mouche te pique donc ? lui dis-je; veux-tu bien être calme et impassible !

— Ah ! mon ami, je n'en puis plus ! j'ai des crampes atroces... Laisse-moi seulement allonger les jambes... je fumerai tant que tu voudras.

— Tu fumeras, et tu resteras comme tu es.

— Aïe ! aïe ! les jambes !...

— Tais-toi, je t'en prie, ou tu me feras sortir de mon caractère.

— Ouf ! oh ! je n'en puis plus !...

— Tu es ambassadeur persan, et tu le seras encore

pendant une demi-heure, ou tu diras pourquoi... Est-ce que tu crois qu'un ambassadeur n'a rien autre chose à faire qu'à se croiser les bras ?

— Mais ce sont les jambes que je ne veux... c'est-à-dire que je ne puis plus croiser... Ah ! Robert, tu me rends bien malheureux !...

— Silence !... Je vais avoir l'honneur d'introduire M. le marquis de la Houblonnière.

— Et ensuite ?

— Ensuite, tu pourras gambader à ton aise... Ensuite, mon ami, mon cher Bertrand, mon admirable ami, je te mets la bride sur le cou, je te donne carte blanche... Ensuite, nous faisons des folies ; nous nous plongeons dans la volupté ; nous nous enivrons de plaisir... Fume, mon ami, fume, je t'en prie... Je vais te lier les talons aux jarrets, si ça peut te faire plaisir.

— Assez ! assez ! je me dévoue ; je veux être le héros de l'amitié... Mais dépêche-toi, dépêche-toi, je t'en prie, ou je ne réponds de rien... Marche vite ; je fume.

J'allai donc prendre le marquis dans la pièce voisine, où je l'avais laissé sous la garde des deux muets, et je l'introduisis.

— Illustrissime seigneur, dis-je à Bertrand, j'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse le très haut et très puissant seigneur, marquis de la Houblonnière, l'un des plus savants diplomates de l'empire français. — Inclinez-vous, monsieur le marquis... encore... encore un peu... bien, très bien ! — lequel vous supplie de vouloir bien agréer l'hommage de son respect.

— Seigneur marquis, répondit Bertrand, je souhaite que la manne du bonheur vous serve d'aliment jusqu'à

la fin de tous les siècles des siècles... Cré coquin, les jambes!

— Veux-tu bien te taire, animal! dis-je bas à Bertrand en m'approchant de son auguste personne.

— Altesse sérénissime et excellentissime, répondit M. de la Houblonnière, l'incommensurable avantage d'avoir attiré les regards de Votre Hautesse suffirait à faire le bonheur de l'homme le plus ambitieux! Que sera-ce donc si... si...

— Inclinez-vous, monsieur le marquis, dis-je en l'interrompant, de peur que la période ne durât trop longtemps.

Puis, élevant la voix, j'ajoutai en me rapprochant de Bertrand :

— Monsieur le marquis, l'illustre représentant du schah...

— Du roi de Perse, fit Bertrand à demi-voix; que diable chantes-tu avec ton chat?

— Imbécile! répliquai-je plus bas encore, le roi de Perse c'est le schah. Monsieur le marquis, l'illustre représentant du schah me charge de vous témoigner toute la satisfaction qu'il éprouve en ce moment...

— Robert! Robert! dépêche-toi, je t'en prie!... je n'en puis plus!

— Veux-tu bien te taire!... qu'il éprouve en ce moment...

— Mon cher ami, j'éprouve des crampes atroces!

— Tu vas me faire sortir de mon caractère!... qu'il éprouve en ce moment; il accepte vos présents, et va faire écrire à son souverain pour en obtenir le firman qui doit vous accréditer auprès de la cour de France en qualité de ministre plénipotentiaire.

— Ah ! monseigneur !... quel honneur ! si j'osais dire un mot du glorieux ordre du Croissant?...

— Ah ! mon ami, je me sens des milliers d'épingles à la plante des pieds...

— L'illustre ambassadeur demandera, par le même courrier, le grand cordon de l'ordre pour Votre Seigneurie... Mais dis donc quelque chose, butor !...

— Je te dis que j'ai les os brisés... Oui, seigneur marquis, je vous promets tout cela, et beaucoup d'autres choses que Sa Majesté le schah... Robert, je m'en vais, mon ami...

— Allons donc, Bertrand, du courage !...

— Je te dis que je me trouve mal.

— Veux-tu bien continuer ton discours !

— Bourreau ! tu me le paieras !... que Sa Majesté le schah ne manquera pas de vous accorder, à ma recommandation...

— Inclinez-vous, monsieur le marquis... encore... encore... toujours... Très bien !...

En ce moment les yeux de Bertrand n'exprimaient plus que le désespoir et la vengeance ; jamais pareille épreuve physique ne lui avait été imposée ; et je me reprochais presque de lui faire payer aussi cher l'argent que nous venions de gagner.

Je fis signe aux muets ; les deux battants s'ouvrirent, et nous remontâmes en voiture pour retourner chez M. de la Houblonnière.

— Eh bien ! lui dis-je, n'êtes-vous pas content de notre ambassadeur ?

— J'en suis enchanté... Cependant j'ai cru m'apercevoir qu'il me faisait la grimace.

— Vous croyez qu'il vous a fait la grimace ?

— J'ai remarqué certaines contorsions.

— Alors, monsieur le marquis, je me vois dans la nécessité de vous proclamer trois fois heureux !

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'il ne tient qu'à vous d'être pacha.

— Parce que l'ambassadeur m'a fait la grimace ?

— Mon honorable ami, c'est une pantomime qui sert à exprimer, en Perse, le *nec plus ultra* de la satisfaction.

— Ah ! ah !... parbleu ! je suis bien fâché que vous ne m'ayez pas dit cela plus tôt ; j'aurais été bien aise de faire comprendre à l'illustre seigneur combien j'étais satisfait de mon côté, et je n'aurais pas été, avec lui, en reste de grimaces.

— Ce sera pour la prochaine occasion.

— Il faut compter que je lui en ferai voir qui vaudront bien les siennes.

— Oh ! je savais bien que vous étiez un homme supérieur ; il n'est pas besoin de vous dire les choses deux fois pour vous les faire comprendre... Monsieur le marquis, le temps est proche où vous pourrez prétendre à tout, je vous le prédis, et je ne suis pas un faux prophète.

— Et quand je pense que tous ces petits diplomates de deux liards... Patience ! c'est au foyer de l'Opéra que je les attends.

Un dîner succulent nous attendait chez M. de la Houblonnière, et quelque impatient que je fusse de retourner près de Bertrand, j'acceptai l'invitation. Il était neuf heures lorsque, très satisfait de la manière dont les choses

s'étaient passées, je retournai rue de la Paix, où je croyais être impatiemment attendu.

J'arrive à l'hôtel, je m'élance dans l'escalier; les domestiques m'arrêtent au passage. Je veux passer outre, en déclarant que je me rends chez mon illustre ami... Il y a deux heures qu'il est parti.

— Mais il ne peut tarder à revenir; je vais l'attendre.

— En ce cas vous courrez risque d'attendre longtemps, car la voiture dans laquelle il est monté est partie au galop par les Champs-Élysées, et elle n'avait pas l'air de devoir s'arrêter dans Paris.

— Et les malles, le bagage ?

— Tout cela roule sur le même chemin.

Ce fut un coup de foudre !... Bertrand me tromper ! Commettre un abus de confiance si abominable ! Je ne pouvais le croire. Il fallut pourtant bien se rendre à l'évidence, et je rentrai chez moi pour réfléchir sur le parti qu'il me restait à prendre.

V

RETOUR EN NORMANDIE

Le procédé de Bertrand était d'autant moins délicat, qu'il me laissait absolument sans argent. Que faire? Me mettre à ses trousses? Sur quels indices me dirigerai-je? Attendre quelque jours avant de prendre une résolution, afin de prendre conseil des circonstances? Mais on n'attend pas facilement quand on a la bourse vide, et, en restant dans l'inaction, chaque jour les difficultés de ma situation pouvaient s'augmenter rapidement.

— Allons, me dis-je, il n'y faut plus penser; je croyais encore à l'amitié, désormais je ne croirai plus à rien; c'est toujours un progrès. Adeline et le marquis sont encore très exploitables; qui sait s'ils le seraient dans trois jours? Il ne faut qu'une confidence faite mal à propos par M. de la Houblonnière pour tout gâter, et il est bien aisé d'être indiscret quand on se croit si heureux! sus à la besogne, et ne perdons pas un instant.

Je courus dès le lendemain chez le marquis; il était

toujours dans l'enchantement, ce qui me consola un peu.

— Ah ! monsieur le marquis, m'écriai-je, quel effet, quel immense effet vous avez produit !... Mais non, je ne veux vous rien dire afin de vous ménager le plaisir de la surprise... J'ai des ordres... les présents... Je suis si content, qu'il faut que je me tienne à quatre pour ne pas être indiscret...

— Parlez, mon honorable ami ; l'ambassadeur est donc encore plus satisfait qu'il n'en avait l'air ?

— Il est dans l'enchantement, dans l'enthousiasme, dans le délire ; c'est à ce point qu'il a expédié six courriers à votre intention... Vous allez faire un bruit effroyable à la cour de Perse ; toutes les femmes du harem vont être folles de vous... A propos de femme, savez-vous que l'illustre Sidi-Mahmoud a reçu hier soir la divine Adeline en audience particulière ?

— En audience particulière ?

— Tout ce qu'il y a de plus particulière ; et, d'après certaines dépêches qui m'ont été communiquées... Je veux vous dire cela en confidence, parce que, au point où en sont les choses entre vous et cette chamante personne, vous pouvez tirer le plus grand parti de cette confidence...

— Ah ! mon honorable ami, comptez sur mon éternelle reconnaissance !

— Savez-vous bien que c'est le secret de l'Etat que je vais vous confier ?

— Et ce secret concerne Adeline ?

— Adeline... Adeline sera bientôt la sultane favorite.

— La sultane favorite ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— A Paris ?

— A Ispahan, où elle se rendra bientôt, très probablement, et où elle deviendra le canal des grâces. Il paraît que le schah l'adore.

— Sans la connaître ?

— Il y a deux mois qu'il possède son portrait. Sa Majesté, aimant beaucoup les Françaises, et n'en possédant pas une dans son harem, avait chargé l'ambassadeur d'une mission à cet égard ; vous sentez bien qu'il ne pouvait être question d'une princesse ni d'une fille de qualité, le mariage ne pouvant avoir lieu ; d'ailleurs, c'était de la beauté bien plus que de la naissance qu'il fallait au souverain. A Paris, l'illustre Sidi se repose sur moi du soin de trouver la beauté demandée, et... vous devinez le reste.

— Diable ! mais alors vous pensez que je ne puis me déclarer le rival de Sa Majesté...

— Au contraire !... c'est tout le contraire que je pense. Examinez donc : le schah adore Adeline ; Adeline vous adore ; elle a l'oreille de Sa Majesté, et vous devenez tout ce que vous vous voulez. J'estime que vous ne sauriez trop vous hâter d'être au mieux avec cette femme-là... mais n'oubliez pas que c'est un secret d'Etat que je vous confie, et que je suis tout à fait désintéressé dans la question... Avez-vous envoyé chez votre banquier ?

—Pour les enveloppes ?... Oui, oui, cela est tout prêt... Sultane favorite !... Et ces pies-grièches de la nouvelle noblesse qui font les sucrées avec moi !... Laquelle, parmi elles, serait capable de devenir sultane favorite du grand schah ?... Mon ami, mon digne et respectable ami, comment pourrai-je m'acquitter envers vous ?

— Ne parlons pas de moi ; c'est de vous qu'il s'agit, le temps presse, et je puis vous consacrer cette matinée... Ainsi le portrait..

— Est là, enveloppé dans ce que vous savez... Oh ! je ne suis pas homme à oublier des choses d'une telle importance !... Ah çà ! si j'offrais moi-même le présent ?

— Vous en êtes, parbleu ! bien le maître ; cela peut certainement avoir son prix... Cependant il est clair que vous ne pourrez dire de vous-même, en cette circonstance, tout ce qu'en dirait un tiers adroit, bien disposé à vous servir.

— C'est juste ; c'est parfaitement juste ; il est clair que... D'autant plus que la modestie est le cachet du mérite.

— A dire vrai, mon cher marquis, je m'étais chargé là d'une mission forte délicate, et je serais charmé que vous fissiez les choses en personne... Il est vrai que la jolie femme a quelque estime pour moi, et cela se comprend, puisqu'elle me devra l'élévation où elle doit arriver bientôt; mais ma dignité... car enfin vous n'êtes pas encore ministre plénipotentiaire.

— Je ne suis pas.... c'est vrai, je ne suis pas encore... Ah ! mon cher ami, mon excellent ami, c'est une sotte idée que j'avais là... Pardonnez-moi, je vous en prie, et ne me refusez pas l'appui de votre éloquence. Voici le présent... tout y est, portrait et enveloppes.

— Non !... je pense que vous ne ferez peut-être pas mal de vous présenter en personne... Quand on est taillé comme vous l'êtes... quand on a l'espérance de devenir...

— Non, non ; j'avais tort ; je ne pensais pas... c'est-à-

dire je pensais ; mais j'étais dans l'erreur... Allons, mon noble ami, faites encore cela pour moi, et j'espère vous prouver bientôt que vous n'avez pas obligé un ingrat... Veuillez, surtout, faire bien comprendre à la divine sultane que je suis et ne cesserai d'être le plus soumis de ses esclaves ; que je lui appartiens corps et âme, littéralement, mathématiquement et diplomatiquement. Dites-lui que je suis ivre de joie, d'amour et de bonheur, et que ses beaux yeux vaudront toujours pour moi tous les empires du monde... cela n'est pas trop mal, n'est-ce pas?

— Eloquence entraînante !... véritablement entraînante, gigantesque, irrésistible !... monsieur le marquis, je suis forcé de le reconnaître, vous êtes destiné à devenir une puissance! une véritable puissance; une puissance irrésistible, incommensurable...

— Et alors vous consentez...

— Puisque je vous proclame irrésistible, il faut bien que je me soumette, et je me soumets... monsieur le marquis, le présent est gros de l'avenir, et l'avenir appartient tout entier aux grandes intelligences comme la vôtre... Encore une fois, que Dieu vous prête vie, et vous serez tout ce que vous voudrez être ; car, pour les hommes de votre capacité, vouloir et pouvoir, c'est tout un.

— Tenez, mon estimable ami... c'est le portrait...

— Et les cinquante billets...

— Vous vouler dire les vingt billets...

— C'est juste, parfaitement juste, je voulais dire les vingt-cinq billets de mille francs...

— Mon honorable ami, nous avions dit vingt...

— Erreur, marquis ! erreur palpable... vous devez comprendre que la moitié de cinquante...

— Est de vingt-cinq, je me fais un véritable plaisir d'en convenir.

— Vous voyez donc bien...

— Quoi?

— Vous voyez bien que j'avais tort de dire cinquante, puisque ce n'est que vingt-cinq.

— C'est parbleu vrai... Je crois, en vérité, que le plaisir que j'éprouve a quelque influence sur mes facultés. Je vous demande deux secondes pour réparer l'erreur.

Et l'estimable marquis disparut pour reparaître presque aussitôt avec cinq billets de banque qu'il ajouta aux vingt, servant déjà d'enveloppe à son portrait.

— Mon estimable ami, me dit-il en me remettant ce supplément, ne perdez pas un instant, je vous en conjure.

— Ne craignez rien, monsieur le marquis, les gens de votre sorte ne s'oublient pas aisément... Vous avez, Dieu merci, une de ces physionomies qui se gravent dans la mémoire de ceux qui sont assez heureux pour l'entrevoir... Je vais, avec ce présent digne d'un prince, activer l'incendie en jetant de l'huile sur le feu.

— Et vous me promettez...

— Une chose que vous possédez déjà, l'amour de la jolie sultane ... Ah ! marquis, vous êtes un séducteur bien dangereux !... un bien dangereux séducteur, marquis !...

— Ah ! ah ! ah !

— Oh ! voilà un rire satanique, un rire d'homme fort, un rire de puissance !... Marquis de la Houblonnière, je ne vous demande pas huit jours pour remplir de votre nom, de votre illustre nom, les quatre parties du monde

connu... Adieu ! je tiens le talisman : dans dix minutes, tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Je laissai cet excellent homme en extase, et je m'éloignai rapidement; puis j'entrai dans le premier café qui se trouva sur mon passage; là, je développai la miniature du marquis, je mis les vingt-cinq billets dans ma poche, et je les remplaçai par une lettre ainsi conçue :

« Ma belle amie,

» Le marquis de la Houblonnière est un excellent
» homme, la meilleur pâte de diplomate qui se puisse
» trouver, et l'adorateur le plus complaisant que puisse
» désirer une jolie fille faisant métier de se moquer des
» sots. Forcé de me contenter des deux plumes arrachées
» à l'aile de ce pigeon sans pareil, je vous le livre plein
» de confiance dans vos talents, et persuadé que vous
» mènerez à bonne fin l'œuvre que j'ai commencée. —
» N'oublie pas, mon bel ange, que les sots sont ici-bas
» pour nos menus plaisirs, et traite en conséquence
» l'original qui se permet de t'envoyer ci-inclus, son
» portrait tout nu. »

J'envoyai ce message à Adeline, et, libre de tous soins, ne songeant déjà plus à l'affreuse trahison de Bertrand, j'allai déjeuner au Rocher de Cancale, me promettant de prendre, au dessert, le parti le plus convenable.

— Parbleu ! me dis-je, lorsque les fumées du chambertin eurent donné quelque souplesse à mon imagination, je serais un grand sot de me tenir sur le qui-vive, et de courir de nouveaux dangers, lorsqu'il me serait si facile

de vivre heureux et tranquille... loin de Paris... dans quelque riante campagne...

Puis, tout à coup, je me rappelai Doudeauville, son église, son presbytère, mon oncle le curé, ce bon Paturin, et tous les événements des heureuses années que j'avais passées dans ce village. Mon oncle Bouvard devait être bien vieux, s'il n'était pas mort... Quel plaisir ce bon vieillard aurait à me revoir !

Il n'en fallut pas davantage pour faire naître en moi le désir irrésistible de revoir ce village. Ce voyage, d'ailleurs, s'accordait merveilleusement avec les mesures de prudence que nécessitaient les événements que je viens de rapporter. Il faisait nuit lorsque je quittai la table. Une heure après, je prenais place dans la diligence de Rouen, et, le lendemain, au point du jour, je mettais pied à terre à Doudeauville, charmant village que je retrouvai frais et riant comme jadis, et qui me revoyait vieilli, bien plus encore par la tempête des passions que par les longues années qui s'étaient écoulées depuis que je l'avais quitté.

VI

UN GRAND VICAIRE

Dirai-je l'émotion que j'éprouvai en revoyant le clocher de ce village qui me ràppelait de si doux souvenirs ? Hélas ! qui me comprendrait, par ce temps de matérialisme, et, j'oserai dire, de pétrification !... A mesure que j'approchais de la grande place, mon cœur battait avec plus de force, de douces larmes mouillaient mes yeux ; et, cependant, je n'éprouvais ni espoir ni regrets. Ce qui se passait en moi était vraiment indéfinissable : j'étais oppressé, je souffrais et j'étais heureux ; mais ce bonheur et cette souffrance étaient indivisibles ; j'étais heureux de ma souffrance, et je souffrais de mon bonheur !.. Dites, lecteur, que cela est inintelligible ; que c'est du pathos double, triple ou quadruple, cela n'en sera pas moins vrai ; la raison est impuissante à analyser les mystères du cœur. Qu'est-ce que la raison ?... La raison, c'est une table de Pythagore, c'est *deux et deux*

font quatre, en supposant que deux et deux puissent toujours faire quatre, *ce qui n'est pas vrai*...

J'entrai tout d'abord dans l'église, je tombai à genoux, et j'appuyai mon front brûlant sur les dalles glacées de la nef... Moralistes, physiologistes, phrénologistes, je livre ce fait à vos méditations profondes : moi, Robert Macaire, moi, l'homme que vous savez, ne craignant rien, ne croyant à rien, je me prosterne et je pleure dans une église de village!... C'est que, voyez-vous, moi qui ai toujours possédé toutes les facultés de l'homme, j'étais quelque chose de plus qu'un homme en ce moment!... Assez, Robert, assez! ne sens-tu pas que toute cette tourbe imbécile, qu'on appelle public, va se moquer de toi?... Ces gens vont rire et te jeter à la face l'épithète de *galérien*, qu'il te faudra bien accepter quand même... Oh! oui, j'ai été un galérien, moi! j'ai subi toutes les tortures physiques et morales qu'il a plu à quelques hommes d'infliger à leurs frères... j'ai largement usé des prérogatives que me donnait mon intelligence... Eh bien! qu'y a-t-il? Me suis-je fait ce que je suis?

Toutefois, je ne demeurai pas longtemps dans cette situation d'esprit ; je secouai promptement cette sensiblerie que j'aime à me rappeler maintenant et qui me semblait alors indigne d'un homme fort ; je me relevai tout honteux, et je m'efforçai de regarder autour de moi avec le calme d'un touriste anglais. Rien n'était changé ; près de vingt années s'étaient écoulées depuis que j'avais quitté ce village, et tout y était comme je l'avais laissé. Cette bonne Vierge, à laquelle j'avais fait tant d'emprunts forcés, n'avait pas bougé de place ; c'était tou-

jours le même enfant Jésus qu'elle portait sur son bras ; les troncs n'avaient changé ni de forme ni de couleur ; le maître-autel était garni des mêmes ornements. Là, dans ce coin, était le confessionnal où, pour la première fois, j'avais débité le chapelet des innocents péchés de mon enfance. Il me semblait que tout ce qui s'était passé depuis ce temps n'était qu'un rêve, et je m'étonnais, en passant la main sur mon visage, de me sentir le menton si rude, et, en fouillant dans ma poche, de la sentir si bien garnie.

Je sortis enfin du saint lieu, et j'allai sonner à la porte du presbytère : l'illusion, en ce moment, était si complète, que je m'attendais à voir arriver le vieux Paturin ou la bonne Marie. Cela dura peu. La porte s'ouvrit, et une bonne grosse fille, rose et réjouie, s'offrit à mes regards.

Je demandai à parler au curé, et je fus introduit près d'un jeune prêtre aux yeux baissés, à l'air contrit, au maintien humble... Oh ! comme cet intérieur était changé ! Cela me serra le cœur ; j'eus hâte de sortir de cette maison où j'avais passé les plus belles années de ma vie, et je m'empressai de demander des nouvelles de l'abbé Bouvard.

J'appris alors que mon bon oncle, lors de la réouverture des églises, avait été appelé près de l'évêque d'Évreux, dont il était devenu le grand-vicaire.

— L'abbé Bouvard grand-vicaire ! m'écriai-je.

— Et peut-être évêque maintenant, monsieur ; car Monseigneur de Rouen est une puissante protection, et le respectable abbé Bouvard est en possession de l'estime de Son Eminence. Je sais de bonne part qu'il a été question de faire ce saint homme évêque d'Héliopolis,

in partibus infidelium ; ce qui, en l'élevant à la dignité qu'il mérite, aurait l'avantage de ne pas l'obliger à des fonctions pénibles que son grand âge ne lui permettrait pas de remplir.

— Oh ! oh ! me dis-je, il paraît que le bon oncle a été plus adroit que je n'aurais pu le supposer, et qu'il a su tirer parti des circonstances. Le temps est déjà bien loin où mon respectable père n'aurait eu qu'un mot à dire pour le faire accrocher à la lanterne. Qui sait si, depuis, l'ex-fournisseur des armées de la république n'a pas fait, en Angleterre, connaissance avec la corde !... Triste retour des choses d'ici-bas !

Le jeune prêtre se tenait debout, les mains croisées sur la poitrine ; il ne m'offrit pas un siège, et il semblait attendre avec impatience la fin de ma visite que, probablement, il trouvait trop longue, ce que je compris parfaitement en apercevant derrière lui la grosse et fraîche gouvernante qui, nous regardant alternativement, son maître et moi, faisait la grimace à l'un et souriait à l'autre... Le malheureux !.. Et lui aussi était en chemin de devenir évêque ; mais à quel prix devait-il arriver là ?... La vue de cet homme, son langage, me faisaient mal ; je m'empressai de sortir du presbytère où j'aurais été heureux de passer quelques heures ; je regagnai le grand chemin, et je me dirigeai à pied vers la capitale de la Normandie, en attendant que quelque voiture publique vînt m'offrir le moyen de faire route plus rapidement et d'une manière moins fatigante, ce qui ne se fit pas attendre bien longtemps.

Me voilà à Rouen ! Comme tout est changé ! De la maison où je suis né, il ne reste pas vestige... Je cherche

des yeux la porte Grand-Pont; mais la porte Grand-Pont n'existe plus !... Je me dirige vers la Bourse découverte, où j'ai fait jadis de si bonnes parties ; mais il n'y a plus de Bourse découverte !.. A la vérité, tout ce que je retrouve est mieux que ce que j'ai laissé ; mais il me semble que là, le mieux est l'ennemi du bien... Je me mets à la recherche de quelques personnes de connaissance ; je demande des nouvelles de mes amis d'enfance ; mais, de même que les choses, les hommes ont changé ; je suis étranger dans cette ville qui m'a vu naître ; on dirait Epiménide se réveillant au bout de cinquante ans de sommeil. Alors je me sentis accablé d'ennui ; je retournai à l'hôtel où j'étais descendu, et je pris place à table d'hôte, espérant trouver là de quoi exercer quelque peu le talent d'observation que je possède, et peut-être l'occasion de faire mes frais de voyage ; mais cet espoir fut encore déçu, et je dînai maussadement en compagnie de quelques commis voyageurs, dont les finances réunies n'eussent pas suffi à me défrayer. Jamais je ne m'étais trouvé si isolé, aussi complètement seul. Avec quel plaisir j'aurais alors pardonné à Bertrand l'abus de confiance dont il s'était rendu coupable, s'il était revenu à moi !..

— Décidément, me dis-je, l'oisiveté ne me vaut rien ; j'ai besoin d'exercer mes facultés, de me tenir en haleine ; le repos me tuerait, et je ne veux pas mourir si jeune, alors que la vie peut encore être pour moi douce et longue. A la rigueur, il est bien possible que j'aie quelques torts envers la société, et c'est une raison de plus pour marcher le plus vite possible à la fortune, car, être pauvre, c'est être deux fois coupable ; ce n'est pas quand

on ne possède rien que l'on est apte à réparer les fautes que l'on a commises pour posséder quelque chose. Sur ce, ami Robert, que votre courage se retrempe et que votre imagination s'exalte : il ne s'agit pas maintenant d'opérer sur la montre, la bourse ou le portefeuille ; il faut sortir de l'ornière, se faire une position confortable; se mettre pour toujours à l'abri des tracasseries des justiciers de bas étage. Quant au passé, je le méprise, je le regarde comme non avenu ; il en est du passé comme de ce qui n'a jamais été... Je passe l'éponge sur tout cela, et je me régénère. Où n'arriverai-je pas avec ma volonté forte, puissante, dans un temps où cette bonne vieille pâte d'abbé Bouvard est devenu évêque ?... Parbleu ! je veux le revoir, cet excellent homme ; maintenant que les idées religieuses reprennent faveur, qui sait où peut me faire arriver la protection d'un saint prélat ? Voilà une idée lumineuse qui me console de l'ennui que j'ai éprouvé pendant deux jours... Partons donc, et marchons d'un pas ferme dans la voie du salut, puisque tel est l'esprit du temps, que les biens de ce monde et ceux de l'autre s'acquièrent par le même moyen.

Cela dit et arrêté, je me sentis plus dispos ; il me sembla que l'avenir me souriait, j'oubliai sans effort les ennuis du passé.

Le lendemain, je me procurai une chaise et des chevaux de poste, et ce fut dans cet équipage que j'arrivai à l'évêché d'Evreux.

Or, dans une ville de cette importance, l'arrivée d'une chaise de poste est presque un événement ; il n'en faut pas davantage pour que les deux tiers de la population mettent la tête à la fenêtre ; de sorte que, grâce à ce

moyen de locomotion, et aux coups de fouet multipliés d'un postillon largement payé, les habitants de l'évêché furent tout à coup mis en émoi. La voiture s'arrête dans la cour de Monseigneur ; je mets pied à terre, et je demande au premier valet qui se présente à être introduit près de l'abbé Bouvard.

— On annoncera monsieur, s'il veut bien faire connaître son nom.

— Oh ! oh ! me dis-je, il paraît que le bon curé de village s'est mis à la hauteur de sa nouvelle fortune !... Eh bien ! tant mieux ! cela prouve en sa faveur ; l'esprit marche, la sottise seule est stationnaire : mon cher oncle n'est donc pas un sot, et j'en suis enchanté.

—... Mon ami, dis-je avec dignité, dites au très respectable abbé Bouvard que son neveu Robert réclame la faveur d'être introduit immédiatement auprès de lui.

Le valet s'inclina et me conduisit dans un salon d'attente où je ne demeurai que quelques secondes ; j'avais à peine eu le temps de m'asseoir, lorsque ces paroles frappèrent mes oreilles :

— Robert !... mon neveu Robert ! Où est-il donc, ce pauvre enfant ?...

— Me voici, mon cher oncle !...

J'embrassai le bon vieillard qui me tendait les bras.

— Est-ce bien toi, Robert ?... Oui, oui, ce sont bien là les yeux de sa mère, de ma bonne sœur !... Oh ! c'est bien toi ! je n'ai pas de peine à te reconnaître, malgré les longues années qui se sont écoulées depuis notre séparation... Mais comment se fait-il que tant de temps se soit passé sans que j'aie entendu parler de toi ?

— Que voulez-vous, mon cher oncle ! l'homme propose

et Dieu dispose. Que de fois, par la pensée, je me suis élancé vers vous ! Je me couchais en prenant la résolution de me mettre en route le lendemain, et, lors de mon réveil, il se présentait dix obstacles pour un à l'exécution de mon projet ; les jours s'écoulaient ainsi, puis les semaines, les mois, les années... Vous ne comprenez peut-être pas cela, vous, mon cher oncle, qui avez su vaincre les passions de l'homme pour en faire un saint.

— Tu te trompes, Robert ; je sais que la vie est courte, et que, néanmoins, il est donné à bien peu d'entre nous de la bien remplir... Mais donne-moi donc des nouvelles de ton père.

— Il y a plus de douze ans que je ne l'ai vu ; je le crois en Angleterre.

— Que Dieu lui pardonne et le protège !... Tu sais sans doute que la bonne Marie a rendu son âme à Dieu depuis longtemps ? Quant à ta femme...

— Elle est morte, mon cher oncle, ainsi que l'enfant dont j'étais le père.

— Dieu veuille avoir leur âme !... Et toi, mon enfant, quelle est ta position ?... Si j'en juge d'après les apparences...

— Je suis riche, mon oncle... Lancé dans de hautes spéculations, après avoir terminé mes études à Paris, j'ai été assez favorisé du sort pour amasser une honorable fortune qui assurerait mon bonheur si le ciel m'avait conservé les objets de mon affection !... Mais non, je suis riche !... mon oncle, riche et malheureux !..... Car mon cœur est brisé ! j'ai perdu tout ce qui pouvait m'attacher à la vie. Rien, maintenant, ne saurait me retenir sur cette terre ; rien, si ce n'est le désir et l'espoir d'y faire mon

salut ! Mon bon oncle, quelle jouissance j'éprouve à vous revoir !...

— O mon fils ! que je suis heureux de te trouver dans ces dispositions ! C'est le ciel qui t'envoie vers moi en ce moment. C'est près de moi que tu feras ton salut, Robert !... je t'aiderai dans l'accomplissement de cette grande œuvre... Et puisque tu es indépendant, maintenant, rien ne s'oppose à ce que tu entres dans les ordres... Tu seras prêtre, mon ami ; tu seras mon successeur spirituel et temporel à la fois... Mon Dieu ! je vous remercie ; vous avez eu pitié de mes maux, et vous m'avez envoyé la plus grande consolation qu'il me fût permis d'espérer ! Mon Robert ! mon ami !...

A ces mots, le bonhomme m'embrassa avec effusion ; puis il donna des ordres pour qu'un appartement me fût préparé dans le palais épiscopal. Quelques heures après, je fus présenté à Monseigneur l'évêque qui me reçut avec la distinction que mérite un homme qui prend la poste pour aller faire son salut, et qui, possédant une grande fortune, manifeste l'intention de faire de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, sa légataire universelle.

VII

L'ÉVÊQUE IN PARTIBUS

Trois semaines s'étaient écoulées pendant lesquelles je m'étais livré avec une ardeur extraordinaire à l'étude de la théologie, lorsque enfin arriva de Rome la bulle qui nommait mon bon oncle évêque *in partibus infidelium.*

Huit jours après, il fut sacré par l'évêque diocésain. Cette cérémonie me coûta cher ; car je sentais la nécessité de remplacer la science par de l'argent, et je me montrai magnifique, en vue de passer rapidemment par les grades inférieurs. Je fis donc à la cathédrale un présent de six mille francs en or ; en outre, je fis habiller à neuf, chantres, bedeaux et suisses. Il n'en fallut pas davantage pour me mettre en voie de canonisation ; aussi Dieu sait quel effet cela produisit à dix lieues à la ronde ; c'était à qui m'assignerait la meilleure place en paradis. Mon bon oncle pleurait de joie en me remerciant, et tel fut son enthousiasme que, sans trop s'in-

quiéter des canons de l'Eglise, il voulut me faire presque immédiatement sous-diacre et diacre. Il est vrai que j'étais devenu tout à coup d'une force monstrueuse en théologie ; et puis la conscription avait porté un grand préjudice aux séminaires, et les soldats de Jésus-Christ étaient d'autant moins nombreux que ceux de Napoléon l'avaient été davantage : il y avait pénurie de capacités dans le saint troupeau, qui se recrutait le moins mal possible.

Me voici donc calotte en tête et soutane au dos ; certes, c'était un grand pas de fait. J'avais, en bien peu de temps, franchi une distance immense ; mais cela ne pouvait satisfaire un homme de ma trempe : on devine aisément que la qualité d'oint du Seigneur ne pouvait être le but que je me proposais, mais bien un moyen pour arriver à la fortune qui m'avait tant de fois échappé, alors que je me croyais sur le point de la saisir. Je semais avec ardeur, dans l'espoir de recueillir promptement, et tout semblait tourner au gré de mes désirs ; j'étais content de moi, et presque satisfait de ma situation.

En effet, n'était-ce pas quelque chose de prodigieux qu'un homme devenu le bras droit de deux prélats, moins de deux ans après s'être enfui du bagne ?... J'étais maintenant en bon chemin pour arriver aux plus hautes dignités, moi qu'on avait, quelques années auparavant, chargé de fers et enchaîné à un poteau pour l'édification de quelques centaines de misérables désœuvrés.

Tout était donc pour le mieux, à l'exception de mes finances qui décroissaient rapidement, et de manière à effrayer un homme qui n'eût pas été, comme moi, habitué au tour de roue de la fortune.

— Après tout, me disais-je, je n'ai fait que prêter mon argent à la sainte Église, et elle me fait l'effet d'être fort solvable. D'ailleurs, aux grands maux les grands remèdes; et, s'il me fallait renoncer aux espérances que j'ai conçues, il serait toujours temps de mettre la main au bon endroit et de prendre sans compter, sauf à établir la balance dans un autre temps.

En attendant, je jouissais près des deux prélats d'une confiance illimitée ; j'étais devenu le canal des grâces, et la faveur dont je jouissais augmentait chaque jour.

— Mon cher Robert, me dit un jour mon bon oncle, il se présente une occasion bien favorable pour te faire valoir, et je t'aime trop pour la laisser échapper. Depuis longtemps, Monseigneur d'Evreux a l'intention de faire une tournée épiscopale; mais, bien qu'il soit moins âgé que moi, ses infirmités sont telles qu'il lui serait impossible de supporter les fatigues de ce voyage. Cependant le salut du saint troupeau qui lui est confié pouvant être compromis par un plus long retard, nous avons décidé que je ferais cette tournée en remplacement de mon saint collègue qui, à cet effet, m'a remis ses pleins pouvoirs. Je suis bien vieux ; mais je jouis d'une excellente santé, et le plaisir que j'éprouverai à faire un peu de bien suppléera aux forces qui pourraient me manquer. A défaut de grand-vicaire, poste dans lequel je ne suis pas encore remplacé, il a été décidé que je serais accompagné et secondé, dans ma mission, par un ecclésiastique de mon choix. Si le bruit de cet arrangement venait à se répandre, les solliciteurs ne manqueraient pas, car il est permis d'espérer, au retour, une récompense proportionnée aux services rendus, et mon saint collègue a remis à

cette époque le choix de son grand-vicaire... Comprends-tu cela, mon enfant?

— Parfaitement, mon cher oncle.

— Et tu devines quel est le compagnon de voyage que j'ai choisi pour m'aider à accomplir cette sainte mission ?

— Je devine, mon cher oncle, qu'en cette circonstance votre amitié pour moi me tient lieu du mérite que je n'ai point, et que vous avez daigné jeter les yeux sur votre respectueux neveu.

— Non, non, Robert, je ne me fais point illusion ; tu es le plus capable, mon ami... Et puis tu es jeune et fort, et, par conséquent, plus en état de me seconder qu'un homme vieilli dans la sainte milice... Tu acceptes, n'est-ce pas?

— Avec toute la reconnaissance dont est capable un homme qui vous révère et qui est pénétré de vos bontés.

— Bien, mon ami, très bien. Tu sens vivement, tu as la parole facile ; ce sont de précieuses qualités qui nous seront fort utiles... tu prêcheras, et ta parole aura du retentissement... Robert, tu seras quelque jour un des flambeaux de notre sainte Église... Tu peux faire dès à présent tes préparatifs, car nous partirons dans deux jours.

— Parbleu ! me dis-je lorsque je fus seul, voilà qui arrive bien à propos ; le besoin de distractions commençait à se faire furieusement sentir ; car, à tout prendre, c'est un rude métier que celui de saint homme... Dieu merci, je vais un peu secouer l'ennui qui commençait à m'assaillir, courir le pays, être bien reçu partout... de grands dîners, de jolies dévotes, et tant d'autres choses qu'il est impossible de prévoir, voilà de quoi tempérer

un peu l'austérité de mœurs que je me suis imposée. Comment tout cela finira, Dieu le sait ; mais quoi qu'il puisse arriver, je ne changerai pas de position les mains vides.

Deux jours après, je prenais place près de mon bon oncle, dans une bonne berline, et nous partions munis d'un bagage des plus confortables, ainsi que de tous les instruments de notre sainte profession, tels que mitre, crosse, étoles, etc., etc.

Nous nous rendîmes d'abord à Louviers, où l'on nous fit une réception magnifique ; puis nous allâmes au Pont-de-l'Arche, et, de là, à Vernon. Dieu sait l'effet prodigieux que nous produisîmes sur les populations de ces villes et des villages environnants ! Les paroisses de six lieues à la ronde arrivaient processionnellement, bannières au vent, clergé en tête, suivies des autorités constituées et d'une foule innombrable attirée par le désir de voir un évêque face à face, et d'en recevoir le saint sacrement de confirmation.

— Ah ! mon cher enfant, me disait mon bon oncle, je savais bien qu'il ne fallait pas désespérer de la religion en France !... Quel bonheur pour nous de pouvoir contribuer au salut de tant de braves gens ! N'éprouves-tu pas une bien grande joie, Robert ?

— Sans doute, mon cher oncle ; mais il me semble que nous ne tirons pas tout le parti possible des heureuses dispositions du troupeau que nous avons mission de ramener au bercail.

— Comment cela, mon ami ? ne leur fais-tu pas des sermons dignes de Bourdaloue ? N'ai-je pas déjà confessé pour les cas réservés, et donné l'absolution à plus de cinq

cents malheureux que le péché mortel accablait? N'ai-je pas donné la confirmation à plus de vingt mille fidèles ?...

— Sans doute, mon cher oncle, vous avez donné, toujours donné, et c'est là ce que je voulais dire. Vous avez *donné*, et cependant le clergé est pauvre et la religion souffre de cette pauvreté ; les cérémonies du culte ne sont pas accompagnées de tout l'éclat désirable, et j'ai souvent remarqué que c'est surtout par la pompe et l'éclat que l'on ramène les tièdes : cela impose. On admire, et, de l'admiration à la foi la plus vive, il n'y a souvent qu'un pas.

— Ah ! Robert ! Robert ! c'est le Seigneur qui t'inspire, mon fils ! Oui, nous devons faire tourner au profit de la religion les bonnes dispositions des fidèles... Mais je n'entends guère les questions d'argent, mon ami ; toi, au contraire, qui as vécu dans le monde, qui comprends toutes ces choses, tu atteindrais sans beaucoup d'efforts le but que tu viens d'indiquer. Fais-en donc ton affaire, mon ami ; je te donne carte blanche sur ce point, avec la certitude de faire en ceci chose agréable à Dieu.

— A la bonne heure, donc, mille diables ! me dis-je lorsque je fus seul, me voici dans mon élément. Vendons prières et sacrements, puisque cette marchandise a cours en ce moment... Me voilà agent comptable, et, Dieu merci, je me sens en fonds pour en conter de toutes les couleurs, moyennant espèces sonnantes, à toutes ces bonnes gens craignant Dieu quelque peu, et le diable bien fort... Voyons, mes drôles, à combien le péché mortel ? Combien estimerons-nous l'absolution pour cas réservé?... Et mes sermons, s'il vous plaît, n'est-il pas juste que vous les payiez largement ? Nous ferons, à l'oc-

casion de ces derniers, une quête pour les frais du culte... c'est là une phrase qui en dit plus qu'elle n'est grosse, les frais du culte!... Vraiment, il est bien juste que vous les payiez, et vous les paierez, vous qui voulez un culte, vous qui marchez sur le chemin de l'enfer et qui êtes friands de paradis... D'ailleurs, nous annoncerons que Monseigneur l'évêque quêtera en personne, et nous verrons venir les autorités constituées, et, à leur suite, tout ce qui tient à quelque chose. Quant à l'absolution pour les cas réservés, on peut très bien la coter à vingt-cinq louis, et, à supposer qu'il ne s'en donne que deux ou trois en vingt-quatre heures, la chose en vaudra la peine... Voilà donc qui est arrêté ; et maintenant il y aura bien du malheur si la tournée pastorale ne met à ma disposition une centaine de mille francs... Parbleu ! je suis un grand sot de n'avoir pas songé plus tôt à faire de la religion métier et marchandise ! la vente est si facile, et la matière première coûte si peu !

Je passai la nuit à faire des rêves enchanteurs; car cette fois, le succès ne me paraissait pas douteux; je n'avais à craindre ni lois, ni juges, ni gendarmes, ni prisons. Qui donc ou quoi donc pouvait maintenant apporter quelque obstacle à l'exécution de l'admirable projet que j'avais conçu?... Rien, absolument rien. Pour venir chercher Robert Macaire sous l'étole et le surplis, il eût fallu être plus qu'un homme, et si tant il y a que la création ne soit pas finie, ce que je crois, moi qui ne crois pas à grand'chose, nous sommes bien loin encore du temps où ces merveilles doivent s'accomplir.

Ainsi, j'étais dans l'enchantement lorsque je m'endormis, et dans l'enchantement encore en m'éveillant. Je

devais prêcher ce jour-là, et Dieu sait les merveilleuses phrases que j'avais préparées! un sermon en trois points, où les plus solides et les plus admirables arguments se pressaient; un sermon où dominait la logique la plus serrée; un sermon à faire tomber en syncope les pécheurs les plus endurcis. — Vienne la quête après un si beau discours, me disais-je en sortant du lit, et nous aurons à encaisser une recette fort confortable.

Plein de cette idée, satisfait du présent, heureux de l'avenir, et enchanté de l'espèce de puissance à laquelle j'étais si promptement arrivé, je me dirigeais vers l'appartement de mon excellent oncle, lorsque mon oreille fut frappée d'un bruit confus, d'un mouvement extraordinaire, qui arrivèrent jusqu'à moi comme un cri de détresse.

— Qu'y a-t-il donc? m'écriai-je.

— Un grand malheur, monsieur l'abbé, me dit le domestique de mon oncle.

— Qu'est-ce donc, mon ami?

— Ah! monsieur, Monseigneur...

— Eh bien?

— Monseigneur!... un si excellent prélat!...

— Que lui est-il arrivé?

— Hélas! le saint homme est si vieux!...

— Parlerez-vous enfin?

— Celui-là, au moins, est bien sûr d'aller tout droit en paradis!

— Mon oncle serait-il mort?

— Non, monsieur l'abbé, pas tout à fait; mais il s'en faut de bien peu; car le saint prélat se trouve en ce mo-

ment sous le coup d'une attaque d'apoplexie qui a déterminé une paralysie presque complète.

Sans en entendre davantage, je m'élançai dans la chambre de l'excellent homme qui s'avisait de devenir paralytique si mal à propos. Je m'approchai du lit autour duquel se trouvaient déjà le médecin et quelques autres personnes.

— Mon oncle, mon cher oncle, dis-je au moribond, regardez-moi, de grâce!... Ne me reconnaissez-vous plus? ne voulez-vous plus reconnaître et bénir votre neveu?

Le vieillard leva les yeux vers moi; quelques sons inarticulés sortirent de ses lèvres entr'ouvertes; ce fut tout ce que j'en pus obtenir. J'interrogeai le médecin qui n'hésita pas à me déclarer qu'il n'y avait qu'un bien faible espoir d'amélioration. Ce contre-temps ne me surprit pas; j'étais en quelque sorte accoutumé à échouer au port : il semblait qu'un mauvais génie se fût attaché à mes pas, tout exprès, pour me susciter quelque obstacle insurmontable chaque fois que je me trouvais près d'atteindre le but vers lequel tendaient mes efforts.

Le médecin s'étant retiré, je témoignai le désir de rester seul près du malade. — Allons, Robert, me dis-je, il ne faut pas te décourager, mon garçon; il est sans doute fort agréable de marcher sur des fleurs; mais parce que la route devient moins belle et moins sûre, ce n'est pas une raison pour rétrograder; la mauvaise fortune ne doit pas faire peur à un homme qui a été tant de fois aux prises avec elle. Aux grands maux, les grands remèdes.

Là-dessus, et sans avoir besoin de réfléchir plus longtemps, je poussai doucement le verrou de la porte, et

je commençai à faire l'inventaire de ce que contenaient les malles du mourant. Ainsi que je l'ai dit, le bonhomme n'était pas riche, et ce n'était pas de l'argent que je m'attendais à trouver; mais je venais de concevoir un projet pour l'exécution duquel la garde-robe de monseigneur *in partibus* m'était plus nécessaire que des écus. Je fis donc main basse sur un costume complet de prélat; je pris la mitre et la crosse, toutes les nippes qui pouvaient m'être utiles, quelques bijoux d'assez maigre valeur, et j'emportai le tout dans ma chambre, où je l'emballai le plus promptement possible; puis je revins près du malade. Je glissai dans mon gousset une assez belle montre accrochée à son chevet, et je fis passer dans ma poche une longue bourse en soie violette qui me parut mériter quelque attention. Cela fait, j'attendis le retour du médecin, qui arriva bientôt.

— Monsieur, lui dis-je, la mort, vous le savez, n'a rien d'effrayant pour les ministres de la religion ; ils y doivent penser sans cesse, et les devoirs de leur saint ministère les obligent à se familiariser avec elle. J'espère donc que vous voudrez bien me dire combien de temps il doit s'écouler encore avant que l'âme de mon digne oncle ne prenne son vol vers le séjour des bienheureux.

— Huit ou dix jours, d'après les probabilités, monsieur.

— Je n'ai donc pas de temps à perdre pour me rendre à l'évêché, afin de préparer monseigneur d'Evreux à la perte de son meilleur et de son plus ancien ami, à qui il voudra sans doute venir donner les derniers secours spirituels... Je vais demander des chevaux de poste, et je partirai seul, aujourd'hui même.

Cette résolution parut chose très naturelle à tout le monde ; les chevaux arrivèrent, mes malles furent attachées sur la berline, et je partis après avoir donné ma sainte bénédiction à une foule de braves nigauds désespérés de voir le saint sacrement de la confirmation forcé de céder le pas à une attaque d'apoplexie.

On a déjà deviné, sans doute, que ce n'était pas pour retourner à Evreux que je m'étais lesté de tout le bagage dont j'ai parlé plus haut ; il ne faut pas beaucoup de pénétration pour deviner cela, et c'est particulièrement pour les gens d'esprit que j'écris ces Mémoires. Personne ne sera donc surpris lorsque je dirai qu'arrivé à la première poste, je changeai tout à coup d'itinéraire, et donnai l'ordre de me conduire aux Andelys, où l'évêque d'Héliopolis, *in partibus infidelium* était attendu, et où j'arrivai presque incognito, au grand désespoir de l'estimable clergé de la ville qui soupirait après la visite pastorale, laquelle devait raviver la foi et grossir un peu le magot des fabriques.

Que me manquait-il en effet pour être évêque? La permission de notre saint-père le pape : pas davantage; et j'imagine, honorable lecteur, que vous me connaissez assez maintenant pour savoir que j'étais homme à m'en passer. Entendons-nous sur le reste ; le clergé dont je vous ai parlé n'était fâché que de l'incognito qui l'avait privé du plaisir de déployer toute la pompe dont il était capable ; mais il se consola promptement en pensant à toutes les merveilles qu'allait opérer la présence de l'évêque. Or, l'évêque, c'était le très honorable et très saint homme Robert Macaire, lequel avait trouvé tout simple, très convenable et fort de son goût de conti-

nuer l'œuvre évangélique de son très respectable oncle.

Dès le lendemain de mon arrivée, je reçus la visite des autorités, sous-préfet en tête, véritable sous-préfet modèle, possédant l'épine dorsale la plus flexible qu'il fût possible de trouver dans les quatre-vingt-six départements. Je pris la peine de raconter à ces honnêtes faiseurs de courbettes comme quoi j'avais été obligé de laisser en route mon grand vicaire, qu'une attaque d'apoplexie avait mis sur les dents, à la suite de travaux apostoliques.

— Ma première pensée fut de rester près de lui, mes frères, dis-je avec componction; mais, après avoir imploré le secours de la divine lumière, je compris que tous les fidèles étant égaux devant le Seigneur, l'intérêt d'un seul ne devait pas me faire compromettre le salut d'un grand nombre, et, dans mon cœur, la charité chrétienne l'emporte sur l'amitié.

Un murmure approbateur accueillit ces paroles, et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il me serait facile de faire une ample récolte en tondant de près ce stupide troupeau qui bêlait d'aise en vue de la gueule du loup en disposition de le décimer.

Dès le lendemain, les murailles de l'église furent couvertes d'affiches annonçant que monseigneur l'évêque d'Héliopolis officierait pontificalement le dimanche suivant; qu'il prêcherait entre vêpres et complies, et qu'il clorait cette série de travaux spirituels par une quête dont le produit serait employé à donner toute la splendeur convenable à la célébration des divins mystères.

J'avouerai franchement que je n'étais pas fort tranquille relativement à l'exécution de ce programme; je

craignais quelque peu de m'embrouiller dans tout cela; mais le vin était tiré, il fallait le boire et je sentais qu'il eût été indigne de moi de reculer après avoir été aussi loin.

Cette fois, cependant, la fortune couronna mon audace : j'eus un succès fou, je fis salle pleine; l'église était comble. Je célébrai la messe sans broncher; deux mille niais reçurent la confirmation de ma main. L'après-midi, je fis un sermon flamboyant sur le mépris des richesses, entre les deux premiers points duquel je trouvai moyen d'annoncer que, pendant les deux jours suivants, l'absolution pour les cas réservés serait par moi donnée au plus juste prix. Puis vint la quête, et Dieu sait quelle pluie d'argent m'assaillit pendant une heure. Il me fallut, à trois reprises, vider ma bourse à glands d'or dans le devant de la robe rouge du bedeau. J'étais horriblement fatigué; mais le succès me rendait cette fatigue excessivement douce, et je ne laissai pas, le lendemain matin, de venir siéger au tribunal de la pénitence où m'attendaient avec anxiété une cinquantaine de pénitents qui se croyaient le plus sérieusement du monde sur le grand chemin de l'enfer. Dieu fasse paix à ces pauvres diables, car lui seul sait de quelles drôles d'histoires ils égayèrent les ennuis de ma grandeur !

— Ah ! monseigneur, me disait un ancien laquais devenu maître, je suis un grand coupable !

— C'est possible, mon fils; mais la miséricorde de Dieu est encore plus grande que vos fautes; il ne s'agit que d'y mettre le prix.

— Monseigneur, j'ai aidé à pendre notre ancien curé à la lanterne...

— Votre curé, malheureux?... Quoi! vous avez osé porter la main sur l'oint du Seigneur?...

— Ah! c'est un grand malheur!

— Pour votre curé, certainement. Quant à vous, mon fils, nous en référerons à la cour de Rome.

— Ah! Monseigneur, si, en attendant la réponse du Saint-Père, j'avais le malheur de passer de vie à trépas...

— Vous seriez damné, mon fils, rien n'est plus certain; mais nous tâcherons que cette réponse ne se fasse guère attendre.

— Mais il y a si loin!

— Mon fils, il n'est pas de distance que l'on ne puisse abréger avec de l'argent, et fort heureusement, vous n'en êtes pas dépourvu. Il ne tiendra donc qu'à vous de recevoir l'absolution dans deux jours.

— Dans deux jours une réponse de Rome!

— Est-ce que nous n'avons pas le télégraphe? Deux mille francs pour les frais du culte, et je vous réponds du succès en quarante-huit heures.

— Mais, Monseigneur...

— Deux mille francs, ou l'enfer.

— Cependant...

— Je ne rabattrai pas un liard.

— C'est que...

— Encore un mot, et vous êtes damné sans miséricorde.

Le pauvre diable, à demi mort de frayeur, me demanda un sursis de dix minutes, et il revint au bout de ce temps avec la somme bien comptée.

Puis ce fut un autre sot qui vint me dire comme quoi

il avait coopéré à la fonte des cloches, pour en faire des gros sous et des canons, énormité que son confesseur ordinaire n'avait pas cru pouvoir lui remettre, et dont le poids accablait sa conscience timorée.

— Et combien vous a rapporté cette opération sacrilège?

— Douze cents francs, tout au plus.

— Il faut restituer cela sur-le-champ.

— Restituer les cloches, Monseigneur?

— Peut-être devrais-je exiger qu'il en fût ainsi ; mais je me contenterai des douze cents francs en considération de votre repentir. Apportez-moi la somme ce soir; je vais vous donner une absolution conditionnelle.

Les choses allaient admirablement ; la matinée me valut plus de six mille francs. J'avais fait une récolte non moins abondante la veille, et je pouvais en espérer autant du lendemain. Cela était fort encourageant : Jamais marchandise si creuse ne s'était si bien vendue, et je me sentais d'humeur à envoyer, auxmêmesconditions, tout le diocèse en paradis. Les choses en étaient là, et je venais de me remettre quelque peu de mes fatigues à l'aide d'un succulent déjeuner, lorsqu'on m'annonça la visite de madame la comtesse de Varlemont.

— Qu'est-ce que c'est que cette madame de Varlemont? demandai-je au domestique.

— Monseigneur, c'est la plus riche douairière de la province.

— Quel âge a cette douairière ?

— Soixante-dix ans, au moins.

— Faites entrer sur-le-champ.

La douairière parut presque aussitôt; je me levai pour la recevoir.

— Permettez, Monseigneur, me dit-elle, permettez que je vienne vous féliciter de l'admirable sermon que vous avez fait entendre hier.

— Plût à Dieu, madame la comtesse, que son plus humble serviteur eût l'éloquence nécessaire pour ramener au bercail toutes les brebis égarées !

— Il est au moins certain, Monseigneur, que vous ramènerez toutes celles qui seront assez heureuses pour entendre votre sainte parole.

La conversation dura quelques instants sur ce sujet. J'étais fort impatient de savoir à quoi je devais l'honneur de cette visite, car je devinais bien que la bonne comtesse ne venait pas me voir uniquement pour me parler du sermon de la veille. Je n'attendis pas longtemps.

— Monseigneur, me dit-elle en poussant un profond soupir, je viens solliciter de vous une grande, une immense faveur...

— Parlez, de grâce, madame, et croyez que je m'estimerai fort heureux de pouvoir être utile à une personne de votre mérite.

— Vous m'encouragez, Monseigneur. Je vous avouerai donc que, depuis longtemps, l'œuvre de mon salut m'inspire les plus vives alarmes... ma jeunesse fut très orageuse, et je crains de ne plus avoir le temps nécessaire pour faire pénitence.

— Rassurez-vous, madame ; si vous vous repentez sincèrement ; si vous êtes disposée à réparer le mal par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, le Seigneur vous fera miséricorde.

— Ah ! Monseigneur, quelles consolantes paroles ! quelle douce joie elles font pénétrer dans mon cœur !... Maintenant j'oserai vous adresser la prière qui est l'objet principal de ma visite... Après avoir vu l'ardeur, le zèle que vous apportez à vos travaux apostoliques, j'ai pensé que quelques jours de repos devaient vous être nécessaires, et, je vous l'avouerai, Monseigneur, j'ai songé à faire tourner à mon profit spirituel ce repos dont vous devez avoir besoin. Je venais donc vous supplier de vouloir bien passer quelques jours à mon château de Varlemont, assez agréable séjour, situé à moins de deux lieues de cette ville.

Je n'eus garde de refuser; car j'avais entrevu d'un coup d'œil tout le parti que je pourrais tirer de cette circonstance.

— Il est trop vrai, madame la comtesse, répliquai-je, il est trop vrai que mes forces ne répondent pas toujours à mon zèle ; mais, soldat de Jésus-Christ, je dois braver le danger et n'obéir qu'au devoir. Cependant, puisque les quelques jours de retraite que vous me proposez ne doivent pas être entièrement perdus pour la gloire de notre sainte religion, je me rendrai à votre invitation.

— Ah ! Monseigneur, vous me comblez de joie... Quel jour, je vous prie, aurai-je l'honneur de vous recevoir?

— Demain mes travaux seront terminés dans cette ville ; je pourrai donc arriver au château de Varlemont vers la fin du jour.

La visite de la douairière dura encore quelques instants. L'enthousiasme de cette sainte femme allait jusqu'au délire; je crus un moment qu'elle allait tomber

à genoux et m'adorer; enfin elle se retira, emportant de moi une idée supérieure encore à celle qu'elle en avait conçue précédemment; et, de mon côté, je me disposai à tenir la promesse que je lui avais faite. Ma tournée pastorale pouvait me rapporter beaucoup d'argent; mais je ne laissais pas de courir quelque danger : il n'étais pas impossible que je rencontrasse quelque ecclésiastique de la connaissance de mon oncle, et il n'en eût pas fallu davantage pour m'arrêter tout court et renverser mes espérances. Au château de la comtesse, je ne pouvais avoir rien à craindre, car j'étais sûr que, tant qu'il me plairait d'y rester, l'on ne recevrait personne sans mon agrément. Et puis il y avait là une grande fortune dont je pouvais raisonnablement espérer de faire ce qu'il me plairait. Il n'y avait donc pas à hésiter, et je n'hésitai point. Le soir même j'étais installé au château de la noble douairière.

VIII

UNE APPARITION

Deux jours s'étaient écoulés depuis que la comtesse de Varlemont comptait posséder dans son château le plus saint et le plus savant des évêques de la chrétienté. Je venais de passer une soirée fort ennuyeuse ; car il n'avait été question, entre moi et ma noble pénitente, pendant plus de trois heures, que de la grâce efficiente, de la grâce concomittante, et d'une foule d'autres espèces de grâces sur lesquelles je discourais à perdre haleine afin d'éviter les objections. On pense bien que j'étais souvent fort obscur, et, parfois, inintelligible ; mais cela ne pouvait avoir de conséquences fâcheuses, la comtesse étant d'autant plus disposée à admirer qu'elle comprenait moins. Tout allait donc pour le mieux, sauf l'ennui, et je commençais à dresser mes batteries de façon à amener un résultat à la fois prompt et satisfaisant ; je venais, comme je viens de le dire, de passer une soirée fort peu agréable, et je m'étais retiré dans ma chambre pour

y rêver à mon aise, à mes travaux ultérieurs. Après avoir passé en revue toutes les éventualités de décès, de testaments, de donations entre vifs, etc., et après avoir jeté les jalons de cette carrière que je sentais le besoin de parcourir rapidement pour éviter les mauvaises rencontres, je me mis au lit, où un calme et doux sommeil me vint bientôt en aide.

C'était vers le milieu de la nuit ; le plus profond silence régnait dans le château, et je dormais du sommeil du juste, lorsqu'un bruit de vitres brisées m'éveille en sursaut. J'ouvre brusquement mes rideaux, et mes regards se portent tout d'abord sur l'une des fenêtres de ma chambre qui donnait sur le jardin.

Que l'on juge, non de ma frayeur, c'est un sentiment que j'ai l'avantage de n'avoir jamais connu, mais de ma suprise, en apercevant, à la lueur des étoiles, un homme qui s'approchait de mon lit !

Je m'élance sur le parquet, et je me fais une arme de la première chaise qui se trouve sous ma main.

— Calme-toi, Robert, me dit une voix bien connue ; calme-toi, ce n'est ni à ta vie ni à ta bourse que l'on en veut...

— Toi ici, Bertrand ! toi ! traître infâme !... Ah ! brigand ! tu vas me faire raison de ton infâme conduite !... A genoux, drôle ! à genoux !... implore ma pitié, ou je te fais sauter la cervelle...

— Allons donc, Macaire ! es-tu devenu fou ?... Je ne me mettrai pas à genoux, et tu ne feras sauter la cervelle de personne ; mais tu te remettras tranquillement au lit, et nous causerons comme de bons vieux amis qui sont enchantés de se retrouver après une longue séparation...

— Toi, mon ami, brigand! toi qui m'as volé! dépouillé, ruiné!... Ah! tu es bien heureux que quelque chose ici m'oblige à me taire!

— Mon cher ami, je me permettrai de te dire que je ne suis pas heureux du tout; j'ai l'espérance de le devenir, il est vrai, et je le deviendrai puisqu'il ne me manque que ta volonté, la volonté de mon meilleur ami, de mon seigneur et maître.

— Misérable hypocrite! tu ne m'en feras pas accroire... Bertrand, tu as perdu ma confiance, tu l'as perdue sans retour...

— Ne dis donc pas des bêtises comme ça, Robert.... D'abord, je n'ai rien perdu du tout... c'est-à-dire, j'ai beaucoup perdu, j'ai perdu immensément, mais ce n'est pas ma faute... Tu comprends au reste, mon admirable ami, que ce n'est ici ni le temps ni le lieu de s'expliquer et d'entrer dans des détails interminables; qu'il te suffise de savoir que je suis pas coupable, et que les apparences seules sont contre moi.

Le calme de Bertrand, l'assurance de cet homme que le vol d'une mouche suffisait pour faire trembler, l'espèce de supériorité qu'il affectait, tout cela, je l'avoue, m'imposa pendant quelques instants; je sentis diminuer l'ascendant que j'avais toujours eu sur lui.

— Puisses-tu être innocent, Bertrand, lui dis-je; puissé-je retrouver mon ami digne de moi!

— Allons donc, Monseigneur *in partibus*, reprit-il, je crois, le diable m'emporte, mon ami, que l'encens t'a porté au cerveau! Fais-moi donc le plaisir, je t'en prie, de descendre tout à fait de ces hautes régions où la tête te tourne, pour te remettre au niveau de ton vieil ami,

de Bertrand qui t'aime toujours malgré tes travers, tes injustices.

— Eh bien ! parle, je t'écoute tranquillement.

— Ah! sacredié ! tu me fais une belle grâce ! Tâche donc, mon garçon, de comprendre que, si j'avais quelque chose à me reprocher envers toi, rien ne me forçait à te venir trouver. Est-ce que je ne sais pas où tu en es ? est-ce que je n'ai pas entendu ton dernier sermon? Est-ce que, si je l'avais voulu, l'argent comptant de ta comtesse ne serait pas déjà dans ma poche ? Donc, si je viens à toi, c'est que je veux y venir; c'est que je me sens fort de ce que je sais, de ce que je veux et de ce que je puis... A moi donc de faire le fort aujourd'hui... Crois-tu que je tombe ici par hasard?... Ne t'ai-je pas suivi depuis Vernon?... n'ai-je pas écouté tes sermons, assisté à ton triomphe ?... O Robert, tu ne sais pas encore combien il y a d'étoffe dans l'homme qui se dit ton ami !... Eh bien ! tu le sauras. Ton oncle est mort; la nouvelle en est arrivée il y a trois heures aux Andelys, et tu es perdu si le jour te retrouve ici.

Bertrand me dit cela avec un accent de vérité qu'il m'était impossible de méconnaître, aussi mon premier mouvement, après l'avoir entendu, fut-il de sauter sur mes malles et d'en extraire l'argent, les bijoux qu'elles contenaient, ainsi qu'une paire de pistolets et des habits civils dont j'avais eu la précaution de me munir.

— Il paraît que tu es en fonds ? reprit Bertrand tandis je m'habillais à la hâte.

— Tu dois être toi-même assez bien pourvu ; mais ce n'est pas le moment de régler nos comptes. Partons.

— Ah ! Robert, Robert ! voilà qui est indigne de toi !...

Partir ainsi! partir les mains vides, ou à peu près, quand à deux pas de nous se trouvent des richesses immenses! Est-ce donc à moi maintenant de te donner l'exemple du courage? Eh bien! soit, je te guiderai.

— Doucement, doucement, beau sire! Suis-je donc tellement déchu que ce soit à moi de te suivre? Parle, et sois bref. Que veux-tu? ou faut-il aller?

— Il faut aller chez ta comtesse, qui dort comme une marmotte, et dont le secrétaire doit contenir quarante mille francs au moins.

— Il faut! il faut! ne dirait-on pas que toutes les portes doivent s'ouvrir au premier mot qu'il nous plaira de prononcer?

— Elles s'ouvriront si tu le veux. Tu vas d'abord éveiller la femme de chambre, vieille duègne presque aussi sotte que sa maîtresse; les prétextes ne te manqueront pas pour te faire admettre immédiatement près de la pénitente; et, tandis que tu l'endormiras avec quelques calembredaines, je visiterai le secrétaire; puis, au moindre bruit, sous le prétexte de voir ce qui se passe au fond de l'appartement, tu me rejoindras, et nous gagnerons le large.

— Diable! tu as donc des renseignements bien exacts?

— Est-ce que tu crois que, depuis trois jours, j'ai passé le temps à bayer aux corneilles? En ma nouvelle qualité de marchand forain, j'ai pénétré partout, et j'ai pris des renseignements... Mais ce n'est pas le moment de te raconter cela : nous n'avons pas un instant à perdre. Vite, à la besogne!

— Allons, je le veux bien; et cependant je ne devrais pas être tranquille, car tu ne trembles pas.

— Eh bien! tant mieux; j'en aurai la main plus sûre.

— A la bonne heure; mais je t'aime mieux dans ton état normal; enfin je me risque!

— Vraiment, Monseigneur?... le bon Dieu vous fait une belle grâce!

Je me dirigeai alors vers la chambre de la duègne.

— Allons, vite, madame Albois, éveillez-vous, et conduisez-moi près de votre maîtresse.

— Hein?... qui est-ce... qui m'appelle?...

— C'est moi, ma bonne dame; moi, Mgr d'Héliopolis... Je désire parler à l'instant même à madame la comtesse, et je vous prie de la prévenir...

— Mais, Monseigneur, il ne fait pas jour.

— Raison de plus, mon enfant... Il s'agit d'une apparition, de l'apparition la plus extraordinaire, la plus miraculeuse... Hâtez-vous de m'introduire près de votre maîtresse; il y va de son salut, du vôtre, et de bien d'autres choses non moins importantes.

— Ah! mon Dieu!... Monseigneur, est-ce que nous serions menacées de la visite du malin?

— Pas précisément, grâce à ma présence en ces lieux; mais les circonstances sont néanmoins excessivement graves... Que faites-vous donc?

— Me voilà! me voilà!... Une apparition, bonne sainte Vierge! madame la comtesse est capable de mourir de frayeur.

Enfin la porte de madame Albois s'ouvrit; je traversai sa chambre qui communiquait avec celle de la comtesse, et j'arrivai bientôt au chevet de cette dernière que le bruit avait réveillée. La vieille femme, qui se mourait de peur, se tenait près du lit de sa maîtresse, de sorte que Bertrand, qui m'avait suivi de près, pouvait, sans crainte

d'être dérangé, procéder à l'inspection du secrétaire.

— Qu'y a-t-il donc, Monseigneur? me demanda mon excellente hôtesse.

— Ah! madame, il y a... il y a des choses...

En ce moment, un léger cliquetis frappa mes oreilles; j'en conclus que Bertrand éprouvait, pour ouvrir le précieux meuble, plus de difficulté qu'il ne l'avait prévu. Il n'y avait qu'un moyen de lui venir en aide, c'était de couvrir le bruit qu'il était forcé de faire par un bruit plus fort. Je grossis donc ma voix autant qu'il me fut possible, et je repris :

— Des choses dont on ne parle pas sans trembler, madame!... Nous allons chanter un *Veni creator*, afin de nous préparer à nous entretenir de si grands prodiges.

Et je commençai le chant d'une voix de stentor. Les deux vieilles m'accompagnèrent en tremblotant, et, comme j'avais soin de battre la mesure en frappant de toutes mes forces sur le parquet, il résulta de tout cela un vacarme à ne pas entendre le ciel tonner.

Je venais de finir le verset, et je commençais à être quelque peu inquiet; car nous n'avions d'autre lumière qu'une veilleuse qui brûlait sur la table de nuit de la comtesse, de sorte que le fond de la chambre où travaillait Bertrand était plongé dans l'obscurité; je commençais, dis-je à m'inquiéter, lorsqu'un coup violent fut frappé à la porte par laquelle nous étions entrés.

La duègne tomba à genoux en se recommandant à tous les saints du paradis; la comtesse poussa un grand cri et se cacha le visage sous la couverture.

— Ne craignez rien, dis-je en me levant; je vais voir

ce que c'est; et, ange ou démon, il faudra bien qu'on m'obéisse.

D'un bond je m'élançai jusqu'à la chambre de la duègne, où je trouvai Bertrand qui m'attendait.

— Eh bien?

— J'ai les poches garnies; filons.

— Garnies de quoi?

— Est-ce que je sais? J'ai des bracelets, des colliers, des bagues, des louis.... et des chiffons qui m'ont l'air de ressembler singulièrement à des billets de banque.

— Bertrand, je suis assez content de vous; mais vous savez le proverbe, mon ami : *chat échaudé*... en conséquence, tu vas me faire le plaisir de soulager tes poches en faisant passer dans les miennes une partie du butin.

— Commençons donc par jouer des jambes.

— Bertrand, me croyez-vous trois fois stupide?... Obéis ou sinon!... Tu connais la vivacité de mes mouvements?...

— Tu choisis bien ton temps!... soupçonner son meilleur ami, c'est affreux!

— Et le voler, c'est atroce, Bertrand.

— Allons, je serai plus raisonnable que toi. Tiens, prends.

Il me tendit un écrin, un rouleau de billets et deux poignées d'or. J'empochai le tout lestement, je courus rapidement vers la fenêtre par laquelle Bertrand avait pénétré chez moi, et nous nous éloignâmes au travers des jardins, nous inquiétant fort peu de la châtelaine à laquelle je laissais, en échange de l'or et des bijoux que nous emportions, crosse, mitre, étole, enfin tout l'attirail

épiscopal que j'avais emprunté à mon oncle, et qui ne pouvait désormais me rendre d'autre service que de me faire mettre la main sur le collet par quelque honnête gendarme.

Nous marchâmes pendant deux heures sans échanger une parole, et nous avions déjà fait bien du chemin lorsque le jour parut.

— Sais-tu où nous sommes? dis-je à Bertrand.

— Sur la route de Paris, mon cher Robert; est-ce que ce n'est pas le meilleur chemin que nous puissions suivre?

— Peut-être! Il me semble qu'après ce qui vient de se passer, les grandes routes ne peuvent nous être que très malsaines... Ecoute!... est-ce que tu n'entends pas le galop de plusieurs chevaux?

— Oh! oh? il paraît que nous avons changé de rôle et que tu aspires au titre de trembleur.

— Bertrand, vous vous émancipez fort mal à propos, et je vous conseille d'être plus circonspect, si mieux vous n'aimez que je vous démontre mathématiquement et d'une manière touchante que je n'ai rien perdu des facultés morales et physiques dont la nature m'a doué.

— Ne vas-tu pas encore te fâcher? Je conviendrai, si tu veux, que tu es toujours fort, tant au moral qu'au physique; mais tu seras forcé d'avouer que tu es devenu bien maussade; tu n'as pas su te garantir de l'influence de la calotte...

— Et je n'ai pas toujours su non plus me garantir des fripons, des escrocs, des traîtres... Vous en savez quelque chose, maître Bertrand; et j'espère que vous me donnerez des nouvelles du coquin qui m'enleva les riches présents de M. de la Houblonnière.

— Comment ! tu en es encore là? C'est là ce qui te fâche? Que ne le disais-tu plus tôt?... Ainsi tu crois encore avoir à te plaindre de moi dans cette circonstance?... Eh bien! apprends qu'il n'y eut, dans cette affaire, d'autre victime que moi...

— Oh! sacredieu ! voilà qui est trop fort !...

— C'est comme cela, Robert : ta légèreté a porté ses fruits; tu avais improvisé des muets, et les muets ont parlé. A peine étais-tu parti avec ton marquis, que je me mis à marcher de long en large pour me soulager des horribles crampes qu'il m'avait fallu endurer. M'étant appuyé un instant sur la porte donnant dans l'antichambre, j'entendis parler mes drôles, et, prêtant l'oreille attentivement, je fus bientôt certain qu'ils délibéraient sur le meilleur moyen de nous livrer à la police... Qu'aurais-tu fait à ma place? tu serais tombé à bras raccourcis sur les drôles, et leur aurais rompu les os... Eh bien! qu'il me soit permis de te dire que tu eusses alors agi comme un sot : battre les gens n'est pas le moyen de les faire taire. Je crus qu'il valait mieux parlementer, et j'ouvris brusquement la porte pour m'entendre avec eux; mais mon apparition subite leur causa une si grande frayeur, qu'ils s'enfuirent précipitamment avant qu'il m'eût été possible de leur faire entendre une parole. Quelques instants s'écoulèrent sans que je susse à quel parti m'arrêter. J'espérais que tu arriverais bientôt, et je mettais tout mon espoir dans ton génie; mais au bout de dix minutes, je commençai à désespérer, et je fis mes malles à la hâte... Tu penses bien que les présents de ton marquis furent ce qui m'occupa le plus : je les emballai sans trop de précaution, pensant avec raison que, quoi qu'il pût leur ar-

river, les débris me seraient toujours bons... J'ai le bonheur de me procurer une voiture. Me voilà parti!... Mais, ainsi que je te le disais tout à l'heure, mon ami, les muets avaient parlé; la police fut bientôt à mes trousses, et je n'avais pas encore vendu la moitié du butin, lorsqu'elle me pinça. Je fus conduit immédiatement au dépôt de la préfecture de police; j'avais heureusement sauvé du naufrage deux billets de mille francs : l'un me servit à acheter ma liberté, et voici comment :

Tu sais que ce dépôt est une espèce d'égout où l'on jette pêle-mêle tous les individus arrêtés en flagrant délit. Il se trouve là des misérables qui, pour quinze sous donneraient tout le temps qu'il ont à vivre. L'un d'eux, contre lequel il n'y avait aucune charge, devait être mis en liberté le lendemain matin. J'étais arrivé le soir; les guichetiers n'avaient pas encore eu le temps de remarquer ma physionomie qui, d'ailleurs, s'accordait merveilleusement avec celle de l'individu dont je te parle; je lui offris l'un de mes billets, s'il voulait me céder sa place, c'est-à-dire me permettre de répondre à son nom et de me faire mettre en liberté, tandis qu'il resterait en prison à ma place. Il accepta, et je ne craignais pas d'être trahi; car, en me dénonçant, il perdait les mille francs sur lesquels il m'eût été facile de faire mettre la main. Me voilà libre! J'ai mille francs en poche; mais c'est vainement que je cherche mon ami! Robert a disparu, et je ne sais vers quel coin du globe il a dirigé ses pas... Que faire? Prendre une résolution violente, marcher à la découverte de mon ami avec cette persévérance toute-puissante qui fit découvrir à Colomb un nouveau continent... Ah! Robert, cela est beau, et il m'est bien pénible

de penser que tu eusses été incapable d'un pareil dévouement !

— Doucement, messire Bertrand, c'est ici l'histoire de l'astre et de son satellite : que vous tourniez autour de moi ; cela est naturel; cela a été, est, sera... Diable ! mon ami, n'oubliez donc pas que, de toute éternité, la terre fut condamnée à tourner autour du soleil...

— Voilà une figure bien ambitieuse; mais je suis trop heureux d'être réuni à toi pour te chicaner sur des misères. Afin de voyager impunément, je me fis porte-balle, et je me mis à parcourir la Normandie, pensant que, peut-être, l'amour du sol natal te rappellerait dans cette province. Quelques mois s'écoulèrent sans que je fusse plus avancé; mais enfin j'appris ce qu'était devenu l'abbé Bouvard, ton oncle, et je me dirigeai vers Evreux, où je me proposais de me présenter au digne prélat, lorsque la renommée fit arriver jusqu'à moi le récit des merveilles opérées par le neveu du saint prélat vers lequel je dirigeais mes pas. Je compris que j'étais sur tes traces; mais je sentis en même temps qu'il ne fallait pas brusquer les choses, car tu me paraissais en bonne voie. Enfin, depuis huit jours, je te vois, je t'écoute, je te suis, je t'admire !... Oui, je t'admire, car tu es admirable, Robert ! et c'est pour cela que je te pardonne et les soupçons et les injures dont tu m'as gratifiés, alors que je le méritais si peu... Maintenant, parle ! qu'as-tu à me reprocher?

Quoi de plus capable de désarmer que ces paroles? J'avoue que je ne me sentis de forces que pour me jeter au cou de Bertrand, de mon excellent et digne ami ! de cet homme au cœur si chaud, à l'amitié si solide.

— Ah! Bertrand, lui dis-je, mon brave ami, me pardonneras-tu mes injustes soupçons?... car je t'ai soupçonné, Bertrand ! je t'ai cru capable de trahison, toi dont le cœur est pur comme celui d'une vierge!

— Oh! je te reconnais là! voilà bien les exagérations à ton usage... Silence! c'est moi maintenant qui entends le bruit des pas de l'ennemi... Quittons la grande route, afin de ne pas être obligés de disputer le terrain à des gens qui paraissent si pressés d'arriver.

Nous nous jetâmes à travers champs, et après une heure de marche, nous arrivâmes dans un village où il nous fut très facile de nous faire donner un gîte, grâce aux excellentes choses dont nous étions lestés.

Nous passâmes quinze heures au lit, tant nous étions fatigués! puis nous tînmes conseil sur ce que nous avions de mieux à faire.

IX

UN GRAND HOMME IMPROVISÉ

— Il me semble, disait Bertrand en comptant nos richesses à la lueur d'une chandelle de suif jaune, il me semble que nous avons, cette fois, atteint un résultat assez satisfaisant, et, que nous sommes assez riches pour mener une vie douce et facile... Regarde ! cinquante billets de mille francs ; cinquante de cinq cents... une cinquantaine de brillants qui valent plus de mille francs l'un dans l'autre... Puis voici des actions au porteur sur les quatre canaux, des obligations de la ville de Paris, des bons des Cortès... Il est certain, mon ami, que nous avons, dès aujourd'hui, quinze mille francs de revenu.

— Belle misère !

— Oh ! ma foi, Robert, j'avoue que je ne te comprends plus.

— Pauvre sire ! est-ce qu'il t'est donné de t'élever au-dessus de ta sphère?

— Eh bien ! soit ; je suis une bête, un sot, un animal

malappris... A qui la faute, je te prie, sinon à toi qui as été si sobre de leçons, alors que j'en avais tant besoin ?.. Mais enfin nous sommes riches...

— C'est-à-dire, mon garçon, que nous sommes en mesure de le devenir, et nous le deviendrons, mon génie aidant... Oui, mon génie, Bertrand ! Il ne faut pas que cela te surprenne ; car j'espère t'en faire voir bien d'autres. Qu'est-ce donc, mon ami, que quinze mille francs de revenu ? où cela peut-il nous conduire ?... Nous sommes en bon chemin, je ne dis pas non ; mais c'est précisément une raison pour ne pas nous arrêter. Retournons à Paris, ce pays des chimères et des réalités... terre classique du jobard pur-sang !...

— Oh ! mon Dieu ! j'irai où tu voudras, pourvu que tu ne me quittes pas. Est-ce que je ne t'appartiens pas ? Est-ce que je ne suis pas à toi corps et âme ?... Parle donc, ordonne, commande ! je t'obéirai ; car je suis fait pour t'obéir, moi... Mais il ne faut pas que cela te fâche, Robert... à présent que je t'ai retrouvé, je ne veux plus raisonner : l'obéissance passive, voilà mon lot.

— Allons donc, animal ! s'il fallait juger l'espèce humaine d'après toi ; elle me donnerait des nausées.

— Mais c'est d'argent qu'il s'agit, Robert ! d'argent ! comprends-tu cela ?... Nous avons à partager une somme considérable, une somme à l'aide de laquelle il ne tiendrait qu'à nous de devenir millionnaires...

— A la bonne heure, donc, sacredieu ! je te reconnais à ces mots. Oui, nous serons millionnaires, Bertrand ; nous serons même quelque chose de mieux, attendu que nous sommes des capacités intellectuelles, et que, à ce titre, nous pouvons prétendre à tout.

C'étaient là d'excellentes raisons ; du moins elles nous parurent telles, et nous mîmes de nouveau en commun nos finances et nos talents ; mais il se passa quelque temps sans que nous trouvions l'occasion d'exercer ces derniers. De temps à autre, il est vrai, Bertrand mettait la main sur quelque bourse bien garnie ; nous amassâmes même une assez jolie collection de montres et de tabatières ; mais ce n'était là que peloter en attendant partie, et pour moi, je ne me livrais pas sans répugnance à ces futiles travaux : il me fallait quelque bonne et grande opération, où la tête fût plus nécessaire que le bras.

Toutefois, nous menions une vie assez douce pour que le temps ne nous parût pas long. J'avais loué, à Paris, un très bel appartement, et je l'avais meublé avec toute l'élégance imaginable. Nous avions à nos ordres deux domestiques, deux chevaux anglais et un cabriolet, et nous jouissions de toute la considération due à des gens comme il faut, d'humeur libérale, et toujours disposés à rendre service. Il est vrai que cette réputation d'obligeance nous coûtait assez cher ; mais je ne pensais pas pouvoir la trop payer, en raison des services qu'elle pourrait nous rendre. En effet, tout le monde, dans le quartier que nous habitions, vantait notre générosité ; les pauvres chantaient nos louanges ; le clergé de notre paroisse nous tenait pour les gens les plus vertueux et surtout les plus religieux de la chrétienté, et les autorités auraient été désespérées de se brouiller avec des administrés qui faisaient tant d'honneur à l'arrondissement. Vint le mois d'avril. Nous avions fait nos Pâques et rendu le pain bénit avec un certain éclat ; mon amour-propre était agréablement chatouillé par toutes les mar-

ques de déférence et de respect qui nous avaient été prodiguées dans cette circonstance, et j'avoue que je ne pensais pas à autre chose, lorsque Bertrand, qui était toujours plus avant que moi dans la vie positive, vint me faire une espèce d'algarade à laquelle j'étais loin de m'attendre, bien que, en conscience, je fusse forcé de convenir avec moi-même qu'il avait raison.

— Décidément, me dit-il, il paraît que nous ne sommes plus bons à rien ; car je ne vois pas à quoi peuvent nous mener ces capucinades qui te plaisent si fort et qui nous coûtent si cher... J'en suis fâché pour toi, Robert ; mais il est certain que tu baisses, tu baisses d'une manière sensible, et, pour peu que cela dure, tu n'auras pas de meilleur parti à prendre que de te faire moine.

— Bertrand ! m'écriai-je indigné, vous valez aujourd'hui ce que vous valiez hier, c'est-à-dire que vous êtes un sot comme devant.

— Oh ! je savais bien que tu allais te fâcher ; mais il y a trop longtemps que cela dure, et, quand tu devrais me battre, il faut que je te parle... A t'entendre, il y a quelques mois, nous devions être bientôt millionnaires ; il semblait que nous n'eussions qu'à nous baisser pour en prendre, et je vois que, depuis ce temps, nous ne faisons que des bêtises. Voilà plus de trente mille francs de mangés, et qu'est-ce que ça nous a rapporté, je te le demande ?

— De la considération, animal !

— Voilà un beau produit !... Où ça nous mènera-t-il, si nous continuons à tenir le même train ?

— Eh ! brute que tu es, vienne l'occasion, et cela nous permettra de la saisir en toute sécurité... N'est-ce rien

pour des hommes comme nous, que de posséder les bonnes grâces de l'autorité ?

— A la bonne heure ! je conviens que c'est quelque chose ; mais je trouve que ce quelque chose nous coûte trop cher.

— Bertrand, je m'aperçois avec douleur que vous n'entendez rien aux grandes opérations... Naguère encore je disais : Nous sommes des capacités intellectuelles... je me trompais de moitié ; vous ne serez jamais qu'un filou de bas étage.

— Robert ! tu m'insultes gratuitement ; mais je te le pardonne... la postérité me rendra justice.

— Eh bien ! si tu es capable de réunir deux idées, tâche donc de comprendre combien il est avantageux pour nous d'être haut placés dans l'opinion publique.

— Je comprendrais cela si nous mettions à profit cette bonne position ; mais rien ! Nous vivons comme des huîtres, bâillant périodiquement aux mêmes heures pour prendre notre pâture... Et quand je dis *nous*, je ne suis pas dans le vrai ; car pour moi il ne se passe pas de jour que je ne fasse feu des quatre pieds, afin de combler le déficit ; mais depuis que tu me laisses travailler seul, je n'ai pas de bonheur ; je ne mets la main sur rien qui vaille... Hier encore, j'étais au Cercle des Étrangers, ce brillant tripot de la rue Grange-Batelière, où nous avons eu tant de peine à nous faire admettre. Il y avait un monde fou ; on jouait un jeu d'enfer. Saisissant un instant favorable, j'escamote un superbe portefeuille qui paraissait admirablement garni... Déception !... Tiens, le voici, regarde.

J'examinai ce portefeuille ; il ne contenait que des pa-

piers qui semblaient être pour nous sans aucune importance ; mais après avoir pris lecture de quelques-uns d'entre eux, une idée lumineuse me traversa subitement le cerveau.

— Bertrand! m'écriai-je, mon digne ami, tu as fait là une excellente capture... C'est le portefeuille du vicomte de C...

— Je le sais, et c'est ce qui me fâche... j'aimerais bien mieux que ce fût celui du baron de Rothschild.

— O Velche ! tu ne sais donc pas ce que vaut le portefeuille d'un grand homme ?

— Dame ! il me semble que cela dépend des valeurs qu'il contient.

— Eh bien ! celui-ci en contient pour cinquante mille francs.

— Allons donc! J'ai tout retourné : pas un chiffon de la Banque, pas une misérable action au porteur...

— Non ; mais des lettres !... Des lettres qui m'apprennent que le noble vicomte est sur le point de vendre la propriété de ses œuvres, et qu'on lui offre deux cent mille francs... Tais-toi, Bertrand ! mon génie est dans les douleurs de l'enfantement... Ecoute ! tu te nommes le vicomte de C...

— Moi?

— Toi-même. Apporte-moi l'Almanach du commerce.

— Miséricorde ! est-ce que tu deviens fou ?

— Je te dis que j'enfante, butor!... Donne-moi l'Almanach du commerce. Bien ; c'est cela. D..., imprimeur-libraire à Beauvais... vieille maison, ça doit être riche... et ça n'est pas loin... Je disais donc que tu t'appelles le vicomte de C... Tu as écrit des *chefs-d'œuvre !...* Tu as été

ministre ; tu es pair de France, tu es enfin le plus grand génie du siècle...

— Moi ?...

— Oui, toi... En conséquence, tu pars ce soir pour Beauvais, et tu vas loger à l'hôtel de la *Pomme-de-Pin*...

— La Pomme-de-Pin est une conséquence du *Génie du Christianisme*... Décidément le cerveau déménage...

— Tâche donc d'écouter, si tu veux comprendre. Douze heures après ton arrivée, un homme se présente, qui demande la faveur d'un moment d'entretien à M. le vicomte. Cet homme veut t'acheter tes œuvres complètes, il t'en offre cent cinquante mille francs, deux cent mille francs, plus ou moins. Tu te fais prier ; tu te plains de ne pouvoir jouir d'un moment de repos, même loin de Paris. Tu es venu à Beauvais pour acheter dans les environs une propriété où tu veux passer le reste de ta vie. Quant à tes œuvres, tu es sur le point de traiter avec les frères M... Pendant que tu causes ainsi, j'arrive ; je suis l'un desdits frères ; mais je ne puis t'offrir qu'un prix moindre que celui dont mon concurrent a posé le chiffre. D'ailleurs, il te faut cinquante mille francs comptant pour payer l'habitation que tu dois acheter le lendemain. On va chez le notaire. Grâce à ce portefeuille, l'identité ne peut être mise en doute ; tu signes le contrat ; tu empoches les cinquante mille francs, et nous revenons tranquillement à Paris... Hein ! comment trouves-tu cela ? Crois-tu encore que je sois fou ?

— Ah ! Robert, pardonne-moi, j'avais tort. Oui, oui, j'étais un sot, un butor ; mais cela ne m'arrivera plus, je te le promets, je te le jure.

— Dépêche-toi donc de faire tes préparatifs.

Et Bertrand se prépara avec tant d'ardeur à me seconder dans cette entreprise qu'en moins d'une heure, il se trouva prêt à partir. De mon côté, je m'étais emparé d'une des lettres contenues dans le portefeuille, et, imitant l'écriture de cette lettre, avec le talent que l'on me connaît pour ces sortes de choses, j'écrivis ce qui suit :

« *A M. D..., imprimeur-libraire à Beauvais.*

» Monsieur et cher confrère,

» J'apprends à l'instant que M. le vicomte de C... est
» dans votre ville, où il a dû descendre à l'hôtel de la
» *Pomme-de-Pin.*

» Cette circonstance est d'autant plus déplorable pour
» moi, que je me trouve cloué dans mon lit par la
» goutte ; vous allez comprendre mon chagrin.

» Le noble vicomte est dans l'intention de vendre la
» propriété de ses œuvres ; je le savais, je lui ai fait faire
» des offres. Un riche capitaliste consentait à mettre
» cent mille écus dans cette opération ; ma fortune était
» faite !... Mais j'avais des concurrents redoutables, et il
» était important de faire jouer tous les grands ressorts.
» L'honneur d'éditer tant de chefs-d'œuvre m'était sur-
» tout vivement interdit par les frères M... ; la goutte vint
» en aide à ces derniers ; il me fut bientôt impossible de
» bouger. Cependant je pouvais encore mettre en avant
» quelques grands personnages qui me veulent du bien ;
» mais voilà que j'apprends que l'illustre écrivain,
» ennuyé de ces tracasseries, a quitté Paris, et qu'il se
» trouve maintenant à Beauvais, où l'appelait l'acquisi-
» tion d'une terre dans les environs de cette ville.

» Dans cette conjoncture, monsieur et cher confrère,
» je fus assez heureux pour songer à vous. Votre réputa-
» tion justement méritée me fit penser à vous intéresser
» à cette excellente affaire. Voici donc ce que j'ai l'hon-
» neur de vous proposer. Au reçu de la présente, vous
» irez trouver le noble vicomte ; vous vous présenterez
» comme mon mandataire ; vous le presserez de termi-
» ner ; vous offrirez deux cent mille francs, et vous irez
» jusqu'à deux cent cinquante mille, si cela vous paraît
» nécessaire. Une circonstance nous sera favorable. Je
» sais de bonne part que le grand homme aurait besoin
» d'une assez forte somme, sur-le-champ, pour terminer
» l'acquisition qu'il projette ; offrez-lui le quart du prix
» de ses œuvres, comptant. J'imagine que vous trouve-
» rez aisément cinquante mille francs pour arriver à
» bonne fin, et je vous remettrai cette somme dans les
» vingt-quatre heures ; je vous l'enverrais même à l'ins-
» tant, si je ne craignais de faire des frais inutiles.

» Passons à la question intéressante pour vous. En cas
» de succès, je vous offre un quart dans les bénéfices qui
» peuvent être de plus d'un million en un an, si mieux
» vous n'aimez une commission de dix pour cent, que
» vous me trouverez prêt à vous solder à la première
» réquisition.

» Maintenant, mon cher et honoré confrère, vous
» comprenez que je suis tout à fait à votre discrétion ;
» cela ne m'épouvante pas, moi qui sais ce que vous
» valez. Ayez donc confiance en vous-même, et venez
» bien vite à mon hôtel du quai Voltaire m'annoncer un
» beau succès. En attendant, je vous fais tresser des
» couronnes, et je me plais à vous proclamer mon sau-

» veur, espérant que vous consentirez à être, en outre,
» l'ami de votre bien dévoué confrère.

» L... »

Les choses tournèrent absolument comme je l'avais prévu.

Bertrand n'était à Beauvais que depuis quelques heures, lorsqu'on vint lui annoncer la visite de M. D... En homme intelligent et qui sait son monde, Bertrand lui fit faire antichambre pendant vingt minutes ; puis l'estimable imprimeur fut introduit près de l'illustre auteur.

— Je suis désespéré, monsieur le vicomte, de vous être importun...

— Il est vrai que j'aurais fort désiré garder ici l'incognito... Cependant, monsieur, je vous écoute.

— Monsieur le vicomte, je venais pour avoir l'honneur de vous entretenir de la publication de vos œuvres complètes...

— Oh ! mon cher monsieur, je suis bien fâché que vous vous soyez donné, à cette occasion, une peine tout à fait inutile... Vraiment, la célébrité est quelque chose de bien pénible... je suis harcelé... Qu'il me suffise de vous dire, mon cher monsieur, que je ne saurais prêter l'oreille à vos conditions, quelles qu'elles soient... Je suis en pourparlers avec deux maisons de Paris, et c'est une affaire que je regarde comme conclue. C'est même à cette occasion que je viens dans votre ville, mon intention étant de faire, dans les environs, l'acquisition d'une maison de campagne où il me soit possible de me livrer sans réserve aux travaux que cette publication va m'imposer.

— Je savais cela, monsieur le vicomte ; aussi est-ce au nom de l'une de ces deux maisons que je me présente ; je suis le mandataire du libraire L...

— Ah ! vraiment !... ce diable de L..., je le reconnais bien là !... c'est un garçon qui comprend bien le métier d'éditeur... J'avais le plus grand désir de faire quelque chose pour lui ; mais je ne suis pas riche, cher monsieur ; je me suis retiré des affaires publiques les mains vides, et les frères M... m'ont offert dix mille francs de plus que L...

— Eh bien ! monsieur le vicomte, je suis autorisé à vous offrir dix mille francs de plus que les frères M...

— Ce qui ferait un total de deux cent vingt mille francs... Ces affaires d'argent me font mal... cela me donne des nausées !... Cependant, puisqu'on ne peut rien sans argent, il faut bien subir la commune loi ; et puis je vous avouerai franchement que je serais charmé de recevoir aujourd'hui même une partie de cette somme qui m'est nécessaire pour terminer l'acquisition dont je vous parlais tout à l'heure... Vous consentiriez donc à me remettre, en passant le contrat...

— Je compterai cinquante mille francs à monsieur le vicomte, si cela peut lui être agréable.

— Cinquante mille francs ! C'est justement la somme dont j'ai besoin... Mon cher monsieur D..., je vois que vous êtes un habile homme, et qu'il est bien difficile de vous résister...

Au moment même où cela se passait, j'arrivais en chaise de poste dans la cour de l'hôtel de la *Pomme-de-Pin*, que mon postillon, largement payé, faisait retentir du bruit de son fouet. Le maître de l'hôtel vint lui-même

me recevoir, et, sur son indication, je ne fis qu'un bond de ma voiture à l'appartement de Bertrand, où j'entrai au moment où le domestique m'annonçait.

— Ah ! mon cher M..., s'écria Bertrand en m'apercevant, je devine l'objet de votre visite ; mais vous n'êtes pas le premier à me réclamer ici, et je crois que vous arrivez trop tard.

— Mais, monsieur le vicomte, nous regardions cette affaire comme chose faite entre nous !... n'étions-nous pas d'accord la dernière fois que nous eûmes l'honneur de vous voir ?

— Pas précisément, mon cher, et je fais ici un appel à votre mémoire : vous m'aviez dit votre dernier mot, il est vrai ; mais je ne vous avais pas dit le mien... Et puis ces affaires d'argent me fatiguent horriblement !

— Raison de plus pour les terminer le plus promptement possible, et je viens...

— Vous avez raison, mon ami, vous avez parfaitement raison, il faut que cela se termine promptement, et c'est un précepte dont je fais l'application en ce moment même.

— Vous savez, monsieur le vicomte, que nous ne sommes pas gens à reculer pour quelques milliers de francs...

— C'est une justice que je me plais à vous rendre : vous faites parfaitement les choses ; mais voici le mandataire de L..., qui les fait très bien aussi, et qui m'offre de passer le contrat aujourd'hui même, moyennant deux cent vingt mille francs.

— J'avoue que cela dépasse de beaucoup nos prévisions... Cependant...

— Deux cent vingt mille francs, dont cinquante mille payables aujourd'hui même, en passant le contrat, condition *sine qua non*.

— Alors, monsieur le vicomte, il ne me reste plus qu'à vous exprimer nos regrets.

— Croyez, mon cher ami, que je suis bien sensible à l'expression de vos bons sentiments ; mais la nécessité, qui est la plus rigoureuse des lois, m'oblige à prêter l'oreille au plus offrant. Monsieur D..., nous irons chez le notaire quand vous voudrez.

— Mon cabriolet est en bas, monsieur le vicomte ; je ne vous demande que dix minutes pour aller prendre la somme convenue chez le receveur général qui est mon ami intime ; puis, j'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous conduire chez le notaire le plus voisin... Je retiens donc, monsieur le vicomte, la parole de l'illustre auteur des chefs-d'œuvre que toute la France admire !..

— Soyez sans crainte sur ce point, et hâtez-vous, je vous prie.

L'honnête imprimeur se retira rayonnant de joie ; on eût dit que la merveilleuse affaire qu'il allait mener à si bonne fin lui donnât de lui-même une opinion extraordinaire, et je pense qu'il n'était pas éloigné, en ce moment, de se croire un des plus habiles diplomates de l'Europe, heureuse contrée, peuplée si amplement de ces animaux à deux pieds qui prétendent que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

— Maintenant, viens que je t'embrasse, dis-je à Bertrand lorsque nous fûmes seuls.

— Tu trouves donc que je n'ai pas été trop mauvais ?

— Tu as été sublime, mon ami ! oui, sublime, je ne

me dédis pas ; tu as parfaitement fait le grand homme, et cela n'est pas extraordinaire après tout ; car tu es grand, Bertrand, excessivement grand...

— C'est-à-dire que nous sommes deux grands hommes, deux capacités intellectuelles, comme tu l'as si bien dit... Quant à moi, je ne le disais pas, mais il y avait longtemps que je m'en doutais... Tu as vu comme j'ai fait mordre le simple à l'hameçon ?

— Quand je te dis que je suis content de toi ! que diable ! il me semble que tu peux bien te contenter de cela : tu sais que je ne prodigue pas mon suffrage... Pourtant, nous ne tenons pas encore les espèces ; il ne faut pas perdre cela de vue. Fais bien attention à ce que je vais te dire : ma chaise de poste est là ; les chevaux sont commandés pour cinq heures. A ton retour de chez le notaire, tu trouveras tout préparé pour le départ ; la farce sera jouée, la recette encaissée, et nous aurons le temps de monter une autre pièce.

— Nous en monterons tant que tu voudras, Robert, et je serai toujours prêt à faire le vicomte au même prix. Entre nous, je ne croyais pas qu'il fût si facile de faire l'homme de génie. A présent que j'en ai essayé, je suis homme à faire l'auteur sublime pendant un mois, jour et nuit.

— Tais-toi, bavard ; voici nos cinquante mille francs qui arrivent.

C'était en effet l'excellent imprimeur qui arrivait, muni de la somme, et fort impatient de s'en débarrasser en notre faveur. Bertrand me tendit la main, en m'exprimant de nouveau les regrets qu'éprouvait l'illustre écrivain de ne pouvoir traiter plus favorablement les

hommes d'un mérite aussi incontestable, et il partit.

Près de deux heures s'écoulèrent. J'étais dans une inquiétude horrible. Je commençais à craindre que Bertrand, qui trouvait si facile de faire l'homme de génie, n'eût fait quelque lourde sottise capable de donner l'éveil, soit au notaire, soit à l'imprimeur ; déjà même je me demandais s'il ne serait pas prudent de décamper au plus vite, lorsqu'enfin un cabriolet s'arrêta à la porte de l'hôtel, et j'en vis sortir Bertrand qui vint à moi les bras tendus.

— Les espèces ? lui dis-je.

— Je les tiens, là, dans ma poche. Ce n'est pas sans peine que j'ai mis la main dessus.

— Tu auras fait quelque sottise ; je m'en doutais.

— C'est-à-dire que tu as fait une sottise, toi, maître Robert, une sottise énorme qui a été sur le point de nous faire faire naufrage au port.

— Quel diable de conte, me fais-tu là ?

— C'est de l'histoire, mon ami ; et, ma foi, j'ai vu le moment où ça allait se compliquer singulièrement. Ecoute-moi, je te prie. J'étais le vicomte de C..., n'est-ce pas ?... Je vendais mes œuvres complètes : rien de mieux jusque là. Le prix était fait, et je n'étais pas d'humeur à en rabattre un sou ; mais voilà qu'il s'agit de faire l'énumération des ouvrages qui composent mes œuvres complètes.

— Oh ! malheureux ! je n'avais pas pensé à cela !...

— Alors, fais-toi une idée du bec d'âne !

— Bertrand, je suis un animal, un cuistre, un butor !... Oublier cela ! moi, Robert ; me rendre coupable d'une semblable bêtise !...

— Allons ! vas-tu jouer la tragédie, à présent ?

— C'est que c'est impardonnable... Il est vrai que dans le feu de l'improvisation... Car tout cela a été improvisé... S'il en était autrement, je serais un homme déshonoré !

— Calme-toi donc ! quand je te dis que je tiens les cinquante mille francs, est-ce que cela ne suffit pas ?... Voyant que le notaire attendait l'énumération des chefs-d'œuvre, j'ai l'air de me recueillir ; puis, tout à coup, je feins d'être atteint d'un mal de tête horrible.

— Mon cher monsieur, dis-je à l'acquéreur, je me sens mal, horriblement mal... Remettons, je vous prie, l'affaire à un autre jour.

Mon gaillard se montre sensible au coup de fouet, et, loin de se rendre à ma prière, il insiste pour que l'affaire soit consommée séance tenante.

— Eh bien ! soit, mon cher monsieur D..., lui dis-je ; mais alors veuillez vous charger de tous les détails de l'acte, car il m'est absolument impossible de m'en occuper... Du reste, je sais que j'ai affaire à un honorable commerçant ; j'ai pleine confiance en vous, et je signerai sans hésiter tout ce que vous aurez fait écrire.

A ces mots, un éclair de joie vint illuminer le visage de mon homme. Il dicta, l'acte fut rédigé, je le signai ; je fis râfle des cinquante billets étendus sur le bureau, et me voici.

— Bertrand ! mon noble ami Bertrand ! je te proclame digne de moi !...

— Et moi je ne proclame rien du tout ; mais je suis d'avis que nous ne ferions pas mal de filer vers la capitale.

— Tu as raison ; partons.

Nous montâmes en voiture, et nous arrivâmes à Paris au point du jour. On pense bien que nous ne nous fîmes pas conduire à notre domicile, mais bien à l'hôtel de la Poste, directement, où nous mîmes pied à terre. Je chargeai un commissionnaire de notre bagage, et nous partîmes, laissant notre chaise à qui voudrait la prendre. Que nous importait, en effet, le sort de cette mauvaise guimbarde? Tout était dit avec elle ; nous n'avions plus rien à en attendre, et, si nous la laissions entière, c'est que nous n'étions pas, comme tant de sommités de ce jour, en situation de briser notre marchepied.

X

LES MINES DE NORWÈGE

Huit jours s'étaient écoulés pendant lesquels Bertrand et moi avions pris un doux et substantiel repos. Il était temps de faire quelque chose, car nous étions en trop bon chemin pour nous arrêter indéfiniment.

— Mon cher ami, dis-je à Bertrand, tu es un excellent comédien, tu joues les vicomtes dans la perfection; eh bien ! je te fais vicomte !... car, enfin, il faut bien être quelque chose... Je te fais vicomte de Bertralino.

— J'accepte, mon ami, j'accepte ; car c'est là un titre que je me sens capable de porter dignement... Et toi ?

— Moi, mon garçon, je reste ce que je suis, un homme de génie... Je me contente de cela pour le moment, attendu que d'autres titres pourraient être un obstacle à l'exécution de certains plans... Tu sens bien, mon ami, que nous ne pourrons agir en toute sécurité que lorsqu'il nous sera possible d'acheter tout ce qui se vend... Or,

mon ami, tout se vend, dans l'heureux temps où nous avons le bonheur de vivre.

— C'est parfaitement juste. Ainsi donc tu as des plans ?

— Des plans admirables ; c'est à en donner la chair de poule au plus hardi spéculateur.

— Tu me feras probablement l'amitié de me communiquer les susdits ?

— Sans aucune espèce de doute... Ecoute, Bertrand, connais-tu les mines de la Norwège ?

— Les mines de la Norwège ? ma foi, je n'en sais rien ; mais il ne serait pas impossible que j'en eusse entendu parler.

— Mais, d'abord, sais-tu où est située la Norwège ?

— Mon cher ami, tu sais que j'ai le malheur de n'être pas excessivement ferré sur la géographie ; cependant, en raisonnant par analogie il me semble que la Norwège pourrait bien se trouver dans l'Amérique méridionale.

— Pauvre sot ! c'est bien la peine d'être vicomte pour dire de pareilles balourdises !

— Oh ! mon Dieu, il ne faut pas te fâcher pour si peu de chose, d'autant plus que je n'y tiens pas le moins du monde ; ainsi la Norwège sera où tu voudras qu'elle soit.

— Eh bien ! mon ami, la Norwège appartient maintenant à la Suède.

— Ah ! ah !... j'en suis, ma foi, bien aise pour la Suède et pour la Norwège !...

— Oui, ce riche pays appartient au roi de Suède... Et ce n'est pas à tort que je dis *riche pays*, puisqu'il contient une foule de mines d'or...

— Des mines d'or ! mais il me semblait avoir entendu dire que les Suédois ne possédaient que des mines de cuivre !

— Sans doute, nigaud ; mais il appartient à de hautes intelligences d'en faire des mines d'or. Il y a des gens qui prétendent que la pierre philosophale, autrement dit la transmutation des métaux, n'est qu'une chimère, eh bien ! mon ami, j'ai la conviction que ces gens-là sont des ânes.

— Ainsi tu crois avoir trouvé la pierre philosophale ?

— Tu l'as dit, Bertrand, et il y a longtemps que j'ai fait mes preuves sur ce chapitre... Est-ce donc à toi qu'il faut dire l'immense facilité avec laquelle je fais de rien quelque chose ? N'ai-je pas fait tout récemment cinquante mille francs avec un portefeuille de trente sous ?

— Il est vrai que c'est là une de tes plus belles inspirations.

— Et cependant je sens que mon imagination s'est échauffée, agrandie... l'affaire des mines sera mon chef-d'œuvre. Ecoute, Bertrand, il faut que je te le dise, tu ne possèdes qu'un génie de second ordre ; tu as le talent de l'exécution ; mais tu ne seras jamais créateur ; en conséquence, nous allons nous séparer.

— Robert !... est-ce sérieusement que tu parles ?

— Bertrand, vous devez savoir que je ne plaisante jamais sur des sujets aussi graves. J'ai prononcé l'arrêt : il est irrévocable.

— Et tu crois que ça se passera comme ça ?... Non, sacredié ! il n'en sera pas ainsi ! Je te déclare que je m'insurge... je lève, dès aujourd'hui, l'étendard de la révolte...

Ah ! tu prétends me quitter comme une chemise sale !... et, au préalable, tu feras le partage du lion, n'est-ce pas ?... et tu renverras ton vieil et fidèle ami comme un petit Saint-Jean ?... Oh ! mais Bertrand a encore du sang dans les veines, vois-tu ! Tu auras beau faire, je m'attache à toi, je m'y cramponne... Le désespoir me donnera des forces, et tu ne te débarrasseras pas de moi comme tu l'imagines.

— Mon honorable ami, je ne sais à quoi il tient que je ne vous casse les reins, ou que je ne vous administre une centaine de coups de mon excellent rotin, en guise de douches... Ecoute donc, vieux mulet, et tâche de comprendre, sous peine de me voir employer les mesures coercitives que tu sais. Tu es le vicomte de Bertralino, n'est-ce pas ?

— Je suis et je serai tout ce qu'il te plaira, mais...

— Mais, mais... tu sais que je n'aime pas les particules restrictives. Tu es le vicomte de Bertralino, et moi que suis-je ?

— Toi, tu es la sainte Trinité incarnée ; si tu veux, tu es Dieu, diable et homme tout à la fois.

— Bertrand, je te préviens que je ne suis pas d'humeur à me laisser scier le dos ostensiblement ; que cela soit dit pour la dernière fois... J'en reviens aux mines de Norwège ; ce ne sont pas là des contes à dormir debout : ce sont des mines de cuivre, et j'en fais des mines d'or, dont les plus abondantes, situées dans le district de Christianbartz, sont ma propriété, à moi Nicolaï Klopts-man. — Voilà donc des mines d'or créées ; il ne s'agit plus que de les exploiter à la satisfaction générale, et à la nôtre en particulier. En conséquence, je fonde, pour

cette exploitation, une société en commandite, dont je me nomme le directeur gérant; capital social dix millions, représentés par dix mille actions de mille francs chacune. J'espère que tu commences à comprendre et à voir plus loin que le bout de ton nez ?

— C'est possible ; mais va toujours.

— Je crée donc dix mille actions, et, en ma qualité de directeur gérant, je déclare souscrire pour deux mille cinq cents, indépendamment d'un nombre égal, qui me sont attribuées comme propriétaire du sol et concessionnaire des dites mines ... J'espère que l'opération est claire ?

— Ce que je vois de plus clair, jusqu'à présent, c'est que l'acte de société te coûtera fort cher, et que ce ne sera jamais avec l'or de tes mines que tu le paieras.

— Tête de pierre ! écoute donc jusqu'au bout. Il me reste maintenant cinq mille actions : Monseigneur le vicomte de Bertralino en achète trois mille, ce que je proclame à son de trompe, par affiches et placards, petits et grands journaux, blagues de Bourse, etc., etc., etc. Je place même en perspective la création d'un journal *ad hoc*, qui se distribuerait gratis chaque matin, accompagné d'un paquet de cigares de la Havane et d'une tasse de café à la crème... Comprends-tu, maintenant?

— Je comprends que tout cela coûtera beaucoup d'argent et n'en rapportera guère ; car, enfin, j'achèterai trois mille actions, c'est vrai, mais je ne les paierai pas ; de sorte que la caisse sera de plus en plus vide, ce qui serait bien loin de résoudre le problème d'une façon satisfaisante.

— O nature inerte ! je vois bien qu'il faut te mettre les

points sur les *i*. Il me reste en portefeuille deux mille actions, c'est-à-dire deux millions; il n'y en aura pas pour les demandeurs... C'est le vicomte de Bertralino... D'sing ! d'sing ! d'sing !... Cinq millions cinq cent mille francs en caisse... Boum ! boum ! boum !... Prenez des actions ! Faites-vous en servir !... il y en a encore cinquante avec dividendes anticipés !... Trom ! trom ! trom ! trom !!! Qui est-ce qui désire encore se procurer cent louis pour la bagatelle d'un billet de mille francs ? Faites-vous servir ! c'est l'instant, c'est le moment; on commence, et l'on n'attend pas... Des mines d'or de la première qualité... En voici des échantillons... or pur, messieurs ! contrôlé à l'hôtel de la Monnaie.

Or, mon garçon, avec de semblables moyens, je ne demande pas un mois pour réaliser les deux millions...

— Et alors nous gagnons au large ?

— Au contraire ! nous restons sur la brèche; comme de braves gens que nous sommes, afin de saisir le moment opportun pour faire un nouvel appel de fonds. Enfin, tu comprends, n'est-ce pas ? Tu sens bien que, si le vicomte de Bertralino ne me quittait pas; si nous avions même feu et lieu, on crierait bien vite *au compère;* tandis que personne n'osera soupçonner un homme placé dans l'opinion publique si haut que je t'y placerai tout d'abord, dès que nous n'aurons plus l'air d'être liés intimement. Hé bien ?

— Hé bien ! Robert, je ne m'en dédis pas : tu es un Dieu, je ne suis qu'une brute, et je m'incline.

— Parbleu ! c'est bien heureux, et tu avais vraiment bien raison de te plaindre ! D'abord, je vais te choisir un

appartement délicieux ; tu garderas notre cabriolet, et je te donnerai un groom.

— C'est gentil, je ne dis pas le contraire ; mais...

— Mais quoi ? goinfre !...

— Dame ! mon garçon, c'est que tu as tout l'air de vouloir me faire manger la morue sans beurre, et ça n'est pas succulent du tout : un bel appartement, un groom et un cabriolet, c'est charmant, quand on a de l'argent ; mais sans finances...

— Tu emporteras les deux tiers de ce que nous possédons, cela te suffit-il ?

— O Macaire ! tu es un homme sans pareil ! Gloire à toi au plus haut des cieux !... Fais de l'or, mon ami... c'est-à-dire faisons-en tant que nous pourrons : vendons des actions ; faisons des appels de fonds ; vendons les mines ; vendons la Norwège tout entière, s'il le faut ; mais restons amis, amis inséparables, et que le Ciel te comble de ses divines bénédictions !...

Pour moi, chose décidée a toujours été chose à moitié exécutée ; aussi Bertrand eut-il bientôt le train de maison qui convenait à nos nouveaux arrangements. Grâce à quelques prospectus vivants, que je lançai à cet effet, le vicomte de Bertralino fut bientôt connu à la Bourse et à Tortoni pour un personnage puissamment riche et un savant financier qui avait l'art de rendre bonnes des spéculations où d'autres se ruineraient infailliblement. Quant à moi, j'allai me loger à la Chaussée-d'Antin et je fis dresser l'acte de société dans lequel je me déclarai propriétaire des mines d'or les plus productives que l'on eût encore trouvées dans les entrailles du globe. Grâce à moi, les murs de la capitale furent bientôt couverts

d'immenses affiches où l'on promettait toutes les merveilles imaginables aux gens qui voudraient bien se laisser enrichir, moyennant la faible bagatelle de mille francs. Je rédigeai un prospectus étourdissant qui fut tiré à cinq cent mille exemplaires ; en quinze jours, la France en fut inondée. On y lisait que le vicomte de Bertralino, un des plus riches propriétaires de l'Europe, après être allé visiter les superbes mines de Christianbartz n'avait pas hésité à mettre trois millions actions dans cette admirable entreprise, et qu'il offrait même de les prendre toutes ; mais que la haute philanthropie du directeur-fondateur s'était opposée à ce qu'un seul profitât de si grands avantages. J'invoquais, à l'appui de cette assertion, le témoignage du vicomte lui-même, dont je donnais le nom et l'adresse. En même temps, grands et petits journaux me faisaient un feu roulant d'annonces monstrueuses, de réclames délirantes, et d'entrefilets tournés de manière à piper les plus malins.

Ce fut bientôt une rage ; les actions furent au pair en un clin d'œil ; j'étais accablé de demandes, de sollicitations. Il y avait bien, de temps à autre, quelque bonne pâte d'actionnaire qui désirait avoir des renseignements positifs sur la situation des mines, les titres de propriété, le produit de l'exploitation jusqu'à ce jour ; ceux-là, je les adressais à mon honorable ami le vicomte, qui leur riait au nez, leur tournait le dos, les regardait par-dessus l'épaule et leur disait :

— Mon cher, achetez, et si, ensuite, vous n'êtes pas content du marché, vous vous adresserez à mon intendant que j'ai chargé d'acheter tout ce qui se présenterait d'actions de cette admirable entreprise... J'ai offert

quinze millions de ces mines... c'est de l'or en barre.

— C'est-à-dire ce sont des mines d'or...

— Raison de plus ; on vous plonge dans une mine d'or moyennant mille francs !... vous avez de l'or à discrétion ; vous en avez par-dessus les oreilles... Dans deux ans, vous ne saurez plus où le mettre... Au reste, comme je viens de vous le dire, mon intendant est chargé d'une spéculation relative à cette entreprise et si vous n'êtes pas content... Vous sentez bien, mon ami, qu'on ne peut pas vous donner les mines du Pérou pour rien, et celles de Golconde et de Christianbartz par-dessus le marché.

Il n'en fallait pas davantage pour que l'actionnaire fût transporté au troisième ciel, et il achetait, et l'or tombait chez moi comme la grêle sur les pauvres gens dans un temps de giboulée.

Les deux mille actions furent enlevées en moins de six semaines, mais, dès qu'il n'y en eut plus, il y en eut encore, grâce au fonds de réserve dont je m'étais sagement muni. J'eus bientôt près de trois millions en caisse... c'est-à-dire que ma caisse, proprement dite, était vide ; mais je dormais délicieusement la tête appuyée sur un énorme portefeuille placé sous mon oreiller, et que, le jour, je ne perdais de vue que le moins possible... Oh ! j'étais vraiment grand alors ; j'avais enfin trouvé le piédestal qui devait élever mon front dans les nues... *sic itur ad astra!* Et, en conscience, combien y a-t-il de grands hommes qui soient devenus grands sans ce secours ?

XI

CE QUE C'EST QU'UN FINANCIER

— Nous faisons des merveilles, me dit un jour Bertrand ; c'est fort amusant, et, surtout, fort lucratif ; mais si tu voulais m'en croire, nous n'en ferions pas davantage.

— Oh ! voilà bien mon incorrigible trembleur !... Tu as peur d'être bientôt trop riche, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas cela, mon ami ; l'argent n'est pas ce qui m'importune ; nous en aurions dix fois plus que nous en avons, que je n'en serais que plus charmé. Mais...

— En vérité ? Je suis, parbleu ! charmé de te voir si peu dégouté : de quoi te plains-tu donc ? et pourquoi ne veux-tu plus marcher en avant, quand le chemin est si beau ?

— C'est que, vois-tu, j'ai quelque foi aux proverbes, moi, car les proverbes sont, comme tu sais, la sagesse des nations...

— Que diable me rabâches-tu ? Il s'agit de partager

entre nous des millions, et tu me parles de proverbes ! Est-ce que la prospérité t'aurait fait perdre le peu de bon sens dont la nature t'avait doué ?

— Rassure-toi, Robert, je n'ai rien perdu ; bien au contraire, j'ai... c'est-à-dire nous avons beaucoup gagné, nous avons fait des bénéfices énormes, et, dans cette espèce de concert, je crois avoir assez bien fait ma partie ; mais il y a un terme à tout : *Qui trop embrasse, mal étreint*, et je suis d'avis que nous avons assez embrassé comme cela : ne pouvons-nous donc nous contenter de chacun cent mille francs de rente ?

— Je crois, en effet, que tu pourrais te contenter de beaucoup moins... Pauvre tête ! tu possèdes à peine, et déjà tu crains de perdre... Tu ne sais donc pas que je suis sur le point de doubler nos capitaux au moyen d'un riche mariage ?...

— Mais tu es déjà marié !...

— Tu veux dire que Robert Macaire a déjà serré les nœuds de l'hymen ; mais qu'est-ce que cela prouve? Est-ce que les Kloptsman sont de la famille des Macaire?

— Entre nous, tu me permettras de les croire un peu cousins. Hé ! hé ! hé ! hé !...

— Il ne s'agit pas de ce que tu crois ; mais de ce que je veux ; et je veux me marier.

— Dame ! si ça t'amuse !... Il me semble pourtant que ça ne doit pas être très amusant ; et puis tu me permettras de craindre que l'amour ne te fasse négliger l'amitié.

— Animal ! est-ce que tu me crois capable d'épouser une femme ?

— Par exemple ! c'est un peu trop fort ! Tu vas peut-être me faire accroire que tu es amoureux d'un fagot?

— Pauvre garçon !... je suis amoureux de la cassette du beau-père.

— Oh ! alors, c'est une autre paire de manches... C'est donc un particulier bien riche ?

— C'est le baron de Vorsmpire, un capitaliste allemand, innocent comme l'enfant qui vient de naître, et qui doit me prendre cinq cents actions aussitôt le contrat de mariage signé.

— Et le contrat doit se signer ?

— Dans quinze jours.

—Diable ! c'est désagréable ; car cela va te mettre dans la nécessité de payer un dividende à tes actionnaires : le premier trimestre échoit dans huit jours.

— Ah ! Bertrand, Bertrand ! Que dis-tu donc ? Voilà des paroles qui me causent une de ces douleurs aigües... payer des dividendes ! mais tu me prends donc pour un malotru, une huître, un polype, quelqu'un de ces infortunés individus qui n'appartiennent au règne animal que par un point imperceptible ?... Payer des dividendes ! Oh ! ! ! Il y a de quoi donner des convulsions.

— Il est pourtant certain que le trimestre échoit dans huit jours.

— Parbleu ! je le sais bien, et j'en suis enchanté, car j'espère bien tirer parti de cette circonstance en habile financier... D'ailleurs, mon ami, tu es le plus fort actionnaire, et tu seras pour moi ; si les récalcitrants crient comme quatre, tu crieras comme huit, et je n'aurai pas de peine à faire taire tout le monde. Puis, quand ces animaux se seront calmés je leur ferai comprendre qu'un appel de fonds est une chose toute simple, toute naturelle, surtout quand il s'agit de l'exploitation de mines d'or.

— Et tu crois qu'ils donneront de l'argent ?

— J'en suis sûr, car tu commenceras ; tu viendras déposer sur le bureau un million cinq cent mille francs devant tout le monde... les billets seront palpés, comptés, recomptés ; tu déclareras que le gérant de la société est digne de toute ton estime, et il n'en faudra pas davantage pour que tous ces pigeons viennent incontinent se plumer dans notre escarcelle.

— Et après ?

— Après, je me marie.

— Et après ?

— Oh ! après, nous verrons : d'abord j'aurai la lune de miel... Car, entre nous, la petite est divine ; ensuite nous tenterons un troisième appel de fonds, lequel sera probablement suivi d'une fugue avec ou sans accompagnement de la jeune épouse ; cela dépendra des circonstances et de la manière dont le beau-père aura fait les choses.

— Et nous irons ?

— Nous irons où nous voudrons ; est-ce que tous les chemins ne sont pas libres pour des gens pourvus d'un viatique tel que celui que nous posséderons alors ?

Bertrand, selon l'usage, finit par trouver mes raisons excellentes, et nous attendîmes de pied ferme que le moment de nous montrer fût arrivé.

Parlons un peu maintenant du baron de Vormspire. Ce nom, quoique beaucoup moins célèbre que le mien, a eu bien du retentissement en France, et il en a été de cet homme comme de moi dans ce pays, où l'on semble avoir horreur du vrai, et où tout est exagération.

Vormspire, que le lecteur connaît déjà sous un autre nom, n'était certainement pas un homme ordinaire :

parti de fort bas, il s'était élancé très haut, et il avait toujours volé de ses propres ailes ; mais il s'en fallait de beaucoup pourtant que ce fût un génie transcendant. Cela n'a pas empêché quelques écrivains de le placer sur la même ligne que moi, ce que, d'ailleurs, je leur pardonne bien volontiers, car rien n'est moins solide qu'une réputation usurpée : tous les jours on en fabrique ainsi à son de trompe et à grands coups de journaux ; qu'en reste-t-il, je vous prie, au bout de quelque temps ? Les réputations durables se fondent dans l'ombre, grandissent lentement, jusqu'à ce qu'étant arrivées à un certain point, leur éclat frappe tous les yeux..... Robert Macaire fut longtemps ignoré ; il avait déjà bien vécu, lorsque son nom fut jeté, par un auteur dramatique, à cette tourbe imbécile qu'on appelle le public ; et c'est pour cela que ce nom est immortel ; c'est parce qu'il ne pouvait plus grandir ; c'est parce que je pouvais dire dès lors à la multitude : *Regardez-moi et prosternez-vous, car je suis grand ;* bien différent en cela des avortons qui vont criant : *Regardez-moi et chantez mes louanges, car je promets de devenir grand.*

A Dieu ne plaise cependant que je conteste le mérite du baron de Vormspire ; on sait, sans doute, que je pourrais, au contraire, m'en enorgueillir ; seulement je veux, puisque l'occasion s'en présente, remettre chaque chose à sa place, ce qui n'est pas une petite besogne par le temps qui court. Voyez, par exemple, et pour sortir le moins possible de notre sujet, voyez combien de fables, de mensonges, d'absurdités, les auteurs modernes, mes très illustres confrères, ont entassés à propos de cet excellent Vormspire ! En vérité,

cela fait mal ! Que l'on ne s'attende donc pas à trouver ici la reproduction de ces contes à dormir debout. Je dirai sur ce point, comme sur les autres, la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, et l'on doit m'en croire, moi qui écris des Mémoires *d'outre-tombe*, comme on dit dans le jargon moderne. Quel intérêt aurais-je à écrire le contraire de la vérité pour des gens qui ne me liront que lorsque j'aurai vécu ?

Cela dit, je reprends le récit des événements, ou plutôt je rétrograde quelque peu pour l'intelligence des événements.

Il y avait deux mois que mes mines d'or faisaient fureur. On ne parlait, dans un certain monde, que des mines de Christianbartz et de leur riche propriétaire, le seigneur Nicolaï Klopstman ; l'argent, ainsi que je l'ai dit plus haut, pleuvait dans ma caisse, et tout le monde était content. Je crois même que, dans cette circonstance, ces bonnes gens d'actionnaires avaient plus de plaisir à me donner leur argent que je n'en éprouvais à le recevoir. Enfin les choses étaient en cet état, lorsqu'un jour on vint m'annoncer le baron de Vormspire.

J'avais déjà entendu parler de ce personnage comme d'un riche capitaliste qui avait la bosse de l'industrialisme. Cet homme-là, m'avait-on dit, était l'âme des plus grandes entreprises ; enfin tant de choses merveilleuses m'en avaient été racontées, que, depuis quelque temps, je ne rêvais plus que baron de Vormspire. Je m'empressai donc de recevoir ce célèbre personnage.

— Robert, mon ami, me dis-je mentalement, tu vas avoir affaire à forte partie ; il s'agit de jouer serré, et de tenir la pointe au corps à ce gaillard-là.

Le baron entra. C'était un vieillard encore vigoureux, et il me sembla d'abord que sa physionomie ne m'était pas inconnue ; je crus également reconnaître le timbre de sa voix ; mais il avait un accent étranger qui me dépista.

— Monsieur, me dit-il, j'ai tant entendu parler de votre mérite, que je n'ai pu résister au désir de connaître un homme si habile ; j'espère que vous voudrez bien me pardonner mon indiscrétion. Au reste, il y a entre nous une espèce de confraternité ; car, ainsi que vous, j'ai passé une grande partie de ma vie à m'occuper d'opérations financières.

— Croyez, monsieur le baron, que je me tiens pour très honoré de votre visite. Quant à mes talents en finance, ils sont certainement bien minces en comparaison des vôtres.

— Une chose m'a encouragé à me présenter chez vous, monsieur, reprit-il, c'est que j'ai longtemps séjourné en Norwège, pays où vous possédez de si belles propriétés.

En parlant ainsi, le baron jetait sur moi un regard perçant et scrutateur. Fort heureusement, je n'étais pas homme à me laisser intimider.

— Les mines de Christianbartz, répondis-je avec assurance. Il me reste encore quelques actions que je puis offrir à monsieur le baron...

— Vous dites Christianbartz ?...

— Christianbartz... Je me ferai un vrai plaisir de les donner au pair à monsieur le baron, bien qu'elles aient dépassé ce taux depuis longtemps... Il est impossible que, pendant son séjour en Norwège monsieur le baron n'ait pas visité les superbes mines de...

— Oui... certainement... les mines de... pendant mon séjour en Norwège j'ai visité beaucoup de mines... Mais je ne suis pas homme à vous dépouiller de vos actions... Je suis, au contraire, trop heureux de pouvoir vous intéresser dans quelques-unes de mes plus belles entreprises. Ainsi, par exemple, je suis sur le point de créer une société en commandite pour l'éducation des carpes...

Je me mordis les lèvres jusqu'au sang pour cacher le dépit que j'éprouvais d'avoir été pris pour dupe.

— Baron, dis-je en moi-même, vous pouvez être fort, vous pouvez être très fort ; mais ce n'est pas à Robert Macaire que vous ferez avaler ce goujon-là.

Vormspire n'eut pas l'air de s'apercevoir de la grimace que je faisais, et il continua avec le plus grand sang-froid :

— Depuis longtemps, le besoin de mettre l'éducation des carpes à la hauteur de la civilisation se faisait généralement sentir. Les philanthropes s'accordent unanimement à reconnaître que la carpe serait un puissant moyen d'alimentation et rendrait les plus grands services aux classes inférieures de la société, si l'on parvenait à résoudre ce problème : abondance de qualité supérieure. Mais deux causes puissantes s'opposaient à cette solution tant désirée, savoir : les brochets, ces terribles requins d'eau douce ; et la vase, dont il semblait impossible de garantir les étangs. Ces difficultés n'ont pas effrayé le baron de Vormspire ; il les a saisies corps à corps, et il les a vaincues... Au reste, voici les prospectus et un extrait de l'acte de société. Capital social : vingt millions...

— Baron de Vormspire, m'écriai-je, je ne prendrai pas

de vos actions ; mais je veux prendre de vos leçons.

— Je ne serai pas votre maître ; mais je veux être votre ami. Venez dîner demain chez moi ; j'aurai du monde, et j'espère que vous ne regretterez pas de nous avoir sacrifié une soirée.

J'acceptai l'invitation, et ne manquai pas de me rendre chez Vormspire, qui me présenta mademoiselle Floreska, sa fille, fort jolie personne dont les grands yeux noirs firent tout d'abord sur moi une impression fort vive. A ma grande satisfaction, elle reçut parfaitement, pendant le dîner, les compliments que je lui fis, et je menai les choses si rondement, qu'ayant osé serrer doucement ses jolis doigts lorsque je lui donnai la main pour retourner au salon, je crus sentir qu'elle me rendait ce léger serrement. Je sus bientôt à quoi m'en tenir. On joua : mademoiselle Floreska tint les cartes pendant fort longtemps, et je m'aperçus que la jolie personne faisait filer la carte et sauter la coupe avec une dextérité merveilleuse ; bref, l'éducation de Floreska était complète ; c'était une femme accomplie. Je fus enchanté de cette découverte, et je mis tout en œuvre pour parvenir à plaire à cette charmante personne. Huit jours après, j'étais heureux. J'aurais pu m'en tenir là ; mais je flairais une dot que je jugeais, selon les apparences, devoir être considérable, et je priai le baron de m'accorder la main de sa fille.

— Je vous la donne de très grand cœur, mon cher confrère, répondit le rusé vieillard en laissant errer sur ses lèvres un sourire sardonique ; mais j'exige que vous vous connaissiez mieux, et ce n'est pas trop pour cela d'un mois ou deux. Nous ferons ensuite nos arrangements.

Je compris que le baron voulait, avant d'en finir, voir comment je me tirerais de mon affaire des mines ; mais comme je n'avais rien à objecter à cette volonté, et que, d'ailleurs, j'avais tous les moyens de charmer l'ennui de l'attente, je me résignai sans peine à subir la loi qui m'était imposée.

XII

UNE ASSEMBLÉE D'ACTIONNAIRES

Enfin arriva l'époque fixée pour l'assemblée de mes actionnaires ; tout le monde s'y trouva, car on disait tant de merveilles des mines créées par mon imagination ; j'en avais tant imprimé, affiché et fait distribuer de toutes couleurs, que chacun s'attendait à un dividende monstrueux. Bertrand arriva l'un des premiers ; car il savait combien son appui allait m'être nécessaire.

A l'heure fixée, j'entrai dans mon salon ; je saluai affectueusement l'assemblée, et je pris place au bureau. Puis, après avoir toussé, avalé la moitié d'un verre d'eau sucrée, et passé ma main dans mes cheveux, je me levai et pris la parole en ces termes :

— Messieurs,

C'est avec une bien vive satisfaction que je me vois entouré d'aussi honorables personnes, de capitalistes aussi distingués par les lumières de leur esprit que par leurs

vertus et par la haute philanthropie dont ils ont fait preuve ; car les véritables philanthropes, messieurs, les véritables amis de l'humanité, sont ceux qui consacrent leur fortune aux développements de l'industrie, et qui ne consentent à doubler ou tripler leurs capitaux, dans une opération, qu'autant que cette opération n'est pas réprouvée par la morale.

J'éprouve un grand plaisir à vous annoncer, messieurs, que notre entreprise est en pleine prospérité ; tout a réussi : nos espérances ont été dépassées, et les mines de Christianbartz seront pour vous des sources intarissables de fortune et de bonheur.

(Ici, un murmure de satisfaction se fit entendre. J'avalai le reste de mon verre d'eau, et, de peur de laisser refroidir l'enthousiasme, je me hâtai de reprendre.)

— Messieurs, j'avais parlé, dans mes prospectus, de dividendes de cinquante pour cent ; eh bien ! j'étais dans l'erreur, ou plutôt j'étais bien au-dessous de la vérité : c'est cent, c'est deux cents pour cent qu'il faut dire !...

(Explosion de bravos. Un actionnaire se lève et s'écrie d'une voix de stentor : « Vive le directeur-gérant ! » Bertrand répète le cri de toute la force de ses poumons ; l'assemblée est entraînée, et, pendant plusieurs minutes, c'est un vacarme à rendre sourd.)

— Monsieur Chapotard, dit Bertrand en s'adressant à l'actionnaire qui avait crié le premier, monsieur Chapotard, vous êtes un galant homme ; touchez-là ; nous sommes amis, et ma bourse vous sera toujours ouverte. Le brave homme lui tend la main que Bertrand serre cordialement, en même temps qu'il le débarrasse d'une

fort belle montre que Chapotard avait déjà consultée plusieurs fois.

Je vis le coup et je levai les épaules. Faire la montre dans un pareil moment! Je ne laissai pourtant pas que de montrer un visage serein, et je continuai :

— Oui, messieurs, deux cents pour cent, et l'on ne saurait dire où cela s'arrêtera; car le métal semble chaque jour devoir être plus abondant, et j'ai reçu hier la nouvelle que deux nouveaux filons viennent d'être découverts.

Mais, vous comprenez, messieurs, que l'on n'est pas arrivé sans peine à d'aussi beaux résultats ; ce n'est qu'à l'aide de travaux immenses que l'on a atteint le but tant souhaité, et cela est si vrai que, dans ce moment, la caisse de la société est vide...

A ces mots, un bruit sourd s'éleva du sein de l'assemblée, et se transforma en un clin d'œil en un violent tumulte. M. Chapotard ne fut pas le dernier à faire entendre sa voix.

— Je veux mon dividende ! s'écriait-il. Je veux qu'on me rembourse !

— Monsieur Chapotard, lui dis-je, vous n'avez pas la parole.

— Eh ! je n'en ai que faire de votre parole ! C'est mon argent que je veux.

— C'est notre argent que nous voulons ! crièrent en chœur tous les autres.

Le moment critique était arrivé : je l'avais prévu, et j'étais bien disposé à faire tête à l'orage. Du geste, de la voix et de la sonnette, je m'efforçais de ramener un peu de calme, afin de me faire entendre, lorsque Bertrand,

bien inspiré, monta sur un fauteuil et cria de toutes ses forces :

— Messieurs ! que ceux qui ne seront pas contents, après la séance, m'apportent leurs actions ; je les achèterai toutes !

Le tumulte s'apaisa comme par enchantement, et je repris vivement la parole.

— Eh quoi ! messieurs, dis-je avec onction, est-ce ainsi que vous reconnaissez le soin que j'ai pris de votre fortune ? est-ce ainsi que vous récompensez de ses longs et honorables travaux un homme qui a passé toute sa vie à chercher les moyens d'améliorer le sort de l'espèce humaine ?... Si j'ai dépensé votre argent, n'est-ce pas une preuve que je ne suis pas resté les bras croisés, et que j'ai travaillé activement ?... Est-il bien vrai que vous ayez conçu des craintes ? Si cela est, messieurs, si je ne possède plus votre confiance, dites-le, et je vous rembourserai ; je n'aurai pour cela qu'à me faire expédier, de mes mines de Christianbartz, quelques quintaux d'or vierge !... C'est bien à tort que M. Chapotard fait des signes d'incrédulité, car fort heureusement l'or vierge ne manque pas à Christianbartz : il ne s'agit que de se baisser pour le ramasser ; et c'est précieusement ce qu'on l'on fait en ce moment, messieurs ; mais c'est ce que l'on cessera de faire immédiatement si l'assemblée se montre hostile à un homme qui ne veut que le bien de tous... Maintenant c'est à vous de décider si je dois me taire ou continuer.

— Parlez ! parlez, s'écria-t-on de toutes parts.

— D'abord, messieurs, mon honorable ami, le vicomte de Bertralino, n'achètera pas vos actions, attendu qu'il en possède déjà trois mille, et que l'acte de société s'op-

pose à ce qu'il y en ait un plus grand nombre dans les mêmes mains. Il ne vous les achètera pas, dis-je, et cela est fort heureux pour vous, et vous évite de cuisants regrets ; car, si l'on ne vous les achète pas, vous ne pourrez les vendre, et si vous ne les vendez pas, vous les garderez, et vous serez forcés de vous laisser enrichir. Je crois, messieurs, que cela est logique, et que je suis parfaitement dans la question. Et, en effet, que faut-il maintenant pour qu'il ne vous reste plus qu'à recueillir le fruit de vos travaux? Presque rien : une bagatelle, une centaine de mille francs qui sont la chose du monde la plus facile à réaliser, au moyen d'un nouvel appel de fonds...

— J'en étais sûr ! cria une voix.

— Eh bien ! monsieur Chapotard, si vous l'aviez deviné, cela fait honneur à votre perspicacité, et cela prouve surabondamment l'opportunité de la mesure.

— C'est vrai, dit Bertrand ; il n'y a vraiment rien à objecter à cela, et je déclare que je suis prêt à concourir, c'est-à-dire à payer le supplément nécessaire. J'ajouterai que j'ai visité les mines, et que je sais à quoi m'en tenir sur leurs produits.

— Monsieur le vicomte ne sait-il pas qu'on a découvert de nouveaux filons ?

— Certainement... On en a découvert de longs, de ronds ; mais je suis forcé de convenir que les pointus sont les plus nombreux ; il est vrai que ce sont aussi les plus productifs.

— Vous l'entendez, messieurs. Et, maintenant, je vais mettre aux voix la proposition. Vous savez que chaque porteur a autant de voix que d'actions ; en conséquence,

celle de M. le vicomte comptera pour trois mille : c'est une observation qui est tout à fait dans vos intérêts, et que je vous engage à ne pas perdre de vue.

Personne ne fit d'objection ; mais c'était vraiment quelque chose de curieux que toutes ces mines piteuses ; le moment était venu de frapper le dernier coup.

— Messieurs, dis-je, il demeure bien entendu que la majorité ne pourra en aucun cas faire la loi à la minorité. Ainsi, le nouvel appel de fonds étant voté, chacun de vous demeure libre de ne pas donner un sou ; mais, en même temps, il ne pourra rien exiger : ainsi, le vote négatif sera regardé comme une renonciation pure et simple à tous avantages futurs...

— Ah ! sacredieu ! c'est un peu trop fort !

— Non, monsieur Chapotard, ce n'est pas trop fort. Donnez-vous la peine de lire l'acte de société, et vous verrez que le cas y est prévu.

— Alors, il fallait mettre cela dans vos prospectus.

— C'est cela ! il fallait faire faire des prospectus de deux cents pages pour ruiner la société !... Mon cher monsieur Chapotard, vous me permettrez de vous dire que vous n'êtes pas fort en finances.

Le brave homme fit une laide grimace ; cependant, comme il ne voulait pas perdre l'argent qu'il avait versé, il se détermina à voter le nouvel appel de fonds. Mais à peine venait-il de remplir ce devoir, qu'il s'écrie :

— En voici bien d'une autre, à présent ! Et ma montre ?... Qui est-ce qui s'est permis de la prendre dans mon gousset sans ma permission ?... Ah çà ! on est donc ici dans la forêt de Bondy ?...

Je jetai un coup d'œil terrible à Bertrand, tout en

agitant violemment la sonnette pour faire cesser la rumeur qui venait de s'élever à la suite de cette déclaration.

— Qu'est-ce à dire, messieurs? s'écria Bertrand avec dignité. Serait-il possible que la montre de l'honorable M. Chapotard lui eût été dérobée dans cette enceinte?... Cela est grave, messieurs ; cela est de la plus haute gravité : il faut que le fait s'éclaircisse, il le faut absolument. J'insiste de toutes mes forces sur ce point.

— Messieurs, dis-je à mon tour, vous me voyez en proie à la plus cuisante douleur ! Je pleure sur vous et sur moi ! En effet, messieurs, cet incident inexplicable est l'atteinte la plus terrible qui puisse être portée à notre société, et je serais fort disposé à croire que le larcin dont il est question n'a pu être commis que par l'agent de quelque société rivale, en vue de nous ravir la considération et l'estime publiques, les plus solides choses sur lesquelles nous puissions nous appuyer. Notre succès a des envieux ; on est jaloux de notre prospérité, et on ne rougit pas d'avoir recours aux plus vils moyens pour la détruire... Vous comprenez tous que, si cette aventure s'ébruite, notre honneur à tous en sera terni... Ah ! messieurs, je donnerais de grand cœur dix quintaux de mon or vierge de Norwège pour que cela ne fût pas arrivé. Mais enfin, aux grands maux les grands remèdes ; ce n'est pas le cas d'avoir recours aux demi-mesures...

— Ma foi ! interrompit Chapotard, il en arrivera ce qu'il pourra ; mais je vais, de ce pas, chez le commis-missaire de police.

— Vous ne comprenez donc pas ce que je viens de dire ?

— Je comprends qu'il me faut ma montre, et que ce ne sont pas vos belles paroles qui me la rendront.

— Un instant, monsieur ! la police de l'assemblée appartient au président, et, en cette qualité, je vous défends de sortir avant d'avoir entendu ma proposition, qui est, d'ailleurs, tout à fait dans vos intérêts. C'est chez moi que vous avez perdu votre montre, c'est moi qui vous indemniserai. Combien vaut le bijou que vous regrettez si vivement?

— Une montre de Bréguet... à cylindre, cinq trous; avec la chaîne, les breloques, c'est un billet de mille francs.

— Juste le prix primitif d'une action ! Eh bien ! je vous en donnerai deux des miennes, et vous ne me paierez que le surplus : tout sera terminé, le mal sera réparé, et l'aventure ne s'ébruitera pas.

— Mon cher monsieur Chapotard, mon honorable ami ! s'écria Bertrand en s'élançant vers lui et en l'embrassant, c'est un marché d'or que vous propose notre respectable gérant ! En conscience, vous ne pouvez refuser cela... et, d'ailleurs, si vous avez besoin d'argent, venez chez moi, ne vous gênez pas... Auriez-vous besoin d'une trentaine de mille francs? je m'estime fort heureux de pouvoir vous les offrir, d'obligeance, sans intérêt, et pour tout le temps que vous voudrez. Moi, d'abord, j'ai une affection particulière pour les gens de mérite... Voici qui est conclu, n'est-ce pas?

Le pauvre diable ne savait trop où il en était; l'offre était si séduisante, qu'il en perdait la tête, et je crois que, dans ce moment, on lui eût fait souscrire sans peine toutes les actions imaginables, même celles pour

l'éducation des carpes, si savamment créées par le baron de Vormspire ; il prit donc les deux actions que je lui remis, me donna un bon à vue sur son banquier, et la séance fut levée à la satisfaction générale.

Huit jours après, je possédais cent mille francs de plus, et j'espérais bien ne pas m'en tenir là.

XIII

DERNIER JOUR DE PROSPÉRITÉ

— Mon ami, dis-je un jour à Bertrand, je te présenterai ce soir au baron de Vormspire et à sa charmante fille, mademoiselle Floreska, ma future. J'espère que tu te comporteras décemment, et que tu n'iras pas te tromper de poche à la barbe des Athéniens... Je te préviens que le baron est un fin renard. Il y aura sans doute beaucoup de monde ; car les soirées du baron sont toujours fort brillantes. Tu pourras donc jouer, et, dans ce cas, je te permets de retourner le roi trois fois sur quatre; mais pas au-delà.

— C'est donc bien sérieusement que tu vas te marier une seconde fois ?

— Aussi sérieusement que le comporte la matière. Ne t'ai-je pas dit que le beau-père était riche ?

— Il me semble qu'au point où nous en sommes, nous n'avons plus besoin de nous occuper de la fortune des autres.

— C'est-à-dire, maître sot, que vous seriez homme à vivre maintenant dans l'indolence et à mépriser l'industrie à laquelle vous devez ce que vous êtes... Et puis, vois comme tu es conséquent : tu prêches le repos, et tu te ferais pendre plutôt que de perdre l'occasion de mettre la main dans la poche de ton voisin !

— Je ne dis pas le contraire ; mais il n'est pas impossible de concilier tout cela.

— Bon, bon, c'est assez de philosophie pour un jour : prépare-toi à soutenir dignement la réputation que je t'ai faite. J'irai te prendre à neuf heures.

Je dois à mon vieil ami la justice de dire qu'il avait fort bon air dans ses habits d'homme du monde. Il maniait très agréablement le lorgnon, ricanait à propos, et disait des platitudes avec une grâce toute particulière.

Il fut exact. A l'heure dite, je le trouvai prêt à partir, et sa toilette était de très bon goût. Aussi, nous fîmes sensation en entrant dans le salon du baron.

— Monsieur, dis-je à ce dernier, j'ai l'honneur de vous présenter mon ami intime, le vicomte de Bertralino, un des plus habiles spéculateurs que je connaisse... Je sais, cher beau-père, que c'est une recommandation auprès de vous.

— Ah ! ah ! dit Vormspire, c'est monsieur qui vous a aidé à découvrir tous ces filons, lesquels ont si fort augmenté la valeur de...

— Des mines de Christianbartz à la dernière assemblée générale. Monsieur a fait, de cette découverte, un récit si touchant, que les actionnaires en pleuraient de joie.

— Je le crois, parbleu ! bien.

— Ah ! mon cher beau-père, vous n'avez pas une idée juste de ces mines-là !

— Au contraire, mon cher ami, au contraire ; je vous déclare que je connais vos mines, que je les connais comme si je les avais faites.

— Dis donc, Robert, fit Bertrand en me tirant par la manche de mon habit, il connaît nos mines... ça n'est pas rassurant, au moins !...

— Poltron ! répondis-je en l'entraînant, ne vas-tu pas le prendre pour un mouchard ?

— Mon cher ami, je ne dis pas oui, mais je n'oserais pas dire non... Si tu veux m'en croire, Robert, tu veilleras au grain... C'est que, vois-tu, je sens un mouchard comme le chien d'un fraudeur sent le douanier ; et, en ce moment, j'éprouve quelque chose qui me dit que nous ne sommes pas en sûreté ici.

— Misérable trembleur ! tu ne changeras jamais... Allons, va te mettre à la bouillotte, et tâche de te tranquilliser ; je vais m'emparer du baron, et il sera bien fin si je ne le lis pas dans sa pensée.

J'avoue qu'en parlant ainsi, je n'étais pas moi-même sans quelque inquiétude. Je m'empressai de rejoindre Vormspire, et je m'aperçus aisément qu'il était lui-même quelque peu préoccupé. Il m'accueillit cependant en souriant, me prit les mains et me dit :

— Hé bien ! mon cher, est-ce que nous ne faisons rien ?

— Que voulez-vous ? On tient les cartes de tous les côtés, et rien ne m'est moins agréable que de parier.

— Je conçois, répliqua-t-il en souriant, c'est absolument comme moi, j'aime à pouvoir me défendre. Ainsi,

mon cher, si vous le désirez, nous allons faire une partie dans ce coin.

— De tout mon cœur.

Le baron fit dresser une nouvelle table à l'une des extrémités du salon ; nous prîmes place et la partie commença.

— Maintenant, monsieur le baron, disais-je en jouant, j'espère que vous n'apporterez plus de retards à mon bonheur.

— Nous nous entendrons, je l'espère, mon cher gendre... Le roi... Je sais que vous avez été admirable depuis quelque temps... Je fais la vole...

— A moi à donner... Faites donc attention, beau-père, vous prenez ma bourse pour la vôtre.

— Pardon, mon ami, c'est que j'étais distrait par les infortunes de ce roi de cœur que vous venez de mettre en charte privée dans votre manche.

— Beau-père! m'écriai-je en riant, beau-père, vous êtes un vieux blagueur!

Ce mot-là a fait fortune ; les petits journaux ont vécu dessus pendant six mois.

Le baron n'en parut pas ému ; il posa tranquillement les cartes sur le tapis, et me dit avec le plus grand sang-froid du monde :

— Robert, je suis le fils de mes œuvres, comme tu es celui de Jérôme-Brutus Macaire.

A ces mots, le vieillard souleva sa perruque, détacha les larges favoris qui lui couvraient une partie du visage ; puis il ajouta en quittant tout à fait l'accent étranger qu'il avait affecté jusqu'alors :

— Crois-tu encore être bien fort, enfant?

— Quoi ! vous seriez...

— Jérôme-Brutus lui-même.

— Mon père !... mais alors Floreska...

— Floreska est un charmant passe-partout dont j'ai fait emplète, il y a quelques années ; je me suis chargé de son éducation, et tu as pu t'apercevoir qu'elle a assez bien profité de mes leçons... Hé bien ! qu'as-tu donc ?

— Ma foi, mon cher père, la surprise me coupe la respiration. En vérité, cela est renversant !

— Calme-toi, et ne vas pas nous faire ici une scène de mélodrame. On dirait, le diable m'emporte, que le gaillard est désespéré d'apprendre que son père n'est pas mort.

— Ah ! voilà de l'injustice, c'est au contraire, la joie qui me suffoque... Ah çà ! est-ce que vous faites toujours de la diplomatie en matière de billets de banque ? Ou, plutôt, continuez-vous à faire des billets de banque en matière de diplomatie ?

— Cela est usé, mon ami, cela est usé jusqu'à la corde, et, quoique bien vieux, j'ai le bon esprit de marcher avec mon siècle.

— Hé bien ! désormais, si vous le voulez, nous marcherons de conserve. J'ai l'intention d'aller passer quelque temps en Angleterre ; vous connaissez le pays, et, autant que les apparences me permettent d'en juger, vous êtes assez bien dans vos affaires. Moi et Bertrand, nous sommes riches, très riches même.

— Je sais que tes mines de Christianbartz ont été très productives.

— Oui, mais il en est de cela comme de la diplomatie en matière de billets ; c'est bien usé, et l'on parle même

de présenter une loi aux Chambres à ce sujet. J'abandonne donc les mines, et je crois que vous n'hésiterez pas à en faire autant de votre société philanthropique pour l'éducation des carpes.

— Oh ! moi, je pourrais encore aller là-dessus pendant quelque temps, car il ne me sera jamais difficile de montrer à mes actionnaires des étangs et des carpes, et je te défie de leur faire voir tes mines.

— Raison de plus pour leur faire voir autre chose. Mon cher père, la piété filiale a pu sommeiller longtemps dans mon cœur ; mais je la sens qui se réveille vive et pure... nous pourrons donc encore passer des jours purs et sereins en nous livrant à la pratique des plus douces vertus !... Cette perspective m'arrache presque des larmes.

Tandis que je parlais, une espèce de rumeur s'éleva dans les antichambres ; puis, tout à coup, Bertrand s'élança vers moi : il était pâle, défait, et tremblait de tous ses membres.

— Mes pressentiments ne me trompaient pas, me dit-il ; cette maison est cernée, envahie par la police et les soldats à ses ordres ; il n'y a plus moyen de leur échapper.

— Mon père ! m'écriai-je, serait-il vrai que vous ayez vendu votre propre fils... la chair de votre chair, les os de vos os... ?

— Imbécile ! répondit le baron, puisque nous faisons le même métier, n'avons-nous pas les mêmes ennemis ? Ce n'est probablement pas toi que la police vient chercher ici ; mais il est probable que, si elle t'y trouve, elle ne manquera pas de faire d'une pierre deux coups...

Tiens, prends ce portefeuille... C'est tout ce que j'ai sur moi, et je n'ai pas le temps d'aller dans mon cabinet... prends, et tâche de te faire jour... Floreska ne m'inquiète pas, car elle s'est déjà tirée de plus mauvais pas ; quant à moi, je les attendrai de pied ferme... Passez par ici : un escalier dérobé vous conduira jusqu'aux mansardes, et si l'on vient vous y réclamer, comme cela est probable, vous prendrez conseil des circonstances.

Cela dit, il nous poussa vers l'escalier dont il venait de parler, et, en un clin d'œil, nous arrivâmes à l'étage le plus élevé.

— Te sens-tu le courage de me suivre? dis-je à Bertrand.

— Te suivre ? où ? est-ce que nous pouvons nous envoler ?

— Nous pouvons nous frayer un chemin par les gouttières, et nous n'avons pas le choix des moyens ; car si nous restons ici, il est certain que nous allons être pris au piège comme des rats.

— Allons, je tâcherai de te suivre.

Je sortis hardiment par une lucarne ; on se rappelle sans doute que cet exercice ne m'était pas étranger, et que j'avais déjà dû une fois la liberté à la résolution dont j'avais fait preuve en pareille circonstance.

Le versant du toit où nous nous trouvâmes d'abord n'était pas fort rapide, et nous le traversâmes vivement ; mais, bientôt, les difficultés se présentèrent. Cependant nous avions fourni déjà une assez longue course, quand une solution de continuité entre les toits nous arrêta tout court.

— Allons, dis-je, il n'y a pas à hésiter ; six pieds au

plus nous séparent de la maison voisine, et le toit est presque plat ; si nous y arrivons, nous sommes sauvés.

Et je m'élançai, sans attendre les objections de Bertrand.

Mes forces servirent bien mon courage : je tombai sain et sauf de l'autre côté. Me retournant alors, j'aperçus, à la lueur des étoiles, Bertrand qui mesurait de l'œil l'abîme ouvert devant lui, et paraissait découragé par l'imminence du danger.

— Allons donc ! dis-je, ne t'ai-je pas donné l'exemple ?

Je le vis alors serrer les poings, et plier les jarrets. Il sauta ; mais ses pieds n'atteignirent que l'extrémité des tuiles du côté où je me trouvais. Le malheureux poussa un cri et tomba dans la rue !

XIV

IL M'EST RENDU — PAUVRETÉ — FIN PROCHAINE

Dans la situation où je me trouvais, je devais me regarder comme un soldat en campagne; aussi ne m'arrêtai-je point à déplorer le sort de mon malheureux camarade. Je continuai à marcher jusqu'à ce qu'il se présentât un obstacle insurmontable, ce qui ne tarda pas à arriver; mais, comme j'étais déjà loin de la maison de Vormspire, cela m'inquiéta peu, et je me mis à chercher une issue pour descendre. Malheureusement, il n'y avait pas de mansardes à la maison sur laquelle je me trouvais, et il n'eût pas été prudent de revenir sur mes pas. Je m'approchai donc d'une cheminée, au sommet de laquelle j'arrivai aisément.

Nous étions en été ; je n'avais donc pas à craindre la fumée, et l'heure avancée me rassurait un peu relativement aux personnes qui pourraient se trouver dans l'appartement où devait me conduire ce noir chemin. Je prêtai néanmoins l'oreille fort attentivement à l'orifice de la

cheminée; mais n'entendant pas le moindre bruit, je ne tardai pas davantage à m'introduire dans ce long et étroit canal.

En quelques secondes, je me trouvai dans une espèce de bureau éclairé par une lampe. J'étais seul; mais tout annonçait qu'un personnage en était sorti depuis peu de temps. Une robe de chambre était jetée sur un fauteuil, et une plume, avec laquelle on avait écrit, était encore mouillée d'encre. J'examinai quelques papiers épars sur le bureau... Que l'on juge de ma surprise! j'étais chez un commissaire de police!

Je m'approchai de la porte; elle n'était point fermée, et je m'apprêtais à sortir, lorsque deux voix de femmes se firent entendre.

— Est-ce que vous n'êtes pas encore couchée, Brigitte?

— Non, madame, monsieur n'est pas rentré.

— Vous pouvez vous dispenser de l'attendre; car il est probable qu'il ne rentrera pas avant le jour; d'ailleurs, il a ses clefs, et s'il revenait plus tôt, il se mettrait à son bureau pour faire son rapport. Ainsi, couchez-vous, Brigitte, et laissez la lampe allumée dans le cabinet de monsieur.

— Oui, madame.

Le colloque finit là, et j'entendis la gouvernante se retirer. Me voilà donc tranquille; dans une heure ces femmes dormiront infailliblement comme des marmottes, et je n'aurai probablement pas beaucoup de difficultés à vaincre pour gagner la rue.

En attendant, j'endossai sans façon la robe de chambre de M. le commissaire, et je m'étendis dans son fauteuil

afin de me reposer un peu des fatigues que je venais d'éprouver.

Déjà, depuis un quart d'heure je me livrais à mes réflexions, et je déplorais le sort du pauvre Bertrand, quand on frappa à la porte. Il fallait payer d'audace; c'est un moyen qui m'a toujours réussi. Je sortis donc hardiment; je traversai la pièce qui précédait le cabinet, et j'ouvris la porte extérieure, me proposant au besoin de me faire jour de vive force. Mais à peine la porte fut-elle ouverte, qu'à la lueur que projetait la lampe du bureau, j'aperçus des baïonnettes.

Un caporal et quatre fusillers entrèrent aussitôt, poussant devant eux un homme que je ne pus reconnaître tout d'abord.

— Monsieur le commissaire, dit le caporal, nous avons celui de vous amener un quidam qui m'a tout l'air d'être tombé de la lune.

— Puisqu'ils me prennent pour le commissaire, pensai-je, il n'y a pas de danger.

Je fis donc entrer ces braves gens dans le cabinet. Comment peindre mon étonnement, ma joie, lorsque, dans l'homme que ces soldats avaient arrêté, je reconnus Bertrand ! Bertrand que je croyais broyé, moulu par une chute de plus de cinquante pieds sur le pavé ! La surprise de ce fidèle ami ne fut pas moins grande que la mienne; mais, comme moi, il sut se contenir.

— Voyons, dis-je en m'étendant magistralement dans le fauteuil, de quoi s'agit-il ?... Caporal, qu'avez vous à reprocher à monsieur ?

— Voilà la chose : le particulier s'a permis de boule-

verser une patrouille, dont à laquelle le tambour a été tué, et sa lanterne effondrée; rien que ça!...

— Allons donc! voudriez-vous me faire accroire qu'un estimable citoyen; car je connais parfaitement monsieur, qui est un de mes administrés, qu'un estimable citoyen, dis-je, paisible et sans armes, ait été attaquer une patrouille?

— Un peu qu'il l'a attaquée, et traitée du haut en bas, puisque je vous dis qu'il nous est tombé dessus comme une bombe.

— Monsieur le vicomte, expliquez-vous.

— Monsieur le commissaire, répondit Bertrand, j'avais entendu du bruit dans l'étage supérieur de mon hôtel. Je monte pour m'assurer que tout était bien fermé; car mes gens ne sont pas très soigneux. Ayant trouvé un volet ouvert, je voulus le fermer, et, comme j'éprouvais une certaine résistance, je montai sur le balcon pour voir d'où cela venait; malheureusement le pied me manqua, et je tombai dans la rue, où le tambour dont parle cet homme se trouva fort heureusement pour me recevoir sur ses épaules.

— Comment, monsieur le vicomte, vous avez eu ce malheur, et c'est pour cela que l'on vous arrête?... Caporal, je n'hésite pas à vous déclarer que vous vous êtes rendu coupable de crime d'attentat à la liberté individuelle garantie par la loi... Arrêter un vicomte à propos d'un tambour crevé! mais c'est une horreur!

Le pauvre diable voulut répliquer; mais je lui imposai silence et lui ordonnai, ainsi qu'à ses hommes de sortir sur-le-champ. On pense bien que Bertrand et moi nous les suivîmes de près; puis nous nous empressâmes de

chercher un asile dans un hôtel garni. Mais, hélas ! à partir de ce jour, nous fûmes serrés de si près par les sbires lancés à nos trousses, qu'il nous fut impossible de nous occuper d'autre chose que du soin de leur échapper.

Pour comble de malheur, toutes nos richesses étaient tombées au pouvoir de l'ennemi : tout avait été saisi et mis sous scellé. Le portefeuille que m'avait remis mon père contenait quelques billets de mille francs ; mais cette ressource fut bientôt épuisée.

Quant au baron, il avait fait feu sur les agents, et il était mort les armes à la main. Floreska était en prison, ce qui, du reste, ne l'épouvantait pas beaucoup.

La pauvreté arriva à pas de géant !... Une maladie de langueur m'ôte, en ce moment même, toute mon énergie, et je sens que ma fin est proche. Après tout, je ne regrette pas la vie ; car je trouve qu'elle n'est qu'une atroce plaisanterie, et je n'aurais même pas pris la peine d'écrire ces Mémoires, si je n'avais pensé que leur produit pût faire sortir de la position fâcheuse où il se trouve ce pauvre Bertrand, cet ami fidèle que ma mort va condamner à ne plus pouvoir faire que la montre et le mouchoir.

— Plaignez-le, lecteur, car, sur ma parole d'honneur, c'est un mauvais métier !

FIN

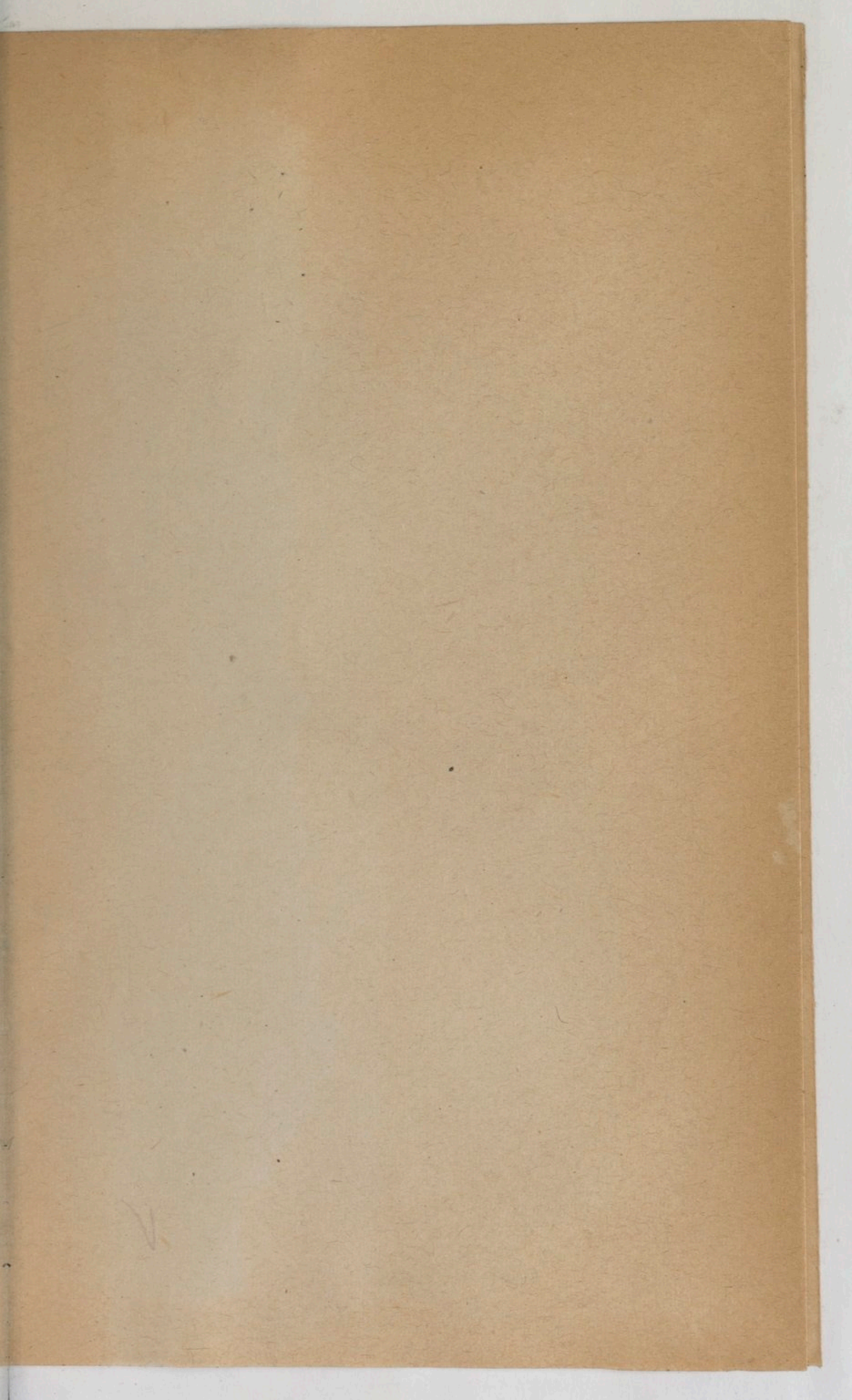
TABLE DES CHAPITRES

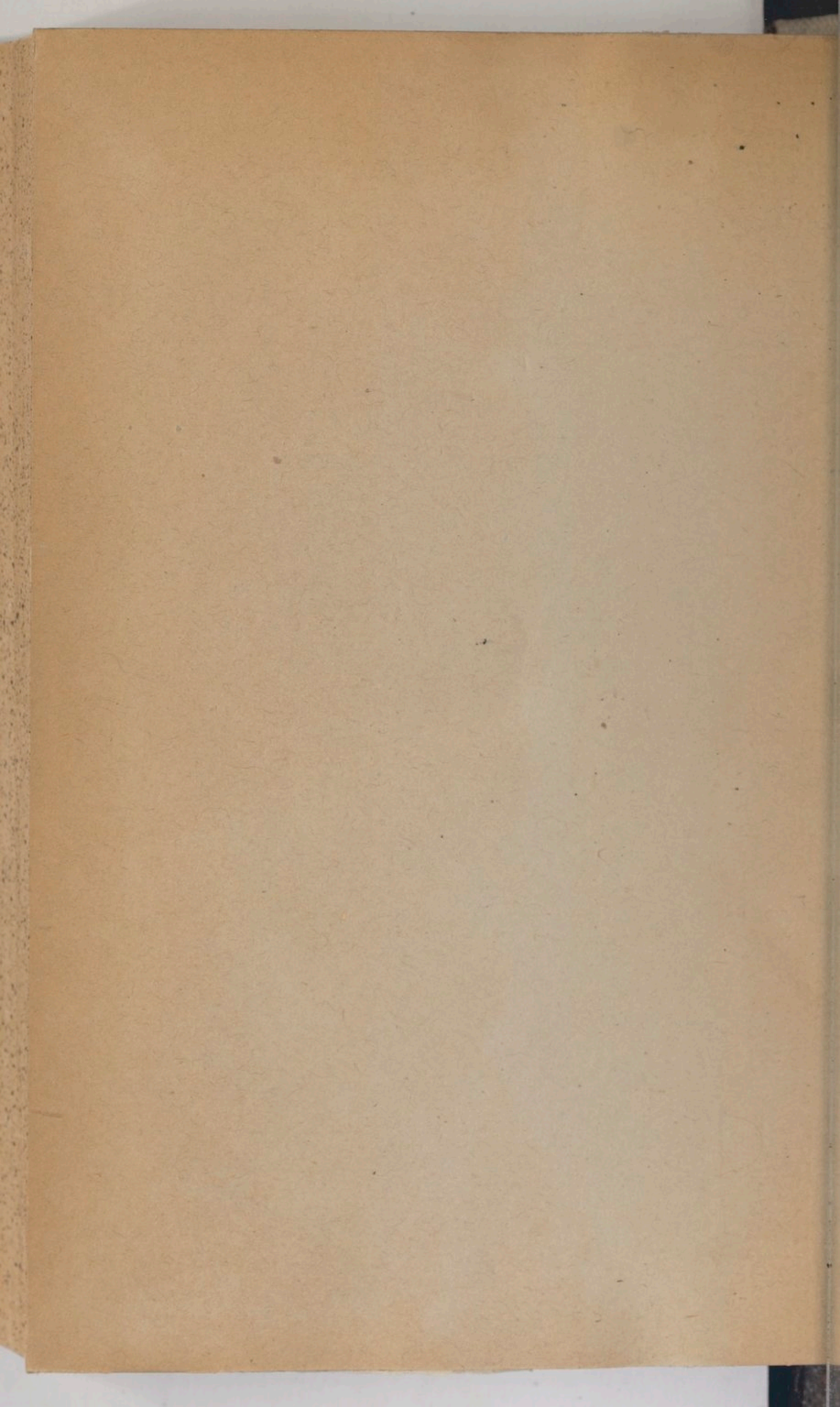
PREMIÈRE PARTIE

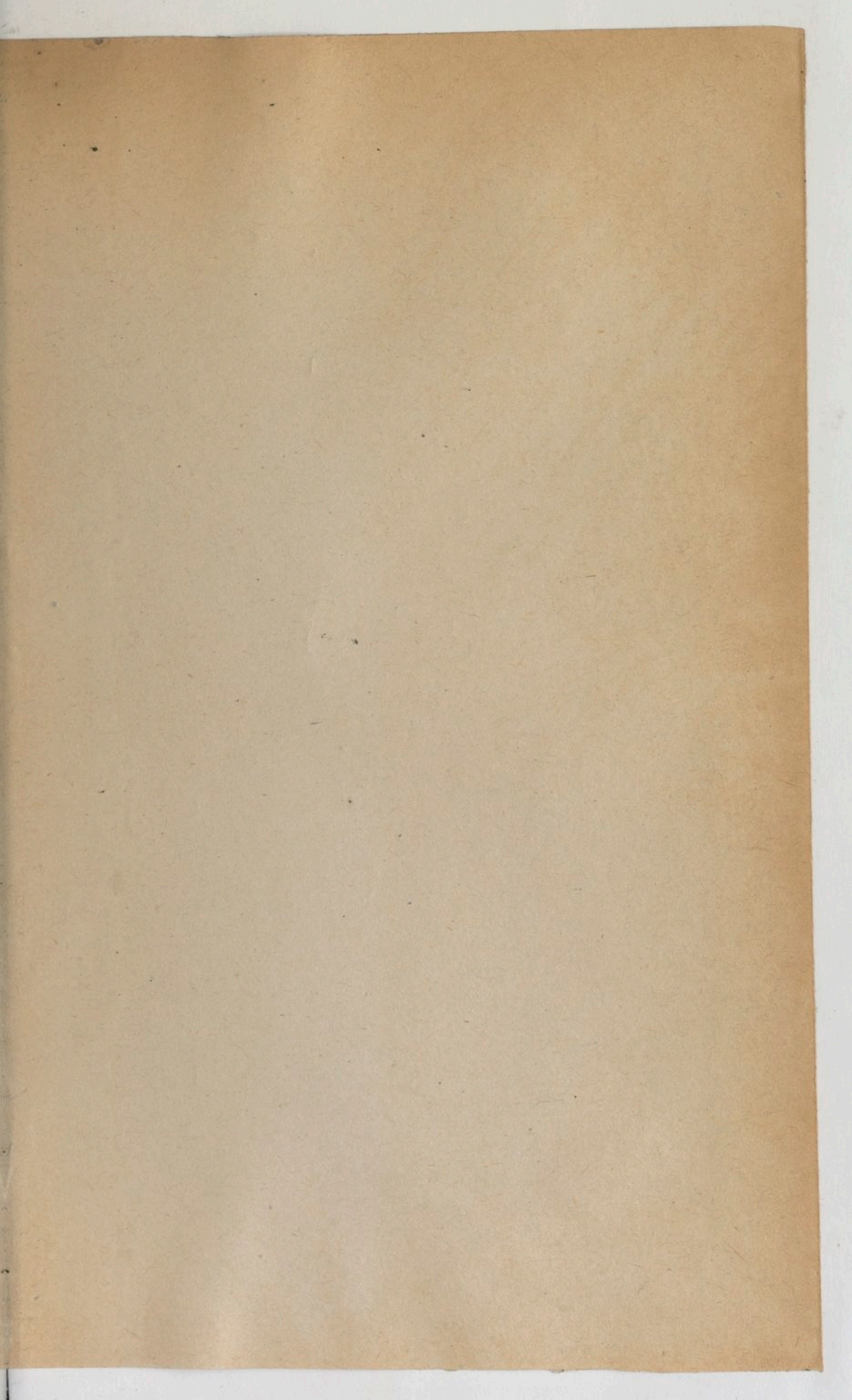
DEUXIÈME PARTIE

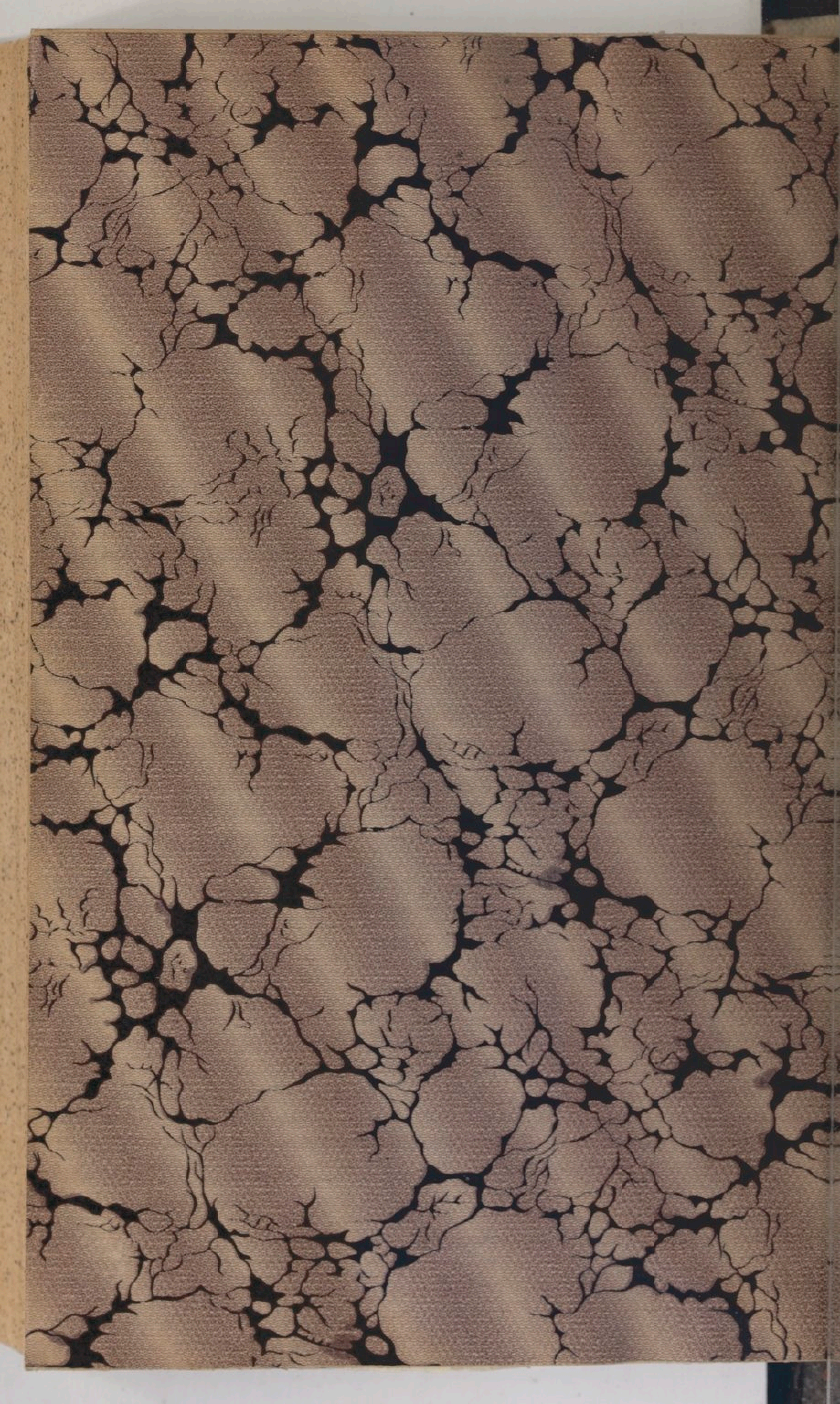
FIN DE LA TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

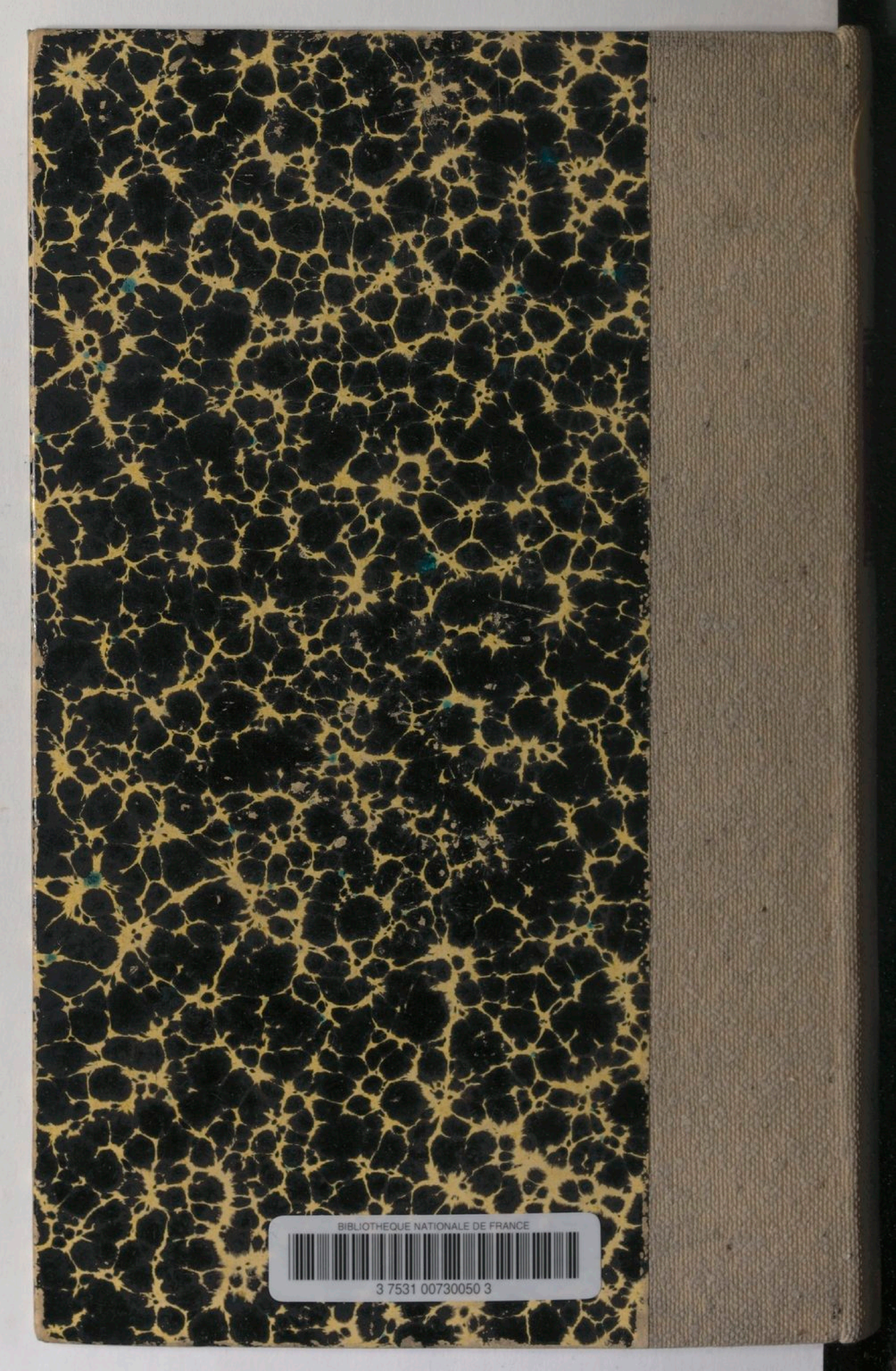












BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00730050 3